



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



B 3 945 016







102 575214

LES CONFESSIONS
DE
SAINT AUGUSTIN.



LES CONFESSIONS
DE
SAINT AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇAIS,

SUR L'ÉDITION LATINE DES PP. BB. DE LA CONGRÉGATION
DE SAINT-MAUR,

AVEC DES NOTES,

PAR M. DU BOIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME. I.



BESANÇON.

BAILLY FILS AÎNÉ (DE L'ANCIENNE MAISON RUSAND),
ACQUÉREUR DE LA MAISON MONTARSOLO ET COMP^o.

—
1838.

69526112

LOAN STACK

17
BR 65
A 83 F 7
1838
V. I
MAIN

AU ROI.

SIRE,

QUELQUE peu considérable que paroisse ce que je prends la liberté de présenter à VOTRE MAJESTÉ, j'ose dire qu'il n'est pas indigne du plus grand roi de la terre, puisque c'est saint Augustin même, c'est-à-dire le plus honnête homme, le plus grand esprit, et le plus grand saint qui ait été dans l'Eglise depuis les apôtres. Je puis dire que c'est saint Augustin, puisque c'est le portrait de son cœur fait par lui-même, et avec toute la fidélité d'un homme qui parle à Dieu, et que, comme il dit lui-même dans cet ouvrage (liv. 10, chapitre 3) : *Chacun n'est que ce qu'il est dans le fond de son cœur.* Un tel objet attirera sans toute l'attention d'un prince que toutes les grandes occupations qui le tirent au dehors n'ont pas

empêché de travailler sur son cœur, et qui l'a fait avec un succès qu'on remarque dans toutes ses actions, et qui fait voir qu'il est encore plus maître de lui-même, par la force de sa raison, qu'il ne l'est de toute l'Europe par celle de ses armes toujours victorieuses. C'est là, SIRE, la plus pure et la plus solide portion de la gloire de VOTRE MAJESTÉ, puisque, bien loin que sa grandeur, sa puissance et son bonheur lui aient été d'aucun secours pour acquérir cette sorte de gloire, c'est précisément ce qu'elle a eu à combattre pour y arriver. Les contradictions qu'éprouvent les autres hommes, leur apprenant, par force, à réprimer leurs mouvements; et ils trouvent tant de choses qui s'y opposent, qu'ils seroient malheureux s'ils ne prenoient ce parti-là. Mais qui l'a pu faire prendre à un prince qui n'a jamais éprouvé la moindre contradiction; qui s'est vu maître de tout, dès qu'il a été capable de s'apercevoir qu'il avoit des inclinations et des désirs; devant qui tout ce qui auroit pu faire obstacle à ses volontés, s'est toujours aplani de lui-même; et qui a toujours trouvé dans sa sagesse, et dans sa valeur, encore plus que dans la

forcé de ses armes, de quoi renverser tout ce qui pouvoit s'opposer à ses entreprises? On ne sauroit assez admirer, SIRE, que la seule raison de VOTRE MAJESTÉ ait fait ce que celle de la plupart des autres hommes, avec le secours des contradictions, ne sauroit faire; et qu'il soit vrai de dire que le plus grand, le plus puissant, le plus brave et le plus heureux de tous les rois, est aussi le plus doux, le plus humain et le plus modéré de tous les hommes. Non, SIRE, on ne sauroit assez l'admirer, et je n'ai pas dû craindre, après cela, de vous présenter un ouvrage où saint Augustin déclare qu'il ne parle qu'à ceux qui sont appliqués à régler le dedans d'eux-mêmes (*liv. 10, chap. 3*), et qui n'est fait que pour rappeler les hommes à leur cœur, et pour leur faire comprendre que c'est en modérant ses mouvements, et non pas en s'y abandonnant, qu'ils peuvent espérer d'arriver à ce bonheur qu'ils cherchent tous avec tant d'ardeur, quoique par des routes si différentes. Un tel langage ne sauroit manquer d'être entendu par un prince qui a commencé de si bonne heure à porter de ce côté-là cette pénétration si vive, et ce discernement si juste par où il sait si bien

démêler toutes choses , et donner à chacune son juste prix , et qui nous fait voir , par le règlement de sa vie , que son application à lui-même augmente de jour en jour. C'est de quoi il est bien difficile que les princes soient capables , dans l'ardeur de ces premières années où la passion de la gloire des armes est toujours ce qui tient le dessus dans leur cœur. Mais , SIRE , VOTRE MAJESTÉ pourroit-elle trouver encore quelque chose à désirer sur tout ce que les hommes appellent gloire , après toutes les grandes actions par où elle a étendu si loin les frontières de son royaume ; après qu'elle s'est mise en possession de donner des lois à toute l'Europe , et de régler elle seule les conditions de la paix , quand elle trouve bon de la donner à ses ennemis ; après que le bruit de sa valeur et de ses armes , ayant passé de l'Europe en Afrique , et de là jusqu'aux extrémités du Nouveau-Monde , a porté les princes de toutes ces parties de la terre à rechercher son alliance et son amitié ; après qu'elle a purgé la mer des corsaires de Barbarie , et qu'elle les a foudroyés jusque dans leurs forts ; enfin après qu'elle a vu les souverains au pied de son trône , chercher , par leurs soumissions , à

ÉPIÔTRE AU ROI.

rentrer dans l'honneur de ses bonnes grâces. VOTRE MAJESTÉ ayant donc épuisé cette première sorte de gloire, par des choses d'un si grand éclat, et dont on n'avoit point encore vu d'exemple, elle se doit à elle-même le reste d'une si belle vie; et elle ne sauroit l'employer à rien de plus noble et de plus digne d'elle, qu'à travailler sur ce grand cœur, qui, après avoir si bien fait voir aux hommes ce qu'il est, n'a plus qu'à penser à ce qu'il doit être aux yeux de Dieu. C'est à quoi rien ne peut être plus utile que les Confessions de saint Augustin, puisque c'est le livre du monde où l'on apprend le mieux ce qu'on est et ce qu'on doit être; et que saint Augustin, en y faisant son portrait, y a si bien fait celui de tous les hommes, qu'il n'y a personne qui ne s'y trouve, et ne s'y reconnoisse lui-même. Tout ce qui me reste à désirer, SIRE, c'est que VOTRE MAJESTÉ me fasse l'honneur d'agréer la liberté que je prends de lui offrir la traduction que j'en ai faite, et de la regarder comme une marque de l'extrême passion que j'aurois de pouvoir quelque chose pour le service d'un prince dont la bonté inspire encore plus d'amour que l'éclat de sa grandeur, et de sa gloire n'imprime d'admiration, et

qu'elle veuille bien juger par-là de l'attachement inviolable que j'ai pour sa personne sacrée, et du très profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur et sujet,

DU BOIS.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a point de livre plus connu que celui des *Confessions* de saint Augustin : il est entre les mains de tous ceux qui font quelque profession de piété ; et il a cela de particulier, qu'on ne s'en lasse jamais , et que plus on le lit , plus on le goûte. Aussi a-t-il tout ce qu'on peut désirer de plus propre pour attacher ses lecteurs : l'esprit et le cœur y trouvent également de quoi se nourrir ; et il n'est pas moins plein de sentiments que de vérités.

Il présente sans cesse aux hommes les deux objets les plus dignes de leur attention , et qu'ils ont le plus d'intérêt de bien connoître , c'est-à-dire Dieu et eux-mêmes ; et c'est par-là qu'il excelle entre tous les autres livres de piété. Car, comme toute la piété chrétienne roule sur deux points, humilité et charité , et qu'on n'a d'humilité qu'à proportion qu'on se connoît soi-même , ni de charité qu'à proportion que l'on connoît Dieu , il est clair que les livres les plus capables d'inspirer la piété , sont ceux qui nous apprennent le mieux à connoître Dieu , et à nous connoître nous-mêmes.

Les *Confessions* de saint Augustin font l'un et l'autre

parfaitement; et l'on ne sauroit dire lequel des deux on y apprend le mieux, ou de connoître Dieu, ou de se connoître soi-même.

On y voit quelle est la pureté, la simplicité, la sublimité, la sainteté, l'immuabilité de la nature de Dieu; sa sagesse, sa bonté, sa providence; ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il est pour nous, et enfin tout ce que l'intelligence humaine, éclairée des lumières les plus vives de la foi, est capable de connoître de cette majesté infinie, dont la plupart des chrétiens même ont des idées si grossières et si basses.

On y voit le néant de l'homme, sa foiblesse, ses misères; quel ravage le péché a fait en lui; jusqu'où va la corruption et la dépravation de son cœur; en quoi elle consiste particulièrement; quelles en sont comme les principales branches; ce qu'il doit sacrifier à Dieu, pour se le rendre propice; ce qui nous éloigne de lui; ce qu'il faut faire pour s'en rapprocher; par où il faut le chercher; ce qui empêche qu'on ne le trouve; quelle est la cause précise de chaque sorte de vices; à combien de sortes de tentations principales nous sommes exposés; comment nous pouvons nous en défendre; quelles sont les bornes qu'il faut garder dans l'usage de ce qui touche les sens; combien ces sortes de choses ont de pouvoir sur le cœur de l'homme; dans quel abîme d'aveuglement elles le précipitent, quand il s'y abandonne; de quelle manière il devient esclave de ses passions; combien la vérité a peu de force sur lui, quand il est dans cet état; quelles sont les ruses et les artifices par où il se défend contre elle, lors même qu'elle lui est connue; et enfin tout ce que le plus grand esprit de l'antiquité, le plus appliqué à étudier le cœur de l'homme, et le mieux instruit de ce que l'Écriture nous apprend, a pu découvrir sur ce sujet.

Voilà une légère idée de ce qu'on trouve dans les *Confessions* de saint Augustin ; et toutes ces choses y sont traitées , non par de certains détails languissants , qui chargent beaucoup plus qu'ils n'instruisent , mais de cette manière vive et précise , qui prend toujours les choses par le fond ; qui remonte jusqu'aux premiers principes , et qui , réduisant tout en systèmes les plus clairs et les plus simples du monde , est également propre à insinuer les choses dans l'esprit , dans la mémoire et dans le cœur.

C'est ce qui fait le caractère particulier de saint Augustin , et qui reluit dans tous ses ouvrages. Mais ses *Confessions* ont encore cet avantage au-dessus de tous les autres , que c'est son cœur , ce cœur si saint et si plein de Dieu , qui parle d'un bout à l'autre de ce livre. De là vient qu'au lieu qu'on sort de la lecture de la plupart des autres livres de piété , aussi froid qu'on y est entré , on ne sauroit lire celui-ci sans être touché , et sans ressentir quelque étincelle de ce feu divin qui faisoit parler ce grand saint.

Voilà ce que font les livres où le cœur parle ; et c'est à quoi l'esprit ne sauroit suppléer. Car le langage de l'esprit et celui du cœur sont deux sortes de langages tout différents. Le cœur n'entend que celui du cœur ; et à moins que ce ne soit le cœur qui parle , dans les discours de piété , ils demeurent sans effet. Aussi voyons-nous , qu'au lieu que les discours des apôtres étoient si efficaces , et ceux même de ces grands saints des premiers siècles qui leur avoient succédé , et qui brûloient du même feu dont les apôtres avoient été embrasés le jour de la Pentecôte , tout ce qu'on dit , et qu'on écrit présentement sur cette matière , ne fait presque plus d'effet , parce qu'il est rare que le cœur y ait quelque part , et que ce n'est presque plus que l'esprit qui parle.

Il faut donc remonter aux sources, et chercher la piété, premièrement dans l'Écriture, et ensuite dans les écrits des saints, et surtout de ceux dont le cœur étoit le plus rempli du feu de ce divin esprit, qui parle dans les livres canoniques; et c'est ce que tout le monde reconnoît particulièrement dans saint Augustin, et qui se voit encore mieux dans ses Confessions que dans tout le reste de ses ouvrages, comme nous avons déjà dit.

C'est le jugement qu'il en a porté lui-même, quoiqu'il ne s'en soit expliqué que de la manière qui convenoit à son humilité et à sa modestie, et qu'en ont porté après lui des personnes fort illustres en science et en piété, comme on verra à la fin de cet avertissement; et c'est ce que la lecture de l'ouvrage même fera, sans comparaison, mieux voir que tout ce qu'on en pourroit dire.

On ne s'étonnera pas, après cela, que les Confessions de saint Augustin soient devenues si communes, qu'on les ait traduites en toutes langues, et qu'elles l'aient même été tant de fois dans la nôtre. Mais comme on auroit pu s'étonner qu'après la traduction de M. d'Andilli, qui est entre les mains de tout le monde, et qui a paru avec tant d'approbation et d'éclat, on ait pu penser à en donner une nouvelle, celui qui a donné celle-ci a dit, dans les éditions précédentes, comment il s'étoit embarqué à y travailler : et sans le répéter ici, il suffit de dire que ce qu'elle a de particulier, c'est qu'elle a été faite sur la plus correcte de toutes les éditions latines, c'est-à-dire sur celle des Pères de la congrégation de Saint-Maur, qu'on a encore corrigée en quelques endroits, comme on a dit dans l'avertissement de la petite édition latine qu'on a donnée au public il y a quelques années. On a même suivi les divisions des Pères bénédictins, et on les a marquées par

les mêmes nombres, afin que ceux qui voudroient consulter l'un avec l'autre, le pussent faire plus aisément. Mais il y a quelques chapitres dont on a porté le commencement quelques lignes plus haut ou plus bas que dans les autres éditions, parce que la division n'en étoit pas bonne, et qu'elle pouvoit même troubler le sens; et on ne manque pas d'en avertir quand on le fait.

On a mis à tous les chapitres des sommaires tout nouveaux, sans compter les sommaires des livres, qui sont à la tête de chacun, et qui reviennent à peu près à ceux que ces Pères ont donnés. On a marqué entre parenthèses les citations des passages de l'Écriture, que saint Augustin emploie, ou à quoi il fait allusion: ce qui n'est pas inutile pour faire mieux sentir la grâce et la force de ses expressions. On a mis en lettres capitales les premiers mots des sentences principales, qui sont comme autant de règles et de principes, qu'il est le plus utile de remarquer et de retenir.

On a éclairci, par des notes au bas des pages, les endroits qui pouvoient en avoir besoin.

Quant à la manière de traduire qu'on a suivie, il faudroit trop de discours pour en faire le détail: et il suffit de dire qu'on a travaillé sur ce principe, que les meilleures traductions ne sont pas celles qui s'attachent le plus scrupuleusement à rendre un mot par un mot; mais celles qui expriment le mieux, et qui font le mieux sentir ce que l'auteur a eu dessein d'imprimer dans l'esprit et dans le cœur de ses lecteurs, et qui approchent le plus de ce qu'il auroit fait lui-même, s'il étoit né parmi nous, et qu'il eût écrit en notre langue.

La plupart de ceux qui lisent les Confessions de saint Augustin, ne passent pas le dixième livre, et laissent les trois derniers: il est vrai que ce sont les plus esti-

neux de tous : mais on s'est particulièrement appliqué à les éclaircir ; et peut-être que ceux qui les liront dans cette traduction, les entendront mieux qu'ils n'ont fait jusqu'ici, et qu'ils ne les liront pas avec moins de plaisir que le reste de l'ouvrage. Ce sont même ceux où l'on voit le mieux la beauté, la simplicité, la netteté de l'esprit de saint Augustin, et quelle étoit son adresse à démêler les choses les plus difficiles.

C'est ce qu'on remarque particulièrement dans l'onzième livre, où il traite si au long de la nature du temps : mais ce qu'on y admire le plus, c'est le détail qu'avoit ce grand saint de mettre de l'onction partout et jusque dans les matières les plus sèches et les plus abstraites.

On verra dans le douzième comment il manie l'Écriture ; combien il y apporte de circonspection et de sagacité ; comment il sait écarter toutes les idées grossières que la lettre de l'Écriture pourroit donner, ceux qui ne la pénètrent pas assez, et avec quelle adresse il démêle, au travers de ces obscurités, le sens qui s'accorde le mieux avec ce que la foi et la raison nous apprennent de la nature de Dieu.

Le treizième a paru jusqu'à présent le moins intelligible de tous. En effet, l'obscurité est presque inséparable des longues allégories ; et tout ce livre n'est autre chose qu'une explication allégorique de l'histoire de la création du monde, où saint Augustin fait voir sous l'écorce de la lettre, tout ce que Dieu a fait de la plénitude des temps, pour former et sanctifier l'Église. Cependant on croit pouvoir dire que, si ce livre fait encore quelque peine, ce ne sera peut-être plus qu'à ceux à qui toutes les allégories en font, qui n'aiment que les choses simples et dégagées de toutes les voiles des figures.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici si ce goût-là est préférable à celui des anciens, qui s'attachoient beaucoup aux allégories. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se trouvoient dans une nécessité presque inévitable d'y avoir recours, ayant à défendre les livres de l'Ancien-Testament, et toute la conduite de Dieu à l'égard du peuple juif, contre les calomnies des païens et de diverses sortes d'hérétiques. D'ailleurs, ils voyoient que saint Paul ne se contente pas de nous mettre sur la voie des allégories, en nous donnant pour règle, que tout ce qui se passoit à l'égard du peuple de Dieu, sous le temps de l'ancienne loi, n'étoit que des figures de ce qui a été manifesté dans la nouvelle, mais qu'il est entre lui-même (I. Cor. 20. 11); car c'est ce qu'il est lorsqu'il nous fait voir, dans *Agar* et dans *Sara*, l'ancienne et la nouvelle alliance, et les juifs et les chrétiens, dans *Isaac* et dans *Ismaël*. Et cela portoit naturellement ces grands hommes à croire que tout ce qui se trouve dans l'Ancien-Testament, de quelque nature qu'il puisse être, enferme sous l'écorce de la lettre quelque mystère de la loi nouvelle.

Ils entroient dans cette pensée d'autant plus aisément, que Jésus-Christ même nous déclare que la loi et les prophètes se réduisent à ces deux grands commandemens, qui comprennent tout ce qui peut opérer la sanctification; et qu'ils savoient que ce grand besoin de la sanctification des élus, est la fin à quoi tous les ouvrages de Dieu se rapportent; et qu'au lieu que la sagesse éternelle n'a fait que se jouer, dans la création de l'univers et de tout ce que nous voyons de plus admirable, ce qu'elle aime, qu'elle cherche, et dont elle fait ses délices, c'est d'être avec les enfans des hommes; c'est-à-dire de les plaire, de les conduire, et de régner dans leur cœur. Ainsi, ces grands saints sont au moins exau-

sables d'avoir cherché en tout ce qui est la fin de ce. C'est sur ce principe que saint Augustin cherche dans l'histoire de la création du monde l'ordre l'économie de tout ce que Dieu a fait pour former pour sanctifier son Église; et il le fait avec tant d'apprit, et y réussit si bien, qu'on ne se lasse point de l'admirer, sans compter le profit qu'on y peut faire. C'est le système de la formation et de la sanctification. L'Église ne se trouve nulle part si bien que dans le treizième livre; et d'ailleurs tout ce que saint Augustin écrit, sur quelque sujet que ce soit, est toujours semé d'une infinité de principes et de sentiments qui portent la lumière de la vérité dans l'esprit et le feu de la charité dans le cœur.

Il semble s'écarter, en quelques endroits, de ces deux derniers livres; et en effet, quand il trouve sur son chemin quelque chose d'utile et d'édifiant, il ne fait nulle difficulté de se détourner. Mais cela ne déranger point ses idées, et ne lui fait point perdre de vue le but principal à quoi il tend. Et c'est ce qu'il voit clairement, lorsqu'il reprend tout ce qu'il a traité avec quelque espèce de désordre, et qu'il veut à le réduire, comme il fait dans le dix-neuvième chapitre du douzième livre, et dans le trente-deuxième et le trente-quatrième chapitre du treizième.

Comme saint Augustin parle des manichéens à plusieurs endroits de ses Confessions, et qu'il les même presque toujours en vue dans cet ouvrage, est difficile de bien entendre, à moins de savoir que gens c'étoient, et quels étoient les principaux points de leur doctrine. Ainsi on a cru qu'il étoit à propos d'en instruire le lecteur. C'est ce qu'on a fait par saint Augustin même : on a mis à la fin de cet avertissement, ce qu'il en dit dans son livre *des hérésies*, *Quodvultis*, et l'on marque en note les endroits

des Confessions à quoi chaque chose peut servir d'exercice.

Quand on voit jusqu'où alloit l'extravagance de ces hérétiques, on a peine à comprendre qu'un si grand génie ait pu seulement les écouter. Mais on comprend encore moins que David, cet homme selon le cœur de Dieu, se soit trouvé capable d'adultère et de meurtre ; que le plus sage et le plus éclairé de tous les rois se soit laissé aller à l'idolâtrie, et que saint Pierre, le plus zélé de tous les apôtres, ait renoncé Jésus-Christ. Plus ces exemples sont terribles et incompréhensibles pour nous, plus ils sont propres à nous convaincre du néant de l'homme, et à nous faire adorer la profondeur impénétrable des jugements de Dieu, qui, pour faire éclater la puissance de sa grâce, et afin que toute louche demeure muette, et que quiconque se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur, laisse quelquefois tomber dans le dernier abîme de l'aveuglement et du péché, ceux qu'il veut porter à un plus haut point de sainteté et de lumière.

Que si l'on veut savoir par où saint Augustin se trouva susceptible de la doctrine des manichéens, et ce qu'il lui en sembloit dans le temps même qu'il y paroissoit le plus attaché, on le verra en divers endroits de cet ouvrage ; et on peut le voir encore par les paroles de la préface du livre *De la vie heureuse*, nombre 4.

« Dans le temps de ma première jeunesse, une certaine timidité d'enfant, qui tenoit de la superstition, me faisoit craindre d'entrer dans l'examen de la vérité. Mais l'âge m'ayant enflé le cœur, je passai dans une autre extrémité ; et voyant que ceux qui proposent de faire voir la vérité à découvert, méritoient plus de créance que ceux qui veulent conduire les hommes par voie d'autorité, je tombai entre les

» mains de certaines gens, qui regardent comme quelque
 » chose d'excellent et de divin cette lumière sensible
 » qui frappe nos yeux, et qui veulent qu'on l'adore.
 » JE NE POUVOIS M'ACCOMMODER D'UNE TELLE DOCTRINE;
 » mais je m'imaginois qu'ils cachotent là-dessous quelque
 » chose de grand et de merveilleux qu'ils me dévelop-
 » peroient dans la suite. »

Il s'en explique encore à peu près de la même manière dans le premier chapitre du livre qui porte pour titre : *Combien il est utile de croire*, qu'il adresse à un de ses amis nommé *Honoré*, qui s'étoit laissé séduire comme lui par ces hérétiques; et voici ce qu'il en dit :

« Vous savez, mon cher Honoré, que ce qui nous
 » fit donner dans les pièges de ces gens-là, c'est qu'ils
 » nous assuroient que, sans se servir de la voix impé-
 » rieuse de l'autorité, ils conduiroient à Dieu, et dé-
 » livreroient de toute erreur quiconque voudroit se
 » ranger sous leur discipline. Car qu'est-ce qui m'oblige
 » de les suivre, et de les écouter avec soin durant
 » près de neuf ans, au mépris de la sainte religion qui
 » m'avoit été inspirée dès mon enfance, sinon ce qu'ils
 » nous disoient, qu'au lieu qu'on nous imposoit le joug
 » d'une croyance superstitieuse, et qu'on nous obligeoit
 » de croire les choses sans nous en rendre raison,
 » ils ne vouloient être crus qu'après avoir éclairci la
 » vérité d'une manière qui la faisoit voir à découvert?
 » Comment ne me serois-je pas laissé attirer par de
 » telles promesses, surtout dans la situation où j'étois,
 » lorsque je tombai entre leurs mains, c'est-à-dire
 » plein de tout le feu et de toute l'inconsidération d
 » la jeunesse; amoureux de la vérité, mais enflé d
 » cette sorte d'orgueil que l'on prend d'ordinaire d
 » l'école, à entendre disputer de toutes choses des ge
 » qui passent pour habiles, et ne demandant mo
 » même qu'à disputer et à discourir, méprisant »

» traitant de chansons et de fables tout ce qui n'en
» troit pas dans mon sens, et mourant d'envie de me
» voir déjà en possession de cette vérité qu'ils pro-
» mettoient de faire voir si clairement ?

» Mais qu'est-ce qui m'empêcha aussi de m'attacher
» entièrement à eux, et qui fit que je me contentai
» d'être de ceux qu'ils appellent *auditeurs*, sans vou-
» loir abandonner les affaires et les espérances que je
» pouvois avoir dans le monde, sinon que je m'APERÇUS.
» QU'ILS ÉTOIENT BIEN PLUS FERTILES EN RAISONS POUR
» COMBATTRE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE, QU'ILS N'ÉTOIENT
» RICHES EN PREUVES POUR ÉTABLIR LA LEUR ? »

Voilà de quelle manière saint Augustin se laissa préve-
nir de la doctrine de ces hérétiques, dont il demeura in-
fecté durant tant d'années, quoiqu'il n'en fût point con-
tent, comme on vient de voir, et comme il le dit encore
au quatorzième chapitre du septième livre de ses Confes-
sions. Mais Dieu, qui sait tirer le bien du mal, a fait
que les erreurs mêmes où il a permis que ce grand
homme soit tombé, ont été utiles, non-seulement à
lui, mais encore à toute l'Église ; puisque les efforts
d'esprit qu'il a faits pour s'en tirer, ou pour ramener
à la vérité ceux qui les lui avoient inspirées, lui ont
fait découvrir une infinité de vérités et de principes
d'un prix inestimable, comme on verra dans toute la
suite de ce livre. C'est ce qu'on peut voir encore dans
tout ce qu'il a écrit contre les manichéens, et surtout
dans les trois livres du *Libre Arbitre*, dans celui de
la *Véritable Religion*, dans les deux livres des *Mœurs
des manichéens*, et dans les deux de la *Genèse contre
les manichéens*. Car il n'y a rien de plus élevé, de
plus solide et de plus lumineux que ces ouvrages, que
nous n'aurions peut-être jamais eus, si celui par qui
Dieu les a donnés à son Eglise ne s'étoit point écarté
de la sainte doctrine.

Au reste, cette édition a été faite sur une copie revue et retouchée tout de nouveau d'un bout à l'autre, et augmentée de plusieurs notes importantes.

Voilà de quoi on a cru devoir rendre compte au lecteur, sur le sujet de cet ouvrage. Plaise à la miséricorde de Dieu d'y donner sa bénédiction, et de le rendre utile à son Église !

SAINT AUGUSTIN,

DANS SON LIVRE DES HÉRÉSIES, A QUODVULTDEUS.

LA secte des manichéens tire son origine d'un certain Persan, qui s'appeloit *Manes*, mais dont les disciples changèrent le nom; dans le temps que sa doctrine insensée commença de se répandre dans la Grèce. Car, comme le mot de *Mane*, en grec, signifie *insensé*, et qu'un tel nom alloit à faire traiter leur patriarche de fou, ils le changèrent en celui de *Maniché*. Quelques-uns même d'entre eux, qui avoient un peu plus de littérature que les autres, mais qui n'en étoient que plus grands imposteurs, ne trouvant pas ce nom encore assez déguisé, doublèrent la lettre N. Et au lieu de *Maniché*, ils l'appeloient *Mammiché*, comme qui diroit *Distributeur de la manne*.

Celui-ci donc, marchant sur les traces de quelques autres hérétiques, imagina deux principes contraires l'un à l'autre¹, qu'il supposoit éternels; et deux natures ou deux substances, l'une bonne, et l'autre mauvaise², prétendant qu'elles étoient entrées en guerre l'une contre l'autre : que dans cette guerre il s'étoit fait un mélange des deux; qu'une partie de la bonne avoit trouvé moyen de se démêler de la mauvaise; mais que ce qui n'avoit pu s'en tirer, étoit tombé avec la mauvaise dans la damnation éternelle³; sans compter beaucoup d'autres extravagances, à quoi cette sup-

¹ Liv. 5, chap. 18, n. 20, et ch. 11, vers la fin; liv. 7, ch. 2, et ch. 3, n. 5; liv. 13, ch. 30.

² Liv. 4, ch. 15, n. 24; liv. 5, ch. 10, n. 20; et liv. 7, ch. 2, n. 2.

³ Liv. 4, ch. 15, n. 20, vers la fin, et liv. 5, ch. 10, vers la fin.

position les conduit, et dont le détail nous mèneroit trop loin.

C'est sur ce principe impie et chimérique qu'ils soutiennent que les âmes des hommes sont de même substance que Dieu¹. Mais qu'encore qu'elles soient bonnes de leur nature, elles sont mêlées avec la *mauvaise substance*, et ont besoin par conséquent de quelque chose qui les en dégage.

Ils demeurent bien d'accord que le monde est l'ouvrage de la *bonne nature*, c'est-à-dire de Dieu; mais ils prétendent qu'il a été fait du mélange de la bonne et de la mauvaise substance, arrivé dans le temps de cette guerre qu'elles avoient eue l'une contre l'autre².

Que ce n'est pas seulement par la puissance de Dieu, agissant dans tout l'univers et dans tous les éléments dont il est composé, que se fait la séparation de la bonne et de la mauvaise substance; mais qu'elle se fait encore par ceux qu'ils appellent parmi eux *les élus*, à mesure qu'ils prennent de la nourriture³.

Car ils croient qu'il y a quelque partie de la substance de Dieu, mêlée avec les choses bonnes à manger, aussi-bien qu'avec toutes les autres parties de l'univers⁴, et qu'elle en est dégagée par la manière de vivre de leurs *élus*, bien plus pure et plus sainte que celle de ceux qui ne sont qu'*auditeurs* parmi eux. Ces *auditeurs* sont comme le second ordre de leur église, qui n'est composée que de ces deux sortes de gens.

Qu'à la réserve de leurs *élus*, tous les autres hommes, jusqu'à leurs *auditeurs* mêmes, ne font que souiller et engager de plus en plus avec la *substance du n*

¹ Liv. 4, ch. 25, n. 20; liv. 5, ch. 10, n. 18, vers la fin, et liv. 4, n. 10.

² Liv. 7, ch. 2, vers le milieu.

³ Liv. 3, ch. 10, et liv. 4, ch. 1, vers le milieu.

⁴ *Ibid.*

cette partie de la *bonne substance*, c'est-à-dire de la substance de Dieu, qui est mêlée avec ce que l'on boit et que l'on mange; et que c'est ce que font particulièrement ceux qui mettent des enfants au monde.

Que tout ce qui se peut purifier quelque part que ce soit, de cette *bonne substance*, qu'ils conçoivent comme une espèce de lumière, et se dégager de la mauvaise, s'en va dans le royaume de Dieu, comme dans son lieu naturel; et qu'il y est porté sur de certains grands navires, qui sont le soleil et la lune¹, qu'ils prétendent avoir été faits de la substance même de Dieu.

Que cette lumière même corporelle et sensible aux yeux de tous les animaux, en est aussi; et non-seulement la partie de cette lumière qui se trouve dans le soleil et dans la lune, où elle est la plus pure, selon eux, mais tout ce qu'il y en a dans tous les autres corps lumineux, où ils croient qu'elle est mêlée avec celle du mal, et qu'elle a besoin par conséquent de quelque chose qui l'en dégage et qui la purifie.

Que de cinq *éléments* qu'ils supposent², comme l'ouvrage de leur *race de ténèbres*, et dont ils appellent l'un *la fumée*, l'autre *les ténèbres*, l'autre *le feu*, l'autre *l'eau*, et l'autre *le vent*, chacun a ses puissances particulières qu'il a produites. Que tous les animaux à deux pieds, dont les hommes tirent leur origine, selon eux, sont nés *de la fumée*, les serpents *des ténèbres*, les bêtes à quatre pieds, *du feu*, les poissons, *de l'eau*, et les oiseaux, *du vent*. Que, pour faire la guerre à ces cinq *éléments*, et pour les détruire, Dieu envoya de son royaume cinq autres *éléments* formés de sa substance; et que ce fut dans le combat des bons et des mauvais *éléments*, que se fit

¹ Liv. 3, ch. 6, n. 10, et liv. 5, ch. 7, n. 12, vers le commencement.

² Liv. 3, ch. 6, n. 11.

le mélange des uns et des autres. Que la fumée soit mêlée avec l'air, les cendres avec le fumier, le mauvais feu avec le bon, la mauvaise eau avec la bonne, et le mauvais vent avec le bon vent. Que ces deux grands navires, qui reportent la substance de Dieu dans son royaume, c'est-à-dire les deux grands astres du firmament, ne sont différents l'un de l'autre, qu'en ce que la lune a été faite de la *bonne eau*, et le soleil, du *bon feu*.

Et un peu plus bas :

Leurs *élus* ne mangent point de chair, prétendant que, dès qu'un animal est mort, tout ce qu'il y avoit dans son corps de la *substance de Dieu* en échappe, et que comme il n'y a plus, dans les chairs de cet animal, aucune portion de cette substance à séparer de celle du mal, elles ne méritent pas d'entrer dans l'estomac d'un *élu*.

C'est sur ce même principe qu'ils s'abstiennent de manger des œufs, aussi-bien que de la chair : car ils croient que les œufs meurent dès qu'en les casse.

Ils ne mangent point de lait non plus, quoique le lait sorte du corps d'un animal vivant; et ce qui les en empêche, ce n'est pas qu'ils croient qu'il n'y ait dans le lait aucune portion de la *substance de Dieu*, mais c'est que l'erreur n'est jamais bien d'accord avec elle-même.

Ils mangent des raisins, mais ils ne boivent jamais de vin, non pas même de celui qui n'a point encore bouilli, et qui ne fait qu'être exprimé des grappes; et cela, parce qu'ils croient que le vin est le *fiel des puissances de ténèbres*.

Ils croient que les âmes de leurs *auditeurs* passent, quand ils meurent, dans le corps de leurs *élus*, ou dans

les choses propres à manger, dont ces *chus* se nourrissent; ce qui leur paraît la voie la plus abrégée pour purifier ces âmes, et les dégager de la *matérialité* substantielle; après quoi elles ne sentent plus dans aucun corps. Pour celles de tous les autres hommes, ils croient qu'elles entrent, après leur mort, dans les corps des animaux, ou dans quelque chose de ce qui tient à la terre par des racines, et qui vit du suc qu'il en tire. Car ils sont persuadés que, dans les arbres et dans les herbes, il y a non-seulement de la vie, mais du sentiment : que toutes les plantes souffrent de la douleur, quand on les blesse ou qu'on en détache quelque chose¹; et qu'ainsi il n'est pas même permis de défricher la terre, et d'en arracher les ronces et les épines.

C'est sur ce principe qu'ils condamnent l'agriculture, cet art le plus innocent de tous les arts; et leur folie va jusqu'à croire qu'on ne sauroit l'exercer sans se rendre coupable d'un nombre infini de meurtres. Ils les pardonnent néanmoins à leurs *auditeurs*, en considération de ce que c'est ce qui leur donne moyen de fournir à leurs *chus* de quoi manger, prétendant que cette portion de la substance de Dieu, que l'estomac des *chus* dégage de ce qu'ils mangent, obtient le pardon de tous ces crimes, à ceux qui leur apportent des fruits à purifier². Les *chus* ne travaillent donc jamais à la terre, et ne voudroient pas même cueillir un fruit, ni détacher une feuille d'un arbre; mais ils ne laissent pas de manger ce que leurs *auditeurs* leur apportent. De sorte que, selon leurs principes mêmes, ils ne vivent que de ce qui rend les autres coupables d'une infinité de meurtres.

Ils ont grand soin de recommander à ces mêmes

¹ Liv. 3, ch. 40, et liv. 4, ch. 1, vers le milieu.

² Liv. 3, ch. 10, et liv. 4, ch. 1.

auditeurs que, s'ils mangent de la chair, ce ne soit au moins que de celle des animaux que d'autres auront tués; et qu'ils se gardent bien d'en tuer jamais aucun¹, de peur d'offenser les *puissances de ténèbres*, qui sont, selon eux, enchaînées dans l'air, et dont ils croient que toute chair est l'ouvrage².

Quoique les *élus* aient des femmes, et qu'ils en usent, ils prennent garde, autant qu'ils peuvent, qu'elles ne deviennent grosses, de peur que cette portion de la substance de Dieu qui entre en eux avec les aliments, et que leur estomac dégage de la mauvaise substance, ne s'y trouve engagée de nouveau, en passant dans les enfants qu'ils mettroient au monde. Car ils croient que les âmes des enfants qui viennent au monde ne sont autre chose que ces particules de la substance de Dieu, qui, entrant dans les pères, par le boire et par le manger, et passant d'eux dans leurs enfants, se trouvent engagées dans la chair. Or, puisqu'ils empêchent autant qu'ils peuvent ce qui est la fin du mariage, il est sans doute qu'ils l'improuvent et le condamnent.

Ils croient qu'Adam et Ève sont nés des *puissances sorties* de la fumée; qu'ils ont eu un père appelé *Saclas*, qui dévora les enfants de tous ses compagnons, et qui fit passer dans sa femme, et par elle dans les enfants qu'il en eut, tout ce qui s'étoit trouvé de la substance de Dieu dans ces enfants qu'il avoit dévorés.

Que le *serpent* dont il est parlé dans la Genèse, et qui, selon eux, ouvrit les yeux à nos premiers parents, et leur donna la connoissance du bien et du mal, n'étoit autre chose que ce même Jésus-Christ, qui est venu dans les derniers temps pour opérer la délivrance des âmes, mais non pas celle des corps.

¹ Liv. 4, ch. 2, n. 3.

² Liv. 4, ch. 15, n. 26, et liv. 7, ch. 3, n. 4, et liv. 10, n. 46, 1^{er} 2^{me}, et liv. 13, ch. 30, un peu avant la fin.

Que la chair dont il a paru revêtu n'étoit point une véritable chair, mais une chair fantastique¹, propre à tromper les yeux des hommes, et que sa mort et sa résurrection n'ont été que des illusions², non plus que le corps même qui a paru mourir et ressusciter. Que le Dieu qui a donné la loi à Moïse, et qui a parlé par tout ce qu'il y a eu de prophètes parmi le peuple juif, n'étoit point le véritable Dieu, mais un des *princes de ténèbres*.

Ils prétendent que le Nouveau-Testament même a été falsifié³; et, sur ce fondement, ils n'en reçoivent que ce qui leur plaît, et rejettent le reste; et comme ils ne le reconnoissent pas pour véritable dans toutes ses parties, ils en font beaucoup moins de cas que de certains livres apocryphes.

Ils croient que leur patriarche est ce même Saint-Esprit que Jésus-Christ avoit promis d'envoyer; et que cette promesse n'a été accomplie que lorsque Manichée est venu au monde⁴. C'est ainsi que cet imposteur parle de lui-même dans ses livres, où il se qualifie *apôtre*, c'est-à-dire *envoyé* de Jésus-Christ, et se donne pour ce divin Esprit que Jésus-Christ avoit promis d'envoyer. C'est pour cela qu'il avoit douze principaux disciples, comme Jésus-Christ a eu douze apôtres; et cela se conserve encore présentement parmi les manichéens. Car, entre leurs *élus*, il y en a douze principaux qu'ils appellent *les mattres*, et un treizième qui est le chef de ceux-là. Leurs évêques sont aussi au nombre de soixante et douze, par rapport aux soixante

¹ Liv. 3, chap. 6, n. 10, et liv. 5, ch. 9, n. 16, au commencement, et ch. 10, vers la fin.

² Liv. 5, ch. 9, n. 16, et liv. 3, ch. 7, n. 13 et 14, et liv. 9, ch. 4, n. 8, vers le commencement, et n. 11, vers la fin.

³ Liv. 5, chap. 11.

⁴ Liv. 5, ch. 5, n. 9. un peu au-dessous du milieu, et liv. 9, ch. 4, n. 9, un peu avant le milieu.

et douze disciples : ce sont ces *maîtres* qui les ordonnent, et eux ordonnent les prêtres. Ces évêques ont aussi leurs diacres. Tous les autres d'entre ces *élus*, qui ne sont ni *maîtres*, ni *évêques*, ni *prêtres*, ni *diacres*, s'appellent simplement *élus*. Ils ne laissent pas d'envoyer de ceux-là même, pour maintenir ou étendre leur malheureuse secte dans les lieux où elle est déjà, ou pour la répandre dans ceux où elle n'est pas encore; et ils choisissent pour cela ceux qui leur en paroissent le plus capables.

Ils ne croient pas que le baptême de l'eau soit de nulle utilité à personne pour le salut¹ : aussi ne baptisent-ils point ceux qu'ils séduisent, et qu'ils font entrer dans leur secte.

Ils adressent leurs prières au soleil, durant le jour, et se tournent, en priant, du côté où il paroît; et la nuit ils les adressent à la lune, et se tournent de son côté quand elle est sur l'horizon; et quand elle ne paroît pas, ils se tournent du côté de l'orient, tirant un peu vers le nord, parce que c'est par-là que le soleil revient du couchant au levant; et ils prient toujours debout.

Ils ne veulent pas que le libre arbitre soit la source du péché; ils l'attribuent à la *substance du mal*², qu'ils supposent comme un principe opposé à Dieu³, et éternel comme lui, et qu'ils croient mêlée à la nature de l'homme⁴, prétendant que toute chair est l'ouvrage de cette *mauvaise substance*⁵.

¹ Liv. 4, ch. 4, n. 8, et liv. 5, ch. 9, n. 16, vers le milieu.

² Liv. 4, ch. 15, n. 26, vers la fin, et liv. 5, ch. 10, n. 8, et liv. 7, ch. 3, n. 4 et 5.

³ Liv. 5, ch. 10, n. 20, au commencement, et liv. 13, ch. 30, vers la fin.

⁴ Liv. 4, ch. 15, n. 26, au commencement.

⁵ Liv. 5, ch. 10, n. 20, vers la fin, et liv. 7, ch. 3, n. 4, et liv. 13, ch. 30, vers la fin.

Ainsi, au lieu de regarder comme une maladie de notre nature, corrompue dans le premier homme, cette *convoitise de la chair*, qui forme en nous des désirs contraires à ceux de l'esprit, ils croient que ce n'est autre chose que cette même *substance du mal*, qui est, selon eux, mêlée à notre nature¹, et qui, lors même qu'elle est séparée de nous et que nous en sommes purifiés et délivrés, subsiste dans la sienne propre, comme quelque chose de vivant et d'immortel, et qu'ainsi quand la chair forme des désirs contraires à ceux de l'esprit, et que l'esprit en forme de contraires à ceux de la chair, ce sont deux âmes et deux intelligences contraires, l'une bonne et l'autre mauvaise, qui se combattent dans un même homme². Et au lieu que nous disons que ce vice de notre nature, que nous appelons la *concupiscence*, sera quelque jour détruit et qu'elle en sera guérie, ils prétendent que cela ne se fait que par la séparation de la *bonne substance* d'avec la *mauvaise*, qui, à la fin des siècles, et après l'embrasement général du monde, sera confinée dans je ne sais quel globe, comme dans une espèce de prison, où elle vivra éternellement; et que les âmes, bonnes de leur nature, mais qui n'auront pu être séparées de la *mauvaise substance*, seront autour de ce globe, comme une espèce de couverture dont il sera environné de toutes parts.

Saint Augustin, dans la revue qu'il a faite de ses ouvrages, livre 2, chapitre 6.

Les treize livres de mes Confessions vont à louer la justice de Dieu de tous les maux par où il a per-

¹ Liv. 5, ch. 10, vers la fin, et liv. 8, ch. 10, dès le commencement, n. 22, et liv. 9, ch. 4, n. 10, au commencement.

² Liv. 8, ch. 10, n. 22, au commencement.

mis que j'aie passé, et la bonté de tous les biens qu'il m'a faits. Cet ouvrage élève le cœur et l'esprit à Dieu. C'est au moins ce qu'il faisoit en moi pendant que j'y travaillois, et qu'il y fait encore quand je relis. Peut-être que d'autres en jugent autrement; mais je sais qu'il y a beaucoup de nos frères qui ont eu et qui ont encore un grand goût pour ce livre-là.

Je parle de moi dans les dix premiers livres; et dans les trois derniers, j'explique le commencement de la Genèse, jusqu'à l'endroit où il est dit que Dieu se reposa le septième jour.

Dans un endroit du quatrième livre, où je parle de mes misères au sujet de la mort d'un de mes amis, je dis que *l'amitié qui étoit entre nous avoit fait que nos deux âmes n'en étoient qu'une*, et j'ajoute que *ce qui faisoit que je craignois de mourir après l'avoir perdu, c'étoit peut-être de peur que celui que j'avois tant aimé n'achevât de perdre un reste de vie qu'il avoit encore en moi*; ce qui me paroît une déclama-tion frivole, et qui n'auroit pas dû trouver place dans un ouvrage aussi sérieux que celui où je confesse mes misères, quoique cette badinerie soit un peu corrigée par le mot de *peut-être*.

Ce que je dis encore dans le treizième livre, que *le firmament a été placé entre les eaux spirituelles qui sont au-dessus, et les eaux matérielles qui sont au-dessous*, n'a pas été assez pesé; car la chose est très difficile et très cachée. Cet ouvrage commence par ces paroles : *Seigneur, votre grandeur est infinie*.

Le même, dans sa seconde lettre au comte Darius, qui est la 231^e de la nouvelle édition, nombre 6^e.

Je vous envoie le livre de mes Confessions, puisque vous l'avez souhaité, mon cher fils; et c'est avec la

plus grande joie du monde, que je le donne à un aussi homme de bien et aussi solidement chrétien que vous l'êtes. C'est dans ce livre-là que vous devez me regarder, si vous voulez ne me pas louer au-delà de ce que je mérite, car c'est à moi-même, et à ce que je dis de moi dans cet ouvrage, qu'il faut se rapporter de ce qui me regarde, et non pas aux autres. Considérez bien le portrait que vous y verrez de moi; et voyez ce que j'étois de moi-même, et par moi-même; et si vous trouvez présentement en moi quelque chose qui vous plaise, louez-en avec moi celui que j'ai prétendu qu'on louât de ce qu'il a fait en moi, car c'est à sa gloire que j'ai parlé de moi, et non pas à la mienne; ainsi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, et non pas nous. Nous n'avions fait, au contraire, que nous perdre et nous défigurer nous-mêmes : mais celui qui nous avoit faits nous a refaits. Lors donc que vous m'aurez connu dans cet ouvrage, tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, et qu'il ne permette pas que je le dé fasse.

*Le même, dans le livre du Don de persévérance ,
chap. 20.*

IL n'y a aucun de mes ouvrages qui ait été mieux reçu, et qui ait eu plus de cours que celui de mes Confessions; et quoiqu'il ait été fait et publié avant la naissance de l'hérésie pélagienne, vous savez combien de fois je dis à Dieu dans cet ouvrage : *Commandez-nous, Seigneur, ce que vous désirez de nous : mais donnez-nous ce que vous nous commandez.*

xxx

Possidius , dans le prologue de la Vie de saint Augustin.

Ce qu'Augustin a eu en vue , quand il a écrit le livre de ses Confessions , a été d'empêcher que , sur ce qu'on pourroit avoir entendu dire de lui , on n'en eût trop bonne opinion , et qu'on ne le crût autre que ce qu'il savoit qu'il étoit.

Adam Salsbout , de l'ordre de saint François , dans un de ses sermons sur la crainte de Dieu , après avoir cité quelque chose du quatrième livre des Confessions de saint Augustin , chap. 16 , et du cinquième , chap. 4 , ajoute :

VOILA un beau mot , et bien digne du grand Augustin. Oh ! combien souhaiterois-je que ce livre de ses Confessions fût familier à tous ceux qui m'écoutent ; qu'ils l'eussent sans cesse entre les mains , et qu'ils le lussent et relussent sans cesse ! Car il n'y a point de livre au monde plus capable de dépendre le cœur de l'homme de toutes ces choses vaines , passagères et périssables que le monde nous présente , et de nous guérir de l'amour-propre. Je l'ai connu trop tard , et je ne m'en console point.

Le Père Gavillon , jésuite , dans un endroit où il parle des Confessions de saint Augustin.

Les Confessions de saint Augustin sont de tous ses ouvrages celui qui est le plus rempli du feu de l'amour de Dieu , et le plus propre à l'allumer dans les cœurs , le plus plein d'onction , et le plus capable d'en inspirer , et où l'on voit le mieux l'exactitude et la fidélité de ce saint homme , à tenir compte de tous

ses bienfaits qu'il avoit reçus de la miséricorde de Dieu. C'est là qu'on apprend ce que c'est qu'un cœur pénétré de reconnoissance des grâces de Dieu, embrasé d'amour pour son libérateur, et qui fait tout son plaisir d'en publier les grandeurs et d'en chanter ses louanges ; et quiconque lira cet ouvrage ne pourra empêcher d'admirer combien ce feu divin que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre , étoit ardent dans le cœur de ce grand saint.

Saint Augustin a fait le livre de ses Confessions l'an 400 de Jésus-Christ, qui étoit le 40^e de son âge, et le 5^e de son épiscopat.

Les notes se rapportent, non à ce qui suit les chiffres qui y renvoient, mais à ce qui les précède immédiatement.

Quand on cite dans les notes les ouvrages de saint Augustin, c'est toujours selon l'ordre de la nouvelle édition.

LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

IL commence par invoquer Dieu ; et après lui avoir fait un humble aveu de ses misères, il vient à parler de sa naissance et de son enfance, jusqu'à la quinzième année de son âge, et de ses péchés depuis le berceau jusqu'à cet âge-là, du malheur des enfants, d'avoir à dépendre des fausses opinions des autres ; du tort que leur fait la manière dont on les élève d'ordinaire, et que la coutume autorise, quoiqu'elle ne soit propre qu'à les corrompre ; de l'ardeur qu'il avoit dans son enfance pour les amusements ordinaires de cet âge-là, et de l'aversion qu'elle lui donnoit pour l'étude ; des marques par où la corruption de l'homme se fait voir dès l'enfance, et de ce qui paroît en nous dès cet âge-là ; des merveilles de la sagesse et de la bonté de Dieu.

.....

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu. Qu'il est au-dessus de la force des hommes d'entreprendre de le louer. Que c'est lui-même qui nous y porte. Que nous ne saurions trouver de repos qu'en Dieu, et pour-quoi. Qu'il faut de la foi pour invoquer Dieu et pour le chercher.

1. SEIGNEUR, votre grandeur est infinie : votre puissance est sans bornes aussi-bien que votre sagesse, et vous êtes infiniment au-dessus de toutes les louanges

qu'on vous peut donner. Cependant un homme, c'est-à-dire une très petite parcelle des ouvrages de vos mains, veut entreprendre de vous louer ; un homme qui, de quelque côté qu'il se tourne, porte avec lui le poids de sa mortalité, qui, lui remettant sans cesse devant les yeux, et son péché, et la peine dont il a été suivi, le devrait faire souvenir sans cesse que vous résistez aux orgueilleux. Il veut vous louer néanmoins, cet homme, cette petite partie des ouvrages de vos mains ; il veut vous louer (*Jacq. 4. 6*), et c'est vous-même qui lui en inspirez le dessein, et qui faites qu'après avoir cherché inutilement son bonheur en toute autre chose, il le trouve enfin à vous louer ; car vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en vous. Mais faites-moi comprendre, Seigneur, lequel des deux va devant, de vous invoquer ou de vous louer ; et s'il faut vous connaître pour vous invoquer, ou vous invoquer pour vous connaître : car comment vous invoquer, si l'on ne vous connoît ? ne seroit-on pas en danger d'invoquer quelque autre chose, au lieu de vous ? mais aussi ne faut-il pas commencer par vous invoquer, pour arriver à vous connoître ?

Au moins ne saurait-on vous invoquer, si l'on ne croit en vous, ni croire en vous, si quelqu'un ne vous annonce et ne vous prêche ; et ce n'est qu'après que vous avez été annoncé, que ceux qui vous cherchent parviennent à vous louer ; car, en vous cherchant, ils vous trouvent, et quand ils vous ont trouvé, ils vous louent. (*Rom. 10. 14.*)

Ce sera donc en vous invoquant, Seigneur, que je vous chercherai ; et ce sera par la foi qui me fait croire en vous, que je vous invoquerai, car vous m'avez été annoncé. Ainsi c'est ma foi qui vous invoque, cette foi

que vous m'avez donnée, que vous m'avez inspirée par l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, votre fils, et par le ministère de ceux qui vous annoncent et qui vous prêchent.

.....

CHAPITRE II.

Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Que Dieu est dans tous ses ouvrages, sans qu'il y en ait aucun qui le contienne.

2. Et que fais-je, quand j'invoque mon Seigneur et mon Dieu, sinon de l'appeler pour le faire venir en moi ? Mais qu'y a-t-il en moi où mon Dieu puisse venir ? Quoi ! Dieu venir en moi ? le Dieu qui a fait le ciel et la terre ? Y a-t-il donc quelque chose en moi qui puisse vous contenir, ô mon Dieu ? Le ciel et la terre qui m'enferment et qui me contiennent, sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir ?

Peut-être que c'est vous contenir que d'être ; et que ce qui fait que tout ce qui existe vous contient, c'est que vous en êtes l'auteur et le créateur, et que rien ne seroit sans vous ¹. Ainsi dès-là que je suis, pourquoi vous demander que vous veniez en moi, puisque, si vous n'y étiez, je ne serois point ? Mais je suis d'ailleurs si éloigné de vous contenir, que vous êtes dans l'enfer où je ne suis pas, car votre parole m'apprend que *si je descends dans l'enfer, je vous y trouverai*.

Il est donc vrai, ô mon Dieu ! que je ne serois point, si vous n'étiez en moi, ou plutôt si je n'étois en vous, puisque toutes choses sont sorties de vous, et que vous les contenez toutes. (Rom. 11. 36.) Mais à me regarder comme étant en vous, aussi-bien qu'à vous regarder

¹ Contre les manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

comme étant en moi, j'ai toujours sujet de vous demander : Seigneur, qu'est-ce que je fais, quand je vous invoque, c'est-à-dire quand je vous appelle pour venir en moi, puisque moi-même je suis en vous ? D'où pourriez-vous venir en moi ? (*Jérém. 23. 24.*) Vous dites que vous remplissez la capacité du ciel et de la terre ; seroit-ce donc de là que vous pourriez venir en moi, si j'étois quelque part hors de cette capacité qui m'enferme ?

CHAPITRE III.

De quelle manière Dieu est partout ; et comment il faut concevoir son immensité.

3. MAIS quoique vous remplissiez le ciel et la terre, peut-on dire pour cela qu'ils vous contiennent, ou que ce qui fait qu'ils ne vous contiennent pas, c'est que non-seulement vous les remplissez, mais que vous passez encore au-delà ? car où s'étendrait ce reste de vous-même qui passerait l'étendue du ciel et de la terre ? Ne faut-il donc pas plutôt dire que, bien loin d'avoir besoin que nulle chose vous contienne, c'est vous qui contenez toutes choses, et que c'est en les contenant que vous les remplissez ? Aussi n'êtes-vous pas comme une liqueur dont les parties ne demeurent ensemble que parce que le vase qui en est plein les lie en les contenant ; et, quand ce que vous remplissez s'en irait en pièces, vous ne vous écoulerez pas pour cela. Ainsi tant s'en faut que vous tombiez quand vous vous répandez sur nous, que vous nous relevez, au contraire, par cette effusion ; et, bien loin qu'elle vous désunisse, c'est par elle que vous nous réunissez en vous.

De toutes les choses que vous remplissez ¹, il n'y en a donc aucune où vous ne soyez tout entier, sans néanmoins qu'elles vous contiennent et qu'elles vous enferment. Mais quand on dit que nulle chose ne vous enferme et ne vous contient tout entier, cela ne veut pas dire que l'étendue et la capacité de tous les êtres ne contiennent qu'une partie de vous-même, soit que l'on conçût qu'ils ne continssent tous ensemble que la même partie, ou que chacun contint la sienne; les plus grands une plus grande, et les plus petits une plus petite, comme si vous aviez des parties, et qu'il y en eût de plus grandes et de plus petites les unes que les autres. Ce qu'il faut donc concevoir par-là, c'est qu'ENCORE que vous soyez tout entier en toutes choses, il n'y en a aucune qui vous enferme et qui vous contienne.

.....

CHAPITRE IV.

Idee magnifique de la nature et de la grandeur de Dieu.

4. Qu'ÊTES-VOUS donc, ô mon Dieu ! qu'êtes-vous, sinon le Dieu et le maître de toutes choses ? car *y a-t-il quelque autre Dieu ou quelque autre Seigneur que vous ?* Vous êtes infiniment grand, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste. Nulle beauté n'est comparable à la vôtre, rien ne résiste à votre force, rien ne borne votre puissance. Vous êtes présent partout, sans paroître nulle part ; vous êtes toujours le même, et vous présentez toujours, pour ainsi dire, la même forme à ceux qui vous considèrent, sans qu'on

¹ Saint Augustin n'insiste si long-temps sur cela, que pour saper, tous jours en passant, les fausses opinions des manichéens sur la nature de Dieu.

puisse jamais arriver à vous comprendre. Vous ne changez jamais, et vous faites tous les changements qui arrivent dans le monde. Aussi incapable de renouvellement qu'exempt de consommation et de défaillance, vous renouvelez toutes choses, et vous consommez les orgueilleux ¹, par une défaillance insensible ; toujours en action, toujours en repos ; recueillant et amassant incessamment, sans avoir besoin de rien ; soutenant, remplissant et conservant toutes choses ; donnant à chacun non-seulement son être, mais son accroissement et sa perfection ; demandant sans cesse, quoique rien ne vous manque.

Vous aimez, mais sans passion ; vous êtes jaloux, mais sans trouble ; vous vous repentez, mais sans vous rien reprocher ; vous entrez en colère, mais vous n'en êtes pas plus ému ; vous changez vos opérations, mais jamais vos desseins ; vous retrouvez, sans avoir jamais rien perdu ; vous aimez à gagner, sans avoir nulle indigence ; vous exigez du profit de vos dons, sans être avare. Quoique personne n'ait rien qui ne soit à vous, on vous constitue débiteur quand on vous donne ; cependant c'est sans rien devoir à personne, que vous rendez à chacun ce qui lui est dû. Enfin, quoique vous remettiez ce qu'on vous doit, vous n'y perdez rien, et vous n'en êtes pas plus pauvre.

Mais qu'est-ce que tout ce que je dis ici, ô mon Dieu, ô ma vie, ô mes chastes délices ! et qu'est-ce que tout ce que l'on peut dire, en parlant de vous ? Et néanmoins MALHEUR à ceux qui se taisent sur votre sujet ; car de quoi que ce soit que l'on parle, on ne dit rien si l'on ne parle de vous.

¹ C'est-à-dire ceux qui vivent pour eux-mêmes, et qui cherchent leur bonheur ailleurs qu'en Dieu. Voyez la fin du chapitre 16, liv. 7, et la 55^e Lettre de saint Augustin, nomb. 28.

CHAPITRE V.

Il demande la grâce de bien comprendre quel bien c'est que de posséder Dieu ; et pour obtenir que Dieu se donne à lui, il commence par un humble aveu de ses péchés et de ses misères.

5. QUAND sera-ce, ô mon Dieu ! que je goûterai pleinement et sans partage le repos qui se trouve en vous ? Quand sera-ce que vous viendrez dans mon cœur, et que vous me transporterez hors de moi-même par une sainte ivresse, qui me fasse oublier tous mes maux, pour ne me plus souvenir que de vous, et pour m'attacher à vous seul comme à mon unique bien ? Car que n'êtes-vous point pour moi ? Rendez-moi capable, par votre miséricorde, de le comprendre et de le dire. Et que suis-je pour vous, et par où suis-je digne que vous me commandiez de vous aimer ? Vous me le commandez néanmoins ¹, Seigneur ; et si j'y manque, votre colère s'allume contre moi, et vous me menacez d'une effroyable misère, comme si ce n'en étoit pas une assez grande que de ne vous point aimer.

Dites-moi, Seigneur, ce que vous êtes à mon âme : dites-le-moi, je vous en conjure par la grandeur de vos miséricordes ; dites à mon âme : *Je suis ton salut* ; mais dites-le-lui de telle sorte qu'elle le comprenne. Voilà mon cœur prêt à vous entendre, ô mon Dieu ! ouvrez son oreille secrète, et dites-lui : *Je suis ton salut*. Faites qu'à cette voix je coure vers vous, que je vous trouve, et que je m'attache à vous pour jamais. Laissez-moi voir, ô mon Dieu ! la beauté de votre visage. FAITES

¹ Car tout le culte que Dieu demande de nous se réduit à l'aimer. Voy. la 167^e Lettre de saint Augustin, nomb. 12.

que je meure à moi-même, pour être capable de le voir, de peur que, faute de le voir, je ne meure.

6. Mon âme est une maison bien étroite pour vous recevoir, mais c'est à vous à la dilater. Elle est tout en ruine, mais c'est à vous à la réparer ; vous y trouverez bien des choses capables de blesser vos yeux, je le sais, je le confesse ; mais qui peut la purifier que vous ? et n'est-ce pas à vous que je dois dire avec le prophète : *Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés secrets, et n'imputez point ceux d'autrui à votre serviteur ?*

Or, si je parle ici, c'est que je crois, vous le savez, Seigneur, et que j'ai commencé par m'accuser moi-même devant vous de toutes mes iniquités. La confiance que j'ai en votre miséricorde me fait croire que vous m'avez remis tout ce qui étoit sorti de la corruption de mon cœur. Je ne compte que sur cela seul, ô mon Dieu ! et je suis bien éloigné d'entrer en contestation avec vous, de vouloir trouver ma cause bonne contre vous, qui êtes la vérité même. Ce seroit vouloir me tromper moi-même, et ce mensonge d'iniquité m'accableroit de nouveau. Je n'entre donc point en contestation avec vous ; car si vous vouliez compter avec nous à la rigueur, qui pourroit subsister devant le tribunal de votre justice ? (Jérém. 2. 9.)

* C'est-à-dire ceux où l'on tombe par la suggestion d'autrui. *S. Aug., lre. 8 du livre Arbitre, chap. 10.*

CHAPITRE VI.

Il commence à parler de sa naissance et de ce que sont les hommes dans les premiers temps de l'enfance, qu'il décrit d'une manière admirable, et où il fait remarquer les merveilles de la bonté et de la providence de Dieu; et à l'occasion du peu de durée de la vie des hommes, et de chacun des âges dont elle est composée, il parle de l'éternité et de l'immutabilité de Dieu, et en donne la plus grande et la plus belle idée du monde.

7. SOUFFREZ donc, ô mon Dieu ! que je parle à votre miséricorde, quoique je ne sois que cendre et que poussière. (*Gen. 18. 27.*) C'est à elle seule que je parle, et non pas aux hommes, qui se moqueroient peut-être de ce que j'ai à vous dire. Peut-être que vous vous en moquerez aussi ; mais vous reviendrez à avoir pitié de moi. Ce que j'ai donc à vous dire, Seigneur, c'est que je ne sais d'où je suis venu, où je me trouve, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante ; car je ne sais lequel de ces deux noms lui convient le mieux.

Il ne me peut rester aucun souvenir de ma naissance ; mais je sais, Seigneur, selon ce que j'ai appris de ceux par qui vous m'avez fait naître, qu'en venant au monde, j'y ai été reçu dans le sein de votre bonté et de votre providence, puisque c'est elle qui m'a fait trouver dans le lait des nourrices le secours nécessaire à ma faiblesse. Car si les mamelles de ma mère, et de mes nourrices se trouvoient pleines de lait, c'étoit vous, Seigneur, qui les en remplissiez, et non pas elles ; c'étoit vous qui me fournissiez par elles cet aliment que vous avez institué pour les enfants, par un effet de ces dispositions admirables par lesquelles vous

pourvoyez à tout , et qui descendent dans tous les besoins de vos créatures.

C'étoit vous qui faisiez que je n'en voulois pas prendre plus que vous ne m'en vouliez donner, et que celles qui me nourrissoient vouloient bien me donner ce que vous leur en donniez. Car ce mouvement qui les portoit à me donner ce lait dont elles étoient pleines, et à se soulager en me le donnant, est un effet de l'ordre que vous avez établi en toutes choses, et qui faisoit que c'étoit un bien pour elles que je tirasse d'elles le bien qui me convenoit , et qui ne me venoit pas d'elles , mais de vous, par elles , puisqu'il n'y a point de bien qui ne vienne de vous, ô mon Dieu ! et que c'est de vous que je tiens tout ce qui concourt à la conservation de ma vie. C'est ce que j'ai reconnu long-temps depuis, et que vous m'avez fait entendre par tous les biens que vous nous faites et au-dedans et au-dehors, comme par autant de bouches qui publient la grandeur de vos libéralités. Car tout ce que je savois faire en ce temps-là, c'étoit de sucer le lait, de goûter ce qui me faisoit quelque plaisir, et de pleurer quand quelque chose me faisoit du mal.

8. Peu de temps après, je commençai à rire, d'abord en dormant, puis éveillé, à ce que j'ai entendu dire ; et je n'ai pas eu de peine à le croire, ayant vu la même chose dans d'autres enfants : car il ne s'est rien conservé de tout cela dans ma mémoire. Ensuite je devins peu à peu capable de remarquer la différence des lieux où l'on me portoit, et je tâchois de faire entendre ce que je voulois à ceux qui pouvoient y satisfaire ; mais je n'en pouvois venir à bout, parce que ces mouvements de ma volonté étoient au-dedans de moi, et eux au-dehors, et qu'aucun de leurs sens ne leur donnoit moyen de voir dans mon âme. Je m'efforçois donc de marquer mes volontés par des mouve-

ments et des cris tels que j'étois capable d'en faire, mais qui n'exprimoient ce qui se passoit en moi que d'une manière fort confuse et fort imparfaite. Et lorsqu'on ne m'obéissoit pas, soit faute de m'entendre, ou de peur que ce que je demandois ne me fit mal, j'entrois en colère, comme si de grandes personnes, des personnes libres, et sur qui je n'avois aucun droit, eussent été obligées de m'obéir; et ne pouvant me venger d'elles autrement, je m'en vengeois par mes larmes. Voilà ce que j'ai remarqué dans d'autres enfants, qui, sans rien savoir de toutes ces choses, m'en ont plus appris que ceux qui m'ont élevé, quoiqu'ils les sussent.

9. Mais enfin tout cela est passé; et quoique je sois encore, mon enfance n'est plus : au lieu que RIEN ne passe jamais, Seigneur, de tout ce qui est en vous. Vous êtes toujours vivant; vous êtes avant tous les siècles, et avant tout ce qu'on pourroit concevoir qui les eût devancés : car vous êtes le Dieu et le Seigneur de tous les êtres qui ne sont tous que parce que vous les avez créés¹. En vous subsiste la cause stable et permanente de toutes les choses qui sont le plus sujettes à l'instabilité; l'origine immuable de toutes celles qui sont le plus sujettes à changer; les idées et les raisons éternelles et vivantes de toutes celles qui ont le moins de durée, et de celles qui sont privées de vie et de raison.

Ne dédaignez pas, majesté infinie, de vous abaisser jusqu'à écouter mes demandes; compatissez à ma misère et à mon ignorance, Père de miséricorde, et dites-moi si mon enfance a succédé à quelque autre âge qui fût déjà passé quand elle a commencé, et si

¹ Contre les manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

l'on peut regarder comme un premier âge le temps que j'ai demeuré dans le ventre de ma mère. J'ai ouï dire aussi quelque chose de ce qui s'est passé à mon égard dans ce temps-là, et j'ai vu des femmes dans le même état où ma mère était alors ; mais avant ce temps-là même, étois-je quelque chose ? étois-je quelque part, ô mon Dieu ! ô la douceur de ma vie ? Je n'ai personne qui m'en puisse rien apprendre, et je n'ai pu consulter sur cela, ni mon père, ni ma mère, ni ma propre mémoire, ni l'expérience des autres. Mais peut-être que vous vous moquez de moi, quand je vous fais de telles questions, et que vous voulez que je me borne à vous louer de ce qui m'est connu.

10. Je vous loue donc, et vous rends grâces, ô mon Dieu ! souverain Seigneur du ciel et de la terre, de toutes les merveilles que vous avez opérées en moi dès le commencement de ma vie, et dans le cours de mon enfance. Car, encore que ma mémoire n'en ait rien conservé, vous nous faites connoître ces premières particularités de notre vie, par ce que nous voyons dans les autres, et par la créance même que nous donnons au rapport de ceux qui en ont été témoins, quoique ce ne soient que des femmes simples et peu éclairées. J'ai grand sujet de vous en louer, puisque j'avois dès-lors l'être et la vie, et que même, vers la fin de ce premier âge, je commençois à chercher des moyens et des signes qui pussent exprimer mes pensées.

Et quel autre que vous pourroit être l'auteur d'un tel ouvrage ? Quelqu'un peut-il avoir été l'ouvrier et le créateur de lui-même ? Et y a-t-il quelque autre canal par où l'être et la vie puissent couler en nous, que vous seul, ô mon Dieu ! qui nous faites ce que nous sommes, et en qui l'être et la vie ne sont point choses différentes, parce que vous êtes l'être et la vie par es-

sence, et que vous êtes l'un et l'autre, et tout ce que vous êtes au souverain degré, sans qu'il vous arrive jamais aucune sorte de changement ? CAR LES JOURS ne s'écoulent point à votre égard, quoique ce soit en vous qu'ils s'écoulent, puisqu'ils sont en vous comme tout le reste ; et que comme c'est en vous et par vous que subsiste tout ce qui subsiste, c'est aussi en vous et par vous que passe tout ce qui passe.

Comme donc vos ANNÉES ne passent point, elles ne sont toutes qu'un jour toujours présent, et qui ne s'écoule jamais ; et cependant combien de jours ont passé pour nous et pour nos pères, par cet aujourd'hui perpétuel dont vous jouissez, et qui assigne à chacun de nos jours sa durée, et leur donne le peu qu'ils ont d'être et de subsistance ; et combien y en passera-t-il encore de la même sorte ?

Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et il n'y a pour vous qu'un jour éternel toujours présent, et selon lequel il est vrai de dire que vous faites aujourd'hui tout ce que vous avez fait, à remonter jusqu'au commencement des temps ; et que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez dans la suite de tous les siècles.

S'il y en a qui ne comprennent pas ce que je dis, je ne saurois qu'y faire. Mais que ceux-là même fassent leur joie de ces merveilles qui les passent. Qu'ils en fassent leur joie ; encore une fois, tout incompréhensibles qu'elles sont pour eux, et qu'ILS'aiment mieux arriver en vous cherchant à ce que vous êtes véritablement, quoiqu'ils ne puissent le comprendre, que non pas à quelque chose qu'ils pourroient comprendre, mais qui seroit tout autre chose que vous.

CHAPITRE VII.

Il fait voir qu'il y a de la corruption et de la malignité dans les enfants même qui sont encore à la mamelle ; que tout ce qu'on y remarque d'ailleurs est admirable ; que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu , et que nous aurions toujours grand sujet de le louer, quand nous n'en aurions point reçu d'autres bienfaits.

11. EXAUCÉZ-NOUS, Seigneur, et faites-nous miséricorde. Malheur aux hommes, à cause de leurs péchés ! Et que suis-je, moi qui parle de la sorte, sinon un homme et un pécheur ? Cependant vous avez pitié de cet homme, parce que vous êtes l'auteur de son être, mais non pas de son péché. Qui pourra me marquer les péchés de mon enfance (*Job. 25. 4*) ? car il n'y a point d'homme sans péché et sans souillure devant vos yeux, non pas même l'enfant qui n'est né que depuis un jour. Qui me marquera donc les péchés de mon enfance ? Pourroit-ce être quelque autre enfant en qui je puisse voir une image de ce qui s'est passé en moi dans cet âge dont il ne me peut rester aucun souvenir ?

Mais en quoi est-ce que je péchois alors ? peut-être en ce que l'ardeur que j'avois de téter alloit jusqu'à me faire pleurer ; car qui peut douter qu'une pareille ardeur pour la nourriture qui m'est propre présentement, ne fût une faute digne de blâme et de correction ? Ce que je faisais donc alors étoit blâmable, quoique dans l'incapacité où j'étois de comprendre les remontrances qu'on eût pu me faire sur ce sujet ; la raison, non plus que la coutume, ne souffroit pas qu'on m'en fit. Mais enfin, dès-là qu'avec l'âge nous nous défaisons de ces manières, il est clair qu'elles sont vicieuses,

puisque LA RAISON ne nous porte à nous défaire que de ce qui est mauvais ; et que l'on ne sauroit dire que, dans cet âge-là même, il fût bien de vouloir avoir à quelque prix que ce fût des choses qu'on n'auroit pu me donner sans me nuire, et d'en venir aux larmes et à la colère contre ceux qui avoient au-dessus de moi la raison et le discernement ; et même contre ceux qui m'avoient mis au monde, de les frapper, et de tâcher de leur faire du mal, parce qu'ils ne m'obéissoient pas, et dans des choses qui m'auroient été pernicieuses.

CE N'EST donc que par l'impuissance de nuire qu'on peut dire qu'il y a de l'innocence dans les enfants, et non pas par la disposition de leur cœur. J'en ai vu un qui ne parloit pas encore, et qui étoit si transporté d'envie et de jalousie contre un autre qui étoit la même nourrice, qu'il en étoit tout pâle, et qu'il ne regardoit ce frère de lait qu'avec des yeux de haine et de colère. Cela se voit tous les jours ; et il y a même de certaines pratiques superstitieuses, par où les mères et les nourrices prétendent expier ces choses-là ; mais enfin un enfant est-il innocent, lorsqu'il ne peut souffrir qu'un autre, qui est sans secours, partage avec lui le lait d'une nourrice qui en a abondamment et suffisamment pour tous les deux ?

Cependant, quoique ce soit un vice, et un vice considérable, on le souffre dans les enfants, et on ne les aime pas moins, parce qu'on sait que cela s'en ira avec l'âge ; mais quoique l'on ait cette indulgence pour les enfants, et que vous l'approuviez, Seigneur, on ne l'auroit pas pour des personnes d'un âge plus avancé en qui l'on remarqueroit la même chose.

12. Ce corps, qui, dès les premiers moments de mon enfance, s'est trouvé assorti de tous ses membres, muni de tous ses sens, orné de la proportion de toutes

ses parties, est donc votre ouvrage¹, ô mon Seigneur et mon Dieu ! C'est vous qui lui avez donné la vie, et qui lui avez imprimé cet instinct toujours en action, par où chacun veille à la conservation de son être ; et vous voulez que je vous en loue, et que je vous en rende grâces, et que je commence par-là de chanter vos grandeurs et la gloire de votre nom. Car je ne laisserois pas d'être obligé de reconnoître votre puissance et votre bonté, quand vous ne m'auriez point fait d'autres biens que ceux-là, qui, non plus que tous les autres, ne peuvent venir que de vous seul, dont l'unité et la simplicité reluisent dans le rapport qui lie la multiplicité et la variété de tous les êtres ; la beauté dans tout ce qu'il y a de beau, et qui n'est tel que par une impression et un rejaillissement de cette beauté primitive et originelle qui est en vous, et la sagesse des lois admirables de l'ordre par lequel vous rangez et compassez toutes choses.

Je ne sais de ces premiers temps de mon enfance, que ce que l'on m'en a dit, et à quoi ce que j'ai remarqué dans d'autres enfants m'a fait voir que je pouvois ajouter foi ; car il ne m'en est non plus resté de souvenir, que de celui que j'ai passé dans le ventre de ma mère. Ainsi à peine puis-je le regarder, comme ayant fait partie de la vie que je mène ici-bas.

Or, s'il y avoit du péché en moi dès ce temps-là, et si j'ai même été conçu dans l'iniquité, en quel lieu, en quel temps est-ce que votre serviteur peut dire, ô mon Seigneur et mon Dieu ! qu'il ait été innocent ? Mais je laisse là ce premier âge ; et en vain m'y arrêterojs-je présentement, puisqu'il ne m'en reste pas le moindre souvenir.

¹ Contre les manichéens, qui prétendoient que toute chair étoit l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils supposoient.

CHAPITRE VIII.

Il parle du temps où sa raison commença de se développer, et de la manière dont les enfants apprennent à parler.

13. POUR venir de cette première enfance à l'état où je suis, il a fallu passer par une autre enfance un peu moins enfance que la première, et où la raison commence à se développer; ou plutôt cette seconde enfance est survenue, et a été pour ainsi dire entée sur la première, qu'on ne peut pas dire qui s'en fût allée, comme si elle m'eût quitté pour aller autre part; mais enfin elle n'étoit plus, puisque d'un enfant à la mamelle, et qui ne parloit point encore, j'étois devenu un enfant un peu plus grand, et qui commençoit à parler.

Je me souviens de cet état, et j'ai remarqué depuis par où j'ai appris à parler, et que ce n'a pas été par aucune méthode ni par aucune leçon que des personnes plus avancées en âge m'aient faite pour m'apprendre les mots, comme on m'en fit bientôt après pour m'apprendre à lire, mais par la force de l'intelligence naturelle que vous avez mise en moi, ô mon Dieu! car, voyant qu'avec tous les efforts que je pouvois faire, et par les différents sons de ma voix, et par le mouvement et l'agitation que je me donnois pour exprimer ce que je voulois, afin qu'on y satisfît, je ne pouvois venir à bout de le faire entendre parfaitement, ni à tous ceux que j'aurois voulu, je commençai à comprendre et à remarquer que, puisqu'au son de certains mots on se portoit vers certaines choses, il falloit que ces mots fussent les noms par où on exprimait ces choses-là. Ce fut donc par les gestes et les divers mouvements du corps de ceux qui parloient devant moi, que

je compris ce que leurs paroles vouloient dire. Aussi est-ce comme nne langue naturelle, commune à toutes les nations ; car les divers mouvemens du visage, des yeux et des autres parties du corps, aussi-bien que le son de la voix^a, expriment les mouvemens de l'âme pour tout ce qu'elle veut avoir ou faire, conserver ou rejeter. C'est ainsi qu'à force d'entendre les mêmes paroles employées et mises en leur place dans plusieurs différents discours, je remarquai peu à peu ce qu'elles vouloient dire, et ayant dressé ma langue à les prononcer, je m'en servis pour exprimer mes désirs et mes volontés.

Voilà de quelle sorte d'usage des signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, me devint commun avec ceux avec qui j'étois ; et par-là je commençai d'entrer plus avant dans le commerce orageux et tumultueux de la vie humaine, demeurant toujours dépendant de mon père et de ma mère, et soumis aux volontés de ceux qui avoient soin de moi.

.....

CHAPITRE IX.

Quel malheur c'est pour les enfans d'avoir à dépendre des fausses opinions de ceux qui les élèvent. Combien on avoit de peine à le faire étudier dans son enfance. Comment on commença de lui faire connoître Dieu. Combien il craignoit le fouet, quoiqu'il s'y exposât sans cesse ; et combien ceux qui châtient les enfans sont enfans eux-mêmes, et dignes de châtimement.

14. QUELLES misères n'ai-je point eu à essuyer dans cet état, ô mon Dieu ! et de combien de fausses opinions me suis-je vu le jouer ? Car ce qu'on me mettoit sans cesse devant les yeux durant mon enfance, et à quoi l'on réduisoit ce qu'on appeloit bien vivre, c'étoit de suivre les avis de ceux qui m'instruisoient, et d'ar-

river par-là à être estimé dans le monde, et à exceller dans cet art de bien parler, qui ouvre le chemin aux vains honneurs et aux fausses richesses du siècle.

Ensuite on me mit à l'école, pour apprendre les premiers éléments des lettres. J'étois assez misérable pour ne pas voir combien cela me devoit être utile : cependant on ne laissoit pas de me châtier quand je n'apprenois pas bien ; et cette sévérité dont on usoit envers moi étoit approuvée des personnes d'un âge plus avancé, parce que ceux qui ont vécu avant nous nous ont frayé ce chemin fâcheux par où on me forçoit de marcher, et qui est comme une multiplication des peines et des maux à quoi les enfants d'Adam ont été condamnés.

15. Je tombai dès ce temps-là entre les mains de quelques-uns de ceux qui ont soin de vous invoquer, ô mon Dieu ! et je compris, par ce qu'ils me disoient de vous, et selon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, que vous étiez quelque chose de grand ; et qu'encore que vous fussiez invisible, et hors de la portée de nos sens, vous pouviez nous exaucer et nous secourir. Aussi commençai-je dès mon enfance à vous prier, et à vous regarder comme mon recours et mon appui ; et à mesure que ma langue se dénouoit, j'employois ses premiers mouvements à vous invoquer ; et tout petit que j'étois, je vous priois, avec une ardeur qui n'étoit pas petite, que je n'eusse point le fouet à l'école. Cependant, lorsque, pour me préserver de l'égarément ou l'impunité m'auroit jeté, vous refusiez de m'exaucer, ceux à qui j'avois affaire, et ceux même qui m'avoient mis au monde, et qui étoient bien éloignés de vouloir qu'il m'arrivât le moindre mal, ne faisoient que rire de mes coups, quoique ce fût alors pour moi le plus grand de tous les maux.

Y a-t-il quelqu'un, ô mon Dieu ! qui, par cette piété

solide par où l'on s'unit à vous, et non pas par stupidité et par insensibilité, soit venu au point de compter pour si peu de chose les chevalets, les ongles de fer et les autres tourments de cette sorte, dont tous ceux qui s'y voient exposés vous conjurent avec des prières si ardentes, de vouloir bien les garantir ? qui se moque de ceux qui en ont horreur, comme nos pères et nos mères se moquoient dans notre enfance de ce que nos maîtres nous faisoient souffrir ? Car nous n'en avons pas moins d'horreur, et nous ne vous demandions pas avec moins d'instance d'en être garantis, quoique nous nous y exposassions sans cesse, en négligeant de lire, d'écrire, ou d'étudier nos leçons autant qu'on le vouloit. Et en cela je péchois, ô mon Dieu ! car je ne manquois ni d'esprit ni de mémoire, et vous m'en aviez assez donné pour cet âge-là. Mais j'aimois à jouer et à badiner ; et mes maîtres m'en châtioient, quoiqu'ils en fissent autant de leur côté, puisque ce que les hommes faits appellent des affaires, ne sont que de véritables badinages. Ainsi les maîtres, aussi enfants que les enfants mêmes, ne les châtient que de ce qu'ils ont de commun avec eux ; et personne n'a pitié ni des uns ni des autres de ces enfants.

Car, à juger sainement des choses, qui pourroit approuver qu'un enfant, pour s'amuser à jouer à la paume, et pour n'avancer pas assez dans des choses à quoi on ne le pousoit qu'afin qu'elles lui donnassent moyen dans la suite de badiner d'une autre manière bien moins pardonnable, en fût châtié par un homme qui n'en faisoit pas moins de son côté, et qui étoit même bien plus piqué de colère et d'envie, quand il arrivoit que quelque autre régent avoit eu de l'avantage sur lui dans quelque question de grammaire, que je ne l'étois quand quelqu'un de mes compagnons en avoit eu sur moi à la paume ?

CHAPITRE X.

Combien il étoit coupable de négliger d'apprendre des choses qui lui devoient être d'une grande utilité. Ce qui le détournoit de l'étude ; et combien sont vaines et frivoles les fins pour lesquelles la plupart des hommes font étudier leurs enfants.

16. CEPENDANT je péchois , ô mon Dieu ! qui savez faire servir à vos desseins , non-seulement les choses de la nature , qui sont l'ouvrage de vos mains , mais le péché même , dont vous n'êtes point l'auteur ; je péchois , en manquant d'obéir à mes parents et à mes maîtres. Car , quel que fût leur but sur ce qu'ils me vouloient faire apprendre , c'étoient des choses dont je pouvois faire un bon usage dans la suite ; et si je négligeois ce qu'ils désiroient de moi , ce n'étoit pas pour me porter à quelque chose de meilleur ; mais c'est que j'aimois à jouer , et que mon orgueil étoit flatté quand j'avois l'avantage au jeu sur mes compagnons : c'est que j'aimois à entendre des contes et des fables , qui ne faisoient qu'augmenter de plus en plus la démangeaison que j'avois pour ces sortes d'amusements , et qui , passant de mes oreilles jusque dans mes yeux , me donnoient une ardeur incroyable pour les spectacles où ces aventures fabuleuses sont représentées , et qui font les amusements des hommes faits. Cependant comme il n'appartient qu'à ceux qui sont constitués en dignité d'en donner au peuple , il n'y a presque personne qui ne souhaite de voir ses enfants en cet état ; et en même temps qu'on fait châtier les enfants quand ils quittent l'étude pour aller aux spectacles , on ne les fait étudier que pour arriver aux charges qui mettent en droit d'en donner. Ouvrez les yeux de votre miséri-

corde, Seigneur, sur ces misères des hommes ; tirez de cet esclavage, et ceux qui vous invoquent déjà comme je fais, et ceux même qui ne vous invoquent pas encore. Délivrez-les, Seigneur, afin que, venant à vous invoquer, ils puissent obtenir que vous acheviez d'opérer leur délivrance.

CHAPITRE XI.

Du soin qu'il eut de demander le baptême dans une maladie violente, dont il fut surpris étant encore enfant ; et pourquoi on différa de le baptiser. Combien sa mère étoit soigneuse de l'élever dans la piété.

17. Dès ma première enfance, j'avois entendu parler de la vie éternelle, dont nous avons reçu la promesse et le gage par l'abaissement de notre Seigneur et notre Dieu, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous, pour nous guérir de notre orgueil ; et dès ma naissance, ma mère, qui a toujours eu beaucoup de confiance en vous, avoit eu soin qu'on me mit au nombre des catéchumènes, en m'imprimant le signe de la croix de ce divin Sauveur, et en me faisant goûter ce *sel*¹ mystérieux, qui est le symbole de cette sagesse toute céleste dont il est venu faire des leçons aux hommes.

Vous vîtes, Seigneur, car vous preniez déjà soin de moi, vous vîtes avec combien d'ardeur et de foi, tout enfant que j'étois, je demandai le baptême de votre Christ, notre Seigneur et notre Dieu, dans une attaque soudaine d'un mal d'estomac qui me mit à deux

¹ On donnoit du sel à ceux qu'on recevoit au nombre des catéchumènes ; et de là vient qu'on en donne encore aujourd'hui dans l'administration du baptême. Voyez le chapitre 26, du *livre de Catechizandis rudibus*.

doigts de la mort, et ce que je fis pour l'obtenir de la piété de ma mère, et de celle de votre sainte Église, la mère commune de nous tous. Le trouble où cet accident avoit jeté celle qui m'avoit mis au monde, et dont le cœur chaste brûloit d'ardeur de me faire renaitre spirituellement par la foi, lui avoit déjà fait faire toutes les diligences nécessaires pour me faire initier, et laver dans ces eaux salutaires où l'on reçoit la rémission du péché par la foi de JÉSUS-CHRIST. Mais comme le mal se dissipa tout d'un coup, on remit à un autre temps à me nettoyer de mes péchés, parce que l'on comptoit que, si j'avois à vivre, je ne manquerois pas de me souiller de nouveau; et que l'on savoit que LES PÉCHÉS où nous tombons après avoir été baptisés sont bien plus ¹griefs et d'une bien plus dangereuse conséquence.

Je croyois donc dès-lors en vous, aussi-bien que ma mère et tout le reste de notre famille, à la réserve de mon père, dont l'autorité ne put jamais prévaloir dans mon esprit, sur celle que ma mère s'y étoit acquise par sa piété, ni me détourner de la foi en JÉSUS-CHRIST, qu'il n'avoit pas encore embrassée. Car elle n'oublioit rien pour faire que je vous eusse pour père, ô mon Dieu! plutôt que celui dont vous m'avez fait naître; et vous! assistiez par votre grâce, afin que, dans les bons desseins qu'elle avoit pour moi, elle eût l'avantage sur son mari, à qui néanmoins elle étoit soumise dans tout le reste, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui, parce que de lui obéir c'étoit vous obéir à vous-même, puisque vous le lui commandiez.

18. Je voudrois bien, ô mon Dieu! si c'étoit votre bon plaisir, que vous me fissiez connoître dans quelle vue l'on différa de me baptiser, et si ça été un bien

¹ Voyez la note sur la 15^e Lettre de saint Augustin, nomb. 14, dans l'édition française.

pour moi, que l'on m'ait ainsi laissé la liberté de pécher. Car n'est-ce pas me l'avoir laissée, que d'avoir différé mon baptême ? et ne le voyons-nous pas clairement par ce que nous entendons dire encore tous les jours sur le sujet de la plupart des enfants ? Laissez-le en repos, dit-on, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé. Cependant parle-t-on comme cela quand il est question de la santé du corps ; et trouve-t-on personne qui dise : Qu'importe qu'il se fasse de nouvelles plaies, il n'est pas encore guéri ? N'eût-il donc pas été meilleur pour moi que l'on eût promptement rendu la santé à mon âme, et que tous mes soins et tous ceux de mon père et de ma mère se fussent appliqués à me conserver avec votre protection ce bienfait de votre miséricorde ? Oui, sans doute : mais comme ma mère voyoit venir le déluge de tentations qui alloit fondre sur moi au sortir de mon enfance, elle aimait mieux exposer aux flots de ce torrent cette terre informe qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que la forme même et l'impression céleste que j'aurois reçue au baptême.

.....

CHAPITRE XII.

Il continue à parler de l'aversion qu'il avoit pour l'étude, et des vues toutes terrestres de ceux qui le forçoient d'étudier ; ce qui lui donne lieu d'admirer la sagesse de Dieu, qui fait tout entrer dans son ordre, et qui sait tirer le bien du mal.

19. Dès mon enfance même, où l'on craignoit beaucoup moins pour moi à cet égard que dans l'âge qui la devoit suivre, je ne laissois pas de pécher, par l'aversion que j'avois pour l'étude, et qui me révoltoit contre la sévérité avec laquelle on me forçoit de m'y appliquer.

Cependant on ne m'en pressoit pas moins ; et ce qui se faisoit en moi à force de me presser, étoit un bien , quoiqu'on ne pût pas dire que je fisse bien , puisque je n'apprenois que malgré moi ; et qu'ENCORE que ce que l'on fait soit un bien , on ne fait jamais bien , tant qu'on le fait malgré soi.

Ceux qui me faisoient étudier ne faisoient pas bien non plus , puisqu'ils n'avoient point d'autre vue dans ce qu'ils me faisoient apprendre , que de me mettre en état de contenter cet appétit insatiable de ce que les hommes appellent des biens et des honneurs , et qui n'est en effet qu'indigence et ignominie. C'étoit vous , ô mon Dieu ! qui me faisiez du bien par eux ; et votre providence , dont les soins vont jusqu'à tenir compte de tous les cheveux de nos têtes (*Matth.* 10. 30) , se servoit pour mon bien , de la dépravation même de ceux qui m'obligeoient d'étudier. Vous ne faisiez pas un moins bon usage de celle qui me donnoit de l'aversion pour l'étude , puisque vous vous en serviez pour me faire souffrir la peine que je méritois par cette aversion même , qui faisoit que j'étois déjà un si grand pécheur , tout petit enfant que j'étois. Car PAR UNE LOI inévitable de l'ordre que vous avez établi , tout esprit déréglé trouvera toujours dans la peine qu'il se fait à lui-même par son propre dérèglement , la punition qu'il mérite.

CHAPITRE XIII.

De l'aversion qu'il avoit pour le grec, et d'où elle pouvoit venir.

Combien les enfants sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables que pour les premiers éléments des lettres, quoique l'un soit pernicieux, et que l'autre soit d'une très grande utilité.

20. J'avois une grande aversion pour le grec, que l'on me montrait dans mon enfance; et je ne comprends pas bien encore d'où cette aversion me pouvoit venir, à moi qui avois eu dès le commencement tant de goût pour le latin, c'est-à-dire pour ce qu'enseignent de cette langue ceux que l'on appelle *grammairiens*. Car pour ce qu'on en apprend sous ces premiers maîtres qui montrent à lire, à écrire et à compter, il m'avoit été tout aussi insupportable que le grec. Mais d'où cette aversion auroit-elle pu venir, que du fonds de péché que je portois en moi, de ce qu'étant tout dans la chair et dans le sang, ma vie n'étoit que vanité et légèreté, et de ce que mon esprit se laissoit aller à l'impétuosité de ses mouvements, sans aucun retour sur lui-même? Car enfin, ces premiers éléments des lettres, dont j'avois eu tant de dégoût, sont ceux où il y avoit le plus de certitude et de solidité, et qui sont le plus d'usage, puisque c'est par-là que je suis venu au point de pouvoir lire tout ce qui me tombe sous la main, et d'écrire tout ce qui me plaît. Et peut-on comparer à une étude si utile, celle où je passai au sortir de celle-là, et qui n'alloit qu'à me remplir des aventures fabuleuses d'un certain *Enée* errant çà et là par le monde, à charger ma mémoire de ses infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres, qui me faisoient errer bien plus misérable-

ment que lui ; et à me faire pleurer la mort de Didon, qui se tua par un excès d'amour pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle que je me donnois misérablement à moi-même en me remplissant de ces folies, et en m'éloignant de vous, ô mon Dieu ! qui êtes la vie de mon âme.

21. Car qu'y a-t-il de plus digne de pitié, que d'être sans pitié pour ses propres misères, et de pleurer la mort que Didon se donna par l'excès de son amour pour Énée, au lieu de pleurer celle qu'on se donne à soi-même, quand on est sans amour pour vous, ô mon Dieu ! qui êtes la lumière de mon cœur, la nourriture de mon esprit, l'époux et le soutien de mon âme ? Cependant je ne vous aimois point, et cette âme adultère, vous manquant de foi, se prostituoit misérablement. On lui applaudissoit même dans ses prostitutions ; et à force d'entendre retentir de toutes parts cette voix empestée : *Courage, courage, voilà qui va bien*, elle auroit eu honte de ne se pas prostituer. Voilà quelle étoit ma misère, et au lieu de la pleurer, je pleurois la mort de Didon, et la foiblesse qu'elle avoit eue pour un étranger, moi qui avois celle d'aimer, au lieu de vous, ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, et qui tient même le plus bas rang entre vos ouvrages, et de vouloir demeurer *terre*, en ne cherchant que la terre. Et lorsque quelque chose me détournoit de la lecture de ces fables, j'avois de la douleur d'être obligé de quitter ce que je ne pouvois lire sans douleur. Cependant ce sont ces sortes de folies que l'on appelle *les belles-lettres*, et qu'on met si fort au-dessus de cette première étude où l'on apprend à lire et à écrire.

22. Mais, que j'entende, ô mon Dieu ! la voix de votre vérité, qui me crie au fond de mon âme : *On se trompe, on se trompe* ; cette première est bien au-dessus de l'autre. Aussi aimerois-je sans comparaison mieux

oublier les aventures d'Énée, et tout ce que je puis savoir de pareille nature, que d'oublier à lire et à écrire. Car quoique ces voiles que l'on voit flotter à la porte des écoles de grammairiens, marquent, selon eux, qu'il y a de grands mystères cachés sous ces fables qu'ils nous débitent, il n'y a personne de bon sens qui ne les prenne, au contraire, pour une marque du besoin qu'ils ont de chercher quelque couverture à leur égarement et à leur folie.

Quand ceux qui font métier d'enseigner la grammaire, et de vendre aux autres de ces sortes de connoissances, et ceux qui les achètent d'eux, crieront contre ce que je viens de dire ici, où je vous expose, ô mon Dieu ! les sentiments de mon cœur, et où je m'accuse moi-même avec plaisir de ce qu'il y a eu de corrompu dans mes voies, pour m'exciter d'autant plus à l'amour de la rectitude des vôtres, je ne m'en mettrois pas beaucoup en peine. Aussi crieront-ils sans sujet ; car si je leur demande s'il est vrai qu'Énée ait abordé à Carthage, les moins habiles d'entre eux me répondront qu'ils n'en savent rien ; et ceux qui le sont plus que les autres, diront même qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande comment il faut écrire le nom d'Énée, la connoissance qu'ils ont des règles de l'écriture et de l'orthographe les fera tous répondre de la même manière ; et ce qu'ils répondront sera vrai, puisqu'il sera conforme à ce que les hommes ont institué, et dont ils sont convenus sur la forme et l'usage des caractères. Et si je leur demande encore lequel des deux est le plus utile pour les besoins de la vie, de savoir lire et écrire, ou de savoir toutes ces fictions des poètes, et lequel des deux on doit le plus craindre d'oublier, il n'y a aucun de ceux qui n'ont pas entièrement perdu la raison, qui puisse balancer entre l'un et l'autre.

Il est donc vrai que je péchois, lorsque dans mon enfance je préférois ces folies à des choses d'un si grand usage, et que j'allois même jusqu'à n'aimer que les unes, et à ne pouvoir souffrir les autres. Car on me mettoit au désespoir quand on me venoit chanter, *un, et un sont deux, deux et deux sont quatre*; et, au contraire, j'étois ravi quand je pouvois repasser dans mon imagination des choses aussi vaines qu'un cheval de bois plein de gens de guerre, l'embrasement de Troie, et l'ombre de Créuse apparoissant à son mari.


.....

CHAPITRE XIV.

D'où vient l'aversion que les enfants ont pour les langues, eux qui ont appris si aisément et si volontiers à parler dès le temps qu'ils étoient encore entre les bras de leurs nourrices. Quel usage la sagesse de Dieu sait faire des contradictions que les hommes éprouvent dans tous les temps de leur vie.

23. D'où vient donc que je haissois le grec, puisque ce qu'on en apprend chez les grammairiens est plein de pareilles fables? Car Homère en est un grand ouvrier, et ses fictions, toutes vaines qu'elles sont, donnent beaucoup de plaisir. Cependant il m'étoit insupportable dans mon enfance; et je crois que Virgile ne l'est pas moins aux enfants dont le grec est la langue naturelle, lorsqu'on les force d'étudier cet auteur, comme on me forçoit d'étudier Homère. Il n'en faut point chercher d'autre cause que la difficulté d'apprendre une langue étrangère; et c'étoit une amertume qui se répandoit sur tout ce qu'il y auroit eu de doux pour moi dans les fables qui sont écrites en cette langue: car je n'en entendois pas un mot, et l'on n'épargnoit ni menaces ni châtimens pour me forcer à l'apprendre.

Je n'entendois pas mieux le latin dans le temps de ma première enfance, mais il ne m'en avoit rien coûté pour l'apprendre ; cela s'étoit fait insensiblement, à mesure que j'avois été capable de remarquer la signification des mots, parmi les caresses de mes nourrices et les souris de ceux qui s'amusoient à moi, et qui prenoient plaisir à me faire jouer. Je n'avois eu nulle dureté à essayer pour cela ; et sans que personne m'en pressât, mon cœur m'en pressoit assez, par l'envie qu'il avoit de faire entendre ses mouvements, ce qui ne se pouvoit faire sans apprendre quelques mots, que je n'apprenois point par voie d'instruction, comme ce que j'ai appris depuis, mais à force d'entendre parler ceux qui étoient autour de moi, et à qui jeourois d'envie de faire entendre tout ce qui me venoit dans l'esprit ; ce qui fait bien voir que ces choses-la s'apprennent beaucoup mieux par la curiosité naturelle abandonnée à elle-même, que par les menaces et les châtimens qu'on emploie pour faire étudier les enfans. Cependant il en faut pour réprimer les excès de cette curiosité même ; et c'est à quoi ces lois adorables de votre sagesse, qui, par des amertumes salutaires nous rappellent à vous, en nous sevrant des douceurs empoisonnées de tout ce qui nous en avoit éloignés, font servir, ô mon Dieu ! tout ce qui nous fait éprouver quelque contradiction dans la vie, depuis les fêrules de nos régens, jusqu'aux instruments des supplices des martyrs.



CHAPITRE XV.

Il demande à Dieu la grâce de ne point succomber sous la verge de sa justice, et de n'employer jamais que pour lui tout ce qu'il avoit appris de bon.

24. EXAUCÉZ-MOI, Seigneur, et NE PERMETTEZ pas que je tombe dans l'abattement, sous la verge dont vous me châtiez. Faites que je ne cesse point de vous louer de la miséricorde que vous m'avez faite de me retirer de mes voies de péché. FAITES que je trouve infiniment plus de douceur en vous, que je n'en trouvois autrefois dans tous les plaisirs trompeurs que je recherchois avec tant d'ardeur. Faites que je vous aime d'un amour solide et inébranlable, et que je m'attache de toutes mes forces à votre main toute-puissante, afin qu'elle me soutienne jusqu'à la fin de ma course, et qu'elle me garantisse de toutes sortes de tentations.

Vous êtes et mon Seigneur, et mon roi, et mon Dieu : que tout ce que j'ai appris de bon et d'utile dans mon enfance, et qui se réduit à savoir parler, lire, écrire et compter, soit donc consacré à votre service, et que je ne l'emploie jamais que pour vous, car pour les choses vaines dont je me remplissois alors, vous aviez soin de m'en châtier, et vous m'avez pardonné le plaisir criminel que j'y prenois. Il est vrai qu'en étudiant ces folies, j'ai appris plusieurs façons de parler très utiles : mais on pourroit les apprendre tout de même dans des lectures où il n'y auroit rien de frivole et de vain, et, si l'on prenoit cette voie pour instruire les enfants, ils y marcheroient en toute sûreté.

CHAPITRE XVI.

Que le torrent de la coutume entraîne tout. Combien les livres des poètes sont pernicioeux aux enfants ; et combien il s'y trouve de choses capables de les corrompre.

23. MAIS où SONT CEUX qui te résistent , malheureux torrent de la coutume ? ne te verrons-nous jamais à sec ? et jusqu'à quand entraîneras-tu les enfants d'Adam dans cette mer si profonde et si orageuse , dont ceux mêmes qui se tiennent au bois de la croix du Sauveur ont tant de peine à se tirer ? N'est-ce pas en suivant ton impétuosité , qu'on m'a fait faire le sujet de mes études de ces livres où l'on voit un Jupiter tonnante et adultère tout ensemble ? On sait bien que ce sont choses inaliables ; mais on a mis à la main de cet infâme un tonnerre imaginaire , afin de diminuer par-là l'horreur qu'on auroit eue de l'imiter dans ses véritables crimes.

Y a-t-il quelqu'un parmi ces maîtres de grammaire , qui ait jamais fait l'attention qu'il auroit dû à ce beau mot d'un de leurs auteurs (Cicéron) : *Ce sont des fictions d'Homère , qui dégradoit les dieux , en leur attribuant les foiblesses des hommes : j'aurois mieux aimé qu'il eût tâché d'élever les hommes , en les portant à imiter la vertu des dieux ?*

Cependant cet auteur-là même n'a pas bien parlé , puisque ce qu'Homère a fait par ces fictions , ce n'est pas d'attribuer à des dieux les foiblesses des hommes , mais d'ériger en dieux des hommes perdus , afin que leurs crimes ne passassent plus pour crimes , et que quiconque en feroit autant , pût se flatter d'être imitateur des dieux du Ciel , plutôt que de ce qu'il y a eu d'infâmes et de scélérats parmi les hommes.

26. Et néanmoins, ô torrent infernal ! les hommes ne cessent point de jeter leurs enfants à la merci de tes flots : ils paient même ceux qui leur apprennent des choses si capables de les corrompre ; on les traite comme quelque chose d'important et de sérieux, et cela à la vue des magistrats, qui donnent même des gages à ceux qui les enseignent, par-dessus ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qui vont à leur école. Faut-il donc s'étonner du bruit que font à nos oreilles les cailloux que tu entraînes, c'est-à-dire ceux qui s'abandonnent à ton impétuosité, et si nous les entendons qui crient de toute part : « C'est dans ces livres-là » qu'on apprend l'usage et la signification des termes, » c'est où l'on puise cette éloquence si nécessaire pour » bien exprimer ce que l'on pense, et l'insinuer aux » autres ? »

Quoi ! si Tércence ne nous avoit représenté un jeune débauché qui s'excite à contenter sa passion par l'exemple de Jupiter, et par la vue d'un tableau où ce dieu, sous la figure d'une pluie d'or qu'il fait tomber dans le sein de Danaé, trouve moyen de la surprendre (*Eumuch. act. 3, scène 5*), n'aurions-nous jamais pu apprendre l'usage et la signification des termes que ce poète emploie dans cette malheureuse description ? Voyez de quelle manière ce jeune homme sut profiter des leçons d'impudicité que ce prétendu maître du Ciel lui faisoit par cette action. « Et quel étoit, nous dit-il, » le dieu qui me montrait un si bel exemple ? ce n'est » pas moins que celui dont le tonnerre fait trembler » les voûtes du ciel. Quoi ! ce qu'il a fait, je ne l'aurois » pas fait, moi qui ne suis qu'une foible créature ? » Je l'ai fait, et le plus volontiers du monde. Qu'on ne dise donc plus que rien n'est plus propre que cette infâme description à nous apprendre l'usage des termes que Tércence y emploie, mais plutôt que l'usage qu'il

en fait pour peindre une action si honteuse, est la chose du monde la plus capable de faire passer par-dessus l'horreur du mal.

Je n'en veux point aux mots, qui par eux-mêmes sont que des vases exquis et précieux ; je n'en veux qu'au vin de l'erreur que nous présentoient des maîtres qui en étoient enivrés, et qui nous châtioient quand nous refusions d'en boire, sans que nous trouvassions personne de sens rassis à qui nous pussions en appeler.

Cependant, ô mon Dieu ! dont la miséricorde a fait que je puis repasser devant vos yeux ces désordres de mon enfance, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer, j'apprenois ces choses-là de tout mon cœur ; j'étois assez misérable pour y prendre plaisir, et c'étoit sur cela qu'on me regardoit comme un enfant de bonne espérance.

CHAPITRE XVII.

Sur quoi roule ce qu'on appelle *exercices de classes*, et combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles et édifiantes pour exercer l'esprit des enfants.

27. PERMETTEZ-MOI, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, et des folies à quoi on me faisoit consumer tout ce qu'il pouvoit avoir de vigueur. J'en avois assez de dépit, mais il falloit en passer par-là ; et au lieu qu'on m'applaudissoit quand je faisois ces choses-là, et que je les faisois bien, j'aurois été non-seulement repris, mais châtié, si j'y avois manqué. On nous obligeoit donc d'exprimer en prose ce que Virgile fait dire à Junon, dans le transport de la douleur et de la colère où elle étoit de ne pouvoir empêcher le roi des Troyens d'aborder en

Italie (*Æneid.* 1). J'avois bien ouï dire que ce personnage que Virgile fait faire à Junon n'étoit qu'une fable; mais il falloit suivre les folies et les imaginations de notre auteur; et l'on trouvoit que celui-là avoit le mieux fait, qui, en gardant ce qui convenoit à la déesse qu'il faisoit parler, avoit exprimé le plus vivement les mouvements de son dépit et de sa douleur, et par des termes le mieux assortis à la qualité des choses.

Et que me revenoit-il, ô mon Dieu ! ô ma véritable vie ! de ce que, quand c'étoit à mon tour, on m'applaudissoit bien davantage qu'à la plupart de mes condisciples ? Qu'est-ce que tout cela, sinon du vent et de la fumée ? N'y avoit-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit et ma langue ? n'en auroit-on pas trouvé dans vos Écritures, où tout retentit de vos louanges ? Et n'est-ce pas là qu'il falloit chercher de quoi exercer l'activité et fixer la mobilité de mon esprit, au lieu de le remplir de chimères et de le donner en proie aux esprits impurs qui voltigent dans l'air ; car c'est proprement ce que l'on faisoit, et ON SACRIFIE en plus d'une manière aux anges révoltés.

CHAPITRE XVIII.

Ceux même qui sont chargés d'instruire les enfants, les corrompent, et par où. Ce que Dieu fait pour ceux qui le cherchent. Par où on s'éloigne de Dieu, et par où on s'en approche. De combien les grammairiens sont plus soigneux d'observer les lois arbitraires de leur art, que les lois éternelles de la vérité.

28. MAIS faut-il s'étonner, ô mon Dieu ! que je m'abandonnasse à des choses si vaines, et que je m'éloi-

gnasse ainsi de vous, puisqu'on me proposoit pour modèles des gens à qui on applaudissoit quand ils contaient leurs débauches, pourvu qu'ils le fissent d'une manière aisée, naturelle et élégante ? au lieu que, s'il leur échappoit quelque mauvais mot, ou quelque solécisme, en contant quelque chose de bon qu'ils eussent fait, ils étoient sifflés de tout le monde. Vous voyez, Seigneur, cette dépravation des hommes ; cependant parce que vous êtes patient et infiniment miséricordieux, quoique sans préjudice des droits de votre justice, vous gardez un profond silence, mais vous ne le garderez pas toujours. Dès à présent même vous retirez de cet abîme de corruption ceux qui vous cherchent, et dont le cœur touché des douceurs ineffables qui se trouvent en vous, vous dit avec le prophète : *Ce que je cherche et que je chercherai sans cesse, Seigneur, c'est la lumière de votre visage*. Or, c'est être bien loin de cette lumière, que d'être abîmé dans la nuit ténébreuse de ses passions.

Car CE N'EST PAS par un mouvement local qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de vous ; et ce que l'Évangile nous dit de ce prodigue, qui, s'en étant allé dans un pays éloigné, consumma tout ce que son père lui avoit donné de bien (*Luc. 15. 13*), ne nous doit rien faire imaginer qui ait rapport, ni à un homme qui s'en iroit quelque part au loin, de son pied, à cheval, en carrosse, ou sur un vaisseau, ni à un oiseau qui s'envole. Et que nous représente le père de ce prodigue, sinou vous, ô mon Dieu ! dont la douceur se signale envers nous, lorsque vous nous donnez les talents et les avantages naturels, et encore plus lorsque vous recevez ceux qui reviennent à vous après les avoir dissipés et prostitués aux créatures, et que vous leur tendez les bras de votre miséricorde ? ÊTRE loin de la lumière de votre visage, n'est donc autre chose que

croupir dans les ténèbres de ses passions et de sa sensualité.

29. Voyez, ô mon Seigneur et mon Dieu ! mais toujours avec la même patience, voyez quelle est la dépravation des hommes, d'observer avec tant de soin les lois arbitraires par où ceux qui les ont devancés ont réglé la prononciation des lettres et des syllabes, et de fouler aux pieds les lois immuables que vous avez établies, et qui sont la seule voie par où nous puissions arriver au salut éternel. Cela va jusqu'au point que si quelqu'un de ceux qui font profession de savoir ou d'enseigner ces règles de grammaire, venoit à les enfreindre en prononçant le mot d'*homme*, sans observer l'aspiration qu'elles veulent qu'on y fasse¹, il se feroit plus de tort par-là dans l'esprit des hommes, que par tout ce qu'il pourroit avoir de haine contre un autre homme, au mépris de vos saintes lois, tant les hommes sont éloignés de comprendre que LE MAL que nos plus grands ennemis nous pourroient faire n'approche pas de celui que nous nous faisons nous-mêmes quand nous les haïssons, et que cette haine fait bien plus de dégât dans un cœur, qu'ils n'en sauroient faire dans tout ce qui nous appartient.

Cependant combien cette loi de *ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fissent* (Tob. 4. 16. Matth. 7), est-elle plus profondément gravée dans nos âmes que toutes ces lois de grammaire ! Mais qui peut s'élever jusqu'à cette lumière inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu ! qui seul possédez tout ce qu'on peut appeler grand, et d'où, sans rompre le silence que vous vous imposez pour un temps, LES LOIS immuables et perpétuelles de votre justice ne cessent point de faire pleuvoir des té-

¹ Cela ne s'observe qu'en latin.

nèbres vengeresses sur les passions et les dérèglements des hommes ?

Ils vont jusqu'à cet excès que nous voyons tous les jours dans le barreau des gens qui aspirent à une vaine réputation d'éloquence, prendre garde avec le plus grand soin du monde à ne pas blesser les lois de la grammaire, par quelque mauvaise construction dans ces discours enflammés par où ils poursuivent à outrance la condamnation de quelqu'un qu'ils ont pris en haine, et où ils ont des hommes pour juges et des hommes pour auditeurs, et compter pour rien de violer la loi éternelle, par la fureur avec laquelle ils cherchent à faire périr leurs semblables.

CHAPITRE XIX.

Quel tort fait aux enfants la dépendance où ils sont des opinions des autres. Par combien d'endroits la corruption du cœur se fait remarquer dans les enfants. Que la même dépravation que l'on trouve dans les hommes, à quelque âge que ce soit, est en eux dès l'enfance. Ce que Jésus-Christ a regardé dans les enfants quand il nous les a proposés pour modèle.

30. J'étois sur le bord de cet abîme de corruption, dans ces temps de mon enfance dont je viens de parler ; et j'y avois même déjà un pied, malheureux que j'étois, puisque j'avois bien plus de soin d'éviter les mauvaises façons de parler, que de m'empêcher, quand il m'en échappoit quelque une, de porter envie à ceux qui parloient plus purement. Cependant ces péchés de ma jeunesse que je vous expose, ô mon Dieu ! et dont je m'occupe présentement devant vous, m'attiroient des louanges de ceux dont les sentiments étoient tellement mon unique règle, que je croyois que bien

ivre n'étoit autre chose que leur plaire. Ainsi je n'avois arde de sentir la puanteur du borbier où j'étois longé, et qui me tenoit si loin de vous, et me rendoit l'indigne du moindre regard de vos yeux. Car, à juger des choses par la lumière de ces yeux adorables, qui en est la véritable règle, y avoit-il rien de plus orrompu que moi, puisque en même temps que je regardois comme ma règle les volontés de mon précepteur et de mes régens, et de ceux qui m'avoient mis au monde, je faisois sans cesse des choses qui leur déplaisoient, et tâchois de les tromper par une infinité de mensonges, à quoi la passion du jeu, et l'ardeur de voir les spectacles, et de contrefaire ensuite avec mes compagnons les niaiseries que j'y avois vu représenter, ne forçoit d'avoir recours?

Je dérobois même tout ce que je pouvois de dessus la table de mon père, ou du lieu où l'on serroit les provisions, et cela par une certaine gourmandise d'enfant, ou pour avoir de quoi attirer d'autres enfans de mon âge qui venoient jouer avec moi, et qui me venoient le plaisir qu'ils me donnoient, quoiqu'ils y eussent leur part. Et lorsque nous jouions ensemble, mon orgueil, flatté du plaisir de gagner et d'avoir quelque avantage sur les autres, me faisoit souvent mettre la supercherie en usage. Cependant, quand les autres en faisoient autant, et que je les y surprenois, il n'y avoit rien que je pusse moins souffrir, ni contre quoi je m'emportasse davantage; mais quand j'y étois surpris moi-même, j'étois toujours plus près de me mettre en colère que de céder.

Est-ce donc là cette prétendue innocence des enfans? Quelle innocence, ô mon Dieu! Non, non, il n'en faut point chercher; et ce qu'on leur voit faire sur le sujet de leurs noix, de leurs balles et de leurs monnaies, et qui ne leur attire que des férules, parce

qu'ils n'ont affaire qu'à des précepteurs et des régents, marque visiblement ce même fonds de corruption et d'injustice qui éclate dans la suite de l'âge, quand il est question d'argent, de terres et d'esclaves, et qui leur attire la corde, parce qu'ils ont affaire aux princes et aux magistrats. Ce n'est donc que la petitesse des enfants que vous avez regardée, ô mon Sauveur et mon Roi ! et que vous nous avez proposée comme un symbole d'humilité, lorsque vous avez dit que *le royaume du Ciel est pour ceux qui leur ressemblent* (Matth. 19. 14).

.....

CHAPITRE XX.

Combien la sagesse, la bonté et la toute-puissance de Dieu paroissent admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance. Que ce qu'il y a en nous de déréglé, et qui paroit dès cet âge-là, ne vient que de nous-mêmes ; et comment Dieu nous en punit.

CEPENDANT, ô mon Seigneur et mon Dieu ! dont la sagesse gouverne avec tant d'ordre ce que votre toute-puissance a tiré du néant, j'aurois toujours beaucoup de grâce à vous rendre, quand vous auriez borné vos libéralités envers moi aux bienfaits que j'en avois reçus dès mon enfance. Car j'avois dès-lors l'être, la vie et le sentiment ; je veillois à ma propre conversation par ce concert admirable de toutes les parties dont nous sommes composés, qui est une impression secrète de l'unité souveraine et invisible qui nous a donné l'être ; et un sentiment intérieur me faisoit prendre garde, avec beaucoup de soin, à maintenir mes sens dans leur intégrité naturelle. La vérité me faisoit plaisir, autant que j'étois capable d'en aperce-

voir dans la petite étendue de mes pensées , et dans les petites choses qui leur servoient d'objet. Je craignois d'être trompé; j'avois beaucoup de mémoire; j'apprenois de jour en jour à me faire entendre; j'étois touché de l'amitié; je craignois la douleur, le mépris et l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature , que de louable et d'admirable ? et qu'est-ce que tout cela , sinon des dons de la libéralité de mon Dieu ? car je ne me le suis pas donné moi-même. Or, il n'y a rien dans tout cela que de bon , et ce n'est autre chose que moi-même. Qui peut donc douter que celui qui m'a fait ne soit bon ? C'est lui qui est mon bien , et je lui rends grâce dans les transports d'une sainte joie , de tous ces biens que je possédois dès mon enfance. Que s'il y avoit dès-lors en moi du dérèglement et du péché, c'est qu'au lieu de ne chercher de plaisir, de grandeur et de vérité qu'en vous, j'en cherchois dans moi-même et dans les autres créatures; mais je n'y trouvois qu'erreur, confusion et douleur.

Soyez donc éternellement béni et remercié de tout ce qu'il vous a plu de me donner, ô mon Dieu! en qui seul je trouve mes délices, ma gloire et ma confiance; mais conservez-le-moi, s'il vous plaît. Par-là, vous me conserverez moi-même; tout ce que vous avez mis en moi ira croissant et se perfectionnant toujours de plus en plus; et comme je ne suis que par vous, je ne serai jamais qu'avec vous.

* Contre les manichéens qui prétendoient que toute chair étoit quelque chose de mauvais, comme ayant été produite par le mauvais dieu.

LIVRE II.

Il déplore avec un vif sentiment de douleur les désordres où il commença de se jeter dans la seizième année de son âge, et qui augmentèrent beaucoup par l'oisiveté où il demeura quelques temps cette année-là dans la maison de son père; et entre autres un certain vol qu'il fit de nuit avec ses compagnons; sur quoi il s'examine et se juge lui-même le plus sévèrement du monde, et qui lui donne lieu de parler admirablement de ce qui jette les hommes dans le péché, et de ce qu'ils cherchent dans toutes les choses qui les y portent.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à parler des désordres de la jeunesse, et fait une peinture admirable de l'état où les plaisirs mettent ceux qui s'y abandonnent.

1. IL faut que j'étaie ici mes turpitudes passées, et ces malheureux plaisirs de ma chair qui ont corrompu mon âme. Ce n'est pas que je les aime, ô mon Dieu ! mais c'est pour m'exciter toujours de plus en plus à vous aimer. Le plaisir que je prends à vous aimer, et l'envie que j'ai de vous aimer encore davantage, est donc ce qui m'oblige à repasser mes voies de péché dans l'amertume de mon cœur, afin que la douleur même que produit en moi un si triste souvenir, me fasse d'autant mieux goûter ce plaisir céleste, qui, bien loin d'être trompeur, funeste et passager comme ceux qui m'avoient séduit, n'a rien que de solide et d'heureux, et par où vous avez retiré mon cœur de cette multiplicité d'objets à quoi il s'étoit abandonné en se détournant de vous, unité souveraine et ineffable, et

* Voyez le chapitre 4 du liv. 9, nomb. 19, et la fin du chapitre 16 du livre 12.

qui n'avoient fait que le dissiper et le mettre en pièces.

Ce fut au sortir de mon enfance, que, cherchant à contenter l'ardeur que je sentois pour les voluptés les plus grossières, je me livrois à une infinité de passions, qui, pullulant de jour en jour dans mon cœur, y firent enfin comme une forêt épaisse où il se perdoit lui-même, et qui lui déroboit le jour. Par-là toute la beauté de mon âme fut défigurée; et, à force de me plaire à moi-même, et de chercher à plaire aux autres, je n'étois plus devant vos yeux que corruption et pourriture.

.....

CHAPITRE II.

Mon abandon à la volupté. Dans combien de maux et de peines la recherche des plaisirs nous jette. A quoi se borne la chasteté conjugale. De combien l'état de ceux qui ont la force de renoncer à la volupté est plus heureux que celui des autres. Où l'on peut trouver des plaisirs purs et sans mélange.

2. Et qu'est-ce qui faisoit mon plaisir, sinon d'aimer et d'être aimé? Mais au lieu de m'en tenir à ce qu'il y a de lumineux et de pur dans cette union des esprits et des cœurs, à quoi l'amitié se borne, le fond bourbeux de ma cupidité, remué par cette pointe de volupté qui se fait sentir à l'âge où j'étois, exhaloit des nuages qui offusquoient les yeux de mon esprit, et le mettoient hors d'état de discerner les sentiments honnêtes d'une affection légitime, d'avec les mouvements impurs d'une passion criminelle. L'un et l'autre bouillonnaient confusément dans mon cœur avec une ardeur qui emportoit aisément la faiblesse de mon âge, et qui, m'ôtant la vue des précipices où me portoit l'impétuosité de mes passions, me jetoit dans l'abîme.

d'une infinité de crimes. Votre colère éclatoit sur moi, et je ne m'en apercevois point, car le bruit que faisoit autour de moi la chaîne de mort et de péché que je traînois, me rendoit sourd, et c'étoit la juste punition de mon orgueil. Ainsi je m'éloignois tous les jours de vous de plus en plus, et vous me laissiez faire; je m'abandonnois sans mesure à mes plaisirs sensuels, dont l'ardeur, comme une poix bouillante, brûloit mon cœur, et consumoit tout ce qu'il y avoit de vigueur et de force. Et vous gardiez un profond silence, ô mon Dieu! en qui j'ai commencé si tard à trouver mon bonheur et ma joie; vous gardiez un profond silence pendant que je m'éloignois de vous, et que je courois après ces faux plaisirs, qui n'étoient que des semences de peine et de douleur; ces plaisirs brutaux par où je m'avilissois en pensant m'élever, et qui, au lieu du repos que j'y cherchois, ne me produisoient qu'une lassitude inquiète et agitée.

3. Oh! si j'eusse trouvé quelqu'un qui eût été capable de mettre un frein à la malheureuse impétuosité qui m'emportoit! de m'apprendre à me tenir dans les bornes de l'usage que l'on peut faire de ces beautés passagères qui reluisent dans les créatures du bas étage, et de modérer l'impression que ce qu'elles me présentoient de doux faisoit en moi, afin que les ardeurs de l'âge où j'étois se continssent au moins dans l'étendue de ce que souffre l'union conjugale, si je ne pouvois être assez maître de moi-même pour n'en user que pour mettre des enfants au monde! CE SONT les termes que votre loi prescrit sur ce sujet, ô mon Dieu! dont la providence descend jusque dans ce qui est nécessaire pour la propagation de notre mortalité, mais

» Les manuscrits portent: « Qui m'eût fait apercevoir du malheureux » état où j'étois. »

qui savez aussi émousser les pointes de cette ardeur , qu'on n'auroit point senties dans le paradis terrestre : car lors même que nous sommes le plus loin de vous , votre main toute-puissante est près de nous , et en état de nous secourir.

Que n'étois-je au moins attentif à la voix de la trompette céleste , par laquelle vous nous avez fait entendre cet avertissement salutaire : *CEUX qui prennent ce parti-là , seront bien plus accablés que les autres du poids des afflictions de la vie , et je voudrois vous les épargner* (1. Cor. 7. 28) ; et celui-ci : *C'est un bien pour l'homme que de se passer de femme* (Ibid. 1) ; et cet autre encore : *Celui qui n'a point de femme n'est occupé que des choses de Dieu , et n'a qu'à chercher à lui plaire ; au lieu que , quand on est marié , on est occupé des choses de ce monde , et du soin de plaire à sa femme.* (Ibid. 23.) Voilà ce qu'il falloit écouter , et mettre bien avant dans mon cœur , et qui m'auroit dû faire prendre le parti sans comparaison plus heureux de m'interdire tout d'un coup tous les plaisirs sensuels pour arriver au royaume du Ciel , et ne faire mes délices que de la seule espérance de mériter un jour vos chastes embrassements.

4. Au lieu de cela , malheureux que je suis , je me livrai tout entier à l'ardeur qui m'emflammoit , sans vouloir me borner à ce qu'il y a de permis et de légitime ; mais en vous abandonnant de la sorte , je n'évitai pas vos châtimens ; car qui peut les éviter ? Vous étiez toujours sur moi la verge à la main , mais une verge de miséricorde , puisque les amertumes que vous répandiez sur mes plaisirs criminels , ne tendoient qu'à me réduire à chercher des plaisirs purs et sans mélange ; et où peut-on en trouver de tels , sinon en vous , ô mon Dieu ! dont les préceptes n'ont rien de dur et de pénible qu'en apparence , qui guérissez par

les blessures même que vous faites, et qui, en faisant mourir le corps, empêchez que l'âme ne meure en se séparant de vous ? (*Deut.* 31. 32.)

Quel étoit mon état, ô mon Dieu ! et combien étois-je loin des célestes délices de votre maison, dans cette seizième année de mon âge, qui fut celle où je devins esclave de ces voluptés effrénées qu'on voit régner avec tant de licences, à la honte du genre humain, quoiqu'elles soient si sévèrement défendues par votre sainte loi ? Cependant mon père et ma mère ne se mirent point en peine de me garantir de tous ces débordements par un mariage : tous leurs soins n'alloient qu'à me faire apprendre à bien parler, et à me rendre habile dans l'art de persuader.

CHAPITRE III.

On le retire de Madaure, où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage. Il reste chez son père avant de partir pour Carthage. Combien l'oisiveté où il étoit pendant ce temps-là augmenta ses débordements. Combien il faisoit peu de cas des avis que sa mère lui donnoit sur ce sujet, et jusqu'où alloit son emportement. Ce qui empêcha son père et sa mère de le retirer de la débauche par un mariage. Combien la trop grande indulgence qu'ils avoient pour lui augmenta ses dérèglements.

5. CETTE année-là on me fit revenir de Madaure, ville voisine du lieu de ma naissance, où l'on m'avoit envoyé d'abord pour apprendre les lettres humaines et les principes de l'éloquence¹, et il y eut de l'interruption à mes études pendant que mon père, qui n'étoit que simple bourgeois de Thagaste, et des moins ac-

¹ C'est ce qui fait qu'il appelle ceux de Madaure, *ses pères*, dans la 232^e de ses Lettres, qui leur est adressée.

commodés, mais à qui le courage et l'envie qu'il avoit de m'avancer faisoient faire plus qu'il ne pouvoit, travailloit à faire le fonds nécessaire pour m'envoyer à Carthage, où il falloit aller pour les achever.

Ce n'est pas pour vous, ô mon Dieu ! que je marque ici ces particularités de ma vie ; c'est pour mes frères, c'est pour le genre humain que je les dis, c'est-à-dire pour ceux de toute cette multitude à qui ce que j'écris pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je, sinon pour leur mettre devant les yeux, aussi-bien qu'à moi-même, la profondeur de l'abîme de corruption où nous sommes plongés, et le besoin que nous avons de pousser, du fond de cet abîme, des cris qui puissent arriver jusqu'à vous, et dont vous puissiez être touché ? Et c'est ce qui ne manque point lorsqu'ils partent d'un cœur qui reconnaît ses misères, et qui commence à vivre de la foi.

C'étoit quelque chose de beau à mon père, que de faire de tels efforts pour me donner un moyen d'aller au loin continuer mes études ; aussi en étoit-il loué de tout le monde, et d'autant plus que beaucoup d'autres, bien plus riches que lui, ne faisoient rien d'approchant pour leurs enfants. Mais ce même père, si zélé pour ce qui pouvoit servir à m'établir dans le monde, ne se mettoit point en peine de m'établir dans votre crainte, à mesure que j'avançois en âge. Il ne s'informoit point si j'étois chaste, pourvu que je fusse éloquent ; et c'étoit assez pour lui que mon esprit fût fécond en tours et en expressions, quoique la stérilité régnât dans mon cœur, parce qu'encore que vous fussiez, ô Dieu de bonté ! le véritable et l'unique propriétaire de ce fonds ingrat, vous le laissiez sans culture.

6. Mon père avoit un si petit bien, qu'avant qu'il pût mettre ensemble ce qu'il falloit pour m'envoyer à Carthage, il se passa bien du temps ; et comme durant

tout ce temps-là que je demeurai chez lui, dans cette seizième année de mon âge, je n'avois rien du tout à faire, et qu'il n'étoit plus parlé d'études ni de leçons, ce fut alors que je me jetai, jusque par-dessus la tête, dans le borbier des voluptés, sans qu'aucune main charitable se mit en devoir de m'en retirer. Il arriva même un jour que mon père, avec qui j'étois allé aux bains, s'étant aperçu que j'étois déjà capable du mariage, et se laissant flatter à l'espérance de me voir bientôt des enfants, s'en alla tout aussitôt en faire part à ma mère, plein de CETTE sorte de joie que produit dans les enfants du siècle l'enivrement où les tient une volonté corrompue, qui n'a de goût que pour les choses de la terre, et d'où, comme un vin fumeux, il exhale sans cesse des vapeurs imperceptibles, qui les offusquent enfin jusqu'à leur faire oublier leur Créateur, et à leur faire prostituer aux créatures un amour qui n'est dû qu'à vous.

Mais comme vous aviez déjà commencé de vous bâtir un temple dans le cœur de ma mère, et d'y établir votre demeure, au lieu que mon père n'était encore que catéchumène, et même depuis fort peu de temps, une telle nouvelle la fit frémir de crainte; et quoique je n'eusse pas encore été mis par le saint baptême au nombre de vos fidèles, elle avoit trop de piété pour n'être pas saisie d'horreur à la vue de tout ce qu'il y avoit de funeste pour moi dans ces voies corrompues où marchent ceux qui vous tournent le dos, au lieu de chercher sans cesse la lumière de votre visage.

7. Je disois tout à l'heure, ô mon Dieu ! que vous gardiez un profond silence pendant que je m'éloignois de vous ; mais comment l'ai-je pu dire, malheureux que je suis ! Car n'étoit-ce pas vous qui me parliez par la bouche de ma mère, votre fidèle servante, lorsqu'elle me donnoit des avis, comme je me souviens qu'elle fit

un jour en particulier , et d'une manière qui marquoit si bien son inquiétude, m'exhortant à éviter toutes sortes d'impuretés, mais surtout à me bien garder d'avoir jamais aucun commerce avec des femmes mariées? Cependant rien de tout ce qu'elle me put dire ne m'entra dans le cœur; je traitois de discours de femmes ces avis salutaires, et j'aurois eu honte de m'y rendre, ne prenant pas garde qu'ils venoient de vous, ô mon Dieu ! et que c'étoit vous qui me parliez par sa bouche. Ainsi, en méprisant sa voix, que j'aurois toujours dû respecter, quoique je n'y reconnusse pas la vôtre, puisque c'étoit la voix de ma mère, et d'une de vos fidèles servantes, c'étoit vous que je méprisois.

Mais je ne voyois rien de tout cela ; et je courois au précipice avec tant d'aveuglement, que quand je voyois de mes compagnons qui se vantoient de leurs débauches, et qui s'en savoient d'autant meilleur gré qu'elles étoient plus infâmes, j'avois honte de n'en avoir pas fait autant. Ainsi je faisais le mal, non-seulement pour avoir le plaisir de le faire, mais pour avoir celui d'en être loué; et au lieu que c'est par le vice qu'on mérite le mépris, c'étoit pour éviter le mépris que je m'abandonnois de plus en plus au vice; et quand je n'avois pas assez fait pour aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus perdu parmi eux, je me vantois de choses que je n'avois point faites, de peur d'être d'autant plus méprisé que j'étois moins corrompu.

8. Voilà avec quelles gens je courois les rues de Babylone, me vautrant dans ses bourbiers qui me paroissoient un bain délicieux et parfumé; et l'ennemi invisible, qui vouloit m'y voir abîmé à ne m'en pouvoir tirer, me fouloit encore aux pieds, et m'enfonçoit jusqu'au centre. Il me séduisoit d'autant plus aisément, que l'état où j'étois m'exposoit davantage à ses séductions. Car ma mère, qui, à la vérité, s'étoit déjà tirée

du milieu de Babylone, mais que les restes de ce qu'elle y avoit contracté appesantissoient encore un peu, en étoit demeurée aux avis qu'elle m'avoit donnés d'éviter tout ce qui étoit contraire à la chasteté; et quoiqu'elle vît bien que ce qu'elle avoit appris de mon père étoit la chose du monde la plus dangereuse pour moi, et que les suites en seroient funestes, elle ne pensa point à les prévenir, et à contenir les bouillons de ma jeunesse dans les bornes d'un légitime mariage, si l'on ne pouvoit pas les étouffer entièrement.

Ce qui l'empêcha d'en venir à cet expédient, c'est qu'elle craignoit qu'un mariage ne fût un obstacle à tout ce qu'on espéroit que je pourrois faire de progrès, non dans ce qui a rapport à la vie future, qu'elle n'attendoit que de vous, mais dans les lettres et les sciences, où elle souhaitoit fort me pousser aussi-bien que mon père, quoique par des vues fort différentes. Car pour lui, comme il ne pensoit presque point à vous, tous les projets qu'il faisoit sur mon sujet ne tendoient qu'à la vanité; au lieu qu'elle étoit persuadée que ces sortes d'études à quoi on a accoutumé d'appliquer les enfants, bien loin de me détourner de vous, me pourroient être de quelque secours pour arriver à vous connoître et à vous posséder. C'est au moins ce que j'en puis juger par ce que j'ai connu des mœurs et des dispositions de l'un et de l'autre. Mais enfin, LA LIBERTÉ qu'on me donnoit sur ce qui alloit à mon divertissement, passoit si loin ce que la discrétion et la douceur veulent que les pères et les mères relâchent quelquefois de leur sévérité, qu'elle tenoit la porte ouverte à tout ce que l'ardeur de mes passions me pouvoit inspirer; et de tout cela il se formoit entre vous et moi comme un nuage épais, qui me cachoit, ô mon Dieu! la lumière si pure de votre vérité; et mon iniquité, s'engraissant de jour en jour par mes dissolutions, noyoit les yeux de mon âme.

CHAPITRE IV.

Il va de nuit voler des poires avec ses compagnons. Ce qu'il cherchoit dans cette action.

9. Le larcin est condamné par votre loi, je dis même par celle qui est gravée dans le cœur de l'homme, et et que toute sa corruption ne sauroit venir à bout d'effacer. Car entre ceux mêmes qui font métier de voler, y a-t-il quelqu'un qui trouvât bon qu'on le volât, quelque riche qu'il pût être, et quelque grande que fût la nécessité de celui qui en viendrait là ? Cependant j'ai été capable de former et d'exécuter le dessein de voler, et je l'ai fait sans y être réduit par aucun besoin, mais par pur goût pour l'injustice, et par la dépravation d'un cœur qui prenoit plaisir à s'engraisser de l'iniquité, puisque j'avois en abondance de ce que je dérobaï, et que ce que j'avois étoit même beaucoup meilleur que ce qui me fit commettre ce larcin. Aussi ne fût-ce pas pour l'avoir et pour en jouir que je le volai, mais par le seul plaisir de voler et de pécher.

Il y avoit auprès de notre vigne un poirier chargé de poires; elles n'étoient ni fort belles ni fort bonnes; cependant nous résolûmes de les voler, une troupe d'enfants débauchés que nous étions; et une belle nuit, après avoir bien joué et bien couru selon notre maudite coutume, nous allâmes secouer cet arbre, et en emportâmes tout le fruit. Nous en mangeâmes quelque peu, mais ce n'étoit pas pour le manger que nous l'avions volé; et quand cela n'auroit dû aboutir qu'à le jeter aux pourceaux, nous étions contents d'avoir fait quelque chose qu'il ne falloit pas faire; et ce que nous avions fait ne nous plaisoit que par-là.

Voilà quel étoit, ô mon Dieu ! ce misérable cœur qu'il a plu à votre miséricorde de tirer du fond de l'abîme. Qu'il vous dise donc maintenant ce qu'il prétendoit lorsqu'il vouloit être méchant par le seul plaisir de l'être, et qu'il ne cherchoit dans sa malice que sa malice même. Qu'avoit-elle qui ne dût donner de l'horreur ? Cependant je l'aimois ; ce qui me perdoit me faisoit plaisir, et c'étoit le péché même que je cherchois, plutôt que ce qui me le faisoit commettre.

O bassesse ! ô prostitution d'une âme qui, n'ayant ni lustre ni vigueur qu'autant qu'elle se tient unie à vous, a été capable de s'en détacher pour se livrer à ce qui ne pouvoit que la défigurer et la perdre, et d'aller jusqu'à se plaire, non dans ce qui pouvoit lui revenir de son infamie et de son péché, mais dans son péché même et son infamie !

CHAPITRE V.

Qu'il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal même, et sans qu'il en revienne quelque profit ou quelque plaisir.

10. On peut être touché de la beauté de certains corps, comme de celle de l'or et de l'argent, et de plusieurs autres semblables ; on le peut être de tout ce qui fait plaisir aux sens, qui tous, jusqu'au toucher, sont flattés d'une certaine convenance qui se trouve entre l'organe et l'objet ; on le peut être des honneurs du monde, et de ce qui élève au-dessus des autres, et qui fait qu'on a pouvoir sur eux, et c'est ce qui fait qu'on trouve du plaisir dans la vengeance ; on le peut être de celui de vivre : car enfin cette vie, toute mortelle quelle est, a ses charmes ; et elle plaît par elle-même aussi-bien que par le rapport qu'elle nous donne

avec tout ce qu'il y a d'agréable dans toutes les beautés d'ici-bas. Enfin on peut être touché de l'amitié, et il y a quelque chose de fort doux dans cette union parfaite, qui de plusieurs esprits n'en fait qu'un.

Toutes ces sortes de choses ont leurs douceurs, qui n'approchent pas néanmoins de celles que l'on trouve en vous, ô mon Dieu ! dont tout ce qu'il y a de capable de plaire est l'ouvrage, et qui seul faites le plaisir des justes et les délices de ceux qui ont le cœur droit. Mais enfin, quoiqu'il faille bien se garder de vous quitter, et de s'écarter de votre loi pour arriver à la possession de ces choses-là, c'est néanmoins ce qui nous jette dans le péché. Car ce qui nous fait pécher n'est jamais qu'une ardeur emportée pour ces biens du bas étage, qui va jusqu'à nous les faire préférer à ce qu'il y a de plus excellent et de plus élevé, c'est-à-dire à vous, ô mon Dieu ! à votre loi et à votre vérité.

11. L'amour de ces sortes de choses est tellement ce qui nous fait pécher, que, lorsqu'il s'agit de vérifier si un homme qu'on accuse de quelque crime en est véritablement coupable, on a peine à le croire, jusqu'à ce qu'il paroisse qu'il ait pu s'y laisser aller par la passion d'avoir, ou par la crainte de perdre quelque'un de ces biens d'ici-bas, qui tous ont leur prix et leur beauté, quoique infiniment au-dessous de ces biens de là-haut, qui doivent faire un jour notre béatitude. S'il s'agit d'un meurtre, par exemple, il faut ou que le meurtrier aimât la femme de celui qu'il a tué, ou qu'il voulût avoir sa terre, ou le voler pour avoir de quoi vivre, ou qu'il craignît que cet homme ne lui fît quelque tort, ou qu'il en eût reçu quelque injure, et qu'il voulût s'en venger ; car qui pourroit croire qu'il l'eût tué par le seul plaisir de tuer ?

On a dit d'un homme célèbre dans l'histoire par sa férocité et sa cruauté, qu'il commettoit tous les jours

des meurtres et des violences dont il ne lui revenoit rien ; mais encore avoit-il ses raisons. C'étoit , dit l'historien (*Salluste*), pour se tenir en haleine, et pour ne pas perdre l'habitude des méchantes actions ; mais quel besoin avoit-il de s'y exercer ? c'étoit pour parvenir à se rendre maître de son pays, pour s'élever aux charges, pour avoir le commandement des armées, pour amasser du bien, et se tirer de la nécessité où le mauvais état de ses affaires l'avoit réduit ; enfin, pour éviter la sévérité des lois, et se mettre à couvert de ce qu'il avoit mérité par ses crimes. Ainsi on ne trouvera pas que Catilina même aimât le mal qu'il faisoit : il n'aimoit que ce qui le lui faisoit faire.

CHAPITRE VI.

Il cherche ce qui avoit pu le porter à ce larcin, et fait voir que dans tous les vices il y a toujours quelque apparence de bien qui séduit, mais que ce qu'on y cherche ne se trouve dans sa pureté qu'en Dieu.

12. QU'AI-JE donc pu aimer en toi, ô mon larcin ! crime infâme, crime nocturne, où je me laissai aller dans cette seizième année de mon âge ? Par quelle sorte de beauté as-tu pu me charmer ? Car étois-tu autre chose qu'un larcin ? On ne peut pas même dire que tu fusses quelque chose, et je ne sais pourquoi je t'adresse la parole. Pour les fruits que je dérobaï, ils avoient quelque beauté, puisqu'ils étoient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, créateur de toutes choses, mon souverain bien, mon bien véritable, en qui il n'y a pas moins de beauté que de bonté ! Mais ce ne fut pas ce qu'ils avoient de bon qui me tenta, puisque je ne manquois pas de ces sortes de fruits, car j'en avois en

adondance, et de plus beaux et de meilleurs. Je ne les volai donc que pour avoir le plaisir de voler, puisque je ne les eus pas plus tôt que je les jetai. Je n'en voulois que le mal qu'il y avoit à les prendre : c'étoit de quoi je cherchois à me repaître ; si j'en mangeai quelques-uns, cela seul fit tout le goût que j'y trouvai.

Je vous demande donc, ô mon Seigneur et mon Dieu ! ce qui a pu me plaire dans ce larcin : car il n'y a nulle sorte de beauté dans un tel crime ; et bien loin qu'on y puisse trouver ni de celle qui reluit dans les vertus, comme la prudence ou la justice ; ni de celle que l'on trouve dans l'âme de l'homme, dans sa mémoire, dans ses sens, ni même dans sa vie animale et végétale ; ni de celle qu'on voit dans les astres ; ni de celle qu'on remarque dans tout ce que la terre et la mer enferment, et dans cette succession qui perpétue les espèces, quoique chaque chose particulière ne dure qu'un temps, il n'a pas même un certain faux éclat de quelques autres vices qui séduisent les hommes, en leur présentant une image trompeuse de quelqu'un des avantages que vous possédez. •

13. Car l'orgueil semble leur promettre quelque sorte de grandeur et d'élévation, quoiqu'il n'y ait rien de grand ni d'élévé que vous, ô mon Dieu ! L'ambition leur propose les honneurs et la gloire, quoique non-seulement tout honneur et toute gloire vous soient dûs, mais que vous soyez en possession d'une gloire qui ne finira jamais. La hauteur et la cruauté des puissances du siècle cherchent à se faire craindre, quoiqu'il n'y ait rien à craindre que vous, ô mon Dieu ! dont la puissance est telle, qu'il n'y a ni adresse ni force par où personne, en quelque temps et en quelque lieu que ce soit, puisse espérer de vous échapper, ni de se tirer de vos mains. La volupté sollicite leurs affections, en leur

présentant ce qu'elle a de doux et de touchant, quoique rien ne le soit à l'égal de votre charité, et qu'on ne puisse rien aimer non-seulement de si salulaire, mais de si délicieux et de si doux que votre vérité, dont la beauté surpasse infiniment toutes les autres beautés. La curiosité semble conduire à la science; mais qu'est-ce que toute la science des hommes, au prix de ces connoissances infinies qui sont en vous, et qui embrassent toutes choses?

L'ignorance même et l'imbécillité d'esprit se couvrent du nom de simplicité et d'innocence; mais quelle simplicité approche de celle de votre nature? et qu'y a-t-il de si innocent et de si peu malfaisant que vous, puisque LES MÉCHANTS mêmes n'ont de mal que celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres? La paresse semble promettre du repos; mais où en peut-on trouver qu'en vous! Le luxe n'a qu'un faux air de richesse et d'abondance; au lieu que tous les biens sont en vous, et dans une plénitude qui ne souffre point de diminution, et qui est une source de douceurs inaltérables. La prodigalité contrefait la magnificence; mais cette magnificence approche-t-elle de celle avec laquelle vous nous comblez de toutes sortes de biens? L'avarice veut avoir beaucoup; et vous avez tout. L'envie voudroit exceller, et être au-dessus de tout; mais c'est ce qui n'appartient qu'à vous. La colère cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice; au lieu qu'il n'y a que vous qui sachiez vous venger justement. La crainte est en garde contre les accidents imprévus qui peuvent enlever ce qu'on aime, et elle voudroit le mettre en sû-

¹ Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu ait besoin de tirer de lui-même de quoi punir les péchés des hommes, ni qu'il sorte pour cela de la tranquillité ineffable dont il jouit dans la lumière éternelle et inaccessible qu'il habite; mais il sait si bien ranger et ordonner toutes choses, et jusqu'au péché même, que ce qui a fait le plaisir du pécheur devient l'instrument de son supplice. *S. Aug., sur le psaume 7.*

reté ; mais comme il n'y a que vous pour qui il n'y ait rien d'imprévu ni de surprenant , il n'appartient qu'à vous d'être sûr de ne point perdre ce que vous aimez ; et ce n'est qu'en vous qu'on peut trouver cette sécurité que la crainte cherche. Enfin cette tristesse même , qui se fait sentir dans la perte des choses dont la cupidité est flattée , ne vient que de ce que nous voudrions que , comme rien ne sauroit vous ôter ce qui fait votre félicité , rien ne pût aussi nous ôter ce qui fait notre plaisir et notre joie.

14. Voilà quels sont les mouvements par où une âme adultère , se détournant de vous , cherche hors de vous ce qui n'est dans sa pureté qu'en vous seul , et à quoi l'on n'arrive que lorsqu'on revient à vous. Ainsi , il est clair que ceux qui s'éloignent de vous , et qui s'élèvent contre vous , ne cherchent , dans leur perversité même , qu'à se rendre semblables à vous en quelque chose ; et cela fait voir que vous êtes tellement le principe et le centre de tout , que , même en vous fuyant , on ne sauroit s'empêcher de vous chercher en quelque manière.

Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin , et qu'avait-il qui pût me flatter de quelque fausse ressemblance avec mon Seigneur et mon Dieu ? Par où ai-je pu prendre plaisir à violer ainsi votre loi ? Ne seroit-ce point que j'aurois trouvé quelque air d'indépendance et de liberté à faire impunément quelque chose de défendu , quoique je n'aie osé le faire qu'en cachette , et qu'une telle liberté ne fût qu'un véritable esclavage ? et n'aurois-je point cru voir , dans cette licence de tout faire , quelque image ténébreuse de votre toute-puissance ?

Voilà , mon Seigneur et mon Dieu , voilà quelles sont les ombres et les fantômes après quoi l'on court quand on s'éloigne de vous. O corruption ! ô vie mona-

trueuse ! ô abîme de mort ! Quoi ! ce qui était défendu a-t-il donc pu me plaire par cela seul qu'il était défendu ?

CHAPITRE VII.

Il rend grâce à Dieu de l'avoir mis en état de pouvoir rappeler, sans craindre, le souvenir des péchés de sa jeunesse, et fait voir que les pénitents et les justes sont également redevables à la grâce, puisque comme c'est elle qui retire les uns du mal, c'est elle qui en préserve les autres.

15. PAR où puis-je reconnoître, ô mon Dieu ! la miséricorde que vous m'avez faite de me mettre en état de pouvoir rappeler la mémoire de ces désordres de ma jeunesse, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer ? Que je vous aime donc sans mesure, ô mon Dieu ! et que je ne cesse jamais de chanter vos louanges, et de vous rendre grâce de ce que vous m'avez pardonné tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnois que votre grâce et votre miséricorde sont ce qui a fait fondre et disparaître mon péché comme le soleil fait fondre la glace ; je reconnois que c'est elle qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait ; car quel mal n'étois-je point capable de faire, puisque j'ai pu aimer un crime dont il ne me revenoit rien ? Je vous suis donc redevable, ô mon Dieu ! non-seulement du pardon que vous m'avez accordé des péchés que j'avois commis, mais de la protection par laquelle vous m'avez garanti de tous ceux que j'aurois encore pu commettre. CAR qui est l'homme, qui, faisant attention à sa corruption et à sa foiblesse, ose attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence et de pureté dans ses mœurs et dans sa vie, et se croire d'autant moins obligé à vous aimer, comme s'il avoit eu moins de be-

soin de votre miséricorde, que ceux qui, se convertissant à vous après avoir vécu dans le désordre, obtiennent le pardon de leurs péchés ?

Que ceux qui, ayant suivi l'attrait de la vocation intérieure par où vous les avez appelés à vous, ont évité des désordres comme ceux où je me souviens d'avoir vécu, et que je vous confesse ici, ne m'insultent donc point, et ne se moquent point de moi, puisque s'ils n'ont point été malades, ou, pour parler juste, s'ils l'ont été moins que moi, ce n'est que par le secours du même médecin à qui je suis redevable de ma guérison. Qu'ils ne vous en aiment donc pas moins ; et qu'ils vous aiment même d'autant plus, que ~~LE BIENFAIT~~ d'avoir été préservé de tant de péchés est bien plus grand que celui d'en avoir été tiré.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se porta à ce larcin que par compagnie.

16. QUE me revenoit-il donc, malheureux que je suis, de tous ces désordres qui me font rougir présentement que j'en rappelle la mémoire, et surtout de ce larcin où je n'ai été touché que du larcin même ? Rien sans doute, puisque ce larcin lui-même n'étoit rien, et c'est ce qui fait que j'étois d'autant plus misérable et plus criminel. Cependant je ne m'y serois jamais porté moi seul, je m'en souviens fort bien ; ainsi ce n'est pas seulement le larcin même que j'ai cherché, mais le plaisir d'entrer en société de crime avec ceux que j'eus pour complices dans cette action. Il n'est donc pas vrai que ce soit du larcin tout seul que j'ai été touché, ou plutôt cela est encore vrai, puisque ce que j'y trouvois de plus n'étoit rien non plus que le larcin même. Que

se passa-t-il donc en moi, et par où puis-je pénétrer quel fut le vrai motif de cette méchanceté que je tâche de discuter par le secours de celui qui me fait voir clair dans mon propre cœur, et qui en sait démêler les replis les plus cachés ? Si j'avois été touché de ce fruit que je dérobaï, et si je n'avois eu pour but que de l'avoir et d'en jouir, j'aurois pu le prendre moi seul ; il ne m'auroit point fallu de compagnon dans le crime par où je pouvois arriver à ce qui auroit fait mon plaisir, et je n'aurois pas eu besoin de chercher dans la malice d'autrui de quoi exciter la mienne. Mais comme ce n'étoit point de ce fruit que j'étois touché, il est clair que je ne l'étois que du crime même du plaisir de le partager avec ceux qui m'aidèrent à le commettre.

CHAPITRE IX.

Que les enfants ne sont capables que de se corrompre les uns les autres.

17. QUELLE horrible dépravation de cœur ! et comment ai-je pu en être capable ? Qu'étoit-ce donc dans le fond, et qui peut sonder cet abîme de péché ? Nous cherchions à rire, et nous nous chatouillions nous-mêmes, pour ainsi dire, par le plaisir de tromper ceux qui ne s'attendoient pas au tour que nous leur faisons, et qui ne manqueroient pas d'en avoir un grand dépit. Cependant cela ne m'auroit point fait rire, si j'avois été seul à le faire ; et pourquoi est-ce qu'on ne rit pas volontiers quand on est seul ? cela arrive pourtant quelquefois ; et lorsqu'il se présente tout d'un coup aux yeux ou à l'esprit quelque chose de fort ridicule, on a beau être seul, on ne sauroit s'empêcher de rire. Quoi qu'il en soit, je me souviens fort bien, et vous le voyez, ô

mon Dieu ! que je n'aurois jamais commis ce larcin, où je me laissai aller sans être touché de ce que je dérobois, et par le seul plaisir de dérober, et que je n'en aurois pas même été tenté, si j'avois été seul. Oh ! qu'on est ennemi de soi-même, quand on est capable d'une amitié comme celle qui étoit entre ces autres enfants et moi ! A quoi une telle amitié peut-elle être propre, qu'à faire dans la raison un renversement qui passe toute créance ! O jeux détestables qui n'aboutissent qu'à faire naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il en revienne rien, et même sans y être porté par aucun désir de vengeance ! Car dès que quelqu'un de la troupe a dit : *Allons, allons, faisons une telle chose*, il n'y en a pas un qui ne suive, et qui n'ait honte de n'avoir pas perdu toute honte.

CHAPITRE X.

Belle peinture de l'honnêteté et de l'innocence, et du bonheur de ceux qui s'y attachent. Où l'on tombe quand on s'abandonne à soi-même.

18. Qui peut suivre les fibres de cette racine d'iniquité ? qui peut en démêler la complication et les nœuds ? Elle me fait horreur, et je ne saurois plus l'envisager. C'est vers toi que je veux tourner mes yeux et mon cœur, beauté parfaite et lumineuse de l'honnêteté, de la justice et de l'innocence, où tous nos désirs et toutes nos affections trouvent de quoi se remplir sans se rassasier. (*Matth. 25. 21.*) C'est par toi que l'on arrive à un repos solide, qui met au-dessus de tous les troubles et de toutes les agitations de la vie. Qui se donne à toi, *entre dans la joie de son Seigneur* ; il n'y a plus à craindre pour lui ; on ne sauroit manquer de

se bien trouver avec le souverain bien. Ce n'est autre chose que vous, ô mon Dieu ! cependant je vous ai quitté dans ma jeunesse, pour suivre les routes égarées de l'iniquité, où je ne pouvois que me perdre, parce que je ne vous avois plus pour guide et pour soutien, et m'étant abandonné à moi-même, je me suis trouvé dans le vide de mon cœur, comme dans une terre stérile, et incapable de me rien fournir qui pût apaiser la faim dont j'étois dévoré.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE III.

IL parle de ce qui lui arriva à Carthage dans la dix-septième, la dix-huitième et la dix-neuvième année de son âge ; de ses débauches durant tout ce temps-là ; de son ardeur pour les spectacles ; du malheur qu'il eut de tomber dans les erreurs des manichéens, dont il réfute, en chemin faisant, les impiétés et les extravagances ; de la douleur que sa mère avoit de l'en voir infecté ; des larmes qu'elle répandoit pour lui ; et des assurances qu'il plut à Dieu de donner à cette sainte femme de la conversion de son fils.

CHAPITRE PREMIER.

Son arrivée à Carthage. Son ardeur pour les amours impudiques. Quel en étoit le principe. De combien d'amertumes ses plaisirs étoient traversés.

1. J'ALLAI donc enfin à Carthage ; et je n'y fus pas plus tôt, que je me vis comme assiégé d'une foule d'amours impudiques qui se présentoient à moi de toutes parts. Je n'aimois pas encore, mais je ne demandois qu'à aimer ; et une misère secrète faisoit que je me voulois mal de n'être pas encore assez misérable. L'envie que j'avois d'aimer me faisoit chercher de tous côtés à quoi me prendre : un état tranquille, sans agitation et sans périls, auroit été quelque chose d'insupportable pour moi ; et je n'aimois que les routes pleines de pièges et de précipices. Comme je ne me nourrissois point de vous, ô mon Dieu ! qui êtes le vrai aliment des cœurs, j'étois dévoré d'une faim intérieure, mais qui ne me portoit point à rechercher cette nourriture incorruptible, dont j'étois d'autant plus dégoûté que j'en étois

plus vide ; et de là venait la langueur de mon âme, qui, toute couverte d'ulcères, se jetoit misérablement au-dehors, cherchant dans les choses sensibles de quoi soulager sa démangeaison, à peu près comme ces animaux galeux, qui vont se frottant à tout ce qu'ils rencontrent.

Mon plaisir étoit d'être aimé aussi-bien que d'aimer : car on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime ; mais je n'aurois pas été content de ne posséder que le cœur de la personne qui m'aimoit ; je n'en demeuroid pas à l'amitié, et tout ce qu'elle a de pur étoit altéré par les vapeurs infernales qui sortoient du fonds corrompu de ma cupidité. Cependant, tout infâme que j'étois, je me piquois d'honnêteté et de politesse, tant j'étois possédé de l'esprit de mensonge et de vanité. Je me trouvai donc enfin dans les filets de l'amour, où je souhaitois d'être pris : je fus aimé, et j'arrivai même à la possession de ce que j'aimois. Mais quels effets de votre miséricorde et de votre bonté ne me fîtes-vous point sentir, ô mon Dieu ! par les amertumes que vous répandîtes sur ces fausses douceurs ! car ces malheureux liens, où je m'étois jeté si volontiers, ne servirent qu'à me tenir exposé aux traits ardents de la jalousie, des soupçons, de la crainte, de la colère, des querelles et des démêlés.

CHAPITRE II.

Son ardeur pour les spectacles et les comédies. D'où vient le plaisir qu'on y prend. Caractère de la véritable compassion. De quelle nature est celle que Dieu a de nos misères. Ce qui nous reste des plaisirs par où nous cherchons à nous soulager dans nos maux.

2. J'AVOIS une passion emportée pour les spectacles des théâtres, dont les représentations étoient comme

autant de peintures de mon malheureux état, et comme autant d'huile sur mon feu.

Comment se peut-il faire qu'on aime ce sentiment de douleur qu'imprime la représentation de certaines aventures tristes et tragiques ? car on seroit bien fâché d'être exposé à quelque chose de semblable. Cependant la douleur qu'elles causent est ce qu'on aime dans la comédie, et c'est ce qui en fait tout le plaisir. Il est clair que cela ne vient que de ce qu'on a l'esprit malade, puisqu'on n'est plus ou moins touché de la représentation de ces passions, que selon qu'on les a plus ou moins vives dans le cœur.

Le sentiment du mal qui est en nous s'appelle *misère*, et celui du mal qui est dans les autres s'appelle *compassion* ; et l'effet naturel de celui-là est de nous porter à secourir ceux qui souffrent. Mais quel lieu peut avoir la compassion dans des choses feintes et des aventures de théâtre, où il n'y a personne à secourir ? Tout se réduit donc à la douleur qu'elles impriment, et l'on est d'autant plus content des acteurs, qu'ils en donnent davantage. Car si ce que ces fables ou ces histoires ont de tragique, est joué d'une manière à ne faire rien sentir, on s'en va mécontent, et l'on gronde contre les comédiens ; au lieu que, quand on en est touché, on demeure attentif, et l'on prend plaisir à s'attendrir et à pleurer.

3. Quoi donc ! aime-t-on la douleur ? et cherche-t-on même autre chose que la joie ? Peut-être qu'encore qu'on fuie la misère, et qu'on ne veuille point patir, on aime à compatir aux misères d'autrui. Or, aimer à compatir, c'est en quelque sorte aimer la douleur, puisque la compassion n'est point sans douleur. C'est l'effet de l'amour que nous avons naturellement les uns pour les autres. Mais où va-t-il ? où nous porte-t-il ? Pourquoi un sentiment si louable et si honnête ne de-

meure-t-il pas dans ses bornes ? pourquoi devient-il passion ? pourquoi se confond-il avec les bouillons de la sensualité ? pourquoi entre-t-il dans ce torrent de poix embrasée ?

Mais quoi ! pour éviter qu'il n'aille jusqu'à cet excès, faut-il aussi l'étouffer en nous, en sorte que nous ne soyons capables d'aucun mouvement de compassion ? Non, sans doute ; il faut en avoir, et par conséquent aimer la douleur en de certains cas ; mais il faut aussi, ô mon âme ! être en garde contre l'impureté, et quoi ce sentiment de tendresse dégénère facilement, et se tenir, pour l'éviter, sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos pères, qui mérite d'être loué et glorifié dans toute l'éternité. Car présentement même, je ne suis pas sans compassion (*Deut. 3*) ; mais au lieu que dans ce temps-là, ce qui me faisait prendre part à la joie même imaginaire de ces amants de théâtre, qui faisoient tant que de parvenir à une possession criminelle l'un de l'autre, faisoit aussi que, quand quelque accident venoit à les enlever l'un à l'autre, j'étois touché d'un mouvement de compassion qui étoit une sorte de douleur, mais qui ne laissoit pas d'avoir son plaisir ; j'ai présentement plus de compassion de ceux qui sentent la détestable joie d'avoir pu satisfaire leur passion, que de ceux qui sont dans la douleur de se voir privés d'une volupté pernicieuse, et déchus d'une vaine félicité.

C'est là une compassion véritable, et telle qu'elle doit être ; mais on ne se fait point un plaisir de la douleur dont elle est accompagnée. Car encore que ce sentiment douloureux des misères d'autrui soit louable, à le regarder comme un mouvement de charité, ceux qui sont véritablement miséricordieux et compatissants voudroient ne trouver jamais rien qui l'excitât ; et AUTANT qu'il est contre la nature de la bonté d'aimer à faire du mal, autant est-il contre celle de le

compassion sincère d'aimer à trouver des misères pour sentir le plaisir d'en être touché. Il y a donc quelque sorte de douleur que l'on doit approuver ; mais à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer.

C'est ainsi, ô mon Seigneur et mon Dieu ! qu'encore que vous nous aimiez d'un amour bien plus véritable et plus solide que celui que nous pouvons avoir les uns pour les autres, la compassion que vous avez pour nous est d'autant plus sincère et plus parfaite, qu'elle ne peut jamais être accompagnée d'aucun sentiment de douleur. Mais qui peut atteindre à une si grande pureté ?

J'en étois bien éloigné, lorsque j'étois assez malheureux pour aimer la douleur même ; car c'étoit ce que je cherchois dans la représentation de ces aventures tragiques, qui ne me regardoient en aucune manière, et qui n'étoient même que des fables inventées à plaisir ; et cette sorte de douleur étoit tellement ce que j'y cherchois, que ce qui me tiroit des larmes étoit toujours ce qui me faisoit le plus de plaisir, et qui m'attachoit le plus. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque j'étois comme ces malheureuses brebis qui, étant tombées dans des ronces et dans des épines, pour s'être écartées du troupeau, et n'avoir pas voulu se sentir sous la houlette du pasteur, se trouvent à la fin toutes couvertes de gale. La cuisson que je ressentais étoit donc ce qui me faisoit aimer les pointes de cette sorte de douleur que les spectacles impriment. Je n'aurois pourtant pas aimé ce qui les auroit enfoncées trop avant, et j'aurois été bien fâché d'essayer des aventures aussi tragiques que celles que je prenois plaisir à voir représenter. Mais comme ce n'étoient que des malheurs en peinture, et que ce qu'ils avoient de piquant ne faisoit qu'effleurer la peau, c'étoit un soula-

gement à ma démangeaison, mais un soulagement comme celui que l'on trouve à se gratter, et qui ne faisoit qu'augmenter l'inflammation de mes ulcères, et y engendrer le pus et la boue. Une telle vie, ô mon Dieu ! se peut-elle appeler une vie ?

CHAPITRE III.

Ce que son emportement lui fit faire un jour de fête, et dans l'église même. Son avancement dans l'étude de la rhétorique. Insolence des écoliers à Carthage.

5. CEPENDANT votre miséricorde ne me perdoit point de vue ; elle me suivoit toujours pas à pas, quoique de loin, et voloît autour de moi, pour ainsi dire, comme un oiseau autour de ses petits, qu'il craint de perdre ; car, et dans tous ces débordements, qui faisoient que je n'étois plus qu'une masse de corruption et de pourriture, et dans ces curiosités trompeuses et sacrilèges, qui, en m'éloignant de vous, m'assefvissoient à ce qu'il y a de plus bas parmi vos créatures, et me prostituloient aux démons, à qui tous mes crimes étoient comme autant de sacrifices, vous ne manquiez point de me faire sentir votre verge paternelle.

Mon emportement étoit si grand, qu'un jour, dans l'église même, et pendant qu'on étoit occupé à la célébration de vos mystères, j'osai bien former un dessein criminel, et régler sur-le-champ même un traité damnable, dont je ne pouvois attendre que des fruits de mort. Vous sûtes bien m'en faire porter la peine ; mais quelque grande qu'elle fût, ce n'étoit rien en comparaison de ce que je méritois, miséricorde infinie de mon Dieu ! qui avez enfin été mon refuge et mon asile, et qui m'avez retiré du commerce de ces criminels em-

portés, avec lesquels je marchois la tête haute, errant au gré de mes desirs, et m'éloignant d'autant plus de vous, que je courois avec plus d'ardeur dans mes voies corrompues, au lieu de suivre celles qui conduisent à vous, et que je me plaisois dans ma révolte, où je me flattois d'une malheureuse liberté qui n'étoit qu'un véritable esclavage.

6. Ces études à quoi je m'appliquois, et qu'on regarde comme celles qui sont le plus dignes d'occuper les honnêtes gens, m'ouvroient le chemin du barreau ; et je me flattois déjà de l'espérance d'y exceller, et d'y acquérir cette malheureuse gloire qui se mesure par ce que l'on a d'adresse à déguiser la vérité. Car les hommes sont assez aveugles pour juger ainsi des choses, et même pour faire vanité d'un tel aveuglement. Ce qui me donnoit de telles espérances, c'est que je tenois déjà le premier rang dans les écoles de rhétorique, et j'étois tout enflé de la joie de me voir si avancé.

Cependant vous savez, ô mon Dieu ! que j'étois bien plus posé et plus retenu que les autres écoliers, et que j'avois un grand éloignement des désordres que je voyois faire tous les jours par ceux que l'on appelle à Carthage les *Insulteurs*, et qui, au lieu de rougir d'un nom si détestable, et qu'ils ne se sont acquis que par des actions diaboliques, en font vanité, et le prennent pour une marque de galanterie. Je ne laissois pourtant pas d'être tous les jours avec eux et d'être bien aise qu'ils m'aimassent. J'avois même une secrète honte de n'être pas aussi impudent qu'eux, quoique d'ailleurs j'eusse horreur des insultes qu'ils faisoient sans cesse aux nouveaux venus, se jouant de leur simplicité, prenant à tâche de les décontenancer, et de les mettre en désordre par mille avanies dont leur joie maligne se repaissoit. Je ne connois rien qui ressemble davantage à la malice des démons : et rien ne convient mieux

à ceux qui font ce métier-là, que le nom d'*Insulteurs*. Mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont les premiers insultés et foulés aux pieds par ces esprits malins dont ils deviennent le jouet, par cette malice même qui leur fait trouver du plaisir à se jouer des autres, et à leur en faire accroire.

.....

CHAPITRE IV.

Son application à l'étude de l'éloquence. Changement que fit en lui la lecture de l'*Hortense* de Cicéron. Combien elle lui donna d'amour pour la sagesse; et combien le respect du nom de Jésus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance.

7. VOILA avec quelles gens je vivois dans un âge où il est si difficile de ne se pas porter au mal qu'on voit faire. J'étois pourtant toujours fort appliqué à l'étude des livres où l'on apprend l'éloquence; car j'avois une grande passion d'y exceller, quoique ce ne fût que pour une fin damnable, puisque c'étoit pour le vain plaisir de me voir en considération parmi les hommes. Je suivois le train ordinaire de cette sorte d'étude, et j'en étois à un certain ouvrage de cet orateur fameux (*Cicéron*), dont la langue se fait d'ordinaire bien plus admirer que le cœur. Cependant ce livre intitulé *Hortense*^{*}, et qui n'est proprement qu'une exhortation à la philosophie, me changea le cœur: il me donna des vues et des pensées toutes nouvelles, et fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu! des prières bien différentes de celles que je vous faisois auparavant. Je me trouvai tout d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vaines espérances du siècle, et embrasé d'un amour incroyable

* Cet ouvrage est perdu.

pour la beauté incorruptible de la véritable sagesse. Enfin je commençai à me lever pour retourner à vous (*Luc. 15. 18*) : car ce n'étoit plus pour apprendre à bien parler que je lisois cet ouvrage, quoique ce fût ce que ma mère prétendoit en m'entretenant aux études. Le fond des choses l'avoit emporté sur le style, et j'étois si occupé de l'un, que je ne regardois plus à l'autre. J'étois alors dans ma dix-neuvième année, et mon père étoit mort il y avoit plus de deux ans.

8. Quelle ardeur ne sentois-je point, ô mon Dieu ! de me dégager de toutes les choses de la terre, et de prendre mon vol pour m'élever jusqu'à vous ! C'étoit proprement ce qui se passoit en moi, quoique cela ne fût pas bien démêlé dans mon cœur, et que je ne visse pas bien à quoi tendoit ce que vous y faisiez invisiblement ; car N'EST-CE PAS en vous que réside la véritable sagesse ? et qu'est-ce que cette philosophie, à quoi je me sentois porté par la lecture de ce livre, sinon la sagesse ?

Il y a des gens qui séduisent par la philosophie, ou pour mieux dire, par leurs erreurs qu'ils tâchent de faire passer sous un beau nom. Dans cet ouvrage même, Cicéron fait le dénombrement de presque tout ce qu'il y avoit en ce temps-là de philosophes de cette espèce, et de ce qu'il y en avoit eu jusqu'alors. Et ce qu'il en rapporte fait bien voir combien est salutaire l'avertissement que votre Esprit saint nous a donné, lorsqu'il nous a dit par la bouche de l'un de vos plus fidèles serviteurs : *Prenez garde qu'on ne vous séduise par la philosophie et par les illusions de certains faux raisonnements, qui ne roulent que sur des traditions purement humaines, et sur les principes d'une science mondaine, et non pas sur Jésus-Christ, en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.* (*Col. 2. 1.*)

Vous savez, ô pure lumière de mon cœur ! que cette

voix de votre saint apôtre n'étoit point encore venue jusqu'à moi. Cependant je n'avois que du dégoût pour toutes ces sectes dont les sentiments sont rapportés dans cet ouvrage, et je ne prenois plaisir à le lire que parce que je me sentois porté par cette lecture, avec une ardeur incroyable, à aimer et à chercher la sagesse même, quelque part qu'elle fût, pour m'y attacher et ne m'en séparer jamais.

Une seule chose m'embarrassoit, et ralentissoit un peu mon ardeur : c'est que, dans tout cela, je ne voyois point le nom de Jésus-Christ. Car, par votre miséricorde, Seigneur, j'avois été imbu, dès mes plus tendres années, de ce nom adorable de votre fils mon Sauveur; je l'avois pour ainsi dire sucé avec le lait, et il m'étoit entré si avant dans le cœur, que quelque érudition, quelque politesse, et quelque vérité que je trouvasse dans les ouvrages où je ne le voyois point, je n'en pouvois être parfaitement content.

.....

CHAPITRE V.

Il se met à lire l'Écriture-Sainte. Quel en est le caractère, et ce qui empêche qu'on ne la goûte.

9. JE me mis donc à lire l'Écriture-Sainte, pour voir un peu ce que c'étoit. Mais que trouvai-je ? UN LIVRE aussi inaccessible à l'orgueil des sages du siècle, qu'il est au-dessus de la portée des enfants; bas en apparence, mais infiniment élevé en effet; plein de mystères, mais de mystères voilés et cachés sous des figures. Il s'en falloit bien que je fusse tel qu'il auroit fallu pour le pénétrer; et je n'étois pas assez souple pour me faire à ses allégories. Ce que j'en dis maintenant n'est pas ce qu'il m'en parut alors; et tout ce que je trouvai dans ce

temps-là, c'est que l'Écriture ne méritoit pas d'être comparée avec ce qu'il y a de dignité et de majesté dans les ouvrages de Cicéron. Car j'étois trop enflé pour m'accommoder de cette bassesse apparente, et je n'avois pas d'assez bons yeux pour pénétrer ce qu'elle cache. C'est ce qui se découvre aux humbles et aux petits, à mesure qu'ils avancent ; mais j'aurois été bien fâché de m'abaisser et de devenir petit comme eux, quoique la grandeur dont je me flattois ne fût qu'enflure et bouffissure.

CHAPITRE VI.

Il se laisse séduire par les manichéens, et par où. Extravagance de la doctrine de ces hérétiques, et particulièrement sur la nature de Dieu. Combien ceux dont l'âme est dans les sens sont exposés aux séductions de l'erreur.

10. J'étois dans l'état que je viens de dire, lorsque je fis rencontre de certaines gens ¹, les plus extravagants et en même temps les plus orgueilleux de tous les hommes charnels ², au-delà de tout ce qu'on peut croire; conteurs d'impertinences et de fables, dont tous les discours sont des pièges de Satan, et qui, pour surprendre les âmes, se servent d'un appât composé de votre saint nom, de celui de notre Seigneur Jésus-Christ et de celui de votre Saint-Esprit, le divin consolateur de nos âmes, ou, pour mieux dire, dès syllabes qui entrent dans ces noms adorables. Car, quoiqu'ils n'aient autre chose dans la bouche, et qu'ils

¹ Les manichéens.

² C'est-à-dire dominés par les impressions de la chair et du sang, jusqu'à ne pouvoir rien concevoir que de corporel; en sorte qu'ils croyoient que le mal même étoit une substance corporelle, comme l'on verra plus bas.

les fassent sonner fort haut, c'est de l'air battu, et rien de plus; et jamais aucune vérité n'a trouvé d'entrée dans leur cœur. Cependant ils me crioient sans cesse : *vérité ! vérité !* et ils ne me promettoient que vérité, quoiqu'il n'y en eût point en eux. Car il n'y a rien de si faux que ce qu'ils me disoient non-seulement de ce que l'on peut proprement appeler *vérité*, c'est-à-dire de vous, mais même de ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, je veux dire des éléments de ce bas monde; sur quoi l'amour que je vous dois, ô mon père, ô mon souverain bien ! ô beauté qui surpasse toutes les autres beautés ! ne m'auroit pas même permis de m'arrêter à écouter les philosophes qui en ont le mieux parlé.

O vérité, vérité éternelle ! avec combien d'ardeur soupirois-je pour vous du fond de mon cœur, pendant que ces gens-là faisoient retentir à mes oreilles le son vide d'un si beau nom, dont ils me rebattoient en mille manières, et de vive voix, et par un nombre infini de gros volumes ! C'étoient comme les plats qu'ils me servoient dans la faim que j'avois de vous ; mais au lieu de vous, je n'y trouvois que le *soleil et la lune*¹, qui sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages, et non pas vous ; et qui ne tiennent pas même le premier rang entre vos ouvrages, puisque les substances spirituelles qui sont sorties de vos mains, aussi-bien que les autres, sont bien au-dessus de ces corps célestes et lumineux.

Ce n'étoit pas même ces substances du premier ordre que je cherchois : c'étoit vous-même, vérité éternelle, qui ne pouvez jamais éprouver aucune sorte d'altération ni de changement. Et ces gens-là me présentoient, au lieu de vous, de certains êtres lumineux qui n'étoient

¹ Voyez ce qui a été dit de la doctrine des manichéens, dans l'aveu-
lement.

que des imaginations et des fantômes qu'il seroit encore moins pardonnable d'aimer et d'adorer que le soleil, puisque au moins le soleil est un être véritable qui frappe très réellement les yeux, au lieu que ces autres choses ne sont que des illusions d'une âme abusée par ce qui lui est demeuré de l'impression des sens. Cependant je me repaissois de ces mets trompeurs, parce que je les prenois pour vous; mais je ne m'en repaissois qu'à contre-cœur. Car comme il s'en faut bien que vous soyez rien qui ressemble à ces êtres imaginaires, je n'y trouvois rien moins que le goût que l'on trouve en vous; et une telle viande ne faisoit que m'épuiser, au lieu de me nourrir.

Si les viandes que l'on voit quelquefois en songe, et que l'on croit manger, ne nourrissent point, parce qu'enfin ce ne sont que des illusions et des songes, au moins ressemblent-elles parfaitement aux viandes réelles dont on se nourrit. Mais pour celles-ci, elles ne vous ressembloient en aucune sorte, et vous me l'avez bien fait voir depuis. Car ce n'étoient que des images et des représentations de corps, et de corps fantastiques et imaginaires, qui n'étoient nullement comparables aux corps véritables que nos sens aperçoivent dans le Ciel et sur la terre, et qui touchent les yeux des autres animaux aussi-bien que les nôtres. Ceux-là sont quelque chose de plus réel que les images que nous nous en formons; mais certains corps d'une grandeur infinie que ces gens-là se figurent, et dont ces images leur fournissent la matière, ont bien moins de réalité que ces images mêmes, puisqu'ils ne sont rien du tout. Cependant c'étoit de ces sortes de chimères que je me repaissois alors, mais sans y rien trouver dont je pusse me nourrir, chères délices de mon cœur! qui faites toute ma force, et en qui je n'en trouve jamais plus que lorsque l'amour que j'ai pour vous va jusqu'à me

faire tomber en défaillance. Car combien s'en faut-il, encore une fois, que vous soyez rien de semblable à ces êtres imaginaires que je me figurois alors, qui, n'étant que de fausses images de corps qui ne furent jamais, avoient encore bien moins de réalité que celles que nous nous formons des véritables corps, et qui en ont elles-mêmes beaucoup moins que les corps qu'elles nous représentent, puisque vous êtes même tout autre chose que ces grands corps si lumineux que nous voyons dans le Ciel, et que tous ceux que nous n'y saurions apercevoir d'ici-bas ! Car il n'y a rien en tout cela que vous n'ayez fait ; ce n'est pas même ce que vous avez fait de plus excellent ; et non-seulement vous n'êtes aucune sorte de corps, mais vous êtes quelque chose de tout différent des âmes mêmes, puisque si elles font vivre le corps, et si par-là elles sont bien plus nobles et plus excellentes, vous les faites vivre elles-mêmes, unique vie de mon cœur ! et vivant de vous-même, sans changement et sans fin, vous êtes la vie de tout ce qui est principe de vie.

11. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu ! et combien étiez-vous loin de moi, ou plutôt combien étois-je loin de vous, dans cette terre étrangère où tout me manquoit, comme à cet enfant prodigue réduit à envier le gland que mangeoient les pourceaux dont il avoit soin ? (*Luc. 15.*) En effet, le gland de ces fables des grammairiens et des poètes, dont j'avois repu autrefois une imagination toute charnelle, ne valoit-il pas mieux que ces malheureux dogmes dont je me repaissois alors, et qui étoient comme autant de pièges d'erreur où ces gens-là me faisoient donner ? Et ces ouvrages des poètes où nous voyons une Médée emportée dans l'air par des dragons volants, n'ont-ils pas quelque chose de meilleur et de plus solide que ces cinq éléments que ces misérables s'efforcent d'établir par

mille fausses couleurs, et qu'ils font répondre à leurs cinq autres ténébreux, et autres semblables chimères dont on ne sauroit se laisser abuser sans se donner la mort? Car enfin la connoissance de la poésie, toute vaine qu'elle est, donne moyen de gagner du pain; et au lieu qu'e si j'ai écouté la fable de Médée quand on me l'a débitée, et si je l'ai débitée à d'autres, je ne l'ai jamais ni prise ni donnée que pour une fable, j'ai été assez malheureux pour ajouter foi aux dogmes insensés de ces hérétiques.

Et qu'est-ce qui m'a pu faire tomber dans cet abîme, sinon l'égarement de mon esprit, qui s'agitoit et se débattoit vainement, faute d'être instruit de la véritable voie par où on peut arriver à vous connoître, ô mon Dieu! à qui je confesse présentement mes misères et mes fautes, et qui avez eu pitié de moi avant que j'eusse jamais pensé à vous en faire l'aveu? Car au lieu de vous chercher par cette intelligence que vous m'avez donnée, et par où vous m'avez distingué des bêtes, je ne vous cherchois que par ces images grossières que mes sens ont fait passer dans mon esprit, vous, mon Dieu! qui êtes encore plus inaccessible aux sens et à l'imagination, que ce qu'il y a de plus intime dans mon âme, et que l'excellence de votre nature élève au-dessus de tout ce qu'il y a en moi de plus élevé et de plus engagé de la matière.

Voilà ce qui me fit tomber dans les pièges de cette femme audacieuse et insensée, que Salomon, dans une figure énigmatique, nous représente assise devant sa porte, et criant aux passants : *Entrez et mangez hardiment de ce pain dont je fais un mystère, et désaltérez-vous délicieusement de cette eau que je ne donne qu'en cachette.* (Prov. 19. 7.) Et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait pu me séduire, puisqu'elle me trouva hors de moi-même, c'est-à-dire tout dans mes sens, et tel-

lement offusqué des impressions que j'en avois reçues, que mes pensées ne pouvoient s'élever plus haut.

CHAPITRE VII.

Que ce qui le fit tomber dans les erreurs des manichéens fut principalement l'ignorance où il étoit sur ce que c'est que le mal; sur la nature de Dieu; sur la véritable justice, et sur la manière dont on peut accorder l'immutabilité de Dieu avec la diversité des pratiques qu'il a ordonnées en divers temps.

12. Comme mes idées n'alloient donc point au-delà de ce qui frappe les sens, ou qu'on peut se représenter par les images qu'on en a tirées, et que ce qui est d'un autre genre, et qui existe bien plus véritablement que toutes les choses sensibles, m'étoit absolument inconnu, non-seulement je donnois créance aux imaginations extravagantes de mes séducteurs, mais je m'en savois bon gré, et prenois pour une marque de bon esprit la facilité avec laquelle j'y entrois. Elle ne venoit que de ce que je ne voyois pas d'autre moyen de me satisfaire moi-même quand ils me demandoient d'où vient le mal, si Dieu a un corps borné à un certain espace¹, s'il a des ongles et des cheveux, si l'on peut prendre pour juste des gens² qui avoient plusieurs femmes en même temps, qui trempoient leurs mains dans le sang des hommes, et qui sacrifioient des animaux. (III. Rois. 18. 40.)

Tout cela me démontoit le plus aisément du monde, dans l'ignorance où j'étois, et ce qui m'éloignoit le plus

¹ Les manichéens s'imaginoient que l'Eglise croyoit tout cela de Dieu, sous prétexte que l'Ecriture parle en quelques endroits comme si Dieu avoit un corps comme les nôtres.

² Patriarches.

de la vérité, me faisoit croire que j'y entrois. Car je ne savois pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien, en sorte que ce qu'il y a de mal dans une chose, est d'autant plus grand que cette privation approche davantage du néant. Et comment l'aurois-je su, moi dont l'esprit ne voyoit rien au-delà des fantômes que les corps avoient imprimés dans mon imagination par mes yeux, comme mes yeux ne voyoient rien au-delà des corps que ces sortes de fantômes représentent ?

Je ne savois pas non plus que Dieu est un pur esprit, et qu'il n'est par conséquent ni un corps composé de divers membres, ni rien autre chose de matériel (*Jean. 4. 24*), puisque toute matière a des parties dont chacune est moindre que son tout; et que, quand on supposeroit une matière infinie, toujours seroit-il vrai que chaque partie de cet infini étant bornée à un certain espace, seroit moindre que le tout, puisque ce qui est matériel ne sauroit être tout entier partout, et que cela n'appartient qu'aux natures spirituelles, c'est-à-dire à Dieu et aux autres esprits. Je ne voyois pas même ce qu'il y avoit en nous par où nous pussions être semblables à Dieu, ni sur quel fondement l'Écriture avoit pu dire que nous avons été faits à son image.

13. Je ne connoissois point cette justice véritable et tout intérieure, qui ne juge point des choses par les coutumes et les pratiques extérieures, mais par la rectitude immuable de la loi éternelle de ce Dieu tout-puissant, qui n'a établi diverses pratiques extérieures, que par rapport à ce qui convenoit aux diverses rencontres des temps et aux différents états des nations. Je ne savois pas que c'est de cette sorte de justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, et tous ces autres saints personnages qui ont été loués de la bouche de Dieu même, et qui ne peuvent être

taxés d'injustice que par des ignorants qui ne se conduisent dans leurs jugements que par des vues tout humaines, et qui prétendent que tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde se doit mesurer par ce qu'ils pratiquent, et qu'ils trouvent établi de leur temps.

Que diroit-on d'un homme qui, ne sachant pas l'usage de chaque pièce d'armes, mettroit les cuissards à la tête, et le casque aux jambes, et murmurerait de ce que l'un ne viendrait pas bien à l'autre ; ou qui, dans un de ces jours où l'on ne permet de tenir le marché que jusqu'à midi, après quoi l'on fait fermer les boutiques tout le reste du jour, se plaindrait de n'avoir pas la liberté d'étaler et de mettre en vente l'après-dînée ce qu'il y aurait pu mettre le matin ; ou qui trouverait mauvais que dans une même maison un des valets maniât de certaines choses qu'on ne laisserait pas manier à celui qui doit verser à boire ; ou qu'on fit dans l'écurie ce qu'on ne permettrait pas de faire auprès de la table ; ou que les valets ne fussent pas servis comme les maîtres ?

Voilà à peu près comme sont ceux qui trouvent mauvais que des choses qui ont été permises aux justes des premiers siècles ne le soient plus aujourd'hui ; et que Dieu, selon la diversité des temps ait ordonné autre chose à ceux-là, autre chose à ceux-ci, quoique la justice à quoi les uns et les autres se sont conformés ait toujours été la même. Car pourquoi sont-ils choqués de cette diversité, eux qui voient dans un même corps, que ce qui convient à une partie ne convient pas à l'autre ; et dans un même jour, que ce qui est permis le matin est défendu l'après-dînée ; et dans une même maison, qu'on laisse et qu'on fait même faire de certaines choses dans un endroit qu'on défend et qu'on ne souffrirait pas dans un autre ?

Au lieu donc que la justice en elle-même ne peut ni changer ni varier, les temps à quoi elle préside changent et se succèdent les uns aux autres, parce que telle est la nature des temps ; et comme la vie des hommes est trop courte, et l'étendue de leur esprit trop bornée pour embrasser celle de tous les siècles, et pour voir le rapport de ce qui convenoit à des temps et à des nations dont ils n'ont point de connoissance, avec ce qui convient à ce qu'ils ont devant leurs yeux, ils sont choqués de la différence qu'ils trouvent entre l'un et l'autre, eux qui ne le sont point, et qui s'accoutument même fort bien de celle qu'il y a entre ce qui convient aux différentes parties d'un même corps, ou aux différentes heures d'un même jour, ou aux divers endroits, et à la différente qualité des personnes d'une même maison.

14. Voilà à quoi je n'avois point encore pris garde, quoique j'eusse devant les yeux mille choses qui auroient dû m'en faire apercevoir. Car quand je faisois des vers, il ne m'étoit pas permis de mettre toutes sortes de pieds dans toutes sortes de vers ; et dans un même vers, chaque pied avoit sa place qu'il ne m'étoit pas libre de changer. Cependant toutes ces différentes choses se trouvent réunies et subsistent toutes ensemble dans l'art qui me conduisoit. Comment ne prenois-je donc pas garde que cette justice éternelle par où tout ce qu'il y a jamais eu de saints se sont conduits, réunit en elle-même, d'une manière bien plus excellente, tout ce qu'elle a jamais ordonné ; et qu'encore qu'elle n'ait pas toujours ordonné les mêmes choses, et qu'elle en ait établi de différentes, selon la diversité des temps, elle n'en est pas moins demeurée invariable ? Et comment étois-je assez aveugle pour condamner ces saints patriarches sur la manière dont ils ont usé des choses de ce monde, et qui n'alloit pas seulement à suivre

l'ordre et l'inspiration de Dieu, mais à nous laisser des figures prophétiques de ce qu'il lui avoit plu de leur révéler !

CHAPITRE VIII.

Différence de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des temps, et de ce qui l'est en soi. Des péchés contre Dieu, et de ceux contre le prochain. Tous les principes fondamentaux de la morale chrétienne sont admirablement expliqués dans ce chapitre.

15. **MAIS** s'il y a des choses qui ne sont justes ou injustes que selon de certaines circonstances des temps et des lieux, il y en a aussi qui sont tellement justes par elles-mêmes, qu'en quelque temps et quelque lieu que ce soit, on n'a jamais pu y manquer sans injustice : comme d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit et de toute son âme, et le prochain comme soi-même. (*Deut. 6. 5. Matth. 22. 17. Gen. 19. 24.*) Et de là il s'ensuit que **LES PÉCHÉS** contre nature, comme ceux des habitants de Sodome, ont toujours été également détestables et punissables, sans aucune différence de temps ni de nation, en sorte que, si tous les peuples de la terre s'y étoient abandonnés, comme ceux de ces malheureuses villes, ils auroient tous été également coupables devant Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi les uns des autres. Ainsi c'est violer les lois de la société qui doit être entre le Créateur et les créatures, que de souiller, par une infamie si désordonnée, la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Pour ce qui n'est crime que parce qu'il est contraire aux mœurs et à l'usage de quelque pays ou de quelque peuple, la règle qu'on doit suivre sur cela,

est de se conformer à l'usage reçu et pratiqué dans les lieux où l'on se trouve. Car chaque état ou chaque nation subsiste sur de certaines conventions générales, qu'il n'est permis ni aux citoyens ni aux étrangers de violer, puisque toute partie qui s'éloigne du rapport qu'elle doit avoir avec son tout, est vicieuse et déréglée.

Mais quand c'est Dieu qui ordonne quelque chose de contraire aux mœurs ou aux conventions mutuelles de quelque peuple que ce soit, il faut le faire, quoiqu'il ne se soit jamais fait; il faut l'établir, quoiqu'il ne soit point encore établi, ou le rétablir, si l'on n'avoit que cessé de le pratiquer. Car si un prince peut ordonner, dans les lieux de son obéissance, des choses que ni ses prédécesseurs ni lui n'avoient point encore ordonnées, et s'il est constant que, bien loin que ce soit violer les lois de la société, que de suivre cette nouvelle ordonnance, ce seroit, au contraire, les violer que de ne la pas suivre, puisque la première loi de toute société, c'est d'obéir à son roi; combien plus sommes-nous obligés, d'obéir sans hésiter à tout ce que Dieu nous commande, puisqu'il est le Roi des rois, et que sa royauté s'étend sur toutes les créatures? Et comme, dans les sociétés humaines, les puissances supérieures sont toujours celles à qui l'on obéit préféralement aux autres, qui ne voit qu'il faut que Dieu soit obéi préféralement à toutes?

16. Ce que j'ai dit de ces sortes de péchés qui vont à se corrompre soi-même, n'est pas moins vrai de ceux qui blessent le prochain par quelque chose d'injurieux ou par quelque tort qu'on lui fait; soit par haine et par vengeance, soit pour avoir son bien, comme les voleurs qui détroussent les passants; ou pour prévenir quelque mal que l'on en craint, ou par pure envie, comme il arrive à ceux qui, se voyant

dans la misère, ne sauroient souffrir que d'autres soient plus heureux, ou qui même, étant dans la prospérité, craignent que d'autres ne s'élèvent aussi haut qu'eux, ou prennent en haine ceux qui sont déjà élevés; soit enfin par le seul plaisir de se repaître des maux d'autrui, comme ceux qui aiment les combats de gladiateurs, ou ceux qui font métier d'insulter aux autres et de s'en moquer.

Voilà quelles sont les principales branches des péchés des hommes, dont la racine est toujours ou *l'orgueil*, c'est-à-dire la passion de s'élever au-dessus des autres; ou *la curiosité*, c'est-à-dire le désir de savoir ou de connoître; ou *la volupté*, c'est-à-dire l'envie de ce qui fait plaisir aux sens. Car c'est toujours par quelqu'une de ces trois sortes de concupiscences, ou par deux, ou par toutes, que l'on pèche, soit contre quelqu'un de ces trois premiers préceptes du décalogue, qui règlent ce qu'on vous doit, ô mon Dieu ! qui, par les douceurs de vos bontés infinies, tempérez l'éclat de vos grandeurs; ou contre quelqu'un de ces sept autres, qui règlent ce que l'on doit au prochain.

Mais par où est-ce que les péchés des hommes vous peuvent regarder, vous qui ne sauriez être ni corrompu par aucune impureté, ni blessé par aucun attentat ? Vous ne les punissez donc, à proprement parler, que du mal qu'ils se font à eux-mêmes; car c'est toujours contre eux-mêmes qu'ils pèchent, lorsqu'ils pèchent contre vous; et leur iniquité retombe toujours sur eux-mêmes, soit lorsqu'ils corrompent leur propre nature, et qu'en usant avec excès des choses même permises, ou en se portant avec une ardeur brutale jusqu'à ce qui est défendu, et jusqu'à abuser les uns des autres, contre les lois de cette même nature, ils renversent l'ordre où vous l'avez établie en la créant; ou lorsque, regimbant contre l'éperon, ils s'emportent

contre vous par des mouvements secrets ou par des paroles de blasphème ; ou lorsque, pour éviter quelque chose qui les choque, ou pour parvenir à quelque chose qui leur plaît, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société civile, par des divisions et des cabales. (*Rom. 1. 23.*)

OR, RIEN de tout cela ne se fait jamais que lorsqu'on vous abandonne, ô fontaine de vie ! et qu'au lieu de ne s'attacher qu'à vous, qui êtes le bien commun, et le modérateur aussi-bien que le Créateur de toutes choses, on se tire à part, par un mouvement d'orgueil et d'amour-propre, pour s'attacher à quelque faux bien. (*Act. 9. 5.*)

Comment donc ! L'ORGUEIL est ce qui éloigne de vous ; ce n'est que par une humble piété qu'on s'en approche. C'est là ce qui fait que vous nous purifiez ; et que vous nous guérissez de toutes nos habitudes de péché ; que vous nous pardonnez nos fautes à mesure que nous vous les confessons ; que vous exaucez les gémissements que la pesanteur du joug de l'iniquité nous fait pousser ; que vous brisez les chaînes où nous nous sommes volontairement engagés, pourvu que l'amour d'une fausse liberté ne nous fasse plus, pour ainsi dire, lever les cornes contre vous, et que cette malheureuse avarice à qui vous ne suffisez pas, et qui, pour vouloir tout embrasser, ne manque jamais de tout perdre¹, ne nous fasse point préférer ce qui n'est un bien que pour nous, à ce qui est le bien général de tout le monde ; c'est-à-dire à vous, ô mon Dieu !

¹ Voyez la fin du 41^e chap. du 10^e liv.

 CHAPITRE IX.

Des péchés légers. De certaines actions qui paroissent des péchés, et qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, de quelque nature qu'il soit, et qu'il ne s'agit que de bien connoître ce qu'il ordonne.

17. OUTRE ces deux sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, et les autres à nuire au prochain, il y a, dans ceux mêmes qui s'avancent vers le bien, des péchés légers qu'on ne sauroit s'empêcher de condamner, quand on juge des choses par les règles les plus parfaites*, mais qui marquent pourtant un amendement qu'on ne sauroit aussi s'empêcher de louer, quand on considère les fruits qu'on a sujet d'en attendre, quoiqu'ils ne soient encore pour ainsi dire qu'en herbe. Il y a même de certaines actions qui ont quelque air de ces deux premières sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, et les autres à faire tort au prochain, mais qui ne sont pourtant point des péchés, parce qu'elles ne sont ni contre ce qu'on vous doit, mon Seigneur et mon Dieu, ni contre les lois de la société humaine, comme de faire des amas extraordinaires de choses qui sont nécessaires à la vie, et dont les conjonctures où l'on se trouve demandent qu'on ne demeurera pas dépourvu. Car quoi qu'on ne le fasse que par besoin, ceux qui le voient faire ne sont point assurés qu'il n'y entre un peu d'avarice. Il en est de même de l'exactitude et de l'application avec laquelle ceux qui sont préposés pour châtier les coupables s'acquittent de ce devoir. Car

* Comme de certaines fautes de promptitude ou d'indiscrétion, où l'amour même du bien peut faire tomber quelquefois.

quoiqu'ils ne le fassent qu'avec une autorité légitime, et dans la seule vue d'empêcher le mal, ceux qui les voient faire ne sont point assurés qu'il n'y entre quelque mouvement de colère et de cruauté.

Ainsi ENTRE les actions qui paraissent mauvaises aux hommes, il y en a beaucoup que vous approuvez, et à quoi votre vérité rend témoignage; et entre celles que les hommes approuvent, il y en a beaucoup aussi que vous condamnez, parce que souvent les circonstances du temps, et ce qu'il y a de particulier et de caché dans l'intention, font qu'une action est tout autre chose que ce qu'elle paroît. Mais enfin quoi que vous puissiez ordonner tout d'un coup de moins attendu et de plus extraordinaire¹, qui peut douter qu'il ne fallût le faire sans balancer, quand vous l'auriez défendu auparavant, et qu'il vous plairait de tenir caché pour un temps ce qui vous obligerait de l'ordonner, et même quand il seroit contraire aux lois de quelque société particulière, puisque CE QUI FAIT la justice de quelque société que ce puisse être, c'est uniquement de vous obéir? La question est de savoir que c'est vous qui ordonnez ces choses-là; et heureux ceux qui le savent! Or, tout ce que vous avez fait faire d'extraordinaire à tout ce que vous avez jamais eu de véritables serviteurs, étoit nécessaire pour l'état où les choses étoient alors, ou pour annoncer par des figures les mystères à venir².

¹ Comme quand Dieu ordonna à son peuple d'emporter tout ce qu'il pourroit des richesses des Égyptiens; car ce qui auroit été un crime sans cet ordre exprès de Dieu, devint une action légitime; et tant s'en faut que ce fût un péché aux Israélites que de voler ainsi les Égyptiens, qu'ils eussent péché s'ils eussent manqué de le faire. *S. Aug. cont. Faust.*, l. 22, c. 7.

² Car ces saints personnages prophétisoient par leurs actions, aussi bien que par leurs paroles. *S. Aug. cont. Faust.*, l. 4.

CHAPITRE X.

Les principes des manichéens le firent tomber jusque dans les imaginations les plus extravagantes de ces hérétiques.

18. C'ÉTOIT faute d'être instruit de ce que je viens de dire, que je me moquois de ces saints patriarches et prophètes qui vous ont si fidèlement servi; mais par ces moqueries insensées, je m'en attirois bien d'autres de vous, puisque enfin ces beaux principes, dont je m'étois laissé prévenir, me conduisirent enfin, de degré en degré, jusqu'à cet excès d'extravagance que de croire que, quand on détache une figue de l'arbre qui l'a produite, la mère et la fille pleurent chacune de son côté, et que ce lait que l'une et l'autre jettent en sont les larmes. Que néanmoins si cette figue, qui n'a pu être cueillie que par un attentat dont tout bon manichéen seroit incapable, vient à être mangée par quelqu'un de ceux qu'on appelle *saints* et *élus* parmi eux, les gémissements qu'il pousse dans la prière en feront exhaler des anges, et même des particules du Dieu souverain et véritable, qui seroient toujours demeurées engagées dans ce fruit, si elles n'en avoient été détachées par les dents de cet *élu* et par le dissolvant de son estomac. Ainsi j'étois assez misérable pour croire qu'il falloit avoir plus de pitié des fruits de la terre, que des hommes pour qui ils sont faits. Car quelque faim que pût avoir un homme qui n'eût pas été manichéen, j'aurois cru que c'eût été condamner cette pauvre figue au dernier supplice, que de la lui donner à manger.

CHAPITRE XI.

Douleur de sainte Monique de voir son fils manichéen. Combien elle répandoit de larmes pour lui. Songe prophétique par où Dieu la consola.

19. VOILA dans quel abîme de ténèbres j'étois plongé; mais vous avez enfin étendu du haut du Ciel votre main favorable pour m'en retirer, touché des larmes que ma mère, votre fidèle servante, ne cessait point de répandre pour moi. Car comme elle me voyait mort, parce qu'elle regardait les choses des yeux de la foi, et qu'elle en jugeait par la lumière intérieure de l'esprit que vous lui aviez communiqué, elle me pleurait bien plus amèrement que les autres mères ne pleurent leurs enfants quand elles les voient porter en terre. Mais vous l'exauciez, Seigneur, vous l'exauciez; vous aviez égard à ses larmes, qui coulaient en si grande abondance, et dont elle baignait tous les lieux où elle faisait ses prières.

Ce songe même d'où elle sortit toute consolée, et qui fit qu'elle me permit de demeurer et de manger avec elle, ce qu'elle n'avait point voulu souffrir depuis qu'elle avait su que j'étais engagé dans des erreurs si détestables, et dont elle avait tant d'horreur, ne venait-il pas de vous ! Et voici quel il étoit : elle se vit elle-même sur une longue règle de bois, et auprès d'elle un jeune homme tout brillant de lumière, qui, la voyant plongée dans la douleur, lui demanda, avec un visage gai et souriant, quel étoit donc le sujet de cette douleur et de ces torrents de larmes qu'elle répandait tous les jours. Il le lui demanda de cet air qui fait voir que les questions que l'on fait sont plutôt pour ap-

prendre quelque chose de bon à ceux à qui l'on parle, que pour rien apprendre d'eux ; et elle lui ayant répondu qu'elle pleuroit la perte de mon âme : « Tenez-vous en repos, lui dit-il ; et ne voyez-vous pas que ce fils que vous pleurez est où vous êtes ? » Sur quoi ayant regardé à côté d'elle, elle me vit sur la même règle et où elle étoit. En faut-il davantage pour faire voir que votre oreille n'étoit pas fermée aux gémissements de son cœur, ô mon Dieu ! dont la bonté n'est pas moindre que la puissance, et qui non-seulement avez soin de nous, mais dont l'application est pour chacun en particulier, comme si vous n'en aviez point d'autre à conduire ?

20. N'est-ce pas encore par un effet du soin que vous aviez de l'éclairer et de la consoler intérieurement, que, m'ayant conté ce même songe, et voyant que j'en voulois conclure qu'elle devoit espérer de se voir un jour comme j'étois, plutôt que de me voir comme elle étoit, elle me répondit sans hésiter : « Non, non, cela ne peut-être, et il ne m'a pas dit que j'étois où vous étiez, mais que vous étiez où j'étois. »

Je ne puis me dispenser de reconnoître ici devant vous, Seigneur, ce que j'ai dit plusieurs fois dans d'autres rencontres, et dont je me souviens fort bien : que cette réponse que vous m'avez entendue par la bouche de ma mère, qui, sans balancer un moment sur l'interprétation que je voulois donner à son songe, et qui, toute fausse qu'elle étoit, pouvoit avoir sa vraisemblance, vit tout d'un coup ce qu'il falloit voir, et que je n'aurois pas vu sans elle, me toucha plus que le songe même par où il vous avoit plu de soulager sa douleur, en lui donnant dès-lors des présages d'une joie qu'elle devoit goûter un jour, mais qui étoit encore bien éloignée. Car je demeurai encore bien près de neuf ans dans cet abîme de boue et dans ces ténèbres d'erreur, faisant

souvent des efforts pour en sortir, mais des efforts qui n'aboutissoient qu'à m'y enfoncer encore davantage. Et durant tout ce temps-là, cette veuve telle que vous les aimez, c'est-à-dire pieuse, chaste et tempérante, ne cessoit point de prier et de pleurer pour moi avec une ardeur qui, bien loin de s'être ralentie par l'espérance que vous lui aviez donnée, n'en étoit devenue que plus vive. Mais quoique vous reçussiez favorablement ses prières, vous me laissiez toujours engager de plus en plus dans l'erreur qui m'aveugloit.

CHAPITRE XII.

Entretien de sainte Monique avec un saint évêque. Parole consolante de ce prélat, qui fut reçue d'elle comme une assurance que Dieu lui donnoit de la conversion de son fils.

21. Vous lui donâtes encore une autre assurance que je remarquerai en passant, puisqu'elle me revient dans l'esprit ; car je laisse beaucoup d'autres choses : les unes, parce que je n'en'ai pas la mémoire bien présente, et les autres, parce que l'impatience que j'ai de venir à celles que je me sens le plus pressé de déclarer à la louange de votre saint nom, ne me permet pas de m'y arrêter.

Ce fut par la bouche d'un saint évêque, nourri dans le sein de votre Église, et versé dans vos saintes Écritures. Elle le pressoit un jour de vouloir bien conférer avec moi, pour réfuter mes erreurs, et me faire passer du mensonge à la vérité ; car elle s'adressoit pour cela à tous ceux qu'elle croyoit capables de me rendre cet office. Mais ce bon prélat n'en voulut rien faire, et il fit fort sagement, à ce que j'ai compris depuis. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que votre fils n'est point

» assez docile, et qu'il est trop enflé de ces vaines con-
» noissances qui ont encore pour lui la grâce de la nou-
» veauté ? » Car elle lui avoit appris avec combien de
fierté j'avois insulté à quelques ignorants qui s'étoient
trouvés embarrassés de mes questions. « Laissez-le
» donc, continua ce saint évêque, et contentez-vous de
» prier pour lui. Il se détrompera tout seul par la lec-
» ture des livres mêmes de ces gens-là, et il ne lui faut
» autre chose pour voir combien leurs erreurs sont
» impies et détestables. » Il lui conta tout de suite
qu'ayant lui-même été mis entre les mains de ces héré-
tiques, par sa mère qu'ils avoient séduite, il avoit
non-seulement lu, mais transcrit la plus grande partie
de leurs livres ; et que, sans que personne ne fût en-
tré en dispute avec lui, et se fût mis en devoir de lui
ouvrir les yeux, il avoit reconnu de lui-même com-
bien cette secte étoit détestable, et s'en étoit retiré. Ma
mère ne se rendoit pas pour cela, et ne cessoit point de
le conjurer, avec beaucoup de larmes, qu'il voulût bien
me voir, et entrer en matière avec moi. Mais lui, comme
lassé de ces instances : « Allez, lui dit-il, vous n'avez
» qu'à continuer ; il n'est pas possible qu'une mère qui
» demande avec tant de larmes le salut de son fils, ait
» jamais la douleur de le voir périr ; » ce qu'elle reçut,
à ce qu'elle m'a dit plusieurs fois depuis, comme une
voix qu'elle auroit entendue du Ciel.

LIVRE IV.

IL déplore l'aveuglement qui l'avoit tenu neuf ans entiers dans les erreurs des manichéens, et qui les lui avoit même fait inspirer à d'autres; la vanité qui l'avoit porté à disputer le prix de la poésie, et l'entêtement qu'il avoit eu pour l'astrologie judiciaire. Ensuite il parle de l'amitié qu'il fit avec un jeune homme de son âge, dans le temps qu'il commençoit d'enseigner la rhétorique à Thagaste, et de la douleur qu'il eut lorsque Dieu le lui enleva; ce qui lui donne lieu de dire les plus belles choses du monde sur la manière dont on doit aimer ses amis, et sur le néant de toutes les choses qui passent. Il touche quelque chose de son ouvrage *De la beauté et de la convenance*, qu'il avoit fait à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, et de l'ouverture qu'il avoit naturellement pour les sciences.

CHAPITRE PREMIER.

Ses égarements continuent : il entraîne même les autres dans l'erreur ; et sa vanité va jusqu'à lui faire disputer le prix de la poésie. Ce que les principes des manichéens lui faisoient faire pour expier ses péchés. Il confesse toutes ses misères, d'autant plus volontiers qu'elles font mieux voir ce qu'il devoit à la miséricorde de Dieu, qui l'en avoit tiré.

1. J'ÉTOIS alors dans la dix-neuvième année de mon âge, et durant les neuf qui se passèrent depuis celle-là jusqu'à la vingt-huitième, je ne fis autre chose que me livrer à l'erreur, et en infecter les autres, trompeur et trompé par les illusions d'une infinité de passions. Je trompois donc, et publiquement, en faisant des leçons de ces vaines connoissances à quoi l'on a donné le nom de *belles-lettres*, et en secret, par des dogmes empoisonnés qui se couvroient d'un faux nom de religion, domné dans l'un par l'orgueil, dans l'autre par la su-

perstition, et dans tous les deux par le mensonge et la vanité.

Je cherchois les fumées d'une gloire populaire, jusqu'à disputer le prix de la poésie, et à me repaître de quelque chose d'aussi vain que les acclamations de théâtre qu'il attire à celui qui le remporte, et le fragile éclat d'une couronne qui se flétrit du matin au soir^{*}; et courais toujours avec la même ardeur après les folies des spectacles et les plaisirs emportés de l'impudicité. Il est vrai que je cherchois aussi à me purifier de ces souillures; mais tout ce que je savais faire pour cela, c'étoit d'apporter des fruits à manger à ceux qu'on appeloit saints et élus parmi les manichéens, afin que, dans le laboratoire de leur estomac, ils en tirassent des anges et des dieux par qui je pusse être délivré de mes péchés. Voilà à quoi je passois ma vie avec quelques-uns de mes amis abusés comme moi, et qui l'étoient même par moi.

Que ces sages que vous n'avez pas encore mis sous vos pieds en abattant leur orgueil par une humilité salutaire, se moquent de moi tant qu'il leur plaira; cela ne m'empêchera pas de confesser à la gloire de votre saint nom ma honte et ma turpitude. Permettez-moi donc, ô mon Dieu! et faites-moi la grâce de parcourir et de retrouver dans le fond de ma mémoire tous mes égarements passés, et de vous offrir un sacrifice de louanges, en actions de grâces de la miséricorde que vous m'avez faite de m'en retirer. Car, quand on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice? et peut-on jamais être bien, que lorsqu'on se tient attaché à vous, pour sucer, comme un enfant collé aux mamelles de sa nourrice, ce lait dont vous nourrissez ceux qui sont

^{*} On mettoit une couronne de fleurs sur la tête de celui qui avoit remporté le prix de la poésie.

encore enfants dans la vie de la grâce; ou pour se soutenir par une autre sorte de nourriture incorruptible que vous donnez à ceux qui sont plus avancés, et qui n'est autre chose que vous-même? et un homme, quel qu'il soit, qu'est-il autre chose qu'un homme? Que les forts et les riches se moquent donc de moi, si bon leur semble; pour moi, qui sens ma misère et mon indigence, je m'en tiendrai à publier vos grandeurs et vos miséricordes.

CHAPITRE II.

Il commence d'enseigner la rhétorique. Avec combien d'exactitude et de pureté d'intention il s'acquittoit de cet emploi. Son commerce avec une femme qu'il entretenoit, et à laquelle il ardoit fidélité comme si c'eût été une femme légitime. Dans quel esprit il rejeta les offres d'un certain devin qui se faisoit fort de lui faire remporter le prix de la poésie. Combien il avoit de fausses idées sur la nature de Dieu.

2. J'ENSEIGNOIS la rhétorique dans ce temps-là, et, maltrisé par ma cupidité, je faisois trafic de cette éloquence qui se vante de savoir maltriser les cœurs. Vous savez, Seigneur, qu'au moins j'avois cela de bon, que j'étois bien aise de n'avoir que des écoliers sages et réglés, c'est-à-dire de ceux qui passent pour tels aux yeux des hommes; et que si je leur enseignois les adresses de l'éloquence, c'étoit avec une intention droite, et dans la vue que, s'ils les employoient quelque jour pour sauver la vie à des coupables, au moins ils ne s'en servissent jamais pour faire périr des innocents. Comme dans les voies pleines de pièges où je marchois, et au travers de l'épaisse fumée qui exhaloit de mes crimes et de mes deregiemens, vous me suiviez toujours des yeux, quoique de loin, vous

voyiez donc au moins quelques étincelles de droiture dans la fidélité avec laquelle j'enseignois ces enfants, quoique nous n'aimassions et ne recherchassions, ni eux ni moi, que la vanité et le mensonge.

J'avois une femme dans tout ce temps-là, et quoique ce ne fût qu'une concubine dont l'ardeur folle et emportée de mon impudicité avoit eu soin de se pourvoir, je n'en voyois point d'autre, et je lui gardois fidélité. Mais je ne laissois pas d'éprouver et de sentir dans ce malheureux commerce, combien il y a de différence entre l'amour conjugal, qui a pour but de mettre des enfants au monde, et un amour de débauche et d'impudicité, d'où l'on craint d'en voir naître; quoique quand il en vient on ne puisse s'empêcher de les aimer.

3. Je me souviens que dans ce même temps, ayant voulu disputer le prix de la poésie, qui se donne en plein théâtre à celui qui a le mieux fait, un certain homme qui faisoit le métier de devin, me fit demander ce que je voulois lui donner, et qu'il me feroit remporter le prix. Je savois que c'est en sacrifiant de certains animaux aux démons, que ces gens-là prétendent arriver à leur but, et que c'étoit par-là que celui-ci se faisoit fort de me les rendre favorables; et comme j'avois en horreur ces mystères d'abomination, je lui fis dire que quand la couronne à quoi j'aspirois seroit toute d'or, et qu'elle devroit être immortelle¹, je ne consentirois pas que, pour me la procurer, on fit mourir une mouche.

Cependant, ô Dieu de mon cœur! ce ne fut point par aucun mouvement de cet amour chaste qu'on doit avoir pour vous, que je rejetai cette damnable proposition, puisque je ne savois pas même ce que c'étoit

¹ Parce que les manichéens étoient persuadés qu'on ne pouvoit sans crime ôter la vie à aucune sorte d'animaux.

que vous aimer, et que j'étois si éloigné de vous connoître, que je ne pouvois vous concevoir que comme une certaine lumière fort pure et fort subtile, mais toujours corporelle¹; car UNE AME n'est-elle pas impure et adultère, quand, au lieu de vous adresser ses soupirs, elle les adresse à de tels fantômes? n'est-ce pas là mettre son espérance dans la fausseté, et *devenir la pâture des vents*, pour user des termes d'un de vos prophètes? (*Osee. 12. 11.*) Ainsi en même temps que je ne voulois pas qu'on sacrifiât aux démons pour moi, je m'y sacrifiois moi-même par les superstitions où j'étois. Car ce que ce prophète appelle *devenir la pâture des vents*, n'est-ce pas devenir la pâture des démons, qui se repaissent de nos égarements, et qui s'en font un plaisir et un jouet?

CHAPITRE III.

Sen enlèvement pour l'astrologie judiciaire. Combien elle est contraire aux principes de l'Evangile. Ce que Vinditien et Nebride lui disoient pour le retirer de cette vaine curiosité.

4. POUR ces autres imposteurs à qui l'on donne le nom d'astrologues, comme ils ne se servent point de sacrifices, et que leurs prédictions ne sont point fondées sur le culte des démons, je ne cessois de les consulter. Cependant la véritable piété chrétienne les condamne et les rejette aussi-bien que les autres, et avec grande raison, puisqu'au lieu qu'elle nous oblige, ô mon Dieu! de vous confesser nos fautes, et de vous dire avec le prophète : *Ayez pitié de moi, Seigneur, et guérissez mon âme devenue malaïe par le péché qu'elle a*

¹ C'étoit l'idée que les manichéens avoient de Dieu.

commis contre vous (Ps. 50. 3), et qu'elle veut que, bien loin d'abuser de la bonté avec laquelle vous nous pardonnez, nous nous souvenions de cet avis du Sauveur à l'aveugle-né : *Vous voilà guéri, prenez garde à ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* (Joan. 5. 14), ces gens-la renversent une si sainte doctrine. Car n'est-ce pas la renverser, que de nous venir dire comme ils font : « Il y a dans le Ciel une » cause qui, par une force inévitable, vous jette dans » le péché; c'est Vénus, Mars ou Saturne, qui vous » ont fait faire une telle action ? » Et n'est-il pas clair que cela ne va pas à moins qu'à disculper l'homme, qui n'est que chair et sang, corruption et pourriture, et à flatter son orgueil d'une fausse innocence, en rejetant tout le mal qu'il fait sur le Créateur et le modérateur du ciel et des astres, c'est-à-dire sur vous, ô mon Dieu ! source de toute justice et de cette douceur céleste, que nous trouvons dans le bien, qui rendez à chacun selon ses œuvres¹, mais qui ne rejetez pas un cœur contrit et humilié ! (Ps. 50. 19.)

B. Vous ne m'abandonnâtes pas dans ce besoin, ô mon Dieu ! et vous vous servîtes, pour me détromper, d'un célèbre vieillard que je voyois fort souvent en ce temps-là. C'étoit un homme de très bon esprit, grand médecin, très distingué dans cet art, et dont la main avoit mis sur ma tête malade de l'amour de la fausse gloire, la couronne que j'avois remportée dans cette dispute de la poésie où j'étois entré : ce qu'il avoit fait en qualité de proconsul, et non pas de médecin. Ce ne fut pas non plus en qualité de médecin, qu'il contribua à me tirer de l'état où j'étois (Jac. 4. 6) ; cela n'appartenoit qu'à vous, ô mon Dieu ! qui n'êtes pas moins

¹ D'où il s'ensuit que chacun est donc coupable du mal qu'il fait.

fidèle à faire grâce aux humbles, que ferme à résister aux orgueilleux (Petr. 5. 5) ; et ce fut vous, en effet, qui commençâtes d'appliquer des remèdes à mon âme, par le moyen de ce bon vieillard.

Comme je le voyois donc fort familièrement, et que j'étois presque toujours avec lui, ne pouvant me lasser de l'entendre parler, parce qu'encore qu'il ne parlât pas le plus poliment du monde, c'étoit toujours d'une manière vive et sentencieuse qui faisoit beaucoup de plaisir, il s'aperçut bientôt, par les entretiens que nous avions ensemble, que j'étois fort attaché aux livres des tireurs d'horoscope ; et il me conseilla, avec toute la bonté que j'aurois pu attendre d'un père, de quitter tout cela, et de ne pas consumer à des choses si vaines le travail et l'application dont j'avois besoin pour des études utiles et solides ; il me dit même qu'étant jeune, il s'étoit appliqué à l'astrologie ; dans le dessein d'en faire profession, et de s'en servir pour gagner du bien ; et que, puisqu'il étoit venu à bout d'entendre Hippocrate quand il l'avoit étudié depuis, je pouvois bien croire que les mystères de l'astrologie ne s'étoient pas trouvés au-dessus de sa portée ; et qu'en effet, il n'y avoit renoncé pour s'appliquer à la médecine que parce qu'il en avoit reconnu la fausseté, et qu'il n'étoit pas d'un honnête homme de faire métier de tromper.

Et vous ne devez pas faire difficulté, ajoutoit-il, d'en croire un homme qui, faisant son compte de subsister par cette vaine science, l'avoit apprise le plus à fond qu'il lui avoit été possible ; au lieu que, comme vous avez déjà la rhétorique pour gagner du bien, c'est sans besoin, et par pure curiosité, que vous vous appliquez à l'astrologie.

Je lui demandai sur cela comment il se pouvoit donc faire que ceux qui en uroient des prédictions se rencontrassent si souvent ; et il me répondit, selon ses

idées, que cela venoit du hasard, qui pouvoit beaucoup dans les choses de la nature. « Car, me disoit-il, si dans cette autre sorte de divination, où, pour s'éclaircir sur quelque chose, l'on se sert du livre de quelque poète ouvert au hasard, on rencontre souvent des vers qui cadrent merveilleusement bien à l'affaire dont il s'agit, quoique le poète n'eût eu rien moins que cela dans l'esprit quand il écrivoit, il peut bien arriver, par quelque secret instinct, et par de certains mouvements de l'âme, qui sont inconnus à l'astrologue même, que ses réponses s'accordent avec les aventures de celui qui le consulte. Ainsi quand les astrologues se rencontrent, c'est par hasard, et point du tout par science. »

6. Voilà ce que vous me fîtes entendre par le ministère de ce bon vieillard ; et qui, s'étant imprimé dans ma mémoire, me mit sur les voies pour aller plus avant dans la suite. Car alors ni lui ni mon cher ami Nebride, qui étoit un des meilleurs hommes du monde, fort sage quoique jeune, et fort en garde contre la fausseté, et qui se moquoit de toutes ces vaines prédictions, ne purent jamais me persuader de les rejeter, parce que je déférois bien davantage à l'autorité de ceux qui en ont écrit, qu'à tout ce que ces deux hommes me pouvoient dire, que je n'avois encore rien trouvé qui eût le degré de clarté qu'il me falloit pour être convaincu à n'en pouvoir plus douter, que quand les astrologues répondoient juste à ceux qui les consultaient, c'étoit par hasard, et non pas par science, ni par aucune connoissance qu'ils pussent tirer de l'inspection des astres.

CHAPITRE IV.

Il fait la plus grande amitié du monde avec un jeune homme de son âge, et lui inspire ses erreurs. Dieu le lui enlève bientôt après. Merveilleux changement que fit le baptême dans le cœur de ce jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna. Dans quel excès de douleur la mort de cet ami jeta saint Augustin.

7. ENVIRON le même temps, comme je commençois d'enseigner dans le lieu de ma naissance (Thagaste), je fis amitié avec un jeune homme avec qui je me trouvai dans une conformité d'inclinations et de sentiments, qui me le fit aimer au-delà de tout ce qu'on peut dire. Nous étions tous deux du même âge, et dans la fleur de nos ans; nous nous étions connus dès notre première enfance; nous nous étions vus croître l'un l'autre; nous avions été à l'école ensemble, et nous avions joué ensemble. Mais ce qu'il y avoit alors d'amitié entre nous n'approchoit pas de celle qu'il y eut depuis, si toutefois celle-ci même se peut appeler amitié; car il n'y a de vraie amitié que celle que vous formez entre ceux qui vous aiment, et qui sont unis par le lien de cette charité que répand dans nos cœurs le Saint-Esprit qui nous est donné. (*Rom. 5. 5.*) Cependant celle qui étoit entre ce jeune homme et moi m'étoit d'une douceur incroyable. Elle étoit fondée, comme j'ai déjà dit, sur une parfaite conformité d'inclinations et de sentiments: car il me déféroit tellement sur toutes choses, que, de la sainte doctrine où il avoit été nourri dès son enfance, mais dont il n'étoit néanmoins que médiocrement instruit, je l'avois jeté dans ces chimères et ces superstitions pernicieuses dont ma mère étoit si affligée de me voir prévenu, et qui lui faisoient verser tant de

larmes. Nous nous convenions donc en tout, jusque dans l'erreur; et cette parfaite union de nos cœurs faisoit que je ne pouvois vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois et le Dieu des vengeances et le père des miséricordes, vous nous seriez de près, comme un maître qui poursuit ses esclaves fugitifs (II. Cor. 1. 3), et à peine avois-je joui un an des douceurs de cette amitié qui faisoit alors le plus grand plaisir de ma vie, que, par un de ces coups merveilleux par où vous savez nous faire retourner à vous quand il vous plaît, vous enlevâtes du monde celui que j'aimois.

8. Qui pourroit jamais faire le dénombrement de vos bontés, quand chacun se réduiroit à celles qui ne regardent que lui? Quel coup de sagesse et de providence, ô mon Dieu! que celui que vous fîtes dans cette rencontre! et combien l'abîme de vos jugemens est-il impénétrable à toutes les pensées des hommes! Ce jeune homme, ayant été surpris d'une grosse fièvre, tomba tout à coup dans une sueur que l'on crut être celle de la mort, et où il demeura long-temps sans connoissance. Comme on n'en espéroit plus rien, on le baptisa dans cet état, sans qu'il s'en aperçût; et je ne m'en mettois point en peine, persuadé que ce qui se passoit sur son corps sans qu'il en sût rien, ne prévaudroit pas sur ce que je lui avois inspiré. Mais il s'en falloit bien que les choses fussent comme je pensois.

Je n'attendois que de le voir en état de lui pouvoir parler de ce qui s'étoit passé, car je ne parlois d'auprès de lui, et l'attachement que nous avions l'un pour l'autre ne me permettoit pas de le quitter un seul moment. Je ne le vis donc pas plus tôt revenu de l'extrémité où il avoit été, et en voie de guérison, que je voulus railler avec lui de ce baptême qu'on lui avoit donné dans le temps qu'il étoit sans connoissance, et qu'on lui avoit

dit depuis qu'il avoit reçu, ne doutant point qu'il n'entrât dans la raillerie. Mais il eut horreur de moi, comme si j'eusse été son plus grand ennemi; et avec une fermeté qui me surprit d'autant plus que je m'y attendois moins, il me déclara que, si je voulois être de ses amis, je me gardasse bien de lui tenir de pareils discours. Je fus bien étonné de l'entendre parler de la sorte, mais je retins tous mes mouvements; et j'attendois que sa santé fût rétablie, et que je lui visse assez de force pour discuter avec lui tout ce qui me passois par l'esprit, lorsque vous le dérobatés, Seigneur, à mes séductions et à mes folies, et que, par un coup qui devoit faire un jour toute ma consolation, vous le mites en sûreté dans votre sein; car peu de jours après, et moi étant absent, il retomba dans une fièvre qui l'emporta.

9. La douleur de cette perte fit une si étrange impression sur moi, qu'il n'y avoit plus que trouble et obscurité dans mon cœur. Je ne voyois de toutes parts que l'image de la mort; mon pays me devint un exil; il n'y avoit plus rien que d'insupportable pour moi dans ma propre maison; et tout ce qui m'étoit doux quand je pouvois le partager avec celui que j'avois tant aimé, me devint un supplice, ne l'ayant plus. Mes yeux le cherchoient partout, et ne le trouvoient nulle part; tout ce que je voyois m'étoit en horreur, parce que je ne l'y voyois point; et qu'au lieu que quelque part que je fusse sans lui quand il vivoit, tout me disoit : le voici, vous l'allez voir tout à l'heure, rien ne me le disoit plus. Je ne me connoissois plus moi-même; et mon âme, à qui je demandois sans cesse : Pourquoi êtes-vous triste à ce point-là, et pourquoi me troublez-vous de la sorte? ne trouvoit rien à me répondre; et quand je lui disois qu'elle se confiât en Dieu, et qu'elle s'appuyât sur lui, elle n'en vouloit rien faire, et sa désobéissance étoit bien fondée, puisque ce fantôme de divinité, en

quoi je voulois qu'elle mit son espérance, étoit quelque chose de bien moins réel et de moins bon que cet ami que je venois de perdre. Je ne trouvois donc de douceur que dans mes larmes : c'étoit de quoi je faisois mes délices, et elles m'étoient, depuis la mort de mon ami, ce qu'il m'étoit pendant qu'il vivoit.

.....

CHAPITRE V.

D'où vient que les larmes sont de quelque consolation aux personnes affligées.

10. Tout cela est passé présentement, Seigneur, et le temps a fermé ma plaie. Mais d'où vient que les misérables trouvent quelque sorte de douceur et de soulagement dans leurs larmes ? Pourrois-je l'apprendre de vous, qui êtes la vérité, et mettre l'oreille de mon cœur assez près de votre bouche, pour entendre de vous quelque réponse sur ce sujet ? Je sais qu'encore que vous soyez présent à tout, vous êtes infiniment éloigné de nos misères ; et qu'au lieu que nous sommes ballottés par les divers accidents de la vie, vous demeurez stable en vous-même, sans jamais éprouver aucune sorte de changement. Mais je sais aussi que dans nos maux nous n'avons point d'autre ressource que de vous adresser nos larmes et nos soupirs.

Ce qui fait donc que, dans les amertumes de la vie, nous trouvons quelque douceur à nous plaindre, à gémir, à pleurer et à soupirer, ne seroit-ce point quelque espérance secrète que vous nous exaucerez ? Cela est vrai des larmes que nous versons dans la prière, puisqu'elles ont un but à quoi nous désirons d'arriver ; mais non pas de celles que fait répandre une douleur comme celle où j'étois d'avoir perdu mon ami. Car je n'espérois

pas de le voir revivre ; je ne vous le redemandois point par mes larmes ; et elles n'avoient point d'autre cause que ma douleur et la misère où m'avoit réduit la perte de ce qui avoit fait toute ma joie. N'est-ce donc point que les larmes nous plaisent par leur amertume même, lorsque quelque perte, comme celle que j'avois faite, nous a mis au point de n'avoir que du dégoût et de l'horreur pour les choses mêmes qui nous faisoient le plus de plaisir ?

CHAPITRE VI.

En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de son ami.

11. *MAIS à quoi bon ce que je viens de dire ? car il ne s'agit pas présentement de vous faire des questions, mais de vous confesser mes misères. J'étois misérable ; et on L'EST dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent. Aussi est-on déchiré lorsqu'on vient à les perdre ; et c'est alors que cette misère se fait sentir, quoiqu'on ne s'en aperçût point auparavant. Voilà l'état où j'étois alors ; je pleurois amèrement, ne trouvant de douceur et de repos que dans l'amertume de mes larmes ; et la douleur de la perte de mon ami rendoit ma vie malheureuse, quoiqu'elle me fût pourtant encore plus chère que lui. Car j'aurois été bien aise de la changer pour une plus heureuse ; mais quelque fâché que je fusse d'avoir perdu mon ami, j'aurois encore été plus fâché de perdre la vie. Je ne sais même si, dans le temps qu'il vivoit, j'aurois voulu mourir pour le garantir de la mort ; et si j'aurois été pour lui comme Oreste étoit pour Pylade, et Pylade pour Oreste. Car l'histoire, ou la fable, dit qu'ils s'aimoient*

Jusqu'au point de souhaiter de mourir l'un pour l'autre, ou tous deux ensemble, parce que de vivre l'un sans l'autre c'étoit pour eux quelque chose de pire que la mort.

Il se forma en moi un sentiment bien contraire à celui-là ; car d'un côté la vie m'étoit ennuyeuse ; mais en même temps , j'aurois fort appréhendé de mourir ; et cela venoit peut-être de ce que plus mon ami m'avoit été cher , plus j'avois de haine et d'horreur pour la mort qui me l'avoit enlevé. Je croyois même qu'ayant pu francher les jours de celui-là , elle alloit bientôt emporter tout le reste des hommes. Voilà en quelle situation j'étois alors , et je m'en souviens fort bien ; voilà quel étoit le fond de mon cœur , et vous voyez que j'en ai la mémoire encore toute fraîche , vous qui voyez tout ce qui passe en nous , ô mon Dieu , mon unique espérance , qui purifiez mon cœur de la souillure de ces sortes d'amitiés emportées , qui tenez mes yeux attachés à vous , et qui m'empêchez de tomber dans les pièges qui m'environnent.

Je trouvois étrange qu'il y eût encore des hommes vivans sur la terre , après que celui que j'avois aimé , comme s'il n'eût jamais dû mourir , m'avoit été enlevé ; et comme j'étois un autre lui-même , il me paroissoit encore plus étrange que je pusse vivre après sa mort.

Celui qui , en parlant de son ami , l'appeloit *la moitié de son âme* , exprimoit admirablement bien ce que fait l'amitié. Car pendant que mon ami vivoit , il me sembloit que son âme et la mienne n'en étoient qu'une en deux corps différens. Aussi depuis qu'il n'étoit plus , la vie m'étoit en horreur , parce que je ne pouvois m'accoutumer à ne vivre que par une moitié de moi-même , et peut-être aussi que ce qui faisoit que je ne voulois point mourir , c'est que je craignois que celui

que j'avois si chèrement aimé, n'achevât de perdre cette moitié de vie que je trouvois qu'il avoit encore en moi ¹.

CHAPITRE VII.

Qu'il étoit incapable de se tourner vers Dieu dans sa douleur ; qu'il l'auroit même fait inutilement ; et pourquoi.

12. QUELLE folie de ne savoir pas se borner à n'aimer les hommes que comme on doit aimer ce qui est sujet à mourir ; de porter si impatiemment ce qui est une suite nécessaire de l'état où nous sommes dans cette vie ? c'est ce qui m'avoit fait tomber dans l'état où j'étois alors. Il n'y avoit pour moi que trouble et agitation ; je pleurois et soupirois sans cesse, ne pouvant trouver aucune sorte de repos, et ne sachant de quel côté me tourner. Mon cœur tout déchiré, et pour ainsi dire tout ensanglanté, ne pouvoit plus durer en moi, et je ne savois plus qu'en faire. Il n'étoit plus touché ni de l'ombre et de la fraîcheur des bois, ni des jeux, ni de la musique, ni des parfums, ni de la bonne chère, ni de ce que le commerce de l'amour a de plus capable de faire impression sur les sens ; ni des livres, ni des vers : tout lui étoit devenu insupportable, jusqu'à la lumière même ; enfin tout ce qui n'étoit point celui que j'avois perdu, m'étoit en horreur, hors les soupirs et les larmes. J'y trouvois quelque sorte de repos ; mais dès que quelque chose m'empêchoit de m'y abandonner, je me sentois accablé du poids de ma douleur.

¹ Saint Augustin, dans le sixième chapitre du second livre de la revue qu'il a faite de ses ouvrages, désapprouve ce qu'il dit ici, et le traite de *déclamation frivole*, qui n'auroit pas dû trouver place dans un ouvrage aussi sérieux que celui de ses Confessions.

Il n'y avoit que vous , ô mon Dieu ! qui pussiez me soulager et me guérir ; mais je ne voulois point me tourner vers vous. J'en étois même incapable ; et d'autant plus qu'il n'y avoit rien d'arrêté ni de solide dans l'idée que j'avois de vous. Car ce que je me représentois quand je voulois penser à vous , n'étoit rien moins que vous. Et ce que je prenois pour mon Dieu n'étoit qu'un vain fantôme de mon imagination abusée. Ainsi quand mon âme se jetoit entre les bras de ce dieu imaginaire, pensant y trouver quelque repos, elle se trouvoit sans soutien, et retomboit sur moi-même, qui n'étois plus pour elle qu'une demeure insupportable, dont elle ne pouvoit ni s'accommoder ni se tirer. Car où est-ce que mon cœur auroit pu se retirer hors de lui-même ? Comment faire pour m'éloigner de moi-même ? et quelque part que je me tournasse, ne m'y portois-je pas toujours ? Mais ne pouvant sortir de moi-même, je sortois au moins du lieu de ma naissance ; et comme mes yeux cherchoient un peu moins mon ami dans les lieux où je n'avois pas accoutumé de le voir, je quittai Thagaste, et m'en allai à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Le temps, le changement de lieu et la douceur qu'il trouvoit dans le commerce de ses autres amis, dissipent peu à peu sa douleur. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

13. LE temps fait son effet ; il agit insensiblement sur nous , et, par les divers objets qu'il présente à nos sens, il fait dans nos esprits des changements qui surprennent. Ainsi à mesure que les jours, se succédant les uns aux autres, me ramenoient d'autres idées, et réveilloient le souvenir et le sentiment des choses qui m'avoient fait

plaisir autrefois, je revenois peu à peu, et ma douleur cédoit à d'autres choses, qui n'étoient pas, à la vérité, de nouvelles douleurs, mais qui en étoient des semences. Car-pourquoi avois-je été si touché de la mort de mon ami, sinon parce que c'est s'appuyer sur un sable mouvant, que d'aimer un homme mortel, comme s'il ne devoit jamais mourir ?

Ce qui contribua le plus à me remettre et à me consoler, ce fut la douceur que je trouvois dans le commerce de quelques autres de mes amis, qui convenoient avec moi dans l'amour de ce que j'aimois au lieu de vous. Ce n'étoit qu'un chaos et un labyrinthe d'erreurs et de faussetés, d'autant plus capables de corrompre nos âmes, que nous nous en entretenions avec plus d'ardeur : car je ne voulois parler d'autres choses, quoique ce dieu chimérique ne me fût d'aucun secours lorsqu'il m'arrivoit de perdre quelques-uns de mes amis.

Mais cette conformité d'erreur n'étoit pas la seule chose qui me faisoit trouver de la douceur dans le commerce de mes amis ; c'étoient toutes les autres choses en quoi consiste le plaisir de l'amitié, comme de s'entretenir, de rire et de badiner ensemble, de se rendre réciproquement des témoignages d'affection, de lire ensemble quelques livres agréables, de combattre quelquefois les sentiments les uns des autres, mais sans aigreur, et comme l'on combat les siens propres, et de relever, par le sel de ces sortes de contradictions peu fréquentes, le plaisir de convenir sur mille autres choses, d'apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres, de se plaindre de l'absence de ceux qu'on ne voit point, et de goûter la joie de voir arriver ceux que l'on attendoit. Car de toutes ces démonstrations d'amitié que le cœur exprime par la bouche, par les yeux et par mille autres sortes de signes qui font

plaisir, il se fait comme un feu qui fond en une les âmes de plusieurs personnes qui s'aiment.

CHAPITRE IX.

Comment il faut aimer ses amis, et par où on peut s'assurer de ne les point perdre. Qu'il n'y a que Dieu que nous ne saurions perdre malgré nous.

14. VOILA ce que nous aimons dans nos amis, et qu'il est si naturel d'aimer, que nous nous sentons coupables dès que nous sommes sans amour pour ceux qui nous aiment, et qui ne demandent de nous que des marques de bienveillance. Et de là viennent aussi ces larmes si amères, ces douleurs si vives et ces tristesses si profondes, quand nous venons à perdre quelques-uns de nos amis. De là vient qu'au lieu des douceurs que son amitié nous faisoit goûter, notre cœur demeure abîmé dans l'amertume, et que la mort de ceux qui s'en vont fait que la vie de ceux qui demeurent n'est plus qu'une mort.

HEUREUX qui vous aime, ô mon Dieu ! et qui aime ses amis en vous, et ses ennemis pour l'amour de vous. Car ON EST sûr de ne perdre aucun de ceux qu'on aime, quand on ne les aime qu'en celui qu'on ne sauroit perdre. Et qui est celui-là, sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui ne les remplit que parce qu'il les a faits¹, et que c'est en les remplissant qu'il les a faits ! ON NE vous perd, Seigneur, que lorsqu'on vous abandonne ; et où PEUT aller celui qui vous abandonne ? Où va-t-il, sinon de vous, favorable et bienfaisant, à

¹ Contre les manichéens, qui croyoient qu'il y avoit dans l'univers bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu, quoique sa substance s'étendit jusque dans celles-là même.

vous-même irrité et armé des foudres de votre colère ! Car où peut-il se mettre à couvert des peines que lui fait sentir votre loi éternelle, c'est-à-dire votre vérité, qui n'est autre que vous-même ?

CHAPITRE X.

Peinture admirable du néant et de la vanité de tout ce qui est sujet au temps. Quel usage il faut en faire ; et quelle est la véritable cause de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons.

15. *DIEU des vertus, tournez-vous vers nous ; montrez-nous la lumière de votre visage ; et ce sera alors que nous serons heureux.* Car DE QUELQUE CÔTÉ que le cœur de l'homme se tourne, à moins que ce ne soit vers vous, il ne trouve que douleur et angoisses, quelque beauté qu'il y ait dans les choses qu'il cherche hors de vous et de lui-même, parce que LA NATURE de toutes ces choses qui ne sont que l'ouvrage de vos mains, et qui ne seroient point, si vous ne leur aviez donné l'être¹, est de naître et de mourir. En naissant elles commencent d'être, et arrivent, par un certain progrès, au point de perfection qui leur convient ; après quoi on les voit défaillir et mourir. C'est une loi générale ; et de toutes les choses du monde, il n'y en a aucune qui en soit exceptée. Ainsi LA VITESSE même avec laquelle on les voit, dès qu'elles sont nées, s'avancer vers la perfection de leur être, ne fait que les avancer vers le néant. Telle est la nature de ces choses-là, et vous ne leur avez rien donné de plus. Aussi ne sont-elles que des parties d'un tout où elles n'entrent pas toutes à la fois, mais tour à tour, à mesure que les unes s'en

¹ Coup en passant aux manichéens.

vont et que les autres leur succèdent , de la même manière, à peu près , que les paroles dont nos discours sont composés : car ils n'ont leur intégrité que par le moyen de cette succession de mots, qui fait que, dès que l'un a fait son office, il cesse pour faire place à celui qui le doit suivre.

SI MON ÂME use de ces choses passagères, que ce ne soit donc que pour vous en louer, ô mon Dieu, créateur de toutes choses ; mais que ce qu'elles ont d'agréable aux sens ne fasse pas qu'elle les aime et qu'elle s'y prenne. Car, comme elles ne font que passer et courir vers le néant, elles laissent dans l'âme des regrets qui la déchirent, parce qu'elle voudroit pouvoir se reposer dans ce qu'elle aime, et y trouver de la stabilité : et toutes ces choses-là n'en ont point. Elles échappent à tout moment, et s'écoulent avec une rapidité que nos sens ne sont pas capables de suivre, et qui les leur dérobe dans le temps même qu'ils en jouissent. Car nos sens sont grossiers et pesants, parce que ce ne sont que des sens corporels et matériels, et que telle est leur nature. Ils ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils sont destinés ; mais ils n'en ont pas assez pour saisir et pour arrêter des choses qui coulent avec tant de vitesse, depuis le point qui leur a été assigné pour commencer d'être, jusqu'à celui qui doit terminer leur durée : car votre parole éternelle a dit à chacune, en les créant : *Vous commencerez là, et vous n'irez que jusque-là.*

CHAPITRE XI.

Il s'excite par les plus belles réflexions du monde à mépriser tout ce qui se passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

16. NE te laisse donc pas aller, ô mon âme ! à ce qui n'est que vanité et instabilité ; et PRENDS GARDE que le bruit que fait au-dedans de toi une foule de vains desirs et de vaines affections, ne t'empêche d'entendre le Verbe même de Dieu, qui te rappelle à lui, et qui t'apprend que le repos solide et inaltérable n'est que dans l'amour de ce qu'on ne sauroit perdre, à moins qu'on ne cesse de l'aimer. Pour toutes les choses du monde, elles ne font que passer et se succéder les unes aux autres ; et ce n'est que par cette vicissitude continuelle que se trouve complet le tout que composent ces choses du bas étage. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : c'est donc là qu'il te faut te fixer et t'établir enfin, après tant d'expériences si capables de te rebuter des créatures, et qui font si bien voir que leurs charmes n'ont rien que de trompeur.

Ce Verbe de Dieu, qui n'est autre que la vérité éternelle, est l'auteur de ta nature et de ton être. Dépose donc entre ses mains ce que tu ne tiens que de lui ; par ce moyen il ne s'en perdra rien : tout ce qu'il y a en toi de corrompu se rectifiera : toutes tes plaies se refermeront ; ce flux perpétuel qui te répand hors de toi-même s'arrêtera ; tu rentreras dans toi-même ; et au lieu que ces mouvements de ton cœur, qui te portent vers les créatures t'entraîneroient dans le néant à quoi elles tendent, ils se redresseront, et, se portant vers celui qui demeure éternellement, ils participeront avec toi à la stabilité de sa nature.

vont et que les autres leur succèdent , de la même manière, à peu près , que les paroles dont nos discours sont composés : car ils n'ont leur intégrité que par le moyen de cette succession de mots, qui fait que, dès que l'un a fait son office, il cesse pour faire place à celui qui le doit suivre.

SI MON ÂME use de ces choses passagères, que ce ne soit donc que pour vous en louer, ô mon Dieu, créateur de toutes choses ; mais que ce qu'elles ont d'agréable aux sens ne fasse pas qu'elle les aime et qu'elle s'y prenne. Car, comme elles ne font que passer et courir vers le néant, elles laissent dans l'âme des regrets qui la déchirent, parce qu'elle voudroit pouvoir se reposer dans ce qu'elle aime, et y trouver de la stabilité : et toutes ces choses-là n'en ont point. Elles échappent à tout moment, et s'écoulent avec une rapidité que nos sens ne sont pas capables de suivre, et qui les leur dérobe dans le temps même qu'ils en jouissent. Car nos sens sont grossiers et pesants, parce que ce ne sont que des sens corporels et matériels, et que telle est leur nature. Ils ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils sont destinés ; mais ils n'en ont pas assez pour saisir et pour arrêter des choses qui coulent avec tant de vitesse, depuis le point qui leur a été assigné pour commencer d'être, jusqu'à celui qui doit terminer leur durée : car votre parole éternelle a dit à chacune, en les créant : *Vous commencerez là, et vous n'irez que jusque-là.*

CHAPITRE XI.

Il s'excite par les plus belles réflexions du monde à mépriser tout ce qui se passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

16. NE te laisse donc pas aller, ô mon âme ! à ce qui n'est que vanité et instabilité ; et PRENDS GARDE que le bruit que fait au-dedans de toi une foule de vains desirs et de vaines affections, ne t'empêche d'entendre le Verbe même de Dieu, qui te rappelle à lui, et qui t'apprend que le repos solide et inaltérable n'est que dans l'amour de ce qu'on ne sauroit perdre, à moins qu'on ne cesse de l'aimer. Pour toutes les choses du monde, elles ne font que passer et se succéder les unes aux autres ; et ce n'est que par cette vicissitude continuelle que se trouve complet le tout que composent ces choses du bas étage. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : c'est donc là qu'il te faut te fixer et t'établir enfin, après tant d'expériences si capables de te rebuter des créatures, et qui font si bien voir que leurs charmes n'ont rien que de trompeur.

Ce Verbe de Dieu, qui n'est autre que la vérité éternelle, est l'auteur de ta nature et de ton être. Dépose donc entre ses mains ce que tu ne tiens que de lui ; par ce moyen il ne s'en perdra rien : tout ce qu'il y a en toi de corrompu se rectifiera : toutes tes plaies se refermeront ; ce flux perpétuel qui te répand hors de toi-même s'arrêtera ; tu rentreras dans toi-même ; et au lieu que ces mouvements de ton cœur, qui te portent vers les créatures t'entraîneroient dans le néant à quoi elles tendent, ils se redresseront, et, se portant vers celui qui demeure éternellement, ils participeront avec toi à la stabilité de sa nature.

17. POURQUOI te retires-tu de l'ordre, en suivant les mouvements de ta chair ? que ne l'y fais-tu plutôt rentrer elle-même en l'obligeant de te suivre et de t'obéir ? Toutes les diverses choses dont elle fait passer le sentiment jusqu'à toi, ne sont que des parties d'un tout que tu ne saurois embrasser. Elles te plaisent néanmoins, ces parties ; mais si tes sens étoient capables d'embrasser le tout, au lieu qu'ils n'en sont eux-mêmes qu'une partie bornée, en punition de tes péchés, à une certaine étendue, tu voudrois que tout ce qui te fait plaisir, à chaque moment passât, pour avoir le plaisir beaucoup plus grand de voir le tout.

C'est ce que tu peux remarquer dans celui de tes sens par où tu entends ce qu'on te dit. Car tu ne voudrois pas que chaque syllabe fût quelque chose de fixe et de permanent ; et tu veux, au contraire, qu'elles passent promptement, pour faire place aux autres, sans quoi tu ne pourrois embrasser le discours entier qu'elles composent. Il en est de même de tout ce qui est composé de diverses parties successives, et qui ne sauroient être toutes à la fois ; et le tout, quand on le peut embrasser, fait beaucoup plus de plaisir que chaque partie n'en sauroit faire.

Mais enfin, notre Dieu, le Dieu qui a fait toutes choses, est encore bien au-dessus de tout cela, et fait bien un autre plaisir ; et au lieu qu'il est de la nature des autres choses de passer pour faire place à celles qui doivent leur succéder, il ne passe point, parce qu'il ne peut rien venir à quoi il doive faire place.

CHAPITRE XII.

Il rappelle les hommes à leur cœur, et leur apprend où l'on trouve Dieu ; ce qu'ils peuvent attendre des douceurs qu'ils cherchent ailleurs ; quelle folie c'est que de chercher le repos où il n'est point ; que le fils de Dieu ne s'est incarné que pour désabuser les hommes sur ce point-là, et pour leur apprendre de quel côté ils doivent tourner toutes leurs affections.

18. Si tu es touchée de ce qu'il y a de beau dans les corps, que cela même te porte à louer le Dieu qui leur a donné l'être ; et FAIS remonter ton amour de l'ouvrage à l'ouvrier, de peur de lui déplaire, en t'arrêtant à ce que tu trouves d'agréable dans les créatures.

¹ Si ce sont les âmes qui te plaisent, aime-les, mais en Dieu : car par elles-mêmes elles ne sont qu'instabilité, non plus que les autres créatures. Ce n'est qu'en lui et par lui qu'elles sont quelque chose de fixe et de stable ; s'il ne les soutenoit, elles périroient et retomberoient dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui, et tâche de porter vers lui, aussi-bien que toi, toutes celles que tu pourras. Dis-leur, dis-leur sans cesse : N'AIMONS que lui, c'est lui qui a fait tout ce que nous voyons, et il n'en est pas loin ; car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages après les avoir faits, et tout est en lui aussi-bien que par lui.

Mais encore où EST-IL ? où le trouve-t-on ? C'est dans cette partie de nous-mêmes, où le goût de la vérité se fait sentir. Il est dans le fond de nos cœurs ; mais nos cœurs, en se répandant dans les choses extérieures, se sont éloignés de lui. *Rentrez donc dans vos*

¹ C'étoit auparavant le commencement du chap. 12^e ; mais il est clair qu'il doit être où on l'a porté.

cœurs, prévaricateurs que vous êtes (Isai. 46. 8), et **attachez-vous à celui qui vous a faits : établissez-vous et vous fixez en lui, et vous serez quelque chose de stable et de fixe ; reposez-vous en lui, et vous jouirez d'un repos parfait.**

Pourquoi vous jetez-vous dans des routes pleines de rochers et de précipices ? où allez-vous ? où *courez-vous* par de tels chemins ? Ce que vous aimez vient de lui, et c'est quelque chose de bon, mais qu'est-ce en comparaison de lui ? Vous trouvez de la douceur dans ces sortes de choses, mais **CETTE** douceur se changera en amertume, par une juste punition de l'injustice que l'on commet quand on aime, au lieu de lui, quoi que ce puisse être de ce qu'il a fait.

Pourquoi vous obstinez-vous à marcher dans des chemins difficiles et raboteux ? **LE REPOS** n'est point où vous croyez le trouver. **CHERCHEZ** ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où il n'est point ? Vous cherchez la vie heureuse dans la région de la mort, *elle* n'est pas là ; car comment pourroit-elle être dans ce qui ne mérite pas même le nom de vie ?

19. Celui qui est notre vie est descendu dans ces bas lieux, et ayant souffert la mort, quoiqu'elle ne fût due qu'à nous, il l'a fait mourir elle-même, par cette abondance de vie dont il est le principe, et il nous crie d'une voix de tonnerre, que nous sortions d'où nous sommes, et que nous remontions vers lui, jusque dans cette lumière secrète où il habite, et d'où il est venu vers nous, s'étant enfermé d'abord dans ce sein virginal où il a épousé la nature humaine ; jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle comme la nôtre, pour nous rendre participants de son immortalité. C'est de là qu'il est sorti tout d'un coup, comme un époux de son lit nuptial ; et se dressant sur ses pieds, comme un géant qui va commencer sa course, il a fourni la sienne sans s'ar-

réter, nous criant sans cesse par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente vers nous, par son retour vers son Père, que nous retournions à lui. Et s'il s'est dérobé à nos yeux, ce n'est qu'afin que nous rentrions dans notre cœur, où nous ne manquerons pas de le trouver. Car quoiqu'il n'ait pas voulu être long-temps avec nous d'une manière sensible, et qu'il ait paru nous quitter, il ne nous a pas quittés, et il est au milieu de nous (*Joan. 1. 10. 1. Tim. 1. 15.*) Il est venu dans le monde, pour sauver les pécheurs, quoiqu'il y fût quand il y est venu, puisque c'est par lui que le monde a été fait; et il est rentré d'où il n'étoit jamais sorti. Que mon âme lui expose donc ses maux et ses besoins, afin qu'il la guérisse: car elle a péché, elle l'a offensé.

Enfants des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti comme il est? Quoi! après même que la vie est descendue vers vous, vous refusez encore de monter vers elle, et de passer de la mort à la vie? Vous montez néanmoins, mais d'une manière bien contraire à celle-ci; et votre orgueil vous élève et vous enfle jusqu'à vous soulever contre le Ciel. Descendez donc pour remonter, et remonter jusqu'à Dieu; car en pensant vous élever contre lui, vous êtes tombés.

Voilà, ô mon âme! ce qu'il faut que tu dises aux hommes, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes. Voilà par où il faut que tu les portes à Dieu, aussi-bien que toi. Car c'est son esprit qui fait dire ces choses-là; et ce sera par le mouvement de ce divin esprit que tu leur parleras, si c'est le feu de la charité qui te fait parler.

CHAPITRE XIII.

Que c'étoit faute de savoir ce qu'il vient de dire dans les deux derniers chapitres, qu'il avoit laissé aller son cœur à l'amour des beautés passagères. Ce qui nous touche dans ces sortes de beautés. Son ouvrage de la *Beauté* et de la *Convenance*.

20. Toutes ces vérités m'étoient inconnues dans le temps dont je parle ; aussi m'abandonnois-je tout entier à l'amour des beautés du bas étage, qui me précipitoit dans l'abîme. Comme je n'étois occupé d'autre chose, je disois quelquefois à mes amis, dans les entretiens que nous avions ensemble : Nous n'aimons que ce qui nous paroît beau ; mais qu'est-ce que la beauté ? Par où est-ce qu'elle nous attire, et qu'est-ce qui fait que les choses nous plaisent, et que notre cœur s'y prend ? Car si nous n'y trouvions quelque agrément, nous ne nous sentirions point portés à les aimer.

Je prenois donc garde qu'au moins en matière de corps, autre chose est ce qu'on appelle *beauté*, et qui résulte de l'union de toutes les parties ; et autre chose, ce qu'on appelle *convenance*, et qui ne plaît que par le rapport qu'il a à quelque autre chose ; comme, par exemple, une partie à son tout, un soulier au pied pour lequel il est fait, et ainsi du reste. Cette réflexion m'ayant encore fait venir d'autres vues et d'autres pensées, je fis deux ou trois livres de la *Beauté* et de la *Convenance*¹. Vous savez combien il y en avoit, ô mon Dieu ! car pour moi je ne m'en souviens plus, n'ayant plus cet ouvrage, que j'ai perdu je ne sais comment.

¹ Premier ouvrage de saint Augustin, perdu.

CHAPITRE XIV.

Ce qui le porta à dédier son ouvrage de la *Beauté* et de la *Convenance* à Hiérius. Ce qui fait qu'on aime ceux dont on entend dire du bien, quoiqu'on ne les connoisse point. Comment les honnêtes gens sont bien aises qu'on les aime. Quelle misère c'est de régler ses affections sur les opinions des hommes.

21. **MAIS** qu'est-ce qui me porta, ô mon Seigneur et mon Dieu ! à le dédier à un orateur de la ville de Rome, appelé Hiérius ? Car je n'avois jamais vu cette homme-là ; cependant la grande réputation de suffisance qu'il s'étoit acquise, m'avoit donné de l'amour pour lui ; et j'avois été fort touché de certaines choses qu'on lui avoit entendu dire, et que l'on m'avoit rapportées. Mais ce qui me le faisoit principalement aimer, c'étoit l'opinion que les autres en avoient ; car il étoit estimé de tout le monde, et l'on ne pouvoit assez s'étonner qu'étant né en Syrie, et ayant d'abord fait sa principale étude de la langue grecque, où il avoit excellé, il eût pu se rendre assez habile dans la latine, pour se faire admirer de ceux qui la savoient le mieux, et qu'il fût même devenu un des plus grands philosophes de son temps.

Comment est-ce que le bien qu'on entend dire d'un homme fait qu'on l'aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vu ? Est-ce que de la bouche de ceux qui le louent, cet amour passe dans le cœur de ceux qui les entendent parler ? Non , mais l'amour que les uns ont pour lui en fait naître dans le cœur des autres. Car on n'aime ceux dont on entend dire du bien, qu'autant qu'on a sujet de croire que ceux qui en parlent sont persuadés de ce qu'ils en disent, et que l'amour est ce qui les fait parler.

22. L'amour que j'avois pour celui-ci ou pour celui-là, se régloit donc alors par les jugements des hommes, et non pas par le vôtre, ô mon Dieu ! qui êtes la véritable règle des choses, et une règle qui ne trompe jamais. Cet amour-là même n'étoit pourtant pas comme celui qu'on auroit pour quelque célèbre cocher de cirque¹, ou pour quelqu'un de ces braves qui, dans les combats des bêtes, se sont attiré des acclamations du peuple ; c'étoit un amour bien plus solide et bien plus réel, et de la nature de celui que j'aurois souhaité qu'on eût eu pour moi. Car j'aurois été bien fâché d'être loué et aimé comme on aime et comme on loue ceux qui divertissent le peuple sur les théâtres, quoique je les aimasse et les louasse moi-même. J'aurois mieux aimé demeurer obscur et inconnu à tout le monde, que de devenir célèbre de cette sorte ; et on m'auroit fait plus de plaisir de me haïr, que de m'aimer comme on aime ces gens-là.

D'où viennent donc ces différences ? et à quelle balance est-ce qu'une même âme règle les divers poids de ces différentes sortes d'amour ? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je déteste, et que je serois au désespoir qu'on aimât en moi ? Car cet autre est un homme comme moi ; ainsi on ne peut pas dire qu'il en est comme d'un homme qui aime un bon cheval, mais qui ne voudroit pas être ce cheval-là, quand cela seroit possible : puisque enfin un farceur est un homme de même nature que les autres hommes. Comment puis-je donc aimer dans un homme ce que je hais, et que je serois bien fâché qu'on pût trouver en moi, quoique je ne sois qu'un homme pétri de la même terre ? Le cœur de l'homme est un abîme impénétrable : on vien-

¹ Un des exercices du cirque étoit de mener des chariots, et il y avoit un prix pour celui qui s'en acquittoit le mieux. *Horace, ode 1.*

droit plutôt à bout de compter les cheveux de nos têtes, dont vous tenez compte néanmoins, ô mon Dieu ! sans vous mécompter d'un seul, que de démêler la variété infinie des mouvements et des sentiments de nos cœurs, (*Math. 10. 30.*)

23. Pour cet orateur, il étoit de ceux que j'aimois comme j'aurois voulu qu'on m'aimât. Mais enfin dans tout cela j'étois gouverné par mon orgueil, et emporté çà et là par le vent de mes erreurs et de mes passions, au travers desquelles vous ne laissez pas de me conduire et d'avoir soin de moi, sans que je m'en aperçusse.

Mais comment sais-je, et sur quel fondement ai-je pu dire que l'approbation où je voyois cet homme-là, étoit ce qui me l'avoit fait aimer, plutôt que les choses mêmes par où il se l'étoit attirée ? C'est que si, au lieu qu'on le louoit de ces choses-là, et qu'on les rapportoit avec éloge, on en eût pris sujet de le blâmer et de le mépriser, je ne me serois jamais senti porté à l'aimer comme j'avois fait. Cependant ni de sa part, ni de la part de ce qu'on m'en rapportoit, il n'y auroit eu ni plus ni moins, et tout le changement auroit été de la part du cœur de ceux qui m'en parloient. Voilà où en est une pauvre âme qui n'est pas encore établie dans la solidité de la vérité. Elle va et vient au gré des jugemens des hommes, qui l'offusquent, et l'empêchent de voir cette lumière céleste, quoique nous l'ayons devant nos yeux.

Je comptois pour beaucoup que cet homme pût voir quelque chose de moi par où il pût juger de mes études ; quoique autant que son approbation m'auroit fait plaisir, autant aurois-je été contristé du contraire, parce que mon cœur étoit assez malheureux pour dépendre de pareilles choses, et qu'il n'avoit point encore cette solidité et cette fermeté que l'on ne trouve qu'en

vous. Cependant quand je remettois devant les yeux de mon esprit cette *beauté* et cette *convenance* mêmes, qui faisoient le sujet de l'ouvrage que je lui avois adressé, c'étoit toujours avec un plaisir qui me ravissoit, et qui ne dépendoit de l'approbation de personne.

CHAPITRE XV.

Ce que c'est que ce qu'on appelle *beauté* et ce qu'on appelle *convenance*. Que ce qui le faisoit donner dans les imaginations des manichéens, n'étoit que l'incapacité de concevoir les choses incorporelles. Dérèglement de diverses parties de l'âme, cause précise des diverses sortes de vices. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité.

21. MAIS je ne voyois point encore le fond d'une si grande chose, parce qu'il auroit fallu pour cela pénétrer dans les secrets de cet art si profond avec lequel vous avez fait toutes choses, Dieu tout-puissant, seul auteur de toutes les merveilles que nous voyons! Cependant, raisonnant sur ce que mon esprit apercevoit dans les beautés corporelles, je posois pour principe que ce qui fait qu'une chose plaît par elle-même, est ce qu'on appelle *beauté*; et que ce qui fait qu'elle plaît par le rapport qu'elle a à quelque autre chose, est ce qu'on appelle *convenance*. Voilà comment je définissois ces deux choses, et par où je distinguois l'une et l'autre; et j'établissois mon principe par plusieurs exemples tirés des choses corporelles.

Mais quand je voulois passer plus avant, et considérer la nature de l'âme, les fausses opinions dont j'étois prévenu sur les substances spirituelles, ne me permettoient pas de voir la vérité. Elle se présentait pourtant à moi, et portait son éclat jusque dans mes yeux; mais ce qui auroit dû les éclairer ne faisoit que

les éblouir. Ils s'en détournent incontinent; et ne pouvant s'arrêter à considérer les choses incorporelles, ils revenoient tout aussitôt à ce qui est étendu, figuré et coloré; et sous prétexte que je n'apercevois dans mon esprit, ni étendue, ni figure, ni couleur, je croyois qu'il n'étoit pas possible que je le visse.

Or, comme c'étoit par quelque chose d'accordant et de tendant à la paix, que la vertu me paroissoit aimable, au lieu qu'il y a dans le vice quelque chose de discordant et de tendant à la guerre, et que c'est ce qui le doit faire haïr, je prenois garde qu'il falloit donc qu'il y eût de l'unité dans l'un, et de la division dans l'autre. C'étoit dans cette unité que je faisois consister la nature de l'âme raisonnable, et celle de la vérité et du souverain bien; et pour cette division que je remarquois dans ce qui fait le dérèglement de la vie, j'étois assez misérable pour me la figurer comme une certaine nature de son souverain mal¹, qui paroissoit être non-seulement une substance, mais une substance vivante, quoiqu'elle ne vint point de vous, ô mon Dieu! seul auteur de toutes choses. Je donnois à l'une le nom de *nature simple*, et je me la représentois comme une substance intelligente, qui n'étoit ni mâle ni femelle; et je donnois à l'autre le nom de *nature double*, parce que je me la représentois comme avec deux têtes, dont je prétendois que l'une étoit *la colère*, principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un, et l'autre *l'intempérance*, principe des crimes par où on se corrompt soi-même; et dans tout cela, je ne savois ce que je disois : car je n'avois pas encore compris que le mal n'est point une substance, et que notre âme n'est point le bien souverain et immuable.

¹ Telles étoient les rêveries des manichéens, comme on a vu dans l'avertissement. Voyez sur cela le chap. 10^e du liv. 9, nomb. 20, et le chap. 30^e du liv. 13.

25. Je ne savois pas non plus que c'est de cette âme, toute bonne qu'elle est par sa nature, que procèdent et les crimes qui vont à nuire au prochain, et dont la cause précise est le dérèglement de ce qu'on appelle *la partie irascible* de l'âme, et ceux par où l'on se corrompt soi-même, et dont la cause précise est le dérèglement de ce qu'on appelle *sa partie concupiscible*, et sa trop grande sensibilité pour les plaisirs du corps ; et enfin toutes les erreurs et les fausses imaginations qui déshonorent la vie des hommes, et dont la cause précise est le dérèglement de l'intelligence même, et de la partie supérieure de l'âme.

Il y en avoit bien alors dans la mienne, puisque je ne savois pas que L'ÂME n'étant pas la vérité même, il faut, pour y participer, qu'elle soit éclairée d'ailleurs, c'est-à-dire de vous, ô mon Dieu ! Car c'est vous qui faites luire la lumière dans nos ténèbres ; nous n'avons, tous tant que nous sommes, que ce que nous avons reçu de votre plénitude, et vous êtes la lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés, et à qui il n'arrive jamais ni changement ni obscurcissement quelconque. (*Joan. 1. 7.*)

26. Quoique je fisse donc quelques efforts pour m'élever vers vous, vous me repoussiez, et je retombois dans mes pernicieuses et mortelles imaginations, parce que vous résistez aux orgueilleux, et que c'est le comble de l'orgueil et de la folie, que de s'imaginer, comme je faisois alors, que ~~ma~~ nature et la vôtre n'étoient qu'une même chose¹. Cependant, quoique je fusse sujet au changement, comme je le voyois clairement, par l'envie même que j'avois d'arriver à la sagesse, et de changer en mieux, je m'obstinois à

¹ Voyez, dans l'avertissement, quelle étoit la doctrine des manichéens sur la nature de l'âme.

vouloir que votre nature fût sujette à changer, plutôt que d'avouer qu'elle fût quelque chose de différent de la mienne. Voilà ce qui faisoit que vous me repoussiez, et que vous résistiez aux élans de mon orgueil.

Ainsi, demeurant toujours abîmé dans la chair, sans pouvoir me faire d'idées d'un autre genre que celles des corps, et toujours persuadé que la chair étoit quelque chose de mauvais, et qui venoit d'un mauvais principe, j'étois de ceux dont il est dit qu'ils vont toujours où l'égarément de leur esprit les mène, sans aucun retour vers vous. Car j'allois toujours m'enfonçant de plus en plus dans les chimères dont j'étois prévenu, en me figurant en vous, en moi-même, et dans les natures purement corporelles, des choses qui n'y furent jamais, et qui bien loin d'être l'ouvrage de votre vérité, n'étoient que de vaines imaginations de mon esprit, qui les formoit des images des choses corporelles dont il étoit rempli et offusqué.

Cependant je m'en faisois accroire, tout extravagant que j'étois; et je disois sans cesse à ceux qui se tenoient dans l'humilité de la foi, et que j'ai présentement le bonheur d'avoir pour concitoyens et pour frères, avec l'espérance d'avoir part à l'héritage qui les regarde, dont je m'éloignois alors sans le savoir : Comment est-ce qu'une âme, qui est l'ouvrage de Dieu, peut tomber dans l'aveuglement et dans l'erreur? et je trouvois mauvais qu'on me dit : Mais comment est-ce qu'une partie de la substance de Dieu même y peut tomber? Car plutôt que de reconnoître que mon âme, étant capable de changement, s'étoit volontairement écartée du droit chemin, et que c'étoit en punition de son péché qu'elle étoit sujette à l'erreur, je m'obstinois

² Car les manichéens croyoient que nos âmes étoient des particules de la substance de Dieu, comme on a vu dans l'avertissement.

à soutenir qu'une partie de voire substance , dont les lumières les plus communes de la raison m'auroient dû faire reconnoître l'immutabilité, y avoit été jetée par force.

27. Je n'avois que vingt-six ou vingt-sept ans, lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler; et comme j'avois l'esprit rempli des fantômes que mon imagination composoit de ce qu'elle avoit tiré des corps, ils excitoient en moi un bruit qui m'empêchoit d'entendre la douce voix de la vérité. Je prêtois pourtant quelquefois l'oreille à cette harmonie céleste, en méditant sur ce que c'étoit que la *beauté* et la *convenance*; et j'aurois bien voulu me voir près de l'époux, et avoir la joie d'entendre sa voix. (*Joan. 3. 29.*) Mais ce bruit intérieur de mes erreurs qui me tiroient hors de moi, et les fougues de mon orgueil, qui, en pensant m'élever, me jetoient dans le fond de l'abîme, ne me le permettoient pas. Car je ne vous écoutois point avec la fidélité nécessaire pour arriver à la joie que vous faites goûter à ceux qui n'ont d'attention qu'à vous, et pour ressentir ce *tressaillement* intérieur, qui est réservé à ceux dont l'humilité a *brisé les os*.

CHAPITRE XVI.

Avec quelle facilité il avoit entendu, dès l'âge de vingt ans, les Catégories d'Aristote, et tout ce qui regarde l'éloquence, les mathématiques et la musique. Par où tous ces avantages d'esprit lui étoient demeurés inutiles. Que quelque peu de lumières qu'on ait, on est heureux quand on sait se tenir dans le sein de l'Eglise et dans la soumission qu'on doit à la foi.

28. Dès l'âge de vingt ans, j'avois lu et entendu le livre des Catégories d'Aristote, qui me tomba entre les mains dans ce temps-là, et dont j'avois conçu une

hante idée, sur ce que j'en avois ouï dire à Carthage, à mon maître de rhétorique et à quelques autres qui passaient pour habiles, et qui, non plus que lui, ne prononçoient jamais ce mot-là que d'un certain ton fier et emphatique, qui me faisoit regarder cet ouvrage comme quelque chose de sublime et de divin, à quoi je serois trop heureux de pouvoir atteindre quelque jour. Cependant, dès que je me mis à le lire, je l'entendis sans peine, quoique je ne fusse aidé de personne; et je l'entendis si bien, qu'en ayant conféré depuis avec des gens qui l'avoient étudié sous de très bons maîtres, et qui avoient qu'ils avoient eu bien de la peine à l'entendre, même avec le secours des explications et des figures qu'on leur traçoit pour leur en faciliter l'intelligence, ils ne m'en purent rien dire au-delà de ce que j'avois compris de moi-même. Aussi me paroissoit-il qu'Aristote s'explique assez clairement dans ce livre, sur le sujet des substances, et de ce qui se peut considérer dans chacune. Dans un homme, par exemple, outre la *substance*, on peut encore considérer de quelle *figure* il est, de quelle *taille*; quelles sont ses *affinités*¹, c'est-à-dire de qui il est frère ou parent, etc.; en quel *lieu* il est, en quel *temps* il est né, en quelle *posture*, ou en quelle *situation* il est; s'il est *habillé* ou *armé*; s'il *fait* ou s'il *souffre* quelque chose, et toutes les autres circonstances qui peuvent se rapporter à quelqu'un de ces neuf chefs dont je viens de donner des exemples, et au genre même de la substance, ce qui va presque à l'infini.

29. Mais que me servoit-il d'avoir pu entrer dans cette doctrine d'Aristote? et n'étoit-ce pas même un mal pour moi, puisque je croyois que ces dix catégories comprennent tellement tout ce qui existe, que je ne

¹ Catégories d'Aristote.

vous en exceptois pas vous-même, ô mon Dieu ! quelque parfaites que soient la simplicité et l'immutabilité de votre nature ; car je me figurois que votre substance étoit à l'égard de votre grandeur, de votre beauté et de vos autres attributs, ce que sont les substances corporelles à l'égard de leurs qualités, dont elles sont le sujet et le soutien ; au lieu que vous avez cela de particulier, que vous êtes vous-même votre grandeur et votre beauté.

Or, il n'en est pas ainsi des corps, puisque ce qui fait qu'un corps est beau ou grand, ce n'est pas précisément qu'il est *corps*, car il ne laisseroit pas d'être corps, quand il auroit moins de *grandeur* ou de *beauté*. Ainsi l'idée que je m'étois formée de vous n'étoit rien moins que la vraie idée qu'il en faut avoir ; et ce vain fantôme, qui sortoit du fond de mes misères, étoit bien éloigné de la solidité immuable des perfections infinies que vous possédez dans votre éternelle félicité. Mais IL FALLOIT, selon la sentence que vous prononçâtes au premier homme (*Gen. 3. 18*), que la terre de mon cœur me produisit des ronces et des épines ; et que ce ne fût que par un long travail que je gagnasse le pain qui m'étoit nécessaire pour ma nourriture.

30. Que me servoit-il encore d'avoir entendu, sans l'aide de personne, tout ce que j'avois pu lire de ces livres qui traitent des arts à quoi on a donné le nom de *libéraux*, et dont j'aurois dû être exclu, s'il est vrai qu'il n'y a que les cœurs libres qui en soient dignes, puisque je n'étois qu'un malheureux esclave de mes vices et de mes passions ? Je lisois ces sortes de livres avec un grand plaisir, mais sans prendre garde d'où venoit ce que j'y trouvois de solide et de vrai, parce que je tournois le dos à la lumière, et que, ne regardant que ce qui en étoit éclairé, je n'étois point éclairé moi-même.

Je compris sans beaucoup de peine, quoique je ne fusse aidé de personne, tout ce qui regarde l'éloquence, la géométrie, la musique, l'arithmétique. Vous le savez, mon Seigneur et mon Dieu, puisque c'est vous qui m'aviez donné cette ouverture et cette pénétration d'esprit dont j'aurois dû vous faire un sacrifice, en ne l'employant que pour vous, mais dont je ne me suis servi que pour me perdre; parce qu'ayant voulu avoir en ma disposition cette portion si excellente des biens que je tiens de vous, et ayant négligé de vous donner en garde tout ce que mon esprit avoit de lumière et de force, je me suis éloigné de vous, pour aller dans une terre étrangère, où j'ai *consumé tout mon bien avec des prostituées* (Luc. 15. 13); car je puis appeler ainsi les passions à quoi je me suis livré. Étoit-ce donc pour faire un si mauvais usage de mon esprit, que vous me l'aviez donné si bon? Car je ne trouvois nulle difficulté dans ce que les meilleurs esprits même, et les plus appliqués, n'entendoient qu'avec bien de la peine; et je ne m'apercevois qu'il y eût rien de difficile dans ces choses-là, que par le besoin qu'ils avoient que je les leur expliquasse; c'étoit même tout ce que pouvoient faire ceux qui avoient le plus d'esprit, que de me suivre et de m'entendre, quand je les leur développais.

31. Mais à quoi tout cela me servoit-il, ô mon Dieu! puisqu'au lieu de vous concevoir comme la vérité par essence, je croyois que vous n'étiez qu'un corps lumineux, d'une étendue infinie, et dont j'étois moi-même une portion? Quelle extravagance! et y en a-t-il une plus détestable? Cependant j'en étois-là; et pourquoi rougirois-je présentement de l'avouer, devant vous, ô mon Dieu! et d'en prendre sujet de vous invoquer, et de célébrer la grandeur de votre miséricorde, puisque je ne rougissois point alors de répandre mes blasphèmes, et d'aboyer publiquement contre vous?

Que me servoit cette facilité et cette vivacité d'esprit,

qui m'avoit fait pénétrer toutes ces sciences, et démêler les difficultés d'un si grand nombre de livres, sans aucun secours humain, puisque sur ce qui regarde la piété, j'étois tombé dans des imaginations où il n'y avoit pas moins d'extravagance que de sacrilège, et qui auroit dû me faire autant de honte que d'horreur ? Dans quel mal égal à celui-là pourroit jeter la grossièreté et la simplicité d'esprit ? Et que nuisoit-elle à ceux de vos humbles fidèles, à qui vous aviez donné moins de pénétration, puisqu'ils ne s'éloignoient point de vous, et qu'ils se tenoient dans le sein de votre Eglise, comme des poussins dans le nid, sans prendre l'essor avant le temps, et attendant que les ailes leur vissent, c'est-à-dire que leur charité s'accrût par l'aliment de la sainte doctrine et le suc de la véritable foi !

O mon Dieu ! faites que nous nous tenions sous vos ailes, et que nous ne mettions notre confiance qu'en vous. Protégez-nous, soutenez-nous, portez-nous, puisqu'il faut que vous portiez (*Isa. 46. 4*), et ceux qui sont encore enfants dans la vie de la grâce, et ceux même qui y sont les plus avancés. Car toute notre force n'est que foiblesse, tant que nous nous appuyons sur nous-mêmes ; et nous ne sommes véritablement forts que lorsque nous ne nous appuyons plus que sur vous. Notre véritable bien n'est qu'en vous, et en vous seul ; et c'est quelque chose qui subsiste toujours, et qui ne sauroit périr. C'est en nous détournant de cet unique bien, que nous sommes devenus mauvais : il faut donc que nous retournions à vous, Seigneur, si nous voulons ne pas périr. Nous sommes assurés d'y trouver notre trésor et notre bien, qui subsiste toujours sans diminution quelconque, et qui n'est autre chose que vous-même. Et nous devons retourner avec d'autant plus de confiance vers la maison paternelle, que nous ne saurions craindre de ne la pas retrouver. Car

quoique nous l'ayons malheureusement abandonnée, elle n'en est pas moins demeurée ce qu'elle étoit. Elle n'est point tombée en ruines pendant notre absence, et une telle maison ne dépérit point, puisque ce n'est autre chose que votre éternité même.

VIN DU LIVRE QUATRIÈME.



LIVRE V.

IL parle de ce qui lui arriva dans sa vingt-neuvième année, qui fut celle où, après avoir reconnu l'ignorance de Fauste, de qui il attendoit, depuis si long-temps, l'éclaircissement de tous ses doutes, il commença à se désabuser des manichéens : et où, après avoir enseigné quelque temps la rhétorique à Carthage, il s'en alla à Rome, dans le dessein d'y faire la même chose. Il y tomba malade à l'extrémité; et étant revenu de cette maladie, il poursuit et obtient l'emploi de professeur de rhétorique à Milan, où il achève de se détromper par les discours publics de saint Ambroise, qui lui font enfin prendre la résolution de renoncer tout-à-fait à cette malheureuse secte, et de demeurer catéchumène dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.

.....

CHAPITRE PREMIER.

Dans quel vue il expose ici le secret de son cœur, et les miséricordes de Dieu sur lui. Par où il est vrai de dire que toutes les créatures, jusqu'à celles qui sont privées de sentiment, chantent les louanges de Dieu. Quel usage nous en devons faire, si nous voulons goûter le repos qui se trouve en Dieu.

1. RECEVEZ le sacrifice de mes confessions, que vous présente ma bouche, ô mon Dieu ! cette bouche que vous avez formée, et que vous portez à publier vos grandeurs et vos bienfaits. Guérissez toutes les maladies de mon âme, afin qu'elle s'écrie de toute sa force : *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous ?* Car CELUI qui vous expose ce qui se passe en lui, ne vous apprend rien, puisqu'il n'y a rien de caché pour vous dans les replis les plus secrets de nos cœurs, où il n'y a pas même de dureté qui vous résiste, et

dont vous ne veniez à bout quand il vous plait de l'amollir par votre miséricorde ou de la dompter par votre justice. Et c'est ce que votre prophète nous apprend, quand il dit *que personne ne sauroit se mettre à couvert de votre chaleur*. Si je publie donc vos miséricordes sur moi, c'est afin que mon âme, en vous louant, s'excite toujours de plus en plus à vous aimer.

Vos créatures ne cessent point de faire retentir vos louanges de toutes parts. Car non-seulement la bouche de ceux dont vous avez converti le cœur, les chante et les publie, mais on peut dire même que TOUTES LES créatures, jusqu'aux animaux privés de raison, et aux corps mêmes qui n'ont ni sentiment ni vie, vous louent par la bouche de ceux à qui la considération des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, sert de degré pour s'élever à vous, EN QUI seul notre âme lassée et fatiguée par les agitations de cette vie, trouve de quoi se délasser et reprendre des forces, lorsqu'elle n'use de ce que vous avez fait, que comme d'un véhicule pour se porter vers vous, seul auteur de tout ce que nous voyons de beau et d'admirable dans la nature.

CHAPITRE II.

Belle peinture de l'état où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, et du bonheur de ceux qui reviennent à lui. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu.

2. POUR ceux dont le cœur est livré à l'iniquité et à l'inquiétude, par conséquent, ils ont beau fuir; vous les voyez, et vous SAVEZ même faire usage de leur malice et de leur noirceur, qui entre dans l'économie de vos desseins, comme les ombres dans un tableau, et qui, toute difforme qu'elle est, fait partie d'un tout

dont la beauté remplit d'admiration quand on le considère. Car en quoi vous peuvent ils nuire ? et par où pourroient-ils faire brèche à l'empire souverain que vous exercez avec tant de justice sur tout ce qui est compris dans l'étendue du ciel et de la terre ? Où vont-ils, quand ils vous fuient ? et peuvent-ils se cacher quelque part où vous ne puissiez les trouver ? Ils ne fuient que pour ne vous point voir ; mais vous ne les voyez pas moins pour cela, et leur aveuglement ne fait que de les faire heurter contre vous (Sap. 11. 25) : CAR rien de ce que vous avez fait ne sauroit vous échapper. Ils vous trouvent donc malgré qu'ils en aient ; et s'étant soustraits à votre bonté par leur injustice, ils vont heurter contre la rectitude immuable de votre justice éternelle, qui, pour les punir comme ils le méritent, ne fait que les livrer à ce que leur propre dépravation leur fait souffrir. Ne devroient-ils pas penser que vous êtes partout, quoique aucun lieu ne vous enferme ; et que, par une prérogative qui vous est particulière, vous êtes présent à ceux même qui s'enfuient le plus loin de vous ?

Qu'ils se convertissent donc à vous, et qu'ils vous cherchent, puisque vous êtes si près d'eux et que vous ne vous retirez pas de vos créatures comme elles se retirent de vous. Dès qu'ils se tourneront vers vous, et qu'ils vous chercheront, ils vous trouveront dans leur cœur ; car vous êtes dans le cœur de tous ceux qui vous confessent leurs misères, et qui, après un égarement lassant et accablant, viennent enfin se jeter entre vos bras, et pleurer dans votre sein. Votre main paternelle essuie leurs larmes ; mais ils en répandent toujours de plus en plus, et ils en font leur plaisir et leur joie, parce que c'est leur Créateur même qui prend soin de les consoler, et non pas les hommes, qui ne sont que chair et que sang.

Pour moi, je ne vous trouvois point, quoique je vous cherchasse, et que je vous eusse devant moi; mais il ne faut pas s'en étonner : car quand je vous cherchois de la sorte, j'étois bien loin hors de moi; et comme je n'étois pas même en état de me trouver moi-même, c'est-à-dire de me connoître, et de comprendre qu'elle étoit la nature de mon âme, je n'avois garde de vous trouver.

CHAPITRE III.

Arrivée de Fauste à Carthage; quel homme c'étoit. Combien ce que les philosophes ont découvert sur les choses de la nature, est au-dessus des fables des manichéens. Ce qui a empêché ces grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu, pour mériter de le connoître et de lui plaire. Jésus-Christ, unique voie pour arriver à l'immortalité, inconnu aux anciens philosophes. Combien ils ont été aveugles sur les choses de Dieu, eux qui voyoient si clair sur celles de la nature.

3. J'AI à parler ici, en présence de mon Dieu, de ce qui m'arriva dans ma vingt-neuvième année, qui fut celle où je trouvai à Carthage un certain évêque manichéen, appelé Fauste ¹. C'étoit un homme fort dangereux, et dont le démon se servoit comme d'un piège, pour surprendre bien des âmes; car il parloit fort agréablement, et c'étoit par-là qu'il étoit le plus capable de séduire. Mais quelque grande que fût son éloquence, dont j'étois touché aussi-bien que les autres, et quelque prévenu que je fusse en sa faveur, par la réputation qu'il avoit d'être versé dans toutes les belles connois-

¹ Il étoit Africain, et de la ville de Milève, comme nous l'apprenons de saint Augustin même, dans l'avant-propos de l'excellent ouvrage qu'il a écrit contre ces hérétiques.

sances, je ne laissois pas de faire la différence de la manière de dire les choses, d'avec les choses mêmes. Ce que je cherchois, c'étoit quelque chose de solide et de vrai ; et dans la faim qui me pressoit, je ne m'arrêtois pas à la beauté des plats, je ne regardois que la qualité des viandes que cet homme me présentait.

J'avois beaucoup lu les ouvrages des philosophes ¹, et je n'avois pas oublié ce que j'y avois appris ; et quand je venois à les comparer avec ces fables sans fin que les manichéens nous débitent, je trouvois sans comparaison plus de vraisemblance dans ce qu'ont écrit ces grands esprits, qui ont été capables de pénétrer les secrets de la nature et les proportions des parties de l'univers, quoiqu'ils n'aient pu arriver à la connoissance de celui qui en est le maître. Car votre grandeur vous élève infiniment, ô mon Dieu ! au-dessus de toutes les pensées des hommes ; et, AU LIEU que vous regardez favorablement les humbles, et que vous vous rendez accessible à ceux dont le cœur est contrit et humilié, vous vous tenez loin des orgueilleux, et vous ne permettez pas qu'ils vous trouvent avec tout cet esprit que la curiosité porte si loin, et qui va jusqu'à compter les étoiles et les grains de sable du bord de la mer, et à suivre le cours et les mouvements des astres.

4. C'est vous qui avez donné à ces sages du siècle cette force et cette sagacité d'esprit avec laquelle ils cherchent ces sortes de choses, et qui leur en a fait découvrir un si grand nombre, jusqu'à prédire les éclipses du soleil et de la lune long-temps avant qu'elles arrivassent, et à marquer non-seulement le jour et l'heure qu'on les verroit, mais encore quelle partie de ces grands corps en devoit être obscurcie ; et l'événement

¹ Il appelle ainsi tous ceux qui ont observé la nature.

a fait voir qu'ils ne se sont point trompés dans leur calcul. Ils ont même inventé et donné des règles dont on se sert encore aujourd'hui pour ces sortes de prédictions ; et par où l'on trouve non-seulement l'année et le mois , mais même le jour et l'heure des éclipses de ces astres , et quelle partie de leur globe elles doivent dérober à nos yeux ; et cela ne manque point.

Les hommes admirent ces découvertes , surtout lorsqu'ils ne savent pas comment elles se font ; et ceux qui les savent faire s'en parent et s'en glorifient par un orgueil impie , qui fait que votre lumière s'éclipse pour eux ; et qu'au lieu qu'ils voient de si loin les défaillances du soleil et de la lune , ils ne s'aperçoivent pas de la leur propre , dans le temps même qu'ils y tombent , et cela , faute de rechercher avec une piété religieuse d'où leur vient cet esprit qui les rend capables de pénétrer et de découvrir tant d'autres choses. Et quoiqu'ils parviennent jusqu'à connoltre que c'est vous qui les avez faits , ils n'ont soin ni de vous donner en garde ce qu'ils tiennent de vous , afin que vous conserviez votre ouvrage en eux , ni de vous immoler ce qui n'est en eux que le leur propre , c'est-à-dire , et *leur orgueil* , figuré par les *oiseaux* qui s'élancent jusque dans les nues , et *leur curiosité* , figurée par les *poissons* qui descendent jusque dans les recoins et les sinuosités des abîmes les plus profonds , et *leur sensualité* , figurée par les *bêtes* , qu'on voit paître dans les champs , et qui ne vont jamais qu'où le mouvement de la volupté les porte. Car voilà ce qu'ils devroient vous sacrifier , afin que votre feu divin , consumant en eux toutes ces passions , qui ne sont que des fruits et des semences de mort , les renouvelât , et mît dans leur cœur le principe et le gage de l'immortalité.

5. Mais ils n'en connoissent point la voie , qui n'est autre que votre Verbe , par lequel vous avez fait , et

ces grands corps dont ils observent et mesurent les mouvements, et eux-mêmes, et les yeux par où ils les aperçoivent, et l'esprit qui les rend capables d'en trouver les grandeurs et d'en suivre les démarches; ce Verbe, votre fils unique, votre sagesse éternelle, dont la sublimité passe toutes nos supputations et nos calculs, mais qui est devenu notre sagesse, notre justice et notre sanctification, en se faisant homme, en se mettant au rang des autres hommes, jusqu'à payer le tribut à César. (*Deut. 4. 24. I. Cor. 1. 10. Matth. 17. 26.*)

Ils ne connoissent point cette voie par où ils devroient descendre du faite de leur orgueil, jusqu'au centre de l'humilité de ce Dieu anéanti, pour remonter par lui jusqu'à lui-même. Non, ils ne la connoissent point; et se croyant aussi élevés et aussi lumineux que ces astres qui le contemplent, ils sont plus bas que ce qu'il y a de plus bas sur la terre, et il n'y a dans leur cœur insensé que ténèbres et aveuglement. Ils découvrent un grand nombre de vérités sur le sujet des créatures, et ils ne cherchent point avec piété la vérité éternelle qui leur a donné l'être. (*Rom. 1. 21.*) Ainsi, ou ils ne la trouvent point, ou, s'ils la trouvent, et s'ils viennent jusqu'à reconnoître que c'est Dieu, au lieu de l'honorer comme il le mérite, et de lui rendre les grâces qui lui sont dues, ils se perdent eux-mêmes dans la vanité de leurs pensées. Ils se prennent pour sages, en s'attribuant ce qui ne vient que de vous; et, aveuglés par leur corruption, ils vont jusqu'à vous attribuer, vérité éternelle, ce qui ne peut venir que d'eux, puisque ce n'est qu'erreur et mensonge, transformant la majesté du Dieu incorruptible, en des représentations de choses corruptibles, comme d'hommes, et même d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, et de serpents. C'est ainsi qu'ils mettent le mensonge à la place de votre

vérité, et qu'au lieu d'adorer le Créateur, ils adorent la créature.

6. Ils n'ont pas laissé néanmoins de découvrir beaucoup de choses très vraies et très certaines sur ce qui regarde vos ouvrages. J'étois assez instruit de toutes ces découvertes ; et quand je venois à les conférer avec les imaginations de Manichée, qui a beaucoup écrit sur les choses de la nature, et qui étoit fort fécond en extravagances, je trouvois l'un bien différent que l'autre. Car au lieu que la vérité de ce que les uns en ont dit, me paroissoit clairement par le calcul et par le cours des saisons et les révolutions des astres, je ne voyois rien dans les rêveries de l'autre par où l'on pût rendre raison des solstices, des équinoxes, des éclipses, et des autres choses que j'avois vues très bien expliquées dans les livres des philosophes. Cependant on vouloit m'obliger d'ajouter foi à ces chimères, quoiqu'elles ne s'accordassent nullement. ni avec ce qui m'étoit connu par les règles des mathématiques, ni avec ce que je voyois de mes propres yeux.

CHAPITRE IV.

Que nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sauroit rendre les hommes heureux.

7. MAIS, ô Dieu de vérité ! ce n'est pas parce qu'on est instruit de ces sortes de choses, que l'on parvient à vous plaire : on a beau les savoir, on est malheureux si l'on ne vous connoît point, et quand on les ignoreroit on est heureux, pourvu qu'on vous connoisse. Entre ceux qui vous connoissent, il y en a qui les savent, mais ils n'en sont pas plus heureux ; et tout ce qui fait leur bonheur, c'est de vous connoître, pourvu que

cette connoissance les porte à vous glorifier, et à vous rendre les grâces qui vous sont dues, et qu'ils ne s'égarent pas dans la vanité de leurs pensées. (*Rom. 2. 1.*) Car de la même manière que la condition d'un homme qui use avec action de grâce des fruits d'un arbre dont il est le maître, mais dont il ne sait au juste la ni hauteur ni la largeur, est préférable à celle d'un autre homme qui sauroit l'un et l'autre parfaitement, et qui pourroit dire combien cet arbre a de branches, mais qui n'en jouiroit point, et qui n'aime-roit ni ne connoitroit point celui dont cet arbre est l'ouvrage; ainsi, quand un homme ne sauroit pas seulement ce que c'est que le pôle et l'étoile du nord, s'il est d'ailleurs du nombre de ces vrais fidèles, qui, vivant comme ne possédant rien, quoique le monde entier n'appartienne légitimement qu'aux justes, ne s'attachent qu'à vous, qui êtes maître de toutes choses; on ne sauroit douter, sans folie, qu'il ne vaille incomparablement mieux qu'un autre homme qui sauroit compter les étoiles, peser les éléments, et mesurer le ciel, mais qui négligeroit de connoître et de servir celui qui a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure. (*Sap. 18. 20.*)

CHAPITRE V.

Imprudence et témérité de Manichée. Caractère de la véritable piété. Combien il est contre la piété de se vanter de savoir ce qu'on ne sait pas, et même de faire parade de ce que l'on sait. Providence de Dieu d'avoir permis que Manichée ait écrit des choses à quoi il n'entendoit rien. Que pour n'être pas instruit des choses de la nature, les affaires du salut n'en vont pas plus mal.

8. QU'EST-CE qui obligeoit Manichée d'écrire sur ces choses-là, puisqu'on n'a nul besoin de les apprendre pour s'instruire dans la piété ? Car vous nous avez dit par la bouche de vos prophètes, que la piété n'est autre chose que la sagesse. (*Job. 28. 28.*) Manichée aurait pu être dépourvu de sagesse et de piété, quand il auroit été parfaitement instruit de toutes ces connoissances : mais dès-là que, sans en avoir la moindre teinture, il a bien eu l'impudence d'en faire des leçons, il n'est pas possible qu'il sût seulement ce que c'est que la piété. Car, AU LIEU que ce qui porte à faire parade de ces choses-là, quelque versé qu'on y puisse être, n'est jamais que la vanité, LA PIÉTÉ ne pense qu'à vous louer et à vous servir.

C'est de quoi Manichée étoit bien éloigné ; et si vous avez permis qu'il ait beaucoup écrit sur les choses de la nature ; c'est afin qu'étant convaincu de mensonge sur ces choses-là par ceux qui les savent, on pût voir de quel esprit il étoit possédé, et se défendre d'autant mieux de ses impostures, sur des choses qui sont moins sensibles et moins connues. Car il ne se donnoit pas pour un homme du commun ; et il ne prétendoit pas moins que de persuader aux hommes que le Saint-Esprit, ce divin consolateur des fidèles, et la source

des dons célestes dont ils sont enrichis, habitoit personnellement en lui, avec tout ce qu'il a de puissance et de majesté.

De sorte qu'encore que ce que l'on peut savoir des astres, des mouvements du ciel et de la lune, et de tout ce qui se passe dans les cieux, ne fasse point partie de la science du salut, dès-là que Manichéus est convaincu de n'avoir dit que des faussetés sur tout cela, on voit clairement que ce n'est que par une vanité insensée qu'il en a parlé, et même par une témérité sacrilège; puisque, encore qu'il n'en eût aucune connoissance, et qu'il n'y ait rien que de faux dans tout ce qu'il en dit, il le donne comme venant d'une personne divine.

9. Lorsqu'entre ceux que vous m'avez donnés pour frères dans la société de vos fidèles, j'en vois qui ne sont point instruits de ces choses-là, et qui se méprennent même dans ce qu'ils en croient, je prends patience, parce que je sais que, pourvu que dans ce qu'ils pensent de vous, ô mon Dieu! créateur de toutes choses, il n'y ait rien d'indigne de la noblesse et de la sainteté de votre nature, l'ignorance où ils sont sur la situation des parties de l'univers, et sur les mouvements des astres, ne leur fera point de tort. Elle leur en pourroit faire néanmoins, s'ils croyoient que ces sortes de choses fissent partie de la doctrine de la piété, et qu'ils allassent jusqu'à donner pour constant ce qu'ils ne savent pas, et à le soutenir avec opiniâtreté. Cependant la charité voudroit qu'on supportât cette foiblesse-là, même dans ceux qui sont encore, pour ainsi dire, au berceau de la vie de la foi, et que l'on attendit avec patience que, croissant et se renouvelant de jour en jour, ils devinssent enfin des hommes parfaits, et arrivassent à cette solidité qui fait qu'on ne se laisse plus emporter aux vents des opinions des hommes. (Eph. 4.3)

Mais pour celui qui s'érige en docteur et en maître de ceux à qui il débite ses imaginations sur ces sortes de choses, et que la passion d'en être regardé comme leur guide et leur lumière a porté jusqu'à cet excès qu'il se donne pour le Saint-Esprit même, et qu'il veut que ses sectateurs croient qu'en le suivant, c'est ce divin Esprit qu'ils suivent, et non pas un homme comme les autres, qui peut s'empêcher de rejeter et de détester sa folie et son impudence, dès qu'on le voit convaincu de fausseté sur ce qu'il s'ingère d'enseigner?

Mais je ne voyois pas bien encore si, selon le système de Manichée, on ne pourroit point rendre raison de l'accroissement et du décroissement des jours et des nuits, des éclipses, et des autres phénomènes qui sont si bien expliqués dans les livres des philosophes que j'avois lus; et, supposé qu'on le pût, l'opinion que j'avois de la sainteté de cet homme-là, m'auroit fait pencher de son côté, quand je n'aurois pu voir avec certitude lequel des systèmes étoit le vrai.

CHAPITRE VI.

Caractère de Fauste. Par où il imposoit. Prix des choses, indépendamment des matières. Saint Augustin parvient enfin à entretenir Fauste, et reconnoît son ignorance.

10. DURANT cet espace de près de neuf années, que l'égarément de mon esprit me fit passer à écouter les rêveries des manichéens, j'attendois l'arrivée de Fauste avec une grande impatience. Car tout ce que j'en avois pu rencontrer d'autres, étoit demeuré court sur les objections que la connoissance que j'avois de ces choses-là m'avoit donné lieu de leur faire. Mais ils me remet-

toient à Fauste, comme à un homme qui, dans les conférences que j'aurois avec lui quand il seroit à Carthage, me résoudroit clair comme le jour toutes ces difficultés, et tout ce que je lui en pourrois proposer d'autres, quelques grandes qu'elles fussent.

Je le vis donc enfin, et je trouvai un homme agréable, qui parloit bien, et qui étoit avec beaucoup plus de grâce que les autres ce qu'ils ont accoutumé de débiter; mais c'étoient toujours les mêmes choses; et dans la soif où j'étois, à quoi me pouvoit être bon un homme qui auroit versé à boire de fort bonne grâce, et qui avoit même à la main des coupes fort précieuses et fort propres, mais qui n'avoit rien à mettre dedans? J'avois les oreilles rebattues il y avait long-temps, de toutes les choses qu'il me contoit; et pour être mieux dites, je ne les en trouvois ni meilleures, ni plus vraies; et celui qui me les débitoit ne me paroissoit pas plus habile pour avoir un visage composé et des manières de parler agréables. Ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient gens qui ne jugeoient pas bien des choses; et il ne leur avoit paru sage et habile, que parce qu'ils avoient trouvé du plaisir dans sa manière de parler.

Il y en a qui vont dans une autre extrémité; ils rejettent la vérité, dès qu'elle leur est proposée avec grâce, et elle leur devient suspecte par cela seul; j'en ai aussi trouvé de ceux-là. Mais vous m'avez déjà fait connoître ô mon Dieu! par ces voies secrètes et admirables par où votre vérité s'insinue dans les cœurs, que les uns et les autres ont tort, et que LES CHOSES ne sont ni plus ni moins vraies, pour être bien dites, ni plus ni moins fausses, pour l'être mal: que LA VÉRITÉ et la fausseté sont comme des mets, les uns salutaires, et les autres nuisibles et empoisonnés; et que les bonnes ou les mauvaises manières de parler sont comme des plats, les uns d'argent et les autres de terre; et que toutes

sortes de mets peuvent être servis dans toutes sortes de plats. C'est vous, ô mon Dieu ! qui m'aviez appris ce que je viens de dire : puisque c'est quelque chose de vrai ; et que PAR quelque canal que ce soit que la vérité nous vienne, elle ne vient jamais que de vous.

11. La grande envie que j'avois eue de connoître Fauste, et qui m'avoit fait attendre son arrivée avec tant d'impatience, fut donc satisfaite en quelque sorte, et par ce qu'il y avoit de vif et de pathétique dans ses discours, et par la facilité qu'il avoit à trouver sur chaque chose les expressions les plus propres et les plus naturelles. Je sentoisc ce plaisir-là comme les autres, et je faisois même valoir plus que personne tout ce que cet homme-là pouvoit avoir de bon. Mais comme je ne l'entendois jamais parler qu'en présence de beaucoup de monde, je ne pouvois lui proposer mes difficultés, et les discuter avec lui ; et cela me faisoit une grande peine.

Je trouvai pourtant moyen de le voir en particulier, avec quelques-uns de mes amis, et dans des temps où la bienséance pouvoit permettre que chacun parlât à son tour ; et je lui proposai quelques difficultés : mais je reconnus bientôt qu'il n'avoit nulle teinture des sciences, à la réserve de la grammaire, qu'il ne savoit même que superficiellement. Cependant comme il avoit lu quelques oraisons de Cicéron et quelques livres de Sénèque, avec quelque chose des poètes, et ce qu'il y avoit de livres de sa secte qui étoient le mieux écrits en latin, et qu'il s'exerçoit sans cesse à parler, il avoit acquis une facilité de s'exprimer qui plaisoit beaucoup, et par où il étoit d'autant plus capable d'imposer et de séduire, qu'il y avoit dans sa personne beaucoup de grâces naturelles ; et qu'il étoit merveilleusement maître de son esprit.

Ce que j'en dis là, sur ce que ma mémoire me four-

rique. Nous lisions donc ensemble, et je choisissois ce que je voyois qu'il étoit bien aise d'entendre, ou qui me paroissoit propre pour un esprit comme le sien. Du reste, toutes les résolutions que j'avois prises de ne rien épargner pour m'instruire à fond de la doctrine de cette secte s'évanouirent. Je ne voulus pourtant pas m'en retirer tout-à-fait, et comme je n'y trouvois, et que je ne voyois encore rien de meilleur, je crus qu'il falloit m'en contenter et m'y tenir, à moins que dans la suite il ne se présentât quelque chose de plus vraisemblable.

Ainsi, au lieu que ce Fauste avoit été pour beaucoup d'autres un piège de mort, ce fut lui qui commença, sans le savoir et sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étois pris. Car votre providence ne m'abandonnoit point, ô mon Dieu ! et la main invisible de votre miséricorde, touchée des larmes que ma mère vous offroit pour moi jour et nuit, et qui étoient comme le sang de son cœur percé de douleur, ne cessoit point de me conduire à son but, par des voies cachées qu'on ne sauroit assez admirer. C'est donc vous qui fîtes en moi tout ce que je viens de dire. Car, quand est-ce que l'homme vient à désirer vos voies, sinon lorsque vous dressez ses pas ? Qui peut nous procurer le salut sinon vous, ô mon Dieu ! dont la main est la seule qui puisse rétablir et réparer ce qu'il y a de gâté et de défiguré dans vos ouvrages ?

CHAPITRE VIII.

Ce qui le fit résoudre de quitter Carthage , pour aller enseigner à Rome. Les choses même à quoi la cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plaît. Sainte Monique tâche d'empêcher le voyage de son fils, et le suit jusqu'à la mer. Comment il se démêla d'elle. Les regrets de cette sainte femme, quand elle le vit parti ; effet de ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour lui.

14. Ce fut encore vous, Seigneur, qui fîtes en sorte qu'on me persuadât d'aller à Rome, pour y faire ce que je faisais à Carthage ; et je ne veux pas manquer de déclarer ici, en votre présence, ce qui me fit prendre cette résolution, puisqu'on découvre, jusque dans ces petites particularités de ma vie, la profondeur de vos conseils, et les soins toujours veillants de votre miséricorde sur moi, que je ne dois perdre aucune occasion de faire connoître et de célébrer.

Ceux de mes amis qui me portoient à faire ce voyage, m'assuroient que le gain, aussi-bien que la considération, seroit tout autre à Rome qu'à Carthage ; et quoique cette espérance me touchât, la principale, et presque la seule raison qui me déterminâ, fut que tout le monde convenoit qu'à Rome les jeunes gens qui étudient sont bien plus réglés et plus modestes ; qu'on les tient beaucoup plus de court ; qu'on ne souffre point qu'ils se jettent en foule, et d'un air fier et insolent, dans la classe d'un autre maître que le leur, et qu'ils n'ont pas même la liberté d'y entrer, à moins que le maître ne le permette. A Carthage, au contraire, c'est une chose honteuse que le désordre et la licence qu'on voit parmi les écoliers. Ils entrent par force dans les classes autres que la leur, et, avec une impudence qui tient

de la fureur, ils mettent tout en désordre, sans aucun respect de ce que le maître a établi pour l'avancement de ses écoliers. Il n'y a personne qui ne soit exposé à leurs outrages et à leur violence, qui va jusqu'à un excès que les lois devroient punir, mais que le malheur de la coutume autorise; ce qui ne fait que les rendre d'autant plus misérables, qu'ils prennent pour permis ce qui ne l'est pas, et qui ne le saurait jamais être par votre loi éternelle, seule règle de toute justice, et qu'ils se croient impunis dans ce qu'ils font, quoiqu'ils soient punis invisiblement, par l'aveuglement même qui le leur fait faire, et qui est quelque chose de bien pire que ce qu'ils font souffrir aux autres.

C'étoit la plus grande peine du monde pour moi, d'être obligé de souffrir dans les écoliers, étant professeur, des déportements dont je n'aurois pas été capable quand j'étudiois; et ce fut ce qui me fit résoudre d'aller enseigner dans un lieu où tout le monde m'assurait qu'il ne se passait rien de semblable. Mais c'étoit vous, ô mon Dieu! en qui je mets présentement toute ma confiance, et qui serez un jour mon partage dans la terre des vivants, c'étoit vous qui me portiez à changer de pays, pour me faire changer de vie, et pour me faire entrer dans la voie du salut. C'étoit pour cela que vous me faisiez trouver à Carthage des dégoûts qui m'en chassoient, et à Rome des amorces qui m'y attiroient.

Ceux qui me firent prendre cette résolution, et qui m'y portèrent, les uns par leurs actions insensées, et les autres par leurs vaines promesses, étoient des gens qui n'aimoient que cette vie mourante: mais vous nous serviez, pour me redresser, de leur perversité même, et de la mienne propre. Car il y en avoit de toutes parts; et comme ceux qui par leur insolence m'étoient le repos qui m'auroit été nécessaire pour

m'acquitter de mes fonctions, étoient des enragés et des furieux, ceux qui me portoient à changer de lieu étoient des charnels, qui n'avoient de goût que pour les choses de la terre ; et si ce que je détestois d'un côté étoit une véritable misère, ce que je cherchois de l'autre n'étoit qu'une fausse félicité.

13. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu ! qui sussiez la véritable fin pour laquelle ce voyage se faisoit ; mais vous n'en fites rien connoître, ni à moi ni à ma mère, qui eut une grande douleur de me voir partir, et qui me suivit jusqu'à la mer, faisant tous ses efforts pour me retenir, ou pour me faire consentir qu'elle fût du voyage. Je m'en démêlai par une tromperie, lui ayant fait accroire que je ne voulois que suivre jusque dans le vaisseau un de mes amis qui s'embarquoit, et que je ne pouvois me résoudre de quitter qu'au moment qu'il faudroit lever la voile. J'échappai par ce moyen, n'ayant pas fait de difficulté de mentir à ma propre mère, une mère comme celle-là : mais votre miséricorde m'a pardonné ce péché-là avec beaucoup d'autres encore plus abominables, dont j'étois chargé dans ce temps-là ; et vous me préservâtes des eaux de la mer, pour me faire arriver jusqu'aux eaux salutaires de votre grâce, qui, en effaçant toutes mes impuretés, devoient arrêter ces torrents de larmes que ma mère versoit tous les jours pour moi en votre présence.

Je voulois l'obliger de s'en aller toujours devant : mais comme elle ne pouvoit se résoudre à partir de là sans moi, tout ce que je pus obtenir fut qu'elle passeroit la nuit dans un lieu d'où notre vaisseau n'étoit pas fort loin, et où il y avoit une chapelle bâtie en l'honneur de saint Cyprien. Elle ne s'y fut donc pas plus tôt retirée, que je me dérobai, et partis la même nuit, pendant qu'elle étoit en prière et en

larmes. Et que vous demandoit-elle avec tant de larmes, Seigneur, sinon que vous ne permissiez pas que je m'embarquasse? Mais comme les vus de votre miséricorde sur moi et sur elle-même alloient bien plus loin que les siennes, ce qu'elle vous demandoit sans cesse pour moi prévalut sur ce qu'elle vous demandoit dans ce moment. Car vous ne refusâtes de l'exaucer sur l'un, que parce que vous vouliez l'exaucer sur l'autre, en faisant en moi ce qui étoit le principal but de ses prières et de ses désirs.

Le vent s'étant levé, on mit à la voile, et nous perdîmes bientôt le rivage de vue. Ma mère ne m'y trouvant plus le matin, s'abandonnoit à sa douleur, et faisoit retentir à vos oreilles ses gémissements et ses plaintes. Mais vous n'en teniez aucun compte, parce que vous aviez résolu de m'arracher à ma cupidité par ma cupidité même, et de punir en même temps, par une juste douleur, ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour moi. Car elle aimoit à me voir, comme les autres mères aiment à voir leurs enfants. Ce sentiment étoit même beaucoup plus vif en elle que dans la plupart des autres; et comme elle ne savoit pas quelle joie vous deviez lui faire recueillir de cette séparation qui lui faisoit tant de peine, elle pleuroit amèrement, et se tourmentoît d'une manière qui marquoit assez qu'elle tenoit encore de la corruption d'Eve, par cette attache naturelle qui lui faisoit porter avec douleur l'absence de ce qu'elle avoit enfanté avec douleur. Mais enfin, après m'avoir bien reproché ma dureté et ma fourberie, elle se remit à vous prier pour moi, et s'en alla chez elle, et moi à Rome.

CHAPITRE IX.

Son arrivée à Rome; il y tombe malade à l'extrémité. Il ne demande point le baptême dans cette maladie. Sa guérison, effet des prières de sa mère. Quelle étoit la piété de cette sainte femme.

16. JE n'y fus pas plus tôt, que je fus surpris d'une grande maladie qui me mit aux portes de l'enfer. Car, outre le péché d'origine, qui nous fait tous mourir en Adam (I. Cor. 15. 22), j'étois encore chargé d'une infinité de crimes énormes, et de tout ce que j'avois commis de maux contre vous, contre moi-même et contre mon prochain, puisque vous ne m'aviez encore remis par Jésus-Christ aucun de ces péchés, et qu'il n'avoit point encore aboli par sa croix (Eph. 2. 14) l'inimitié que tant de crimes m'avoient fait contracter avec vous. Et comment cela se seroit-il pu faire par le mérite d'une passion fantastique et imaginaire, comme je croyois alors qu'avoit été celle de ce divin Sauveur? Ainsi, mon âme étoit d'autant plus véritablement morte, que je croyois que la mort de Jésus-Christ n'avoit été qu'une feinte; et autant que j'étois abusé, en croyant que cette mort si réelle et si précieuse n'étoit qu'une illusion, autant l'étois-je de croire que mon âme étoit vivante, quoiqu'elle fût la proie de la mort. Cependant ma fièvre alloit toujours en augmentant, et j'étois à deux doigts de la mort, et de la mort éternelle. Car si je fusse mort alors, quel auroit été mon partage, sinon les flammes et les tourments de l'enfer? Et pouvois-je m'attendre à autre chose par les lois éternelles de votre vérité et de votre justice?

* Comme étoit le corps même de Jésus-Christ selon les manichéens.

Ma mère étoit trop éloignée de moi pour savoir l'état où j'étois ; mais elle ne laissoit pas de prier pour moi ; et comme vous êtes présent partout , vous étiez où elle étoit et où j'étois. D'un côté vous receviez ses prières , et de l'autre vous exerciez votre miséricorde envers moi , en me rendant la santé du corps , quoique mon âme demeurât toujours infectée du poison de son impiété sacrilège. Car quelque grand qu'eût été le péril où je m'étois vu , je n'avois point demandé le baptême , ce qui fait bien voir que je valois beaucoup moins alors que dans ce temps de mon enfance , où , étant tombé malade , je sollicitai avec tant d'empressement la piété de ma mère , de me faire donner ce sacrement , comme je me souviens de l'avoir rapporté plus haut (*L. 4. ch. 44*) , et de vous en avoir rendu grâces. Mais l'âge n'ayant fait qu'augmenter ma dépravation et ma folie , je me moquois , ô mon Dieu ! de ce remède que vous avez institué pour la guérison de nos âmes.

Cependant vous n'avez pas permis que je sois mort en cet état , où je ne pouvois que mourir doublement. Si ce malheur fût arrivé , quelle plaie auroit-il fait au cœur de ma mère ! Elle n'en seroit jamais revenue ; car il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où alloit l'amour qu'elle avoit pour moi , et de combien les douleurs que lui faisoit ressentir l'envie qu'elle avoit de me procurer une naissance spirituelle , passaient celles qu'elle avoit ressenties en me mettant au monde.

17. Ainsi je ne conçois pas qu'elle eût jamais pu se consoler , si sa tendresse eût été blessée par un endroit si sensible , et qu'elle m'eût vu mourir en cet état. Et que seroient devenues , ô mon Dieu ! tant de prières si vives et si continuelles ? Auroit-il pu se faire que le Dieu de miséricorde eût méprisé le cœur contrit et humilié d'une veuve chaste , tempérante , appliquée à faire l'aumône , et à rendre toutes sortes de soumissions et de de-

voirs à vos fidèles serviteurs, qui ne passoit aucun jour sans porter son offrande à votre autel, et ne manquoit jamais le matin et le soir de se rendre à l'église, et d'y employer le temps, non à des discours inutiles avec d'autres femmes de son âge, mais à écouter votre parole, et à vous offrir ses prières? Auriez-vous pu, ô mon Dieu! mépriser les larmes de cette veuve si chrétienne, vous qui l'aviez faite ce qu'elle étoit? et lui auriez-vous refusé votre divin secours, après tant de prières si ferventes, par lesquelles elle vous demandoit non de l'or et de l'argent, ni aucune autre de ces sortes de biens qui sont sujets à périr, mais le salut de l'âme de son fils? Non, Seigneur, cela n'étoit pas possible; aussi ne l'abandonniez-vous point. Vous l'exauciez, et vous faisiez ce qu'elle vous demandoit; mais vous le faisiez dans votre ordre, et selon ce que vous aviez arrêté dans votre prédestination éternelle. Car ce n'étoit pas pour la tromper, que vous lui aviez donné tant d'assurances de mon salut, par ces songes que vous lui aviez envoyés, et par ces réponses qu'elle avoit reçues de la bouche de ceux qui lui parloient de votre part, et dont j'ai rapporté quelque chose. (*Liv. 5. ch. 11 et 12.*) Elle conservoit tout cela dans son cœur, et vous le représentoit dans ses prières comme autant de titres de vos promesses; car votre miséricorde est si grande, que vous daignez par vos promesses vous constituer débiteur de ceux mêmes à qui vous remettez si libéralement tout ce qu'ils vous doivent.

à rabattre quelque chose de la trop grande crédulité où il étoit pour toutes ces fables dont les livres des manichéens sont remplis. Cependant je le voyois toujours plus volontiers que tout ce qu'il y avoit d'autres gens qui n'avoient pas été engagés dans cette hérésie; et quoique je n'eusse plus la même opiniâtreté à la soutenir, le commerce que j'avois avec ces gens-là, qui sont en grand nombre à Rome, mais sans oser se découvrir, diminueoit de beaucoup mon ardeur à chercher quelque chose de meilleur et de plus solide que ce qu'ils m'avoient inspiré.

J'en avois d'autant moins sur ce sujet, que je désespérois, ô mon Dieu ! créateur du ciel et de la terre, et de tout ce qu'il y a d'invisible aussi-bien que de visible, de trouver la vérité dans votre Eglise, dont rien ne m'avoit tant donné d'éloignement, que de m'être laissé persuader qu'on ne pouvoit se ranger de son côté, sans s'engager à croire que vous ayez un corps et des membres comme nous, et bornés comme les nôtres à une certaine étendue. Cependant l'idée que je m'étois faite de mon Dieu, n'étoit pas dans le fond moins grossière que celle-là, puisque je ne me le représentois jamais que comme quelque chose de massif et de corporel, parce que je ne pouvois concevoir que ce qui n'étoit point corps fût quelque chose; et c'étoit là la principale et presque la seule cause de mes erreurs, dont je ne pouvois jamais me tirer, à moins de commencer par me déromper sur ce point-là.

20. De là venoit que je me représentois le mal même comme une substance corporelle composée de deux parties, l'une hideuse et grossière, à quoi les manichéens donnent le nom de terre, et l'autre plus subtile, qui est, selon eux, l'âme malfaisante, qui anime ce vilain corps, et qu'ils conçoivent comme un air qui le pénétreroit de tous côtés. Comme donc je me suis quel

une troupe d'écoliers désertoit de complet fait, et que, faisant banqueroute à leur maître, ils alloient étudier sous un autre, comptant pour rien de manquer de foi, et ne faisant nul cas de la justice, quand il étoit question de sauver un peu d'argent.

Je n'avois pas moins de haine pour l'infidélité de ceux-ci que pour l'emportement de ceux de Carthage. A la vérité, c'étoit une haine qui n'étoit pas bien pure, et à quoi ce qui pouvoit retomber sur moi d'une telle injustice avoit peut-être plus de part que l'injustice même. Mais après tout, ceux qui sont capables d'un tel manquement de foi, sont des infâmes qui vous en manquent à vous-même, pour de faux biens que le temps emporte, et qui ne sont que de l'argile détrempée, sur quoi l'on ne sauroit porter la main sans se salir. Ce sont des âmes adultères, qui, se laissant aller à l'amour de ce monde qui passe, vous méprisent, ô mon Dieu ! vous qui demeurez éternellement, qui rappelez à vous ces âmes prostituées, et qui leur pardonnez quand elles y reviennent. Aussi ai-je encore présentement de la haine pour ces cœurs injustes et dépravés, quoique en même temps je les aime, par l'envie que j'ai qu'ils se corrigent et qu'ils se convertissent; qu'ils préfèrent à leur argent les sciences qu'on leur enseigne, et vous à tout, ô mon Dieu ! qui êtes la vie éternelle, la source inépuisable de tout ce qu'il y a de biens durables et solides, et les chastes délices des âmes pures. Mais alors je craignois bien plus, par rapport à moi-même, de trouver en eux de l'infidélité et de l'injustice, que je ne souhaitois, par rapport à vous, d'y voir de la probité et de la vertu.

CHAPITRE XIII.

Le préfet de Rome, après s'être assuré de la capacité de saint Augustin, l'envoie à Milan, où l'on demandoit un professeur de rhétorique. Il est bien reçu de saint Ambroise. Dans quel esprit il écoutoit les discours que ce saint prélat faisoit à son peuple, et de combien ils lui paroissent plus solides que ceux de Fauste.

23. Ainsi, dès que je sus que ceux de Milan avoient envoyé vers Simmaque, préfet de Rome, pour lui demander un professeur de rhétorique, et qu'ils lui avoient même donné les ordres nécessaires pour le faire venir par la voiture publique, sans qu'il lui en coûtât rien, je poursuivis cet emploi, par le moyen de ce que j'avois d'amis parmi les manichéens, qui ne savoient pas, non plus que moi, que ce qu'ils me procuroient devoit aboutir à me tirer de leurs erreurs; et Simmaque s'étant assuré de ma capacité, par un discours que je fis devant lui, sur un sujet qu'il m'avoit donné, il m'envoya à Milan.

Dès que j'y fus, j'allai trouver l'évêque Ambroise, qui étoit un de vos plus fidèles serviteurs, célèbre par toute la terre, et distingué entre les plus gens de bien, et qui dispensoit tous les jours à votre peuple, avec un grand soin, votre divine parole, qui est un *pain* qui nourrit et qui engraisse, et une *huile* qui embellit, et qui fait qu'on a la joie peinte sur le visage, et un *vin* qui enivre, mais d'une ivresse qui, nous faisant goûter les plaisirs du Ciel, nous détache de ceux de la terre.

C'étoit votre main invisible qui me menoit à ce saint homme, afin qu'il m'ouvrit les yeux, et qu'il me menât à vous. Il me reçut en vrai père, et avec cette charité

vraiment épiscopale, qui lui faisoit toujours faire un si bon accueil aux étrangers. Je commençai donc à l'aimer, quoique je ne le regardasse pas d'abord comme un homme qui pût me faire connoître la vérité, n'espérant pas de la trouver dans votre Église, mais comme un homme qui avoit de la bonté pour moi. J'écoutois avec soin les discours qu'il faisoit au peuple, mais ce n'étoit pas avec l'intention qu'il auroit fallu ; et c'étoit plutôt pour juger de son éloquence, et pour voir si elle répondoit à sa réputation, et s'il en avoit sur cela plus ou moins qu'il ne méritoit. Je ne perdois donc aucune de ses paroles, et c'étoit tout ce que je cherchois ; car je n'avois que du mépris pour les choses ; mais je trouvois dans ses discours une douceur qui me faisoit beaucoup de plaisir. Il n'y avoit pourtant pas tant d'agrément dans sa manière de parler que dans celle de Fauste ; mais il l'emportoit de beaucoup, par l'érudition et par le fond des choses. Car au lieu que les discours de Fauste n'étoient que des contes à perte de vue, et tels que l'extravagance des manichéens en peut fournir, celui-ci enseignoit des choses utiles et solides, et prêchoit la doctrine du salut : mais combien en est-on loin, quand on est dans le péché comme j'étois alors ? Je m'en rapprochois pourtant peu à peu sans m'en apercevoir.

CHAPITRE XIV.

A force d'entendre parler saint Ambroise, son cœur commence de s'ouvrir à la vérité. Il se désabuse peu à peu sur ce qui lui faisoit de la peine dans l'Ancien-Testament. La doctrine catholique commence à lui paroître soutenable. Son mépris pour celle des manichéens augmente. Et enfin, il renonce à cette malheureuse secte, et prend le parti de demeurer catéchumène dans l'Église, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.

24. CAR, quoique dans la persuasion où j'étois qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à vous, je n'eusse d'attention que pour la manière de parler de ce saint homme, et point du tout pour les choses qu'il disoit, je ne pouvois si bien faire la séparation de ce que j'aimois et de ce que je méprisois, que l'un ne m'entrât dans l'esprit aussi-bien que l'autre; et mon cœur, touché de l'éloquence d'Ambroise, s'ouvroit à la vérité de ce qu'il disoit, mais peu à peu, et par degrés. Car d'abord je trouvai que ce qu'il enseignoit se pouvoit soutenir; et au lieu que je croyois auparavant qu'il n'y avoit rien à répondre aux arguments par où les manichéens attaquoient la foi catholique, je commençai à voir qu'on pouvoit sans témérité entreprendre de la défendre.

C'est ce que je reconnus particulièrement, lorsque j'entendis développer à ce saint homme quelques endroits de l'Ancien-Testament, qui enferment de grands mystères sous des figures et des expressions énigmatiques, et qui jusqu'alors, bien loin de me conduire à la vie, n'avoient fait que me donner la mort, parce que je les prenois à la lettre. (II. Cor. 3. 6.) Après lui avoir donc entendu expliquer plusieurs de ces endroits, et

découvrir le sens spirituel caché sous l'écorce de la lettre, je commençai à revenir de la fausse créance où j'avois été, qu'il n'y avoit rien à répondre aux objections de ceux qui rejettent la loi et les prophètes, et qui font profession de s'en moquer et de les détester. Cependant je n'étois pas encore persuadé qu'il fallût embrasser la foi catholique, sur cela seul que parmi ses sectateurs il s'en trouvoit d'assez habiles pour la défendre et pour repousser les objections de ses ennemis. Je convenois qu'elle se pouvoit aussi bien soutenir que ce que j'avois suivi jusqu'alors, mais je ne croyois pas qu'il fallût le condamner pour cela; et quoique je ne regardasse plus la foi catholique comme vaincue, elle ne me paroissoit pas encore victorieuse.

25. Je commençai donc à faire tous mes efforts pour voir si je ne pourrois point convaincre de fausseté les opinions des manichéens par des preuves certaines et évidentes. J'aurois même pu me détromper à propos; et il m'auroit été facile de laisser de mon esprit toutes les chimères dont je m'étois laissé prévenir, si j'avois été capable de concevoir une substance spirituelle; mais cela ne m'étoit pas possible. Cependant, à mesure que je considérois ce que beaucoup de philosophes ont pensé sur ce qui se passe en ce monde visible, et qui peut être l'objet de nos sens, et que je le comparois avec ce que les manichéens en ont dit, je trouvois sans comparaison moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci que dans celles des autres; mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étoient les académiciens : je commençai à douter de tout, sans pouvoir me déterminer à rien. Je résolus néanmoins d'abandonner les manichéens, ne voyant pas que, dans cet état même de doute et d'incertitude, je pusse demeurer attaché à une secte dont je mettois déjà les sentiments beaucoup au-dessous de

ceux de quelques philosophes à qui je ne voulois pourtant point me livrer, parce que, ne voyant point chez eux le nom salutaire de Jésus-Christ, je n'avois nulle espérance d'y trouver de quoi guérir les plaies et les langueurs de mon âme. Je pris donc enfin le parti catholique, dont mon père et ma mère m'avoient toujours inspiré le respect et l'amour, et de me tenir là, jusqu'à ce que quelque chose de bien clair et de bien certain me fit voir de quel côté je devois tourner.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI.

Sainte Monique passe la mer, et vient à Milan trouver son fils, qui étoit alors dans sa trentième année. A mesure qu'il continue d'écouter saint Ambroise, son cœur s'ouvre tous les jours de plus en plus à la vérité; et il reconnoît de plus en plus l'extravagance de la doctrine des manichéens. Passant par la rue à Milan, dans le temps qu'il préparoit un discours à la louange de l'empereur, la rencontre d'un pauvre homme pris de vin lui fait faire de grandes réflexions sur le misérable état où il étoit. Il en gémit souvent avec Alipe et Nebride. Quels ils étoient l'un et l'autre. Ce qui se passoit dans son cœur sur le dessein de changer de vie, et combien ses anciennes attaches lui causoient d'agitation sur ce sujet.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu. Sainte Monique passe la mer, et le vient trouver à Milan. Il lui apprend qu'il n'est plus manichéen. Comment elle reçut cette nouvelle. Les prières de cette sainte femme redoublent à mesure qu'elle voit avancer l'effet des promesses de Dieu sur la conversion de son fils.

1. QU'ÉTIEZ-VOUS alors, ô mon Dieu ! en qui j'avois commencé, dès ma plus tendre jeunesse, de mettre toute mon espérance ? où vous étiez-vous retiré ? et comment se pouvoit-il faire que vous vous tinssiez si loin de moi ? N'étois-je pas votre ouvrage ? et n'est-ce pas vous qui m'aviez donné cette nature si excellente, qui me relève si fort au-dessus de tous les autres animaux ? Vous m'aviez donné une raison et un discernement qu'ils n'ont point ; cependant j'étois dans les ténèbres et dans l'aveuglement ; et je marchois au travers des précipices. Mais comment aurois-je pu vous trou-

ver, puisque au lieu de vous chercher dans mon cœur, dont vous êtes le Dieu, je vous cherchois hors de moi? j'étois même tombé au plus profond de l'abîme, puisque j'avois perdu jusqu'à l'espérance de trouver la vérité.

Ma mère, à qui sa pitié donnoit des forces au-dessus de celles de son sexe, étoit venue me joindre à Milan, me suivant par mer et par terre, et méprisant tous les périls, par la confiance inébranlable qu'elle avoit dans la fidélité de vos promesses. Car dans le temps de la tempête, où les passagers qui n'ont point encore tâté de la mer ont besoin que les matelots les rassurent et les consolent, elle rassuroit les matelots, et leur promettoit qu'ils arriveroient à bon port, se fiant sur la promesse que vous lui en aviez faite à elle-même dans une vision qu'elle avoit eue.

Elle me trouva dans un état bien dangereux : car qu'y a-t-il de plus mortel que d'avoir perdu l'espérance de trouver la vérité ? Mais ce devoit toujours être une grande consolation pour elle, d'apprendre que je n'étois plus manichéen, quoique je ne fusse pas encore catholique. Cependant, quand je le lui dis, je ne vis point en elle ce tressaillement de joie que les bonnes nouvelles à quoi on ne s'attend point ont accoutumé de donner, quoique par-là elle se vit hors de peine sur ce qui lui en avoit le plus fait dans mes misères, et qui faisoit que, me regardant comme mort, elle me pleuroit ^{et} et nuit, mais toujours dans l'espérance que vous me ressusciteriez ; car elle me présentait sans cesse à vous dans le fond de son cœur, comme un mort dans son cercueil ; afin qu'il vous plût de me dire : *Levez-vous, je vous le commande* ; et qu'après m'avoir redonné la parole et la vie, par la force de cette voix toute-puis-

* Il fait allusion à la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

sante, vous lui rendissiez enfin ce fils qu'elle avoit perdu.

Elle ne fut donc transportée d'aucun mouvement extraordinaire de joie, lorsqu'elle apprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous conjuroit tous les jours, avec tant de larmes, d'y vouloir faire, et qu'elle vit que, si je n'étois pas encore établi dans la vérité, j'étois au moins dégagé de l'erreur. Et comme elle se tenoit assurée que vous achèveriez ce qui restoit à faire, puisque vous lui aviez promis le tout, elle me répondit sans s'émouvoir, et d'un air qui marquoit bien la confiance qu'elle avoit en vous, qu'elle espéroit qu'avant qu'elle partît de ce monde, JÉSUS-CHRIST lui feroit la grâce de me voir au nombre de vos fidèles, et enfant de l'Église catholique.

Elle s'en tint là à mon égard ; mais en même temps elle vous sollicitoit sans cesse, source de miséricorde, et vous conjuroit avec plus de ferveur et de larmes que jamais, de vous hâter de me secourir, et de dissiper mes ténèbres. Elle étoit plus assidue que jamais à l'église, où elle recevoit de la bouche d'Ambroise, avec une avidité incroyable, ces eaux vives de la vérité, qui rejaillissent jusque dans la vie éternelle. Car elle n'avoit pas moins d'amour et de vénération pour ce saint homme, que s'il eût été un ange du Ciel (Joan. 41. 24), sachant que c'étoit lui qui m'avoit mis dans cet état de doute et de suspension où j'étois alors, et qu'elle regardoit comme une crise, qui, après m'avoir mis plus en danger que jamais, me tireroit de tous mes maux, et me rendroit une santé parfaite.

CHAPITRE II.

Avec quelle docilité sainte Monique déféra aux défenses de saint Ambroise, sur le sujet de certaines oblations qui se faisoient en Afrique aux tombeaux des martyrs. Ce qui fit qu'elle se rendit si aisément sur cela. Ses sentiments pour saint Ambroise, et ceux de saint Ambroise pour elle.

2. COMME elle avoit accoutumé d'apporter aux tombeaux des saints des oblations de pain et de vin, et de quelque autre chose à manger, selon ce qui se pratiquoit en Afrique, elle voulut faire la même chose à Milan; mais le portier de l'église n'ayant pas voulu le lui permettre, et lui ayant dit que l'évêque l'avoit défendu, elle obéit avec une soumission que je ne pouvois me lasser d'admirer. Car, sans insister le moins du monde, et sans examiner sur quoi cette défense pouvoit être fondée, elle condamna sur-le-champ ce qu'elle avoit pratiqué jusqu'alors. Aussi n'étoit-ce pas l'amour du vin qui la menoit; et elle n'étoit pas comme beaucoup d'autres de l'un et de l'autre sexe, que cette passion rend ennemis de la vérité, et à qui on ne sauroit parler de sobriété, sans leur faire soulever le cœur, comme si on leur présentait du vin où il y eût les trois quarts d'eau. Ainsi quand elle venait à l'église, avec sa corbeille pleine des mets qu'elle vouloit distribuer aux pauvres, après en avoir goûté la première, comme pour faire honneur à ceux qu'elle mettoit du festin, elle ne reservoit pour elle qu'une très petite portion du vin; encore étoit-il aussi trempé que la sobriété la plus exacte le peut demander. Et quoiqu'elle eût dessein d'honorer par ces sortes d'offrandes les tombeaux de plusieurs saints, elle ne portoit partout que la même portion; et c'étoit un breuvage non-seulement bien

trempé, mais bien tiède, qu'elle portageoit même avec ceux qui l'assistoient, parce que ce qu'elle cherchoit en cela, c'étoit de satisfaire sa piété, et non pas de flatter la volupté.

Dès qu'elle sut donc que ce prélat si illustre et si appliqué à inspirer la piété à son peuple, voyant que ces sortes d'oblations tenoient de ce que les païens pratiquoient aux funérailles de leurs proches, et qu'elles pouvoient être une occasion d'intempérance à ceux qui étoient sujets à ce vice-là, les avoit défendues à ceux mêmes qui gardoient en cela les règles de la sobriété la plus exacte, elle s'en abstint sans aucune peine. Et de là en avant, au lieu d'une corbeille pleine de ce qui n'est que des productions de la terre, elle apprit à ne plus porter aux tombeaux des martyrs qu'un cœur plein d'une autre sorte d'offrande bien plus pure ; et se réservant à distribuer d'une autre manière ce qu'elle étoit en état de donner aux pauvres, elle se soumit sans peine à ne plus célébrer dans l'église d'autre festin que celui qui nous fait participer au corps du Seigneur, dont la passion a été exprimée, et comme renouvelée par l'immolation des martyrs, et par la mort précieuse qui les a couronnés de gloire.

Cependant, pour dire ici ce que j'en pense, et dont vous êtes témoin, mon Seigneur et mon Dieu, puisque vous voyez le fond de mon cœur, je ne crois pas qu'elle se fût soumise si aisément, si ce qu'elle avoit accoutumé de faire lui eût été interdit par un autre évêque qu'elle n'eût pas autant aimé qu'elle aimoit Ambroise. Mais pour celui-là, elle l'aimoit tendrement par plusieurs raisons ; et surtout parce qu'elle le regardoit comme l'instrument de mon salut. Lui de son côté l'aimoit chèrement, à cause de cette piété si édifiante et si fervente, qui lui faisoit pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres, et qui la rendoit si assidue à l'église, et il ne me voyoit

presque jamais, qu'il ne se mit sur ses louanges, qu'on voyoit sortir de la plénitude du cœur de ce saint prélat, et qu'il ne me félicitât de ce que Dieu m'avoit donné une telle mère. Mais il ne savoit pas quel étoit le fils d'une mère si chrétienne : il ne savoit pas que ce malheureux fils doutoit de tout ce qu'elle croyoit avec une foi si vive, et qu'il ne pouvoit pas même se persuader qu'on pût trouver le chemin qui mène à la vie.

CHAPITRE III.

Il fait de grands efforts pour tâcher de découvrir la vérité, mais sans implorer le secours de Dieu par la prière. Par où il trouvoit la condition de saint Ambroise heureuse. De quelle manière ce saint prélat lisoit. Combien il étoit difficile de le trouver de loisir. Quelle joie saint Augustin eut d'apprendre, par les discours publics de saint Ambroise, que la créance de l'Eglise sur la nature de Dieu étoit tout autre qu'il n'avoit cru.

3. JE n'avois encore aucun soin de vous prier, ô mon Dieu ! et de gémir en votre présence, pour implorer votre secours. Je ne faisais que chercher et raisonner en moi-même avec une ardeur inquiète, ou discourir avec les autres, quand l'occasion s'en présentoit. Quand à l'évêque Ambroise, je trouvois sa condition fort heureuse : mais ce n'étoit que par rapport à ce qu'elle avoit de tel selon le monde, comme de se voir honoré au point qu'il l'étoit par les plus grandes puissances de la terre : car je ne pouvois m'ôter de l'esprit que le célibat ne lui fût dur à porter. Du reste, je ne connoissois ni les combats qu'il avoit à soutenir contre les tentations qui ne le faisoient de la considération même où il étoit, ni l'espérance qui le soutenoit dans ses travaux, ni ce qui faisoit sa consolation dans les peines.

idée de vous , je me sentis transporté de joie , quoique je ne pusse encore concevoir en aucune manière ce que c'étoit qu'une substance spirituelle. Je commençai donc à me faire honte à moi-même , de n'avoir fait autre chose durant tant d'années , qu'aboyer contre des chimères que je prenois pour la foi catholique , et qui n'étoient que l'ouvrage d'un esprit dominé par les impressions de la chair et du sang , et d'avoir été assez impie et assez téméraire pour la condamner sans daigner m'éclaircir de sa doctrine. Car autant qu'il est vrai que vous avez fait l'homme à votre image , autant est-il certain que vous n'avez ni corps ni membres comme nous ; qu'au lieu que l'homme est un être borné à un certain espace , vous êtes tout entier partout , sans que nul espace vous contienne , ô mon Dieu ! qui , pour être si caché et si élevé au-dessus de nous , ne laissez pas d'être près de nous , et de nous être toujours présent.

CHAPITRE IV.

Quelle honte il avoit de la témérité avec laquelle il avoit condamné la doctrine de l'Eglise , sans la connoître , et de la crédulité qu'il avoit eue pour les manichéens. Il se rapproche peu à peu de l'Eglise , voyant qu'elle croyoit tout autre chose de la nature de Dieu , que ce qu'il s'étoit imaginé ; et que , bien loin de prendre à la lettre tout ce que contient l'Ancien-Testament , elle donnoit pour règle que *la lettre tue*. Ce qui le tenoit encore en suspens.

5. JE reconnoissois donc ce qu'il y avoit à faire dans le temps que je ne comprenois pas en quel sens il est vrai de dire que vous avez fait l'homme à votre image , c'étoit de m'en instruire ; et non pas d'insulter à vos fidèles , comme si leur créance sur ce sujet eût été telle que je l'imaginois. Ainsi je sentoits dans le fond de

mon cœur une ardeur d'autant plus vive de connoître à quoi il falloit s'en tenir, que j'étois plus honteux d'avoir été si long-temps abusé par ces vaines promesses des manichéens, qui, à force de m'assurer qu'ils ne me diroient rien que de certain, m'avoient fait prendre pour tel les choses du monde les moins certaines, dont je m'étois entêté sur leur parole, et que j'avois débitées à mon tour, comme si elles eussent eu le dernier degré d'évidence et de certitude. Je m'en reconnus clairement la fausseté que quelque temps après celui dont je parle; mais dès-lors même, je voyois fort bien au moins qu'elles n'étoient pas certaines, quoique je les eusse prises pour telles autrefois, et que j'eusse été assez aveugle pour en prendre sujet de décrier votre sainte Église.

Ainsi, quoiqu'il ne me parût pas encore que ce qu'elle enseigne fût la vérité, je connoissois au moins qu'elle n'enseignoit point ce que j'avois pris pour fondement des outrages que je lui avois faits. J'avois donc une grande honte du passé; je revenois peu à peu, et je voyois avec une extrême joie que la foi de votre Église, qui seule est le corps de votre Fils unique, et où l'on m'avoit imprimé dès mon enfance le respect du nom de Jésus-Christ, rejetoit toutes ces fables, et qu'il étoit contre la pureté de sa doctrine, de croire que vous ayez un corps et des membres comme les nôtres, vous, mon Dieu, qui êtes le créateur de l'univers, et que vous soyez quelque chose de contenu dans un espace, puisque, quelque grand que l'on supposât cet espace, il seroit toujours borné de toutes parts.

6. C'étoit encore une grande joie pour moi, de voir qu'on étoit bien éloigné de vouloir que je regardasse les livres de l'Ancien-Testament du même œil dont je les avois regardés jusqu'alors, et qui ne m'y avoit fait trouver tant d'absurdités, que parce que je prenois tout à la lettre, et que je croyois que ce qu'elle présente

étoit tout ce que vos saints mêmes y voyoient. Ainsi, ce fut une grande joie pour moi, quand je vis que, dans les discours qu'Amboise faisoit au peuple, il avoit soin de répéter à tout propos, et de donner pour règle ce beau mot de votre apôtre : *La lettre tue, et c'est l'esprit qui vivifie.* (II. Cor. 3. 6.) C'est ce qu'il faisoit principalement, lorsqu'étant tombé sur quelqu'un de ces endroits qui, à les prendre à la lettre, semblent inspirer le mal plutôt que le bien, il venoit à l'expliquer, et à faire voir le sens spirituel, en levant le voile de la figure.

Cependant, quoique je ne trouvasse rien qui me choquât dans ses explications, je ne savois si je devois les prendre pour bonnes. Car je n'osois donner créance à rien, tant je craignois de tomber dans le précipice de l'erreur ; mais rien n'étoit plus propre à donner la mort à mon âme, que cet état même de suspension et d'incertitude. J'aurois voulu qu'on m'eût démontré tout ce qui me faisoit encore de la peine, et qu'on me l'eût rendu aussi clair que *sept et trois sont dix* ; car pour cela je le comprenois fort bien, et je n'étois pas assez insensé pour en douter. J'aurois donc voulu qu'on m'eût fait voir avec la même clarté tout ce qu'il falloit croire ; ce qui comprend et des choses corporelles de leur nature¹, mais qui n'étoient pas présentes à mes sens, et des choses spirituelles, que je ne pouvois encore me représenter que sous des idées toutes corporelles.

Pour guérir mon esprit sur tout cela, il n'auroit fallu que croire ; et si mon œil intérieur eût été purifié par la foi, il eût pu atteindre en quelque sorte la nature immuable et éternelle de votre vérité. Mais comme un

¹ Comme l'humanité sainte de Jésus-Christ, toutes les merveilles visibles et sensibles qui sont rapportées dans l'un et dans l'autre Testament.

homme qui a passé par les mains d'un mauvais médecin craint tous les autres, quelques bons qu'ils soient, mon âme, qui savoit ce qu'il lui en avoit coûté pour avoir été de trop facile créance, et qui craignoit de se trouver encore attrapée en prenant le faux pour le vrai, ne vouloit plus rien croire, quoique ce ne fût qu'en croyant qu'elle pouvoit recouvrer sa santé; et par-là elle vous résistoit, et se révoltoit contre vous, ô mon Dieu! puisque c'est vous qui avez établi et préparé le remède de la foi, qui l'avez mis dans la vogue où il est, et qui l'avez dispensé par toute la terre, pour guérir les maladies du genre humain.

CHAPITRE V.

La doctrine catholique commence à lui paroître de beaucoup préférable à celle des manichéens, et l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crue que ces hérétiques. Que la raison même veut qu'on se soumette à la foi. Il ne trouve plus rien qui le choque dans l'Ecriture. Il en respecte les obscurités même. Caractère de ces divins livres.

7. CEPENDANT je commençai, de là en avant, à donner la préférence à la doctrine de l'Eglise catholique; et je trouvois qu'encore qu'elle voulût que l'on commençât par croire, soit qu'elle n'eût pas de quoi prouver ce qu'elle enseigne, ou faute de trouver des esprits capables de ses preuves, son procédé étoit bien plus raisonnable et moins suspect de tromperie que celui des manichéens, qui, se moquant de la simplicité de ceux qui croient, en commençant par promettre témérairement de ne rien enseigner que de clair et de démontré, avancement sans preuves une infinité d'absurdités et de fables à quoi ils veulent qu'on ajoute foi. Ensuite, la main douce et invisible de votre

miséricorde, changeant peu à peu les plis et la situation de mon cœur, je vins à considérer combien je croyois de choses que je n'avois point vues, et qui s'étoient même passées avant que je fusse au monde; comme tout ce que l'on trouve dans les histoires profanes, sans compter ce que j'avois oui dire de plusieurs villes et de plusieurs pays où je n'avois jamais été; combien j'en avois cru sur la foi de mes amis, des médecins, et de plusieurs autres, dont le témoignage sert de fondement à presque tout ce que l'on fait dans la vie; enfin, combien je croyois fermement que j'étois né d'un tel père et d'une telle mère, sans en rien savoir néanmoins que par le témoignage de ceux à qui je l'avois oui dire.

Ce fut par ces sortes de réflexions que vous me fîtes comprendre que L'AUTORITÉ de vos saintes Écritures étant aussi grande et aussi établie qu'elle l'est parmi presque tous les peuples de la terre, ce sont ceux qui refusent de croire qu'il faut blâmer, et non pas ceux qui croient, et que ceux qui me viendroient dire : « D'où » savez-vous que ces livres partent de l'esprit du seul » Dieu véritable et source de toute vérité, et que c'est » lui qui les a inspirés à ceux qui les ont mis entre » les mains de tous les hommes? » ne mériteroient pas d'être écoutés.

J'entrois même d'autant plus aisément dans ce que vous me fîtes comprendre sur ce sujet, que tout ce que j'avois pu lire des livres de ces philosophes qui mettent tout en question, sans aucun respect pour les vérités les plus constantes, et qui combattent les opinions les uns des autres, avec le dernier acharnement, ne m'avoit jamais pu faire douter de votre existence, quoique je ne susse proprement ce que vous étiez, ni de cette providence admirable avec laquelle vous conduisiez tout ce qui regarde les hommes.

8. Il est vrai que ce que je croyois sur cela ne me paroissoit pas toujours avec le même degré de clarté et de certitude : mais enfin je n'ai jamais douté que vous ne fussiez, et que vous n'eussiez soin de nous, quoique je ne susse quelle idée il falloit avoir de votre nature, ni quelle étoit la voie par où nous pouvions aller ou retourner à vous.

Voyant donc que, dans l'incapacité où nous sommes d'arriver à la connoissance de la vérité, par la voie de l'intelligence et de la raison, nous avions besoin d'une autorité comme celle de l'Écriture, je compris que vous n'auriez jamais permis qu'elle s'en fût acquis autant qu'elle en a par toute la terre, si vous n'aviez voulu que ce fût par elle que l'on crût en vous, et que l'on cherchât à vous connoître. Car ce que j'y trouvois autrefois d'absurdité, et dont j'avois été si choqué, ne m'arrêtoit plus depuis que j'avois entendu expliquer d'une manière très raisonnable et très plausible, plusieurs de ces endroits-là ; et je n'attribuois ses obscurités qu'à la profondeur des mystères.

Son autorité me paroissoit même d'autant plus vénérable, et d'autant plus digne qu'on y ajoutât foi avec une soumission religieuse, qu'en même temps qu'elle se rend accessible à tout le monde, par la simplicité de son style, elle cache la majesté de ses mystères, sous une profondeur qu'on ne perçe pas aisément ; et que, comme dans ce qu'elle a de clair il y a de quoi nourrir les plus simples, il y a dans ses obscurités de quoi exercer l'application et la pénétration des meilleurs et des plus solides esprits. ELLE embrasse donc indifféremment tout le monde, et ouvre son sein à tous les hommes, dont elle ne transmet néanmoins qu'un petit nombre jusqu'à vous, de la même manière à peu près qu'un linge dans lequel on presse quelque chose ne laisse passer que ce qu'il y a de plus pur. Mais quelque petit

que soit ce nombre là, il est encore bien plus grand qu'il ne seroit, si l'Écriture avoit moins d'autorité parmi les hommes, et si elle ne les attiroit tous à elle, par la simplicité si sainte et si vénérable de son langage.

Voilà de quoi je m'entretenois alors : car vous m'assistiez, ô mon Dieu ! et vous exauciez les soupirs de mon cœur. Il sembloit que je ne fisse qu'errer au gré des flots : mais vous me serviez de pilote, et vous régliez ma course ; et quoique je marchasse toujours dans la voie large de ce siècle corrompu, vous ne m'abandonniez point. (*Math. 7. 13.*)

CHAPITRE VI.

Il cherche à s'établir dans le monde, et toutes ses entreprises ne lui produisent que des amertumes. La rencontre d'un pauvre homme pris de vin, qu'il vit en passant par les rues de Milan, dans le temps qu'il méditoit un panégyrique à la louange de l'empereur, lui fait faire des grandes réflexions sur ses misères. Ce qu'il dit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis.

9. Jx cherchois avec empressement des honneurs et des biens, et je pensois même à me marier ; mais vous vous moquiez de tous mes projets. Car dans la poursuite de ce que je recherchois avec tant d'ardeur, je ne trouvois que peine et amertume ; et c'étoient les dispositions secrètes de votre providence sur moi, qui m'étoit d'autant plus favorable, qu'elle ne permettoit pas que je trouvasse aucune douceur dans tout ce qui n'étoit point vous. Regardez donc encore, avec un œil de miséricorde, ce qui reste à rectifier dans mon cœur, vous, mon Dieu, qui m'avez conservé le souvenir de ce que vous faisiez pour moi dans ce temps-là, et qui me portez à vous en rendre grâces ; et puisque vous avez dégagé mon âme de ces liens de mort qui

la serroient si étroitement, faites qu'elle s'attache à vous de toutes ses forces.

C'étoit pour lui faire chercher en vous la guérison de ses maux, et pour la réduire à renoncer à tout, et à se convertir à vous, Dieu éternel, principe de toutes choses, et autant élevé au-dessus de toutes les autres substances que le créateur l'est au-dessus de la créature, que vous aviez soin de toucher ses plaies, pour les lui faire sentir jusqu'au vif. Car peut-on être plus misérable que je l'étois dans le temps que je me préparois à prononcer, à la louange de l'empereur, un panégyrique où je devois dire bien des mensonges, mais à quoi ceux mêmes qui auroient bien vu que je mentois n'auroient pas laissé d'applaudir, et que j'étois dans l'agitation et dans l'angoisse où peut être un homme qui médite un tel dessein ? Aussi fîtes-vous, Seigneur, tout ce qu'il falloit pour me rendre ma misère sensible.

Passant par la rue, à Milan, la tête pleine de tous ces soins qui me consumoient comme la fièvre, j'aperçus un pauvre qui avoit bu, à ce qu'il me paroissoit, et qui se divertissoit et se réjouissoit de toute sa force. Je ne pus m'empêcher de soupçonner en le voyant ; et touché d'un vif sentiment de mes folies, et des maux qu'elles me faisoient souffrir, je dis à quelques-uns de mes amis avec qui j'étois, et qui savient ce que je roulois alors dans ma tête : QUE PRÉTENDONS-NOUS par toutes les agitations et les peines que nous nous donnons ? pressés par l'aiguillon de nos passions qui, nous piquant sans cesse comme des bœufs à la charrue, nous font traîner le fardeau de nos misères dont la masse se grossit comme une boule de neige, à mesure que nous la traînons ? Que pouvons-nous nous promettre de tout cela, que d'arriver à une joie tranquille et exempte de tout soin ? car c'est à quoi se réduit tout

ce qu'on appelle *félicité temporelle*. Or, voilà un gueux qui est déjà à ce point-là, où nous n'arriverons peut-être jamais ; et ce que nous cherchions par des chemins détournés et difficiles où il y a mille choses fâcheuses à essuyer, il se l'est procuré avec quelques sous qu'il a amassés en demandant l'aumône.

Il est vrai que la joie de ce pauvre homme étoit une étrange sorte de joie ; mais celle à quoi j'aspirois par tous mes soins n'étoit-elle pas encore moins réelle ? sans compter qu'enfin il se réjouissoit, et que je me tourmentoais ; qu'il étoit libre de toute crainte et de toute inquiétude, et que j'en avois beaucoup.

Cependant, quoique j'eusse souhaité d'avoir de la joie plutôt que des inquiétudes et des craintes, et que je n'eusse pas balancé, si l'on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux, j'aurois encore moins balancé, si l'on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux, d'être dans l'état où étoit ce pauvre homme, ou d'être comme j'étois ; et malgré tous mes soins et toutes mes craintes, j'aurois préféré ma condition à la sienne. Mais n'aurois-je pas eu tort ? et dans la vérité, son état ne valoit-il pas mieux que le mien ? Car quoique je fusse plus savant que lui, ce n'étoit pas là une raison pour préférer mon état au sien, puisque toute ma science ne me donnoit point de joie, et que l'usage que j'en prétendois faire n'étoit point d'instruire les hommes, mais de chercher à leur plaire ; et c'étoit parce que je n'avois que cela pour but, que vous *brisez mes os* (Ps. 52. 2) avec la verge de votre justice, pour user des termes d'un de vos prophètes.

10. Et qu'on ne me vienne pas dire qu'il y a joie et joie, qu'il faut bien prendre garde d'où vient celle que l'on ressent ; et qu'au lieu que l'ivresse de ce pauvre étoit ce qui faisoit toute sa joie, la gloire devoit faire celle que je cherchois ; car qu'est-ce que c'est que la

gloire que l'on cherche hors de vous, Seigneur ? Celle où j'aspirois étoit tout aussi vaine que la joie de cet ivrogne, et mon esprit étoit bien plus dangeureusement troublé de la passion de cette fausse gloire, que le sien ne l'étoit des vapeurs du vin ; puisque au lieu que la nuit devoit dissiper son ivresse, il y avoit longtemps que je me levois et me couchois avec la mienne, qui même n'étoit pas encore prête à finir.

Il est pourtant vrai qu'il y a joie et joie ; mais c'est en comparant celle qui vient de la foi et de l'espérance chrétienne, avec une joie vaine et frivole telle qu'étoit celle de ce pauvre homme. Car, à comparer son état au mien, il étoit bien plus heureux que moi, non-seulement en ce qu'il étoit transporté de joie, au lieu que j'avois le cœur déchiré de mille soins, mais encore en ce que c'étoit en souhaitant du bien à ceux qui lui avoient donné l'aumône, qu'il avoit gagné de quoi boire ; au lieu que c'étoit par des mensonges que je prétendois arriver à la gloire à quoi mon orgueil me faisoit aspirer.

Je dis sur cela plusieurs choses à mes amis, à peu près en ce sens-là ; et ces sortes de rencontres me faisant faire réflexion sur l'état où j'étois, je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus misérable. Mais la douleur que me donnoit la vue de mes maux, ne faisoit que les augmenter. Je n'avois pas même le courage de profiter et de jouir de ce qu'il m'arrivoit d'heureux ; car dans le moment que je pensois le saisir, il m'échappoit.

CHAPITRE VII.

Alipe, Nebride et moi se plaignent souvent entre eux des misères de la vie. Quel homme c'étoit qu'Alipe. Sa passion pour les spectacles. Dieu l'en guérit tout d'un coup, par quelque chose que saint Augustin, faisant sa leçon, vint à dire sur ce sujet sans aucun dessein. Alipe s'étoit laissé séduire aux manichéens, et par où.

11. VOILA sur quoi je gémissois souvent avec mes amis, et surtout avec Alipe et Nebride. Le premier étoit de Thagaste comme moi, et d'une des premières familles de cette ville, et avoit quelques années moins que moi, aussi avoit-il étudié sous moi dans ce lieu-là, dès le temps que je commençai d'y enseigner, et depuis encore à Carthage. Il m'aimoit beaucoup, parce qu'il me croyoit savant et honnête homme, et je ne l'aimois pas moins de mon côté, parce qu'il étoit d'un excellent naturel, et que tout jeune qu'il étoit, on voyoit en lui de grandes dispositions à la vertu. Cependant, le torrent des dérèglements de Carthage l'avoit entraîné, et il s'étoit laissé aller à la folle ardeur qu'on a dans ce lieu-là pour les vains amusements des spectacles, qui se donnent au peuple dans le cirque. J'y enseignois alors la rhétorique : mais il ne venoit point encore à mes leçons, à cause de je ne sais quelle brouillerie qu'il y avoit eu entre son père et moi.

J'avois une peine extrême de le voir possédé de cette folle passion, qui étoit capable d'anéantir tout ce qu'il y avoit de bon en lui, et qui me faisoit presque perdre toutes les grandes espérances que j'en avois conçues. Mais je n'étois pas à portée de lui donner des avis, ni de lui faire des remontrances, ne pouvant prendre avec lui ni l'autorité d'un maître ni la liberté d'un ami,

parce que je croyois qu'il étoit pour moi comme étoit son père. Cela n'étoit pas néanmoins ; et sans s'arrêter à ce que son père avoit contre moi , il commença à me voir, et à venir même quelquefois dans ma classe où il se tenoit quelque temps à écouter.

Vous vous servîtes de moi pour le changer ; mais afin qu'on ne pût attribuer son changement qu'à vous , vous permites qu'il se fit lorsque j'y pensois le moins. Car un jour, comme j'étois dans ma classe, faisant ma leçon à mon ordinaire, il entra, et ayant pris place parmi mes écoliers, après m'avoir salué, il se mit à écouter ce que je disois. J'étois sur un endroit que je trouvai qu'on pouvoit éclaircir et embellir, par la comparaison de ce qui se passoit au cirque, et cela me donna lieu de m'étendre ; avec une raillerie vive et piquante, contre ceux qui sont possédés de l'amour de ces folies. Vous savez , ô mon Dieu ! que je ne pensois à rien moins qu'à guérir Alipe de cette maladie : cependant il prit tellement pour lui ce que je disois, qu'il crut que je ne l'avois dit que pour lui seul. Mais il avoit le cœur si bien fait, qu'au lieu qu'un autre m'en auroit voulu mal, il n'eut sur cela de colère que contre lui-même, et il ne m'en aima que mi-ux. Aussi aviez-vous dit, il y a long-temps, dans vos saintes Écritures : *Reprenez l'homme sensé, et il ne vous en aimera que mieux.* Mais ce n'étoit pas moi qui l'avois repris : c'étoit vous, ô mon Dieu ! qui faites servir à vos desseins, et entrer dans votre ordre, toujours juste, tout ce que nous faisons avec dessein ou sans dessein. Ce fut vous qui vous servîtes de ma bouche et de mon cœur , pour porter le feu sur la plaie que cette passion avoit faite à un esprit dont il y avoit tant à espérer, et pour arrêter la gangrène qui gagnoit de jour en jour, et qui auroit consumé tout ce qu'il y avoit de bon.

Qui peut ne pas publier vos louanges , ô mon Dieu !

qu'il que ce pût être, il s'en détourneroit et le mépriseroit après l'avoir vu, il ouvrit les yeux; et ce fut assez pour faire à son cœur un plaisir bien plus mortelle que celle qu'un des combattants venoit de recevoir, et pour le faire tomber bien plus dangereusement que le gladiateur dont la chute avoit donné lieu au cri qui lui avoit fait ouvrir les yeux. Ce fut par-là que son cœur, où il y avoit bien plus de présomption que de force, et qui étoit d'avant plus foible, qu'il avoit compté sur lui-même au lieu de ne rien attendre que de vous, se trouva blessé tout d'un coup. La cruauté s'y glissa dans le même moment que ce sang qu'on venoit de répandre frappa ses yeux; et bien loin de les détourner de ce qui se passoit, il les y tint attachés, buvant la fureur à longs traits sans s'en apercevoir, et se laissant enivrer à ce plaisir barbare et criminel.

Ce n'étoit plus ce même homme qu'on avoit traîné là par force; c'étoit un homme de la même trempe que tous ceux qui faisoient la foule dans l'amphithéâtre et un digne compagnon de ceux qui l'y avoient amené. Le voilà attaché au spectacle comme les autres, mêlant ses cris avec les leurs, s'échauffant, et s'intéressant comme eux à ce qui se passoit. Enfin il sortit de là avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respiroit plus autre chose; et que non-seulement il étoit prêt à y retourner avec ceux qui l'y avoient amené, mais qu'il en étoit plus entêté qu'aucun, et qu'il y menoit les autres. Qui pouvoit le relever après une telle rechute, que la main toute-puissante de votre miséricorde? Aussi est-ce elle seule qui l'a fait: et vous lui avez appris, ô mon Dieu! à ne mettre plus sa confiance qu'en vous, et à ne rien attendre de ses propres forces: mais ce n'a été que long-temps depuis¹.

¹ Le chapitre 9 commençoit auparavant dès ici; mais il est clair qu'il doit commencer plus bas.

Cependant le souvenir de cette aventure se conservoit dans son cœur, pour lui servir à l'avenir de préservatif et de remède.

CHAPITRE IX.

Dans le temps qu'Alipe étudioit à Carthage, il est pris sur soupçon de vol. De quelle manière son innocence est reconnue.

14. Ce fut aussi pour l'instruire, et afin qu'un homme qui devoit un jour tenir une si grande place dans votre Église, apprît de bonne heure combien il faut prendre garde, dans le jugement des affaires, de ne pas donner créance trop légèrement aux accusations mêmes qui ont le plus d'apparence de vérité, si l'on veut ne pas s'exposer à condamner témérairement ses semblables ; ce fut pour cela, dis-je, autant que j'en puis juger, que vous permites que, dans le temps qu'il étudioit sous moi à Carthage, il fût pris pour un voleur, et arrêté par les gardes du palais.

Il s'y promenoit seul sur le haut du jour, vis-à-vis du lieu où l'on rend la justice, pensant à quelque chose qu'on lui avoit donné à réciter, comme on a accoutumé de faire pour exercer les écoliers, et n'ayant à la main que des tablettes et le poinçon dont on se sert pour écrire dessus, lorsqu'un autre écolier, qui étoit un véritable voleur, s'étant glissé, sans qu'Alipe s'en aperçût, sur la terrasse qui avance sur la rue des Orfèvres, se mit à couper le plomb des balustres de la terrasse, avec une hache qu'il avoit apportée sous son manteau. Au bruit que faisoit la hache, les orfèvres qui étoient sous la terrasse commencèrent à crier, et envoyèrent du monde pour en

saisir du voleur, qui, les entendant crier, prend la fuite, et laisse sa hache, de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avoit point vu entrer sur la terrasse, le voyant sortir, et fort vite, et voulant savoir ce qui le faisoit fuir de la sorte, va sur la terrasse, trouve la hache, la prend ; et il la regardoit tout étonné, lorsque ceux qu'on avoit envoyés pour voir ce que c'étoit que ce bruit-là, arrivèrent. Ceux-ci, lui voyant entre ses mains l'instrument dont le bruit les avait fait accourir, se saisissent de lui, et l'emmenent... Aussitôt tous ceux qui demeuroient dans l'enceinte du palais s'attroupent, et ravis d'avoir, à ce qu'ils croyoient, pris le voleur sur le fait, ils le mènent devant le juge pour lui faire faire son procès.

15. Vous permettes, Seigneur, pour l'instruction d'Alipe, que la chose allât jusque-là ; mais vous vintes aussi, à point nommé, au secours de son innocence, dont il n'y avoit de témoin que vous seul. Car, comme on le menoit ainsi en prison, ou peut-être même au supplice, un certain architecte, qui étoit particulièrement chargé du soin de tous les édifices publics, se trouva sur le chemin. Ceux qui tenoient Alipe furent ravis de cette rencontre, comme ayant entre les mains de quoi faire voir à cet homme à qui il falloit s'en prendre de ce qui se perdoit dans l'enceinte du palais, et de quoi se laver des soupçons qui tombaient quelquefois sur eux. L'architecte reconnut Alipe, qu'il avoit vu souvent chez un certain sénateur à qui Alipe alloit faire sa cour, et le tira à part, pour savoir ce qui avoit donné lieu à tout ce désordre. Alipe lui ayant conté la chose comme elle s'étoit passée, l'architecte obligea cette populace de le suivre, malgré tout leur bruit et toutes leurs menaces, et marcha droit où demeuroit celui qui avoit fait le coup. Un petit garçon qui étoit à lui, et qui l'avoit même suivi sur cette terrasse, ayant paru

sur la porte , Alipe le reconnut , et en avertit l'architecte. Celui-ci voyant que ce n'étoit qu'un enfant qui , ne comprenant point de quelle conséquence toit cela pourroit être pour son maître , diroit tout le plus aisément du monde , lui montra la hache et lui demanda à qui elle étoit. Elle est à nous , dit l'enfant , qui répondit avec la même facilité à toutes les autres questions qu'on lui voulut faire. Ainsi tout retomba sur ceux de cette maison : cette populace , dont Alipe avoit déjà commencé d'essuyer les insultes , demeura confuse ; et cet homme , qui devoit être un des dispensateurs de votre parole , et devant qui il devoit passer tant d'affaires importantes ¹ , apprit par sa propre expérience , combien il faut apporter de circonspection à démêler la vérité.

CHAPITRE X.

Ce qui avoit fait venir Alipe à Rome. Son amitié pour saint Augustin. Ses emplois. Son intégrité. Quel homme c'étoit que Nebride. Comme il étoit attaché à saint Augustin.

16. JE l'avois trouvé à Rome , quand j'y étois arrivé ; et il s'étoit attaché à moi par une amitié si étroite , que , quand j'allai à Milan , il y vint avec moi , ne pouvant se résoudre à me quitter : car ce fut la principale cause de son voyage , quoique en même temps il fit son compte d'y exercer la jurisprudence qu'il avoit apprise , en quoi il suivoit l'inclination de ses parents , plutôt que la sienne propre.

Il y avoit déjà été en charge par trois fois , et il s'y étoit comporté avec une probité et un désintéressement que ses collègues ne pouvoient se lasser d'admirer ;

¹ Car la plupart des affaires même temporelles se jugeoient par les évêques , comme on a déjà vu ailleurs.

lui de son côté admiroit bien davantage qu'on pût être autrement, et qu'il se trouvât des gens qui fissent moins de cas de la probité que de l'argent.

Son intégrité avoit même été mise à une rude épreuve dans le temps qu'il servoit en qualité d'assesseur auprès du trésorier-général de l'empereur, dans le département de l'Italie; et il s'étoit vu tenté, non-seulement par l'espérance du gain, mais par la crainte de quelque chose de très fâcheux. Un sénateur fort puissant, qui s'étoit acquis bien des gens par ses bienfaits, et qui en tenoit beaucoup d'autres dans la crainte, par la grande considération où il étoit, ayant voulu faire quelque chose que les lois ne permettoient pas, mais à quoi il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipes'y opposa. On lui offrit des présents, il les rejeta avec mépris: on en vint aux menaces, il s'en moqua: tout le monde admiroit une âme d'une trempe si peu commune, et qui ne pouvoit être ébranlée ni par l'envie d'avoir pour ami ni par la crainte d'avoir pour ennemi un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien ou du mal, et qui passoit pour savoir bien faire sentir ce qu'on pouvoit attendre de son amitié ou de sa haine. L'officier même sous qui Alipe servoit, n'osant résister ouvertement au sénateur, quoique dans le fond il ne lui fût pas moins contraire, rejetoit tout sur son adjoint, disant qu'il lui lioit les mains; et il disoit vrai: car s'il se fut relâché, Alipe auroit quitté son emploi.

Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler tant soit peu son intégrité: c'étoit l'envie même qu'il avoit de se rendre habile dans sa profession: et il hérita quelque temps s'il ne se feroit point faire des livres sur le fonds des dépenses publiques, qui étoit à la disposition du magistrat auprès duquel il servoit. Mais ayant consulté la justice, il prit le meilleur parti,

persuadé qu'il valoit mieux la suivre, en s'abstenant de ce qu'elle lui défendoit, que de se prévaloir de la facilité qu'il auroit trouvée à se contenter sur cela, s'il eût voulu.

* Je sais bien que ce n'est pas là une fort grande action : mais je sais aussi que , *qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes* (Luc. 16. 10) , et que ce n'est pas pour rien que le Sauveur a dit de sa propre bouche : *Si vous n'êtes pas fidèles dans la dispensation des faux biens, pouvez-vous espérer qu'on vous confie les véritables ? et si vous ne l'êtes pas dans le maniement de ce qui n'est que le bien des étrangers, comment vous confierai-on celui des enfants ?* (Luc. 12.) Voilà quel étoit cet Alipe, qui m'aimoit si tendrement , et qui étoit en balance , aussi-bien que moi , sur la manière de vie que nous devons suivre.

17. Pour Nébride , il étoit d'auprès Carthage ; il y demouroit même la plupart du temps ; et s'il étoit sorti de son pays , s'il avoit quitté sa maison et sa mère , qui n'étoit pas d'humeur à le suivre comme la mienne m'avoit suivi , et s'il avoit laissé à l'abandon ce qu'il avoit de bien du côté de son père , qui étoit un fonds de terre fort considérable, ce n'étoit que pour me venir trouver à Milan , comptant pour beaucoup de passer sa vie avec un homme qui lui paroissoit touché comme lui d'un grand amour pour la sagesse et pour la vérité. Mais il étoit encore indéterminé comme moi , soupirant comme moi après la vie heureuse , qu'il recherchoit avec une grande ardeur ; au reste , d'une vivacité infatigable à creuser les questions les plus difficiles.

Nous étions donc tous trois touchés d'un vif sentiment de nos misères ; et nous n'ouvrions la bouche que pour nous en plaindre les uns aux autres, attendant le temps favorable où il vous plairoit de nous dé-

partir le pain dont nous avons besoin dans la faim qui nous pressoit. Cependant, lorsque, rebutés par toutes les amertumes que votre miséricorde avoit soin de répandre sur votre vie, toute selon l'esprit du monde, nous venions à considérer pourquoi nous demeurions exposés à tant de maux, et ce que nous pouvions espérer d'une telle vie, il ne se présentoit à nous que ténèbres et obscurités, qui ne faisoient que nous rebuter encore davantage, et nous faire dire en gémissant : *Combien ceci durera-t-il encore ?* Nous le disions à tout moment ; mais nous ne laissions pas de suivre toujours le même train de vie, parce que nous ne trouvions pas à quoi nous prendre, en quittant ce que nous avions.

.....

CHAPITRE XI.

Quels reproches saint Augustin se faisoit à lui-même, de se voir si peu avancé, depuis tant de temps qu'il avoit commencé d'être touché de l'amour de la sagesse. Belle peinture des agitations de son cœur, pendant qu'il balançoit encore entre Dieu et le monde, et qu'il vouloit accorder l'un avec l'autre.

18. J'ADMIROIS surtout comment il se pouvoit faire qu'après avoir été si vivement touché de l'amour de la sagesse, dès l'âge de dix-neuf ans, et après toutes les belles résolutions que j'avois faites de m'y donner tout entier dès que je pourrois trouver jour à y parvenir, et de renoncer pour cela à toutes les vaines espérances qui servoient d'aliment à ma cupidité, sans m'arrêter davantage aux promesses du monde, qui ne sont que mensonge et illusion, je me trouvasse à trente, aussi peu avancé que le premier jour ; et qu'au bout de tant d'années j'en fusse encore à me débattre dans le même bourbier où me tenoit l'envie de jouir des

choses présentes, quoiqu'elles m'échappassent des mains à tout moment, et qu'elles ne fissent que dissiper mon cœur, et consumer tout ce qu'il avoit de vigueur et de force.

Tout ce temps-là s'étoit passé à me dire à moi-même ; dans les premières années : Me voilà sur le point de trouver la vérité que je cherche : ce ne sera pas plus loin que demain ; elle se montrera à moi et je m'attacherai pour jamais à elle ; et depuis : Fauste est sur le point d'arriver , et il m'éclairera sur tout ; et dans les derniers temps : Oh ! que les académiciens étoient de grands hommes, et qu'ils avoient raison de dire que l'homme ne sauroit rien voir de certain sur quoi il puisse compter pour le réglemeut de sa vie !

Mais pourquoi désespérer ? me disois-je ensuite : cherchons avec plus de soin que jamais. J'ai déjà trouvé que ce qui me paroissoit autrefois absurde dans l'Écriture, ne l'est point, et qu'on le peut entendre tout autrement que je ne pensois, et d'une manière qui ne choque ni la raison ni les bonnes mœurs. Il en faut donc revenir au point où mon père et ma mère m'avoient mis dès mon enfance, et me tenir là jusqu'à ce que la vérité me soit clairement connue. Mais où la chercher ? et quand le pourrai-je ? Ambroise n'a point de temps à me donner, je n'ai pas non plus le loisir de lire. Je ne sais même où prendre des livres : quand serai-je en état d'en acheter, et où trouverai-je quelqu'un qui m'en prête ?

Cependant il faut penser au salut de mon âme, et partager si bien mon temps que j'en trouve pour cela. Je vois plus de sujet de bien espérer que jamais, puisque la foi catholique n'enseigne rien moins que ce que j'ai cru jusqu'ici, et dont j'ai eu la témérité de l'accuser, et que ce qu'il y a de gens habiles parmi ceux qui en font profession, déclarent que c'est une impiété que de

croire que Dieu ait un corps comme les nôtres, et qu'il soit quelque chose de borné à un certain espace. Négligerois-je, après cela, de chercher l'éclaircissement des autres choses qui m'arrêtent ? Je ne puis me dispenser de donner tout le matin à mes écoliers : mais que fais-je le reste du temps, et pourquoi ne le pas employer à une si grande affaire ? mais ne m'en faut-il pas pour faire ma cour aux personnes puissantes, dont la protection m'est nécessaire ? ne m'en faut-il pas pour préparer ce que j'enseigne à mes écoliers, et même pour réparer mes forces, et délasser mon esprit épuisé par tant de soins ?

19. Mais que tout aille sans dessus dessous, il n'est plus temps de s'arrêter à des choses si vaines et si frivoles, et il ne faut plus penser qu'à la recherche de la vérité. CETTE VIE n'est que misère : on n'a pas un seul jour d'assuré. Que seroit-ce, si la mort venoit à me surprendre ; et qu'il fallût sortir du monde en l'état où je suis ? Est-il temps, après la mort, de s'instruire de ce qu'on aura négligé d'apprendre durant la vie ? et à quoi me pourrois-je attendre, qu'à porter la peine d'une telle négligence ?

Mais qui sait si la mort ne termine point tous nos soins et toutes nos inquiétudes, en éteignant tout ce qui est principe de vie et de sentiment en nous ? C'est ce qu'il faut chercher aussi-bien que tout le reste¹. Mais à Dieu ne plaise que cela se puisse mettre en question : car ce n'est pas en vain qu'il a permis que la foi chrétienne se soit acquise une si grande autorité par toute la terre : et si l'âme devoit mourir avec le corps, il n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites. Pourquoi donc différer davantage

¹ Le bon sens veut donc que l'on cherche et que l'on examine ce que les libertins supposent, comme s'ils le voyoient aussi clair qu'ils le font.

de renoncer à toutes les espérances de cette vie, pour ne plus penser qu'à chercher Dieu et la véritable félicité ?

Mais n'allons pas si vite : les choses du monde ont leur prix et leurs douceurs ; il ne faut pas s'en retirer si légèrement, et il y auroit de la honte à y revenir après les avoir abandonnées. Je suis sur le point d'avoir quelque emploi considérable, et après cela je n'aurai plus rien à désirer. J'ai un grand nombre d'amis qui ont beaucoup de crédit ; et si j'étois si pressé, et que je voulusse me contenter de peu de chose, il me seroit aisé d'obtenir quelque charge de la judicature, après quoi je n'aurois plus qu'à prendre une femme qui m'apportât assez de bien pour ne m'être pas à charge par la dépense, et je bornerois là tous mes désirs. Car, après tout, entre ceux qu'on regarde comme les plus grands hommes, et qu'on se propose même pour modèles, combien y en a-t-il qui ont été mariés, et qui n'ont pas laissé d'être très appliqués à l'étude de la sagesse ?

20. Voilà ce qui se passoit dans mon cœur ; et pendant que les vents de toutes ces différentes pensées l'agitoient et l'emportoient tour à tour, le temps s'écouloit, et je différois toujours de me convertir à vous, mon Seigneur et mon Dieu ; et me donnant sans cesse la mort à moi-même, je remettois de jour en jour à chercher la vie en vous. Je ne désirois rien tant que la vie heureuse ; mais quand je venois à l'envisager où elle se trouve véritablement, elle me faisoit peur ; ainsi, je la cherchois et la fuyois en même temps.

C'étoit quelque chose d'affreux pour moi que de me passer de femme, parce que je ne connoissois, ni par

La persuasion où l'on est que ceux qui sont à Dieu sont heureux, n'est que dans l'esprit ; il y en a une contraire dans le sentiment, et celle-là l'emporte sur l'autre.

expérience ni autrement, la vertu du remède par où votre miséricorde guérit les hommes de cette foiblesse, et que je regardois la continence comme l'effet d'une force que je croyois que l'homme dût tirer de son propre fonds, et que je ne trouvois point en moi. Car j'étois assez ignorant pour ne pas savoir ce que dit l'Écriture, que (*Sap. 8. 2.*) nul ne peut avoir la continence, que ceux à qui il vous plait de la donner. Et vous me l'auriez donnée sans doute, si je vous l'avois demandée par les gémissements de mon cœur; et qu'une foi solide et véritable m'eût fait remettre entre vos mains tous mes soins et toutes mes inquiétudes.

CHAPITRE XII.

Alipe tâche de détourner saint Augustin du mariage, et pense à la fin à se marier lui-même, voyant combien tout autre état paroissoit misérable à un homme dont il avoit si bonne opinion.

21. ALIPE me détournoit du mariage autant qu'il lui étoit possible, me disant à tout propos, que, dès que j'y serois engagé, nous ne pourrions plus vivre ensemble dans ce loisir tranquille que l'amour de la sagesse nous faisoit désirer depuis long-temps. Pour lui, il étoit chaste au dernier point; et cela étoit d'autant plus admirable, que la volupté ne lui étoit pas inconnue, et que dès sa première jeunesse il en avoit fait l'expérience. Mais bien loin d'y demeurer attaché, il s'étoit repenti de ce qui lui étoit arrivé, et méprisant cet infâme plaisir, il avoit gardé de là en avant une parfaite continence.

Quand il me pressoit sur ce sujet, je me défendois par l'exemple de ceux qui, pour avoir été mariés,

n'avoient pas laissé de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de chercher Dieu, d'aimer leurs amis, et de leur être fidèles ; mais j'étois bien éloigné de la grandeur d'âme de ces saints personnages. L'infirmité de ma chair me tenoit asservi à ce malheureux plaisir ; et NON-SEULEMENT je traînois ma chaîne, mais je craignois d'en être délivré ; et comme on ne pouvoit se mettre en devoir de la détacher sans toucher à la plaie qu'elle m'avoit faite, je repoussois ceux qui vouloient me rendre cet office ; et voilà ce qui me faisoit rejeter les avis d'Alipe. Je ne me contentois pas même de les rejeter ; j'essayois encore de le séduire, et de lui inspirer mes foiblesses, et le démon se servoit de moi pour amollir sa fermeté, et pour le faire tomber de l'état libre où il étoit, dans les filets de la volupté.

22. Il ne pouvoit comprendre que je fusse dominé par ce plaisir-là au point que je l'étois, car toutes les fois que nous entrions en matière sur ce sujet, je lui avouois franchement que je ne pourrois jamais me résoudre à passer ma vie dans le célibat. Mais en même temps je plaïdois ma cause ; et pour faire cesser son étonnement, je lui disois qu'il y avoit bien de la différence entre ce qu'il n'avoit éprouvé qu'en passant, et dont il ne portoit la privation sans peine que parce qu'il en avoit perdu l'idée et qu'il ne s'en souvenoit presque plus, et les douceurs d'un commerce comme celui où j'étois, et à quoi il ne manqueroit rien dès qu'on y auroit ajouté l'honnêteté du mariage ; qu'ainsi il ne devoit pas s'étonner que je fisse cas d'une vie si douce, et que je ne pusse y renoncer.

Alipe, à force de m'entendre parler de la sorte, commençoit aussi à vouloir se marier, la curiosité faisant en lui ce que la volupté n'avoit pu faire ; et, comme il étoit d'autant plus étonné de me voir esclave de cette passion, qu'il en étoit moins touché, il disoit qu'il vouloit donc

voir ce que ce pouvoit être que cette sorte de plaisir, sans lequel un homme dont il avoit si bonne opinion trouvoit la vie insupportable. Mais l'essai lui auroit coûté cher, et l'auroit bien pu faire tomber de l'heureuse liberté dont il jouissoit, dans une servitude pareille à celle qui faisoit son étonnement. Car ce qu'il vouloit faire, c'étoit proprement ce que votre Écriture appelle *vouloir entrer en marché avec la mort* (Isai. 8. 15); et il ne prenoit pas garde que, comme dit encore la même Écriture, *celui qui aime le danger y périra*. (Eccl. 3. 27.)

Ce qu'il y a d'honnêteté dans le mariage, et qui se réduit à bien conduire une famille et à élever des enfants, ne nous touchoit donc l'un et l'autre que fort médiocrement. Ce qui nous menoit principalement, c'étoit de ma part l'envie de contenter l'ardeur insatiable d'une malheureuse passion dont j'étois devenu esclave par l'accoutumance, et de la sienne, la curiosité qu'avoit fait naître en lui l'étonnement de me voir sur cela comme j'étois; et cela seul l'alloit faire donner dans le même piège où j'étois pris depuis long-temps.

Voilà l'état où nous étions, et dont il ne nous étoit pas possible de nous tirer, jusqu'à ce qu'il vous plût d'avoir pitié de nos misères, ô mon Dieu! dont la bonté est telle, que l'élévation infinie où vous êtes ne vous fait point abandonner le soin de notre bassesse, et ne vous empêche point de nous secourir par des voies qui sont au-dessus de toutes les pensées des hommes, et qu'on ne sauroit jamais assez admirer.

CHAPITRE XIII.

On trouve un parti pour saint Augustin, dont le mariage ne se diffère que parce que la fille étoit encore trop jeune. Combien sainte Monique même désiroit de voir son fils marié.

23. CEPENDANT on travailloit tout de bon à me marier ; j'avois même déjà demandé une certaine fille en mariage, et on me l'avoit promise. Ma mère surtout n'oublioit rien pour avancer cette affaire, espérant que le mariage me conduiroit au baptême, à quoi je lui paroissois de jour en jour plus disposé, et c'étoit pour elle la plus grande de toutes les joies. Car à mesure que je m'approchois de la foi, elle voyoit approcher l'accomplissement de ses souhaits et de vos promesses. Mais, quoique sollicitée par ses propres désirs autant que par mes instances et mes prières, elle vous demandât tous les jours, de tout son cœur, qu'il vous plût de lui envoyer quelque vision par où elle pût s'assurer de mon futur mariage, vous ne lui fîtes jamais rien voir sur cela.

Comme elle en étoit fort occupée, le mouvement des esprits et l'effort de l'imagination lui causoient quelquefois sur ce sujet de certaines fausses visions qu'elle me contoit ; mais elle n'en faisoit aucun cas, et n'y pouvoit ajouter foi, comme elle faisoit à ce qui venoit de vous. Car elle disoit qu'un certain sentiment inexplicable lui faisoit fort bien faire la différence des songes par où il vous plaisoit de lui faire connoître quelque chose, et de ceux qui ne venoient que de son imagination. Cependant on ne laissoit pas de faire toutes sortes de diligences pour avancer mon mariage : mais comme la fille qu'on avoit demandée pour moi ne pou-

voit être de deux ans en état de se marier , on avoit résolu d'attendre , parce qu'à cela près on étoit content de tout le reste.

CHAPITRE XIV.

Projet que saint Augustin et quelques-uns de ses amis avoient fait , de vivre ensemble en communauté de biens. Ce qui empêcha qu'il ne s'exécutât.

24. Les misères et les agitations de la vie dont nous nous entretenions souvent , un bon nombre d'amis que nous étions , nous paroissoient si insupportables , qu'elles nous avoient fait penser à nous retirer du commerce du monde , pour achever nos jours dans la douceur d'un loisir qui ne fût troublé par aucune sorte d'affaire ; et c'étoit presque une chose résolue entre nous. Le plan que nous avions fait pour cela étoit que chacun apporteroit ce qu'il pourroit avoir , et que de tout cela il ne se feroit qu'une seule masse des biens que l'amitié rendroit communs à tous , en sorte qu'on ne pourroit plus dire qu'une telle chose fût à celui-ci , et une telle autre à celui-là ; mais que tout ce bien , composé de ce que chacun auroit apporté , seroit tout entier à chacun , et que tous auroient droit sur chaque partie.

Nous comptions sur environ dix personnes qui pourroient entrer dans cette société ; et dans ce nombre-là il y en avoit de fort riches. Mais celui qui étoit le plus , c'étoit un homme de la même ville dont nous étions Alipe et moi , appelé Romanien ¹ avec qui j'avois fait une amitié très particulière dès ma plus grande jeunesse , et que des affaires très importantes et très fa-

¹ C'est celui à qui saint Augustin adressa depuis ses livres contre les académiciens et celui de la véritable religion.

cheuses avoient fait venir à la cour de l'empereur. C'étoit lui qui avoit ce dessein-là le plus à cœur, et comme il étoit le plus riche de tous, son suffrage étoit aussi sur cela de plus grand poids que celui de tous les autres. Nous avions même arrêté que chaque année on choisiroit dans la troupe deux économes, qui auroient soin de tout, et que tous les autres demeureroient en repos, sans se mêler de rien pendant que ces deux-là seroient en charge. Mais quand nous vinmes à penser si nos femmes s'accommoderoient d'une telle vie, car quelques-uns en avoient déjà, et je voulois aussi en avoir une, tout ce beau plan si bien concerté s'évanouit et s'en alla en fumée.

Nous voilà donc à gémir et à soupirer comme auparavant, ne trouvant pas qu'il y eût autre chose à faire, que de suivre le train ordinaire des enfants du siècle, et la voie large par où ils marchent. C'est ainsi que nos cœurs alloient de projets en projets : mais comme il n'y a rien de stable que ce que vous avez arrêté dans vos conseils éternels, vous vous moquiez de tous nos plans, et votre sagesse dispoit les siens : car ce que vous aviez résolu s'approchoit ; et vous étiez sur le point de nous départir la nourriture dont nos cœurs avoient besoin, et d'ouvrir votre main libérale, pour combler nos âmes de bénédictions et de grâces.

CHAPITRE XV.

On lui ôte sa concubine, et il en prend une autre.

25. Cependant mes péchés alloient toujours se multipliant. On m'avoit arraché la femme que j'entretenois depuis quelques années, parce qu'un tel commerce

poit été un obstacle à mon mariage ; et , comme je l'avois toujours fort aimée , cette séparation avoit fait mon cœur une plaie qui saigna long-temps. Pour elle , elle s'étoit retirée en Afrique , après vous avoir promis solennellement que nul autre homme ne lui seroit jamais rien , et m'avoit laissé un fils qu'elle avoit eu de moi. Mais moi , malheureux , qui devois avoir bien plus de force qu'elle , je n'eus pas même celle de suivre son exemple ; et , comme je ne pouvois me marier que dans deux ans , et que ce qui m'y faisoit penser n'étoit pas tant l'amour de ce qu'il y a d'honnête dans le mariage que l'ardeur de la volupté qui me dominoit , je ne pus attendre si long-temps ; et je me pourvus d'une autre femme de la même espèce que la première , comme pour entretenir et pour augmenter même le feu dont mon âme étoit embrasée , et afin que , ne cessant point de le fomentier , je le portasse dans le mariage , autant ou plus vif que jamais. Mais quoique j'eusse remplacé celle qu'on m'avoit ôtée , la plaie que cette séparation avoit faite à mon cœur ne se refermoit point. La douleur en étoit un peu émoussée , mais ce n'étoit que par le pus qui s'y formoit , et qui ne faisoit que la rendre plus fâcheuse et plus incurable , quoique le sentiment n'en fût pas si vif.

CHAPITRE XVI.

Son abandonnement au péché diminue , mais ce n'est encore que par la crainte de la mort et de l'enfer. Cette seule crainte l'avoit empêché de se ranger du côté des épicuriens. Son aveuglement sur la nature des plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homme. Nul repos qu'en Dieu.

261. MAIS comment puis-je jamais vous rendre les grâces que je vous dois , source de miséricorde , ni

célébrer assez dignement la grandeur de vos bienfaits et la sainteté de votre nom, qui mérite d'être loué et glorifié dans tous les siècles des siècles ? Car à mesure que mes misères augmentaient, vous vous approchiez insensiblement de moi ; et votre main s'avançoit sans que je m'en aperçusse, pour me tirer du borbier où j'étois, et me laver dans les saintes eaux du baptême.

L'impétuosité qui m'entraînoit dans le gouffre des plaisirs sensuels étoit un peu ralentie, mais ce n'étoit encore que par la crainte de la mort, et de ce jugement terrible que vous devez exercer à la fin des siècles. Cette crainte m'étoit toujours demeurée, et toutes les fausses opinions qui m'avoient passé par l'esprit, n'avoient jamais pu l'étouffer. Je le disois souvent à mes chers amis Alipe et Nebride, lorsque je m'entretenois avec eux de ce qui doit faire après la mort le différent partage des bons et des méchants ; je leur avouois franchement que rien ne m'avoit empêché de donner la palme à Épicure, et de préférer ses sentiments à ceux de tous les autres philosophes, que la ferme créance où j'avois toujours été que l'âme demeure vivante après la mort, et qu'elle reçoit le traitement qu'elle a mérité par ses actions, ce qu'Épicure a toujours été fort éloigné de croire. Car, à cela près, leur disois-je, que manqueroit-il à notre félicité, si nous étions immortels, et que tous nos sens fussent dans un sentiment perpétuel de plaisir que nous ne pussions craindre de perdre ? et que pourrions-nous désirer de plus ?

Mais quand je parlois de la sorte, je ne prenois pas garde qu'IL N'Y A RIEN de plus misérable que d'être abîmé dans les plaisirs sensibles, jusqu'à ne pouvoir apercevoir cette beauté céleste qu'on ne doit aimer que pour elle-même, cette lumière si pure, à quoi les yeux de la chair ne sauroient atteindre, et qui ne se

voit que de ceux du cœur ; et j'étois assez aveugle pour ne pas voir d'où venoit le plaisir même que je prenois à m'entretenir sur cela avec mes amis. Car , en même temps que je leur débitois des sentiments si honteux, et que j'étois si fort pour la volupté , je sentois un plaisir qui étoit d'un tout autre genre , et qui tenoit tellement le dessus , que , quand j'aurois eu jusque par-dessus la tête de tout ce qui peut flatter les sens , je n'aurois pu être heureux sans mes amis , que je n'aimois néanmoins que d'un amour tout gratuit , comme celui que je savois qu'ils avoient pour moi.

O labyrinthe d'erreur ! MALHEUR à l'âme qui se retire de vous , Seigneur , et dont l'audace insensée peut aller jusqu'à croire qu'elle trouvera quelque chose de meilleur ! Tournons-nous de quel côté nous voudrons , nous ne trouverons de toutes parts que peines et angoisses , et il n'y a de repos qu'en vous. CE N'EST qu'en vous que nous pouvons trouver le secours dont nous avons besoin : c'est vous seul qui nous tirez de nos misères et de nos erreurs , et qui , après nous avoir établis dans votre voie , nous dites pour nous fortifier et nous consoler : Courez hardiment , je serai votre soutien durant votre course , et vous ferai arriver où vous aspirez , et où je le serai encore.

LIVRE VII.

Il représente la situation où il étoit dans la trente et unième année de son âge, et combien il étoit encore éloigné de la vérité dans ce temps-là, sur la nature de Dieu, et sur l'origine du mal, qu'il cherchoit avec de grandes agitations. Par quelle rencontre il acheva de se désabuser de l'astrologie judiciaire. Ce que fit en lui la lecture de quelques livres des platoniciens. Par où il se défit peu à peu de toutes ses fausses imaginations; et de quelle manière il parvint enfin à connoître ce que c'est que Dieu, quoiqu'il fût encore dans l'erreur sur le sujet de Jésus-Christ. Différence des sentiments que l'on prend dans la lecture des philosophes, et de ceux que l'Écriture inspire.

CHAPITRE PREMIER.

Fausse idée qu'il avoit de la nature de Dieu. Il fait de grands efforts pour s'en défaire, mais inutilement. Ce qui les entretenoit en lui.

1. DANS le temps dont je parle, j'étois déjà hors de cette première jeunesse, que j'avois souillée de tant de crimes et d'abominations, et j'entrois dans un âge plus mûr, mais où il m'étoit encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations; car je ne pouvois encore concevoir de substance d'un autre genre que celle qui frappe les yeux. J'étois pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu, que vous eussiez un corps comme les nôtres; et dès le moment que j'avois commencé de recevoir quelque teinture de vérité, j'avois toujours rejeté cette imagination, et c'étoit une grande joie pour moi, de voir qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la foi de l'Église catholique, votre

épouse et notre mère spirituelle. Mais je ne voyois point quelle autre idée je devois donc me former de vous ; et cela me faisoit faire de grands efforts pour tâcher d'arriver à celle qu'il en faut avoir , comme si les pensées d'un homme, et d'un homme tel que j'étois, eussent été capables d'atteindre jusqu'à vous, qui êtes non-seulement le Dieu souverain, mais le seul véritable Dieu¹.

Cependant je croyois au moins, d'une créance ferme et inébranlable, que votre nature étoit incapable d'altération et de changement. Car, encore que je ne pusse dire par où ni comment, je voyois pourtant très clairement que ce qui est altérable vaut moins que ce qui est inaltérable, et que ce qui est incapable de corruption et de changement, doit être mis sans hésiter au-dessus de tout ce qui en est capable.

Mon cœur, armé de cette vérité, sur quoi je ne pouvois être en doute, s'efforçoit de combattre tous les vains fantômes dont j'étois rempli, et d'écarter avec cela seul, de devant les yeux de mon esprit, cette foule d'imaginations grossières et charnelles, qui se présentoient sans cesse à moi. Mais avec tous mes efforts, à peine pouvois-je m'en défaire pour quelques moments. Elle revenoit aussitôt, tout aussi épaisse que jamais, et m'aveugloit de telle sorte, qu'encore que ce ne fût point sous la forme d'un corps comme les nôtres que je me représentasse cette nature que je supposois inaltérable, immuable et incorruptible, et que je mettois par cette raison au-dessus de tout ce qui est capable d'altération, de corruption et de changement, je ne pouvois la concevoir que comme quelque chose de corporel qui remplissoit quelque espace, et qui, pénétrant dans toutes les parties de l'univers, s'é-

¹ Contre les manichéens, qui établissent un bon et un mauvais dieu.

sendoit encore infiniment au-delà. Car tout ce qui m'avoit pas cette sorte de grandeur et d'étendue qu'ont les choses qui remplissent quelque espace, me paroissoit n'être rien ; je dis rien du tout, et par conséquent encore plus rien, pour ainsi dire, qu'un espace dont on ôteroit toute sorte de corps et de matière, soit terrestre ou liquide, aérienne ou céleste, en sorte qu'il ne demeurât plus qu'un vide, qui seroit comme un néant de quelque étendue.

2. Ce qui entretenoit en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil intérieur étoit tellement offusqué, et mes idées tellement dépendantes des images que les choses qui touchent nos sens avoient fait passer en moi, que je ne voyois rien au-delà, et que je ne me voyois pas moi-même¹. Mais quelque grand que fût mon aveuglement sur tout cela, il se seroit dissipé bien aisément, si j'avois pris garde que ce qu'il y avoit en moi de capable de former ces images mêmes qui m'offusquoient, n'étoient ni de la nature de ce qu'elles représentent, ni de la leur, et que c'étoit pourtant quelque chose, et quelque chose de grand, puisqu'il avoit la vertu de les former, et cela seul m'auroit fait voir clairement qu'il y a donc quelque chose de très réel, qui n'est ni une masse contenue dans quelque espace, ni un espace contenant, ou capable de contenir quelque chose.

Cette incapacité de rien concevoir que de corporel, faisoit donc aussi, ô mon Dieu ! qui êtes la vie de ma vie, que je ne vous concevois vous-même que comme quelque chose d'infiniment étendu, et qui, pénétrant toute la masse du monde, passoit encore au-delà de tous côtés ; en sorte qu'au lieu que la terre, le ciel, et toutes les autres choses que je supposois que votre

¹ Car c'est ne se pas voir soi-même, que de ne pas voir son esprit.

substance pénétrait, avoient leurs bornes, et se terminoient à un certain point de cette même substance, rien ne la bornoit d'aucun côté.

Je croyois donc que, comme la masse de cet air grossier, dont la terre est environnée, n'empêche point le passage de la lumière du soleil, et qu'elle le pénètre et le remplit tout entier, sans le rompre et sans en écarter les parties, de même vous pénétriez non-seulement les corps de l'univers les moins grossiers, comme le ciel, l'air et l'eau, mais la terre même, jusque dans ses plus petites parties, et que c'étoit en embrassant et en pénétrant ainsi invisiblement toute la masse de vos créatures, que vous étiez présent à tout, et que vous gouverniez toutes choses. Voilà quelles étoient mes pensées et mes conjectures sur ce sujet, et tout cela ne venoit que de ce que je n'étois pas capable de concevoir autre chose que des corps.

Il n'y avoit rien de plus faux que cette imagination, puisque, si cela étoit ainsi, il y auroit plus de votre substance dans une grande partie de la terre, et moins dans une plus petite; et selon cette manière de vous concevoir présent à tout, le corps d'un éléphant, ayant bien plus de volume que celui d'un moineau, et remplissant un bien plus grand espace, contiendrait par conséquent une bien plus grande partie de votre substance; et ainsi elle seroit partagée par morceaux, dans les diverses parties de l'univers, qui en contiendroient les unes plus et les autres moins, à proportion de leur volume. Or, il s'en faut bien que cela soit; mais votre lumière n'avoit pas encore dissipé les ténèbres de mon cœur.

CHAPITRE II.

Argument sans réplique, par où Nebride confondoit les manichéens.

3. Le seul argument par où Nebride combattoit les manichéens dès le temps que nous étions à Carthage, et dont j'avois été fort touché, aussi-bien que tous ceux qui l'avoient entendu comme moi, auroit dû me suffire pour me tirer des filets de ces malheureux séducteurs, qui sont les premiers trompés, et qui, étant les plus grands parleurs de tous les hommes, ne laissent pas d'être plus muets que les poissons, puisque votre parole n'est point dans leur bouche. Nebride leur demandoit donc ce qui seroit arrivé, si vous n'aviez pas voulu entrer en guerre avec leur prétendue *race de ténébres*, qui vous est opposée, selon eux, comme quelque chose qui seroit en mal ce que vous êtes en bien, et quel mal elle auroit pu vous faire. Si l'on prétend qu'elle vous en auroit fait, dès-là on suppose que vous n'êtes ni inviolable ni incorruptible. Si, au contraire, on convient qu'elle ne vous auroit pu nuire, on ne sauroit plus dire pourquoi vous seriez entré avec elle dans une guerre qui n'auroit abouti qu'à mettre au pouvoir de cette puissance ennemie, et confondre avec certaines natures que vous n'auriez point créées, une production de votre substance, ou plutôt une partie de vous-même, qu'elles auroient tellement corrompue et changée de bien en mal, que d'heureuse qu'elle étoit, elles l'auroient rendue malheureuse, en sorte qu'elle auroit eu besoin de secours pour sortir de leurs mains, et pour être purifiée de ses souillures. Car ils prétendent que *l'homme est cette partie de votre substance*,

qui est tombée au pouvoir de la *race de ténèbres*, et que c'est ce qui a fait qu'il a fallu que votre parole éternelle, qui étoit demeurée libre et pure, quoique corruptible, puisqu'elle est, selon eux, de la même substance que cette portion corrompue, vint la tirer de l'esclavage, et la purger de l'impureté où elle étoit tombée.

Ils ne sauroient donc jamais se démêler de cet argument. Car, s'ils disent que notre substance, de quelque manière qu'on la conçoive, est quelque chose d'incorruptible, dès-là ils condamnent eux-mêmes de fausseté la supposition détestable de cette prétendue guerre, et du tort qu'ils veulent qu'elle ait fait à une partie de votre substance. Si, au contraire, ils disent que vous êtes quelque chose de corruptible, ils se font leur procès à eux-mêmes, par un tel blasphème. Ainsi ce seul argument étoit plus que suffisant pour me faire rejeter tout ce qu'ils m'avoient fait avaler, et qui me tenoit dans de si grandes angoisses, puisqu'ils ne sauroient y répondre qu'en se jetant dans des impiétés qui font horreur, et qui rendent coupables d'un énorme sacrilège, et la langue et le cœur de quiconque est capable de les avancer et de les penser.

CHAPITRE III.

Il ne peut encore comprendre d'où vient le mal, ni entrer dans ce que la doctrine de l'Eglise nous en apprend, quoiqu'il fût déjà convaincu de l'impiété de celle des manichéens sur ce sujet.

4. CEPENDANT, quoique je crusse fermement que notre Seigneur et notre Dieu, qui est le seul Dieu véritable, et le créateur non-seulement de nos âmes,

mais de nos corps¹, et de tout ce qui existe, ne pouvoit être capable d'aucune sorte de corruption, d'altération ni de changement, j'en étois encore à chercher d'où pouvoit venir le mal. Mais quoique je n'en visse pas bien la cause, je voyois au moins très clairement qu'il falloit la chercher d'une manière qui ne me fit rien admettre d'où l'on pût conclure que vous fussiez sujet au changement, et qu'autrement je deviendrois méchant, en cherchant ce qui nous rend tels. Ainsi, je n'étois plus en danger que cette recherche de l'origine du mal me conduisît à rien qui fût indigne de vous, étant désormais convaincu de la fausseté de ce que disent sur ce sujet ces malheureux séducteurs, que je détestois de tout mon cœur, et que cette recherche de l'origine du mal n'avoit fait que rendre assez méchants et assez impies pour aimer mieux soutenir que le mal avoit eu prise sur votre nature, que d'avouer que la leur en fit.

5. J'entendois dire que le libre arbitre étoit la cause du mal que nous faisions, et votre justice celle du mal que nous avions à souffrir; et je m'efforçois de le comprendre, mais je n'en pouvois venir à bout, et quoi que mon esprit pût faire pour percer le nuage qui l'obscurcissoit, il en demouroit toujours enveloppé.

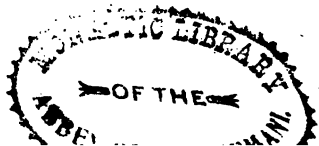
Je sentois que j'avois une volonté; c'est de quoi je n'étois pas moins assuré que de ma propre existence; et cela me faisoit un peu entrevoir la lumière. Car je voyois à n'en pouvoir douter, que quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose, c'étoit moi-même qui le voulois ou qui ne le voulois pas; et cela commençoit à me donner quelque soupçon, qu'il ne falloit point chercher ailleurs qu'en moi-même la cause de mon péché.

¹ Il appuie sur cela, à cause des manichéens, qui vouloient que toute chair fût l'ouvrage de leurs puissances de ténèbres, comme on a vu dans l'avertissement.

Quant à ce que je ne faisais-qu'à regret, et comme malgré moi, je trouvois qu'à proprement parler, je le souffrois plutôt que je ne le faisais, et il me paroissoit que ce n'étoit pas tant un péché qu'une punition; et dès que je venois à penser que vous êtes juste, je ne pouvois douter que je ne l'eusse méritée¹. Mais, me disois-je en même temps, qui est-ce qui m'a fait? n'est-ce pas mon Dieu, qui non-seulement est bon, mais qui est la bonté par essence? D'où me vient donc cette *mauvaise volonté*, qui, me détournant du bien, et me portant au péché, m'attire les justes peines que je souffre? Qu'est-ce qui peut avoir mis cela en moi? qui a planté dans mon cœur cette racine d'amertume et d'iniquité, s'il est vrai que toutes les parties dont je suis composé soient l'ouvrage de mon Dieu, qui est la douceur et la rectitude même? Si c'est le diable qui en est l'auteur, qui est-ce qui a fait le diable ce qu'il est? Sa mauvaise volonté, dira-t-on. Mais d'où lui est-elle venue à lui-même, puisque Dieu, en créant les anges, n'avoit rien mis en eux qui ne fût bon?

Toutes ces pensées me faisoient perdre haleine, et me replongeient dans les ténèbres ordinaires, quoiqu'elles ne me fissent pas retomber jusque dans cet abîme d'erreur qu'on peut regarder comme un enfer, où, bien loin de chanter vos louanges, on ne fait que blasphémer votre saint nom, et porter l'impiété jusqu'à aimer mieux soutenir que le mal vous domine, que d'avouer que l'homme est véritablement coupable de celui qu'il fait.

¹ Par ce principe, qui ne peut être contesté, les maux qu'on voit souffrir aux enfants qui n'ont point encore l'usage de la raison, sont une preuve évidente du péché originel.



CHAPITRE IV.

Il commence d'approcher de la vérité sur la nature de Dieu, et de voir ce qu'il falloit poser pour principe, quand on vouloit examiner d'où vient le mal.

6. JE m'efforçois de pénétrer tout ce qui me faisoit encore de la peine ; et j'aurois voulu que tout cela se fût développé devant moi, avec la même clarté avec laquelle je voyois déjà que ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible ; d'où je conclusois que, quoi que vous puissiez être, vous étiez quelque chose d'incorruptible, puisqu'on ne sauroit rien concevoir de meilleur que vous, qui êtes le souverain bien. Car s'il est vrai, comme j'en étois déjà convaincu, que ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible, il s'ensuit que, si vous n'étiez pas incorruptible, on pourroit concevoir quelque chose de meilleur que vous.

C'étoit donc dans la lumière où je voyois déjà que *ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible*, que je devois vous chercher ; et ce n'étoit qu'en supposant cette vérité fondamentale, que je devois tâcher de découvrir d'où pouvoit venir ce qu'on appelle *mal* ou *corruption*, et qui n'a point de prise sur votre substance. Car la corruption ne peut rien sur le Seigneur notre Dieu, parce qu'étant Dieu, il n'y peut être sujet, ni par sa *volonté*, ni par aucune sorte de *nécessité* ou de *violence*, ni par aucun *cas fortuit*. Il n'y peut être sujet par sa *volonté*, puisque la corruption n'est point un bien, et qu'il est si peu possible qu'il veuille pour lui-même autre chose que le bien, qu'il n'en peut même vouloir d'autre que lui-même, parce qu'il est le seu

véritable bien. Il ne peut non plus y être sujet par aucune sorte de *nécessité* ou de *violence*, puisqu'il ne peut être forcé à rien, et que si la corruption pouvoit quelque chose sur lui contre son gré, il faudroit que *sa puissance* eût moins de force pour s'en défendre, que *sa volonté* pour ne s'y pas laisser aller, et par conséquent qu'il en eût moins que lui-même, puisque *sa puissance* et *sa volonté* ne sont autre chose que lui-même. Enfin il ne peut être sujet à la corruption par aucun *cas fortuit* : car qu'y a-t-il de fortuit et d'imprévu pour vous, ô mon Dieu ! qui connoissez tellement toutes choses, que nulle chose n'existe que parce que vous voyez qu'elle existe ? Mais pourquoi toutes ces raisons pour prouver que Dieu est incorruptible, puisque, s'il ne l'étoit pas, il ne seroit pas Dieu ?

CHAPITRE V.

Comment il raisonnoit, quand il vouloit chercher la cause du mal, et ce qui l'empêchoit de voir la vérité sur ce sujet.

7. Je cherchois donc d'où pouvoit venir le mal, mais je le cherchois mal ; et je ne voyois pas qu'il y en avoit beaucoup dans la manière même dont je le cherchois, car voici comment je m'y prenois.

Je me représentois toutes les créatures, soit celles à quoi nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les arbres, les animaux ; soit celles que nous ne voyons point, comme le firmament, les anges et toutes les natures spirituelles, que mon imagination me peignoit toujours comme autant d'êtres corporels, assignant à chacun son espace. De tout cela je composois comme une grande

masse où je faisois entrer toutes les diverses substances que vous avez créées, c'est-à-dire et celles qui sont véritablement des corps, et celles qui ne sont que de purs esprits, mais que je ne pouvois me représenter que comme des corps. Je donnois à cette masse la grandeur qu'il me plaisoit, ne pouvant lui assigner au juste son véritable volume ; mais enfin je la supposois bornée de tous côtés.

Pour vous, Seigneur, je vous concevois comme une substance infinie, qui, enveloppant et pénétrant toute cette masse, s'étendoit encore au-delà de toutes parts à l'infini, comme qui se représenteroit une mer infinie de tous côtés, et au milieu de cette mer une éponge d'une prodigieuse grosseur, mais pourtant finie, que cette mer pénétreroit et embrasseroit tout entière. C'est ainsi que je concevois que votre substance infinie remplissoit la masse infinie que compose l'assemblage de toutes vos créatures.

Cela supposé, je disois : Voilà donc ce que c'est que Dieu et les créatures. L'excellence de son être surpasse infiniment tout ce qu'on en peut trouver dans ce qu'il a créé ; mais comme il est bon, il n'a rien créé que de bon. D'ailleurs, il embrasse et pénètre toutes choses : où peut donc être le *mal* ? et par où a-t-il pu trouver entrée dans cette masse ? de quelle racine, ou de quelle semence a-t-il pu sortir ?

Dira-t-on qu'il n'y a point de *mal* ? Nous le craignons néanmoins, et nous sommes en garde pour nous en défendre ; et quand nous aurions tort de le craindre, toujours seroit-ce mal que cette crainte, et un mal même d'autant plus grand, qu'elle nous tourmenteroit sans sujet. D'où vient donc le *mal*, encore une fois, s'il est vrai que Dieu ait fait toutes choses ? car étant bon comme il est, il n'a pu rien faire que de bon. Il est quelque chose de bien meilleur que ce qu'il a fait, puis-

qu'il est le souverain bien ; mais ces substances, quoique inférieures à la sienne , ne laissent pas d'être des biens. Ainsi tout est bon, Créateur et créatures : d'où vient donc le mal ?

N'est-ce point que la matière dont Dieu a fait toutes choses, étoit quelque chose de mauvais ; et qu'encore qu'il l'ait mise en ordre, et qu'il lui ait donné une forme qu'elle n'avoit pas, il lui a laissé quelque chose de sa première nature, qu'il ne lui a pas plu de changer en bien ? Mais pourquoi auroit-il laissé subsister ce reste du mal ? N'est-il pas tout-puissant, et ne pouvoit-il pas par conséquent rectifier toute cette matière de telle sorte qu'il ne restât plus rien en elle de mauvais ? Pourquoi même en auroit-il fait quelque chose, puisqu'elle étoit mauvaise ? et pourquoi ne l'a-t-il pas plutôt anéantie par un effet de sa toute-puissance ? car pouvoit-elle subsister contre sa volonté ? Que si l'on dit qu'elle est éternelle, d'où vient qu'après l'avoir laissée si long-temps telle qu'elle étoit, il s'est enfin avisé d'en faire quelque chose ? et s'il lui a pris tout d'un coup l'envie d'agir, que n'employoit-il plutôt sa toute-puissance à détruire cette mauvaise matière, afin qu'il n'y eût plus que le bien souverain et infini, qui n'est autre chose que lui-même ? Que si l'on dit qu'il n'eût pas été bien, qu'étant bon comme il est, il eût manqué de produire quelque chose de bon, il n'avoit qu'à détruire cette mauvaise matière, et en reproduire une bonne, dont il eût fait toutes choses ; car il ne seroit pas tout-puissant, s'il n'avoit pu rien produire de bon sans le secours de cette matière, qu'on suppose qu'il n'avoit pas produite.

Voilà ce que je roulois misérablement dans mon esprit rongé de soins, et saisi de toute la terreur que la pensée de la mort peut imprimer, quand on en est encore à chercher la vérité. Mais quelque loin que je fusse

sur une infinité de choses, j'avois au moins cela de bon, que mon cœur se tenoit fortement attaché à la foi de l'Eglise catholique, sur votre fils Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur. Ce que j'en pensois étoit pourtant encore informe, et contraire en bien des choses aux règles de la saine doctrine. Mais enfin, je ne me décartois point de ce que j'en savois, et je m'y établissois tous les jours.

CHAPITRE VI.

Par où il se désabusa de l'astrologie judiciaire. Belle histoire, et bien capable de faire voir quel fondement l'on peut faire sur les prédictions des astrologues.

8. J'avois même déjà rejeté tout le fatras des vaines prédictions des astrologues, où il n'y a pas moins d'impieété que de tromperie¹, et c'est encore un nouveau sujet que j'ai de célébrer votre miséricorde, et de pousser du fond de mon cœur des cantiques à sa louange, puisque c'est vous qui m'en avez retiré : car QUI PEUT nous retirer de la mort de l'erreur, sinon la vie qui ne peut mourir, et la sagesse primitive qui, au lieu que nos âmes ont besoin d'en être éclairées, n'a besoin d'aucune lumière étrangère, et qui, veillant à la conduite de l'univers, étend ses soins jusqu'aux feuilles que le vent emporte ? J'avois résisté à toutes les raisons du sage vieillard Vindicien, et à celle de Nebride, qui, pour être plus jeune, ne laissoit pas d'avoir merveilleusement de l'esprit. Le premier parloit plus affirmativement, et decidoit tout net qu'il n'y avoit nul moyen de prédire l'avenir (*liv. 4, ch. 3*) ; qu'on ne

¹ Voyez le commencement du chap. 3, du liv. 4.

rencontroit sur cela que par hasard, et sans savoir ce que l'on disoit ; mais que d'un grand nombre de choses prédites à l'aventure, il étoit difficile qu'il n'en arrivât quelqu'une. Et quoique Nebride ne parlât sur cela que comme un homme qui doute et qui cherche, il me disoit très souvent la même chose.

Ce fut donc par le moyen d'un autre de mes amis appelé Firmin, que vous me détrompâtes enfin sur ce sujet. C'étoit un homme qui avoit été bien élevé, assez instruit dans l'éloquence, mais qui avoit peu de connoissance de l'astrologie. Cependant il n'en étoit pas moins appliqué à ces vaines curiosités, et il ne faisoit autre chose que consulter les tireurs d'horoscope, quoiqu'il eût appris de son père la chose du monde la plus propre à désabuser de cet art ; mais il ne voyoit pas combien elle étoit décisive sur ce sujet.

Il vint donc me trouver un jour, comme un de ses meilleurs amis, pour me consulter sur quelque chose qui lui donnoit de grandes espérances, pour sa fortune, et me demander ce qu'il me paroissoit qu'on en devoit croire par son horoscope. Je lui dis ce qui me vint dans l'esprit ; mais comme peu s'en falloit que je ne fusse déjà sur tout cela de l'avis de Nebride, je ne pus m'empêcher d'ajouter que j'étois presque convaincu qu'il n'y avoit rien de plus vain et de plus ridicule que ces sortes de prédictions.

Ce fut sur cela qu'il me conta que son père avoit été autrefois fort appliqué à l'étude de l'astrologie, et qu'il avoit un ami qui n'en étoit pas moins entêté : qu'ils y travailloient tous les jours ensemble, et que l'ardeur qu'ils avoient l'un et l'autre pour ces sortes de prédictions, augmentoit tous les jours par-là de plus en plus. Ils alloient jusqu'à observer le point de la naissance des bêtes qui naissoient chez eux, et à marquer quelle étoit dans ce moment la position des astres, pour s'assurer,

par tout ce grand nombre d'expériences , de ce qu'il pouvoit y avoir de certain dans cet art.

Il se rencontra que , dans le temps que la mère de Firmin étoit grosse de lui , cet ami de son père avoit une esclave qui l'étoit aussi , ce qui n'avoit garde d'échapper à un homme qui alloit jusqu'à prendre garde quand ses chiennes étoient pleines , et observer le moment qu'elles feroient leurs petits. Chacun étant donc appliqué de son côté à observer , l'un le moment que sa femme accoucheroit , et l'autre celui où son esclave en feroit autant , il arriva que toutes deux accouchèrent précisément dans le même instant , en sorte que la figure que chacun dressoit de son côté , l'un pour son fils , et l'autre pour celui de son esclave , se trouva précisément la même ; car ils avoient eu soin de s'entr'avertir au moment que chacune de ces deux femmes entra en travail d'enfant , et de tenir des gens tout prêts pour s'envoyer dire l'un à l'autre des nouvelles de la naissance de ce que l'une et l'autre mettroient au monde ; et comme chacun d'eux étoit fort bien obéi dans sa maison , cela ne leur fut pas difficile. Ceux donc qui partirent pour cela de chez l'un et de chez l'autre , se rencontrèrent si justes à la moitié du chemin , qu'il n'étoit pas possible que la position des astres n'eût été précisément la même au point de la naissance de ces deux enfants. Cependant , comme Firmin étoit né d'une famille considérable dans son pays , il marchoit dans un chemin semé de fleurs , et avançoit de jour en jour en bien et en considération ; au lieu que cet autre , pour être né sous le même aspect , n'en avoit pas une meilleure fortune , n'en étoit pas moins esclave , à ce que me disoit ce même Firmin , qui connoissoit parfaitement sa personne et son état.

9. Cette histoire , que je ne pouvois m'empêcher de croire sur la foi d'un aussi honnête homme que celui

qui me la disoit, acheva de dissiper tout ce qui m'empêchoit encore de me rendre à ce qu'on m'avoit dit contre l'astrologie ; je commençai à tâcher de retirer Firmin lui-même de ces vaines curiosités. Je lui représentai que, pour lui pouvoir parler juste, après avoir examiné son horoscope, il auroit fallu que j'y eusse vu, et qu'il étoit né de personnes de considération, et d'une des premières familles de leur ville ; qu'outre les avantages de la naissance, il avoit encore eu celui d'être bien élevé, et d'être instruit dans les belles-lettres ; et que si cet esclave, qui étoit né sous le même aspect, m'avoit consulté sur son horoscope, il eût fallu aussi, pour lui pouvoir parler juste, que j'eusse vu, dans cet horoscope commun à tous les deux, la basse naissance de celui-ci, sa condition servile, et toutes autres les choses qui rendoient sa fortune si différente de celle de Firmin.

Or, lui disois-je, par où aurois-je pu voir des choses si différentes dans une même nativité ? Cependant il auroit fallu les y voir, pour répondre juste à l'un et à l'autre ; et si j'avois dit la même chose aux deux, je me serois trompé dans l'un ou dans l'autre : d'où je tirois cette conséquence infaillible, que, quand un tireur d'horoscope rencontre, c'est par hasard, et non pas par science ; et que, quand il ne rencontre pas, il ne s'en faut pas tant prendre à son ignorance, qu'à l'incertitude de tout ce qui n'a pour fondement que le hasard.

10. Ce que j'avois appris de Firmin m'ayant donc mis sur les voies, je m'appliquai à voir par où je pourrois le mieux tourner en ridicule ceux qui font métier de débiter de telles illusions, car je ne cherchois plus qu'à les pousser ; et je craignois qu'ils ne se tirassent d'affaire sur cette histoire, en disant que j'avois été trompé par Firmin ou qu'il l'avoit été par son père. Je pris donc garde que, par les règles de l'horoscope, on doit prédire les mêmes choses à deux jumeaux dont

la naissance se suit d'ordinaire de si près, que quand le peu de temps qu'il y a de celle de l'un à celle de l'autre pourroit faire quelque différence, elle est si peu sensible que l'observation de l'astrologue ne va point jusque-là, non plus que les tables sur quoi il est obligé de travailler et de fonder ses prédictions. Ainsi les tables d'un astrologue qui auroit voulu faire l'horoscope d'Esau et de Jacob (*Gen. 25. 25*), ne pouvant lui présenter que la même position pour tous les deux, ou il se seroit trompé, en prédisant les mêmes choses à l'un et à l'autre, puisque leurs aventures ont été si différentes ; ou s'il avoit prédit à chacun ce qui lui est arrivé, il auroit parlé au hasard, et non pas par science, puisqu'A SUIVRE les règles, on ne peut dire que les mêmes choses sur les mêmes apparences.

Cependant, par des mouvements cachés, qui sont l'effet de cette justice et de cette sagesse admirable avec laquelle vous gouvernez toutes choses, et qui ne sont connus ni des devins ni de ceux qui les consultent, il arrive que CHACUN reçoit la réponse que méritent les dispositions secrètes de son cœur, et que vous avez réglée dans la profondeur impénétrable de vos jugements toujours justes. Et que l'homme se garde bien de vous en demander raison, et de vous dire, *Pourquoi cela?* qu'il s'en garde bien, encore une fois, et qu'il se souvienne qu'il est homme.

CHAPITRE VII.

Quels efforts il faisoit pour pénétrer d'où pouvoit venir le mal.
Ce qui l'avoit mis hors d'état de le comprendre.

11. Vous m'aviez donc déjà tiré de cette erreur, ô mon Dieu ! mais j'en étois toujours à chercher d'où

pouvoit venir *le mal* ; et c'étoit un labyrinthe où je ne pouvois trouver d'issue. Cependant vous ne permettiez pas que l'agitation de toutes les différentes pensées qui me venoient sur ce sujet, me fit entrer dans le moindre doute sur votre existence, ni qu'elle ébranlât tant soit peu la ferme créance où j'étois, que votre substance est immuable et inaltérable ; que vous avez soin des hommes, et que vous les jugez selon leurs œuvres ; et enfin que c'est Jésus-Christ votre fils et notre Sauveur, et dans ces saintes Écritures, pour lesquelles l'autorité de votre sainte Église catholique nous imprime tant de respect, que vous voulez que l'on cherche la voie qui conduit à la vie bienheureuse, à laquelle la mort nous sert de passage.

C'en'étoit donc qu'en supposant ces vérités comme un fondement inébranlable, que je cherchois d'où pouvoit venir *le mal* ; mais dans cette recherche, combien d'agitations, combien de douleurs et de tranchées ! car mon cœur étoit pour ainsi dire dans le travail de l'enfantement ; combien de gémissements et de soupirs ! Ils arrivoient jusqu'à vous, Seigneur, sans que j'en susse rien ; et les angoisses secrètes de mon cœur étoient comme autant de cris éclatants qui montoient jusqu'au trône de votre miséricorde, quoique tout cela se passât dans un profond silence. Car il n'y avoit que vous seul qui sussiez ce que je souffrois ; et ce que ma bouche en faisoit passer jusqu'aux oreilles de mes plus intimes amis, n'en étoit que la moindre partie. Il s'en falloit bien qu'ils vissent toutes les tempêtes dont mon âme étoit agitée, et les jours n'auroient pas été assez longs pour les leur faire connoître, quand je ne leur aurois parlé d'autre chose. Mais enfin rien de tout cela ne vous étoit caché : vous entendiez tous les rugissements de mon cœur, pour user des termes d'un de vos prophètes ; et tous mes désirs vous étoient connus : mais la lumière qui devoit

éclairer mes yeux ne me paroissoit point encore ; car c'est au-dedans de nous qu'elle luit, et j'étois tout entier dans les choses du dehors.

Elle n'est rien de tout ce qui est contenu dans quelque espace, et mes pensées ne pouvoient s'élever au-dessus des choses de cette nature. Aussi n'y en avoit-il aucune où je pusse me reposer et trouver mon compte, en sorte que je pusse dire : *Me voici bien, il ne m'en faut pas davantage*. Cependant elles me tenoient dans leurs liens, et ne me permettoient pas de m'en dégager pour aller où j'aurois été véritablement bien. Car comme j'étois d'une nature bien plus excellente que toutes ces sortes de choses, quoique inférieure à la vôtre, je ne pouvois être véritablement heureux, ni jouir de cette joie solide dont vous êtes la source, qu'en me tenant soumis à vous, comme vous m'aviez soumis toutes les natures qui sont moins nobles que la mienne. C'étoit là le juste tempérament que je devois garder, et comme la moyenne région que vous m'aviez assignée et où je ne pouvois manquer de trouver le salut de mon âme, si je m'étois attaché à conserver l'avantage que j'avois d'avoir été fait à votre image¹ : par-là, en tenant mon esprit dans la soumission qu'il vous devoit, je me serois toujours vu au-dessus de toutes les choses sensibles et corporelles.

Mais pour avoir voulu m'élever contre vous avec orgueil ; pour avoir osé marcher contre mon Seigneur, la tête haute, et me faire un bouclier contre lui de la dureté et de l'inflexibilité de mon cœur, je me trouvois, pour ainsi dire, sous les pieds de ces créatures du dernier ordre, qui sont d'une nature si fort au-dessous de la mienne ; et elles m'accablaient

¹ Car c'est vouloir être Dieu soi-même, et ne se pas contenter d'être l'image de Dieu, que de ne se pas tenir dans sa dépendance ; et de vivre comme si on n'avait point de maître dont on dut prendre la loi.

et me suffoquaient de telle sorte , qu'elles ne me permettaient pas même de respirer. Dès que j'ouvrais les yeux , elles se présentoient à moi de toutes parts, et quand je pensois entrer en moi-même , je n'y trouvois que les images de ces mêmes corps dont je tâchois de me détourner. Elles se jetoient en foule dans les yeux de mon esprit , et sembloient me vouloir dire : *Où penses-tu aller , cœur impur? es-tu digne de voir les choses spirituelles?*

Voilà l'état où m'avoient réduit les plaies que mon orgueil avoit faites à mon âme. Car L'ORGUEIL est la gangrène des cœurs : et c'est par les impressions mortelles qu'il y fait que vous punissez les orgueilleux. C'étoit donc mon orgueil qui me tenoit séparé de vous : et l'enflure en étoit si grande, qu'elle me couvroit les yeux.

CHAPITRE VIII.

Dieu lui ouvre peu à peu les yeux de l'esprit.

12. Vous êtes éternel et toujours le même , Seigneur, mais votre colère ne demeure pourtant pas éternellement sur nous. Aussi av-~~ez~~ vous eu pitié de moi, quoique je ne sois que poussière et que cendre ; et comme le temps approchoit que vous aviez résolu de purifier mon âme de toutes les souillures qui la défiguroient, vous ne lui donniez point de relâche ; et les douleurs internes dont vous lui faisiez sentir les pointes, ne lui permettoient pas de trouver aucune sorte de repos, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à vous atteindre par ce regard de pure intelligence , qui seul peut nous donner une connoissance certaine de ce que vous êtes. A mesure que votre miséricorde portoit sa main invi-

visible sur mon enflure, elle diminueoit peu à peu; et mes douleurs si cuisantes, que vous me faisiez sentir au-dedans de moi-même, étoient comme un caustique salutaire par où vous consumiez de jour en jour la taie que j'avois sur les yeux.

CHAPITRE IX.

Il se met à lire quelques livres des platoniciens, et il y trouve tout ce que la foi nous apprend du Verbe de Dieu, mais pas le moindre vestige du mystère de l'Incarnation. Par où ces philosophes si éclairés sont tombés dans les superstitions de l'idolâtrie. Ce que nous apprend le commandement que Dieu fit autrefois à son peuple, de piler l'or des Égyptiens.

15. Et d'abord, pour me faire connoître combien vous êtes opposé aux orgueilleux, et que ce n'est qu'aux humbles que vous donnez votre grâce (*Jacq. 4. 14*), et combien grande est la miséricorde que vous avez faite aux hommes, lorsque, pour leur ouvrir la voie de l'humilité, vous avez voulu que votre Verbe se fit chair et qu'il habitât parmi nous (*Jean 1. 14*), vous m'e fites tomber entre les mains, par le moyen d'un certain homme enflé d'un orgueil outré, quelques ouvrages des platoniciens¹, traduits de grec en latin.

Je les lus, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités, que dès le commencement étoit le Verbe : que le Verbe étoit en Dieu, et que le Verbe étoit Dieu : que cela étoit en Dieu dès le commencement : que toutes

¹ Car rien ne fait mieux voir combien Dieu est opposé aux orgueilleux, que l'aveuglement des platoniciens, qui, pour avoir approché de si près de ce que la foi nous apprend de sa nature, n'en ont pas été plus éclairés sur la véritable piété, que leurs livres ne sont non plus capables d'inspirer que ceux des autres philosophes, comme l'on verra plus bas, chap. 20.

choses ont été faites par le Verbe : que de tout ce qui a été fait , il n'y a rien qui ait été fait sans lui : qu'il lui est la vie : que cette vie est la lumière des hommes ; mais que les ténèbres ne l'ont point comprise : qu'en core que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière , ce n'est point elle qui est la lumière , mais le Verbe de Dieu : que ce Verbe de Dieu , et Dieu lui-même , est la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés : qu'il étoit dans le monde : que le monde a été fait par lui , et que le monde ne l'a point connu. Car quoique cette doctrine ne soit pas en propres termes dans ces livres-là , elle y est dans le même sens , et appuyée de plusieurs sortes de preuves.

Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison ; que les siens n'aient pas voulu le recevoir , et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu , qui croient en lui ; et qui invoquent son saint nom , le pouvoir de devenir enfans de Dieu , c'est ce que je n'y trouvai point.

14. J'y trouvai bien que ce n'est ni de la chair et du sang , ni par la volonté de l'homme , ni par la volonté de la chair , mais de Dieu , qu'est né ce Verbe Dieu , comme celui dont il est né (*Jean*, 1. 13) ; mais que le Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous , c'est ce que je n'y trouvai point.

J'y trouvai bien que le fils est dans la forme du père (*Phil.* 2. 7, etc.), et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu , puisque , par sa nature , il est une même chose avec Dieu ; et cette doctrine est exprimée dans ces livres , en plusieurs différentes manières. Mais que ce fils de Dieu se soit anéanti en prenant la forme de serviteur : qu'il se soit fait semblable aux hommes , et qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun ; qu'il se soit humilié et rendu odéissant jusqu'à la mort , et à la mort de la croix ;

et qu'en récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts ; qu'il lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom , en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au Ciel , sur la terre et dans les enfers , et que toute langue publie que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père ; c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.

On y trouve bien que votre fils unique est avant tous les temps , et au-dessus de tous les temps ; qu'il est éternel et immuable comme vous (*Jean. 1. 6*) , et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses ; que c'est en participant à cette sagesse éternelle qui habite en elle-même , qu'elles se renouvellent , et qu'elles deviennent sages. Mais que ce fils unique soit mort dans le temps pour des impies (*Rom. 3. 8*) ; que vous ne l'ayez point épargné , et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous (*Rom. 1. 2*) , c'est ce qu'on n'y trouve point.

C'est là ce que vous avez caché aux sages , mais que vous avez révélé aux humbles et aux petits (*Matth. 11, 23*) , afin qu'ils vinssent à Jésus-Christ : et que ce divin Sauveur , leur faisant part de la douceur et de l'humilité de son cœur , les délivrât des fardeaux qui les accablent , et des peines qui les consomment ; car il fait entrer les humbles dans les sentiers de sa justice , et il leur enseigne ses voies ; et lorsqu'il nous voit dans l'humiliation et dans la douleur de l'avoir offensé , il nous remet tous nos péchés. Mais pour ces sages du siècle , qui , tout enflés de l'orgueil que leur inspire la sublimité prétendue de leurs connoissances , ne daignent pas écouter ce maître céleste , quand il dit à tous les hommes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* , et vous trouverez le repos de vos âmes (*Matth. 11. 9. Rom. 1. 21*) , ils ont beau connoître Dieu , ils ne le glorifient point comme il le

mérite, et ne lui rendent point les grâces qui leur sont dues. Ils ne font que s'égarer et se perdre dans la vanité de leurs pensées ; leur cœur insensé se remplit de ténèbres, et, à force de se croire sages, ils vont jusqu'au comble de la folie.

15. Aussi ne manquai-je pas de trouver dans ces mêmes livres cette abomination dont parle saint Paul (Rom. 1. 25), quand il dit de ces faux sages, qu'à la place de la majesté du Dieu véritable et incorruptible, ils ont mis des représentations, non-seulement d'hommes mortels et corruptibles, mais d'oiseaux mêmes, de bêtes à quatre pieds, et de serpents. C'est là ces mets d'Égypte qu'Ésaü préféra à son droit d'aînesse ; car Ésaü étoit la figure du peuple que vous aviez choisi d'abord (Exod. 31. 5) ; et les mets qui tentèrent Ésaü, celle de l'infâme idolâtrie à quoi ce peuple se laissa aller, lorsque n'ayant plus que l'Égypte dans le cœur, et ne respirant que cette terre de servitude, il en vint jusqu'à abaisser son âme, c'est-à-dire votre image et ressemblance, devant l'image et la ressemblance d'un animal qui broue l'herbe.

Je trouvai cette viande empoisonnée, dans les livres de ces philosophes ; mais je n'en voulus point goûter : et ce fut, ô mon Dieu ! par un effet de la miséricorde que vous avez faite au peuple dont je suis né, et d'où vous m'avez tiré pour me faire venir à vous. Car si le peuple gentil n'est plus prostitué à l'idolâtrie comme autrefois (Iaïe, 25. 8), c'est parce qu'il vous a plu d'effacer l'opprobre de Jacob, et d'élever le cadet au-

¹ Saint Augustin donne d'autant plus volontiers le nom de mets d'Égypte aux lentilles qui tentèrent Ésaü, que celles de ce pays-la étoient fort renommées, et que l'on en apportoit jusque dans ces parties de l'Afrique où vivoit notre saint, comme il le dit lui-même sur le psaume 46. Elles étoient célèbres dès le temps de Virgile.

Nec pelusiaco curam aspernabere lentis. Géorg. 1.

dessus de l'ainé (Rom. 9. 13), c'est-à-dire de tirer ce second peuple de cette infâme prostitution, et d'en faire votre héritage à la place du premier.

Je ne m'attachai qu'à piller l'or des Égyptiens, selon le commandement que vous fîtes autrefois au premier peuple (Exod. 3. 22), c'est-à-dire à profiter de ce qu'il y avoit de sagesse et de vérité dans ces livres-là. Car il s'en trouve jusque dans les ouvrages des païens, comme saint Paul même nous l'apprend dans ce discours qu'il fit aux Athéniens, ou, après leur avoir dit ce beau mot : *C'est Dieu qui nous fait vivre, mouvoir et subsister*, il ajoute : *comme quelques-uns de vos auteurs mêmes ont dit*. Je ne fis donc que ramasser dans ces livres des platoniciens, que ce que j'y trouvai de cet or si précieux, qui ne peut venir que de vous, quelque part qu'il se rencontre (Act. 17. 18) ; et je ne m'arrêtai point à ces idoles des Égyptiens, au culte desquelles ces faux sages, qui ont mis le mensonge à la place de votre vérité, en adorant les créatures au lieu du Créateur, n'ont pas eu honte de faire servir votre or. (Rom. 1.)

CHAPITRE X.

Les livres des platoniciens lui ayant fait comprendre que c'étoit au-dedans de lui-même qu'il falloit chercher Dieu, il parvient enfin, avec le secours de la grâce, à découvrir la lumière éternelle.

16. Ce que j'avois vu dans ces livres, me fit comprendre que, pour trouver ce que je cherchois, il falloit rentrer dans moi-même ; et m'en trouvant capable,

¹ C'est-à-dire les lumières et les connoissances dont Dieu avoit enrichi leurs âmes, et leurs âmes mêmes.

par le secours qu'il vous plut de me donner, je retrai en effet jusque dans la partie la plus intime de mon âme. Ce fut là que, quelque foible que fût encore mon œil intérieur, je découvris la lumière éternelle et immuable : cette lumière qui ne ressemble en aucune manière à la lumière corporelle dont nos yeux sont éclairés ⁴, quand on se la figureroit mille et mille fois plus brillante, et qu'on lui donneroit toute l'étendue qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumière d'un tout autre genre ; et je l'aperçus comme quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de cet œil même intérieur par où je l'apercevois, et de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon intelligence. Elle me parut au-dessus de tout cela, non comme l'huile est au-dessus de l'eau qu'elle surnage, ni comme le ciel est au-dessus de la terre, mais comme le Créateur est au-dessus de tout ce qu'il a créé ; car c'est elle qui m'a fait. ELLE est connue de qui connoît la vérité : et qui la connoît, connoît l'éternité, et c'est par la charité qu'on la connoît. O vérité éternelle (comme l'éternité même dont vous sortez) ! ô charité véritable (comme la vérité même dont vous procédez) ! ô éternité, qui (étant le principe de l'une et de l'autre) n'êtes vous-même que (vérité et charité) ⁵ ! c'est vous qui êtes mon Dieu, c'est pour vous que je soupire jour et nuit.

Quand j'ai commencé de vous connoître, ce n'a été que par la grâce que vous m'avez faite de m'élever au-dessus de moi-même, pour me faire voir que l'objet

⁴ Contre les manichéens, qui se figuroient Dieu comme une lumière corporelle.

⁵ Par le mot de *vérité*, saint Augustin désigne le Verbe ; par celui de *charité*, le Saint-Esprit, et par celui d'*éternité*, le Père. Ce qui est enfermé entre des parenthèses, étoit absolument nécessaire pour faire entendre sa pensée ; mais ce n'est pas proprement une addition, puisqu'il est pris de lui-même au livre 21^e de la Cité de Dieu, chap. 28, où il dit la même chose qu'ici, mais d'une manière un peu plus dé mêlée.

■ que je cherchois existoit , mais que je n'étois pas encore
■ tel qu'il falloit être pour le voir. Aussi l'éclat avec le-
■ quel vous brillâtes jusque dans le fond de mon âme ne
■ manqua-t-il pas d'éblouir et de repousser en quelque
■ sorte l'œil de mon esprit encore trop foible pour le sou-
■ tenir; et je fus saisi d'un tremblement intérieur, qui me
■ fit frémir jusque dans le fond de l'âme, mais qui
■ n'empêcha pas que je ne me sentisse embrasé d'amour
■ pour ce que je venois d'apercevoir. Ce fut alors que je
■ reconnus combien j'étois loin de vous, pour avoir ef-
■ facé en moi les traits de votre ressemblance : et il me
■ sembloit que j'entendois votre voix , qui me crioit du
■ haut de votre gloire : *Je ne suis la viande que des forts*
■ *et des hommes faits : croissez , et alors vous vous nour-*
■ *rirez de moi. Mais il n'en sera pas comme des viandes*
■ *dont votre corps se nourrit ; et au lieu qu'il les change*
■ *en sa substance , ce sera vous qui serez changé en moi.*

Je compris que tous ces doutes et ces agitations d'esprit par où vous aviez desséché mon âme , comme une toile d'araignée , pour user des termes de votre prophète , n'étoient que la juste punition de ma dépravation et de mon péché ; et je commençai enfin à me dire à moi-même : N'est-ce donc rien que la vérité ? et quoiqu'elle ne soit rien d'étendu , et de contenu dans un espace , ni fini ni infini , peut-on croire que ce ne soit rien ? Et je l'entendis elle-même qui me crioit comme de fort loin : tant s'en faut qu'on puisse douter si j'existe , que c'est moi qui suis celui qui existe (*Exod. 14. Rom. 1. 20*) ; et j'entendis cette voix de la manière dont le cœur entend ; en sorte que j'aurois plutôt douté de ma vie et de ma propre existence, que de celle de cette vérité que l'intelligence voit , et qui nous paroît par ses ouvrages.

CHAPITRE XI.

Quelle différence il y a de l'existence des créatures à celle du Créateur.

17. ENSUITE étant venu à considérer les choses qui sont au-dessous de vous, je vis qu'elles sont comme entre le néant et l'être, puisqu'on ne sauroit dire ni qu'elles sont, ni qu'elles ne sont pas. On ne sauroit dire qu'elles ne sont pas, puisque vous les avez tirées du néant, mais on ne sauroit aussi dire qu'elles sont, puisqu'elles ne sont pas ce que vous êtes, et que RIEN n'existe véritablement que ce qui est immuable. (*Sap. 7. 27.*) C'est ce qui fait que MON unique bien est d'être uni à mon Dieu : car SI JE NE demeure en lui, je ne saurois subsister en moi-même, ni durer avec moi-même. Pour lui, en même temps qu'il renouvelle toutes choses, et qu'il fait tous les changements qui arrivent dans le monde, il demeure toujours le même; et au lieu que je ne puis me passer de lui, il n'a nul besoin de ce qu'il peut y avoir de bien en moi; et c'est par-là qu'il est mon Seigneur et mon Dieu.

CHAPITRE XII.

Par où Dieu lui fit connoître enfin qu'il n'y a point de substance qui ne soit bonne de sa nature, et que, par conséquent, le mal n'est point une substance.

18. Vous me fites connoître encore que les choses mêmes qui sont sujettes à se corrompre sont bonnes; puisque autant qu'il est certain que, si elles étoient souverainement bonnes, la corruption n'auroit point

de prise sur elles, parce que ce qui est bon au souverain degré est incorruptible; autant l'est-il que s'il n'y avoit rien de bon en elles, il n'y auroit rien à corrompre: car la corruption est quelque chose qui nuit; or, elle ne nuirait point si elle ne diminueoit point ce qu'il y a de bon dans les choses. Ainsi, ou il faut soutenir que la corruption ne nuit point, ce qui est absurde et impossible, ou il faut demeurer d'accord que tout ce qui se corrompt perd quelque degré de bonté.

Mais, d'ailleurs, si les choses qui se corrompent perdoient absolument tout ce qu'il y a de bon en elles, dès-là elles ne seroient plus; car si elles étoient encore après avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, elles seroient incorruptibles¹, et par conséquent meilleures qu'auparavant, puisque ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui se peut corrompre; et ce seroit en perdant tout ce qu'elles avoient de bon, qu'elles seroient devenues meilleures, ce qui est la chose du monde la plus extravagante et la plus absurde: donc ce qui se corrompt ne sauroit perdre tout ce qu'il a de bon, sans cesser d'être. Ainsi, tout ce qui existe est bon, et il n'y a point de substance qui ne soit bonne; et par conséquent ce *mal*, dont je cherchois la cause avec tant d'agitation, n'est point une substance, puisque, si c'en étoit une, ce seroit un bien. Car ou ce seroit une substance incorruptible, et par conséquent bonne au souverain degré; ou ce seroit une substance corruptible, et par conséquent bonne jusqu'à un certain point, puisque RIEN ne se corrompt qu'en perdant quelque chose de ce qu'il avoit de bon.

Je compris donc, ô mon Dieu! et vous me fîtes voir clairement qu'il n'y a point de substance que vous n'ayez faite, et que vous n'avez rien fait que de bon. Car en-

¹ Puisque être incorruptible, c'est ne pouvoir rien perdre de ce qu'on a.

core que tout ce que vous avez fait ne soit pas du même degré de bonté, chaque chose est bonne dès-là qu'elle existe, et comme il n'y en a aucune qui ne soit bonne, le tout qu'elles composent toutes ensemble est quelque chose de très bon. Aussi est-il écrit qu'après avoir considéré tout ce que vous aviez fait, vous trouvâtes que c'étoit quelque chose de très bon. (Gen. 1. 31.)

CHAPITRE XIII.

Que ce qu'on appelle *le mal* n'est que la disconvenance de certaines choses. Que les choses mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres, sont des biens. Qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne paroisse bon et admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour l'embrasser tout entier.

19. AINSI, ni à votre égard, ni à l'égard de l'univers entier, il n'y a rien que l'on puisse appeler *mal*. Car comme il n'y a rien hors de vous, il ne sauroit rien venir de nulle part qui puisse faire irruption dans l'univers, ni troubler l'ordre que vous y avez établi. Et ce qui fait qu'entre les choses que l'univers enferme, il y en a que l'on regarde comme des maux, ce n'est que la disconvenance de celles-là avec quelques autres. Mais on ne prend pas garde que celles-là mêmes sont bonnes, et en elles-mêmes, et en ce que, s'il y en a à quoi elles ne conviennent pas, il y en a d'autres à quoi elles conviennent. Enfin, celles mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres, conviennent à cette partie basse de l'univers, que nous appelons la terre, et qui a son ciel venteux et nébuleux, tel qu'il le lui faut ¹.

¹ Car les vents, les pluies, les neiges, etc., font du bien à la terre; et, par conséquent, il n'y a rien en tout cela qui soit mauvais de sa nature, comme les manichéens le prétendoient, sous prétexte que les hommes en sont quelquefois incommodés.

J'étois donc désormais bien éloigné de penser qu'il eût plus à propos que ces choses-là mêmes, où l'on aperçoit quelque sorte de disconvenance des unes aux autres, ne fussent point. Car quand je n'aurois connu que celles-là, j'aurois bien pu désirer quelque chose de meilleur ; mais elles m'auroient toujours donné sujet de vous louer, puisque, quand on ne s'élèveroit point au-dessus de cette basse région de l'univers, et qu'on ne seroit que considérer d'une part les serpents et les dragons, les abîmes, et tout ce qu'ils enferment ; le feu, la grêle, la neige, la glace, les tourbillons et les tempêtes qui ne font qu'exécuter vos ordres ; les collines et les montagnes ; les arbres fruitiers et les autres ; les bêtes sauvages et les domestiques ; les oiseaux et les reptiles ; et de l'autre, les divers états des hommes, où nous voyons des rois, des peuples, des princes, des magistrats, des jeunes gens et des vierges, des vieillards et des enfants ; quel sujet ne trouveroit-on point dans tout cela de vous louer, et de célébrer la grandeur de votre nom !

Mais quand je venois à penser qu'on vous loue encore dans le Ciel, et que vos anges, ainsi que toutes les puissances spirituelles, qui sont l'ouvrage de vos mains¹, le soleil, la lune, les étoiles, la lumière, le ciel qui est au-dessus de tous les autres cieux, et les eaux qui sont encore au-dessus de celui-là, font retentir vos louanges, je n'avois pas même lieu de rien désirer de meilleur que ce que ma pensée embrassoit, parce qu'alors elle embrassoit l'univers entier : et qu'encore que les choses d'en-haut me parussent les meilleures, ma raison demouroit assez saine pour comprendre que le tout ensemble valoit mieux que ces choses-là considérées séparément.

¹ Contre les manichéens, qui supposoient certaines natures vivantes et intelligentes, qu'ils croyoient que Dieu n'avoit point faites.

CHAPITRE XIV.

Combien de fausses idées il avoit eues successivement de la nature de Dieu. Par où Dieu l'en délivra.

20. IL y a du dérèglement dans la tête de quiconque trouve à redire à quoi que ce soit de ce que vous avez fait; il y en avoit alors beaucoup dans la mienne, puisque entre les parties de l'univers il y en avoit plusieurs dont j'étais choqué, quoiqu'il n'y en ait aucune qui ne soit l'ouvrage de vos mains. Mais c'est de quoi je ne convenois pas; et comme je n'étois pas assez téméraire pour condamner mon Dieu, je ne voulois pas qu'il fût auteur de ce que je ne pouvois m'empêcher de condamner. C'est ce qui m'avoit jeté dans cette imagination de deux substances et de deux principes contraires, dont je n'étois pourtant point content, et qui n'étoit dans mon esprit que comme une opinion étrangère et empruntée, où je ne serois jamais tombé de moi-même.

Au sortir de cette erreur, je m'étois jeté dans une autre; et je m'étois fait un Dieu de ne je sais quelle substance étendue à l'infini, dans tous les lieux et dans tous les espaces imaginables: j'avois pris ce vain fantôme pour vous, et je l'avois mis dans mon cœur, qui, étant devenu le temple de cette nouvelle idole, n'étoit devant vos yeux qu'un objet d'abomination.

Enfin, par la bonté que vous eûtes d'appliquer des remèdes à cette tête malade; lorsque j'y pensois le moins, et de fermer peu à peu les yeux de mon esprit à toutes les vaines imaginations dont je m'étois laissé prévenir, elles me donnèrent quelque relâche; et l'ardeur de ma frénésie s'amortit comme dans une espèce de sommeil, au sortir duquel je vous trouvai devant

mes yeux ; et vous me parûtes tel que vous êtes, c'est-à-dire infini, mais d'une manière bien différente de tout ce que je m'étois imaginé jusqu'alors ; et il s'en falloit bien que cette nouvelle vue fût de celles qui peuvent venir de la chair et du sang.

CHAPITRE XV.

Comment les choses sont en Dieu. Ce que c'est que la fausseté. Que tout a son temps et sa place. Qu'il n'y a des temps que depuis la création du monde.

21. ENSUITE étant venu à considérer les autres choses, je vis que, si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables : qu'elles sont toutes en vous, quoiqu'elles n'y soient pas comme dans un espace, mais d'une autre manière, et comme elles peuvent être dans votre vérité, qui est la main dont vous contenez et soutenez toutes choses : qu'à regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit *vrai*, et que LA FAUSSETÉ n'est autre chose que de croire ce qui n'est pas : que chaque chose a non-seulement son lieu et sa place, mais son temps, à quoi elle convient : qu'il n'y a rien d'éternel que vous : et enfin que c'est se tromper que de croire que, quand vous avez commencé d'agir, il s'étoit écoulé des temps infinis¹, puisque les temps ne viennent et ne coulent qu'à mesure que vous agissez, et que c'est vous qui leur donnez le branle, quoique vous demeuriez toujours immobile et immuable.

¹ Voyez le livre 11^e chap. 10 et 30.

CHAPITRE XVI.

Qu'il n'y a rien que de bon dans la nature. *Ce qui fait la différence des bons et des méchants. Ce que c'est enfin que le mal.*

22. JE vis encore clairement , et par ma propre expérience , qu'il ne faut pas s'étonner si le pain , qui est quelque chose de si agréable à ceux qui ont le goût en bon état , paroît amer à ceux qui l'ont dépravé ; et si la même lumière , qui fait les délices de ceux qui ont les yeux sains , est insupportable à ceux qui les ont malades ; et que , puisque les méchants sont choqués de votre justice même , il n'est pas étrange qu'ils le soient de ce qu'il se trouve dans le monde des vipères et des vers , quoique la vérité nous apprenne que ces animaux sont votre ouvrage , comme tout le reste des créatures , et qu'ils sont quelque chose de bon , à les regarder en eux-mêmes , et par le rapport et la convenance qu'ils ont avec de certaines créatures du plus bas rang , de l'ordre desquelles ils font partie comme les méchants mêmes. Car les méchants entrent dans cet ordre-là , par leur dépravation , qui les ravale d'autant plus , qu'elle les éloigne davantage de votre divine ressemblance ; au lieu que les bons entrent dans celui des choses les plus excellentes , par leur vertu , qui les élève à proportion de ce qu'elle leur donne de conformité avec vous.

Enfin ÉTANT venu chercher , à la faveur de toutes ces nouvelles lumières , ce que c'étoit donc enfin que le mal , je trouvai que ce n'est rien moins qu'une substance , et que ce n'est que la dépravation d'une âme dont la volonté se détourne de la substance par excellence , c'est-à-dire de vous , ô mon Dieu ! pour se porter à quel-

qu'une de celles du dernier ordre, et qui, poussée au-dehors par l'enflure de son orgueil¹, abandonne et rejette son véritable bien, qui est un bien tout intérieur, et dont elle ne sauroit jouir qu'autant qu'elle a soin de rentrer et de se tenir au-dedans d'elle-même².

CHAPITRE XVII.

Quelle joie ce fut pour lui de voir que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, et non plus le vain fantôme des manichéens. Par quelles démarches il s'étoit élevé jusqu'à Dieu. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat d'un tel objet.

23. J'étois transporté de joie de voir qu'enfin c'étoit vous-même que j'aimois, et non plus ce vain fantôme que j'avois pris pour vous jusqu'alors : mais je ne pouvois encore jouir de vous que par intervalles. Ce que j'avois entrevu de votre beauté me ravissoit, et m'emportoit vers vous ; mais tout aussitôt, un poids que je sentoais en moi-même, et qui n'étoit autre chose que la force de l'accoutumance et des impressions de la chair et du sang, me retiroit de vous, et me replongeait dans les choses sensibles, où je retombois en gémissant. Cependant, ce que vous m'aviez fait connoître de vous m'étoit toujours présent, et je ne pouvois plus douter de la nature, non plus que de l'existence de celui à qui je devois être uni ; mais je voyois en même temps qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse tel qu'il auroit fallu pour cela, parce que *ce corps corruptible appesant-*

¹ Car tout mouvement qui nous porte à nous répandre au-dehors, pour jouir des créatures, est un mouvement d'*orgueil*, puisque en cela nous n'avons jamais pour fin que nous-mêmes, et que le comble de l'*orgueil* est de faire sa fin de soi-même.

² Il parolt, par un endroit du 6^e liv. de la Musique, chap. 13, que celui-ci se doit prendre dans le sens que l'on vient de voir.

tit l'âme, et que son engagement dans cette maison de terre l'empêche de s'élever et de porter ses pensées aussi haut qu'elle le voudroit. (Sag. 9. 27.)

Je voyois donc clairement la vérité de ces paroles de votre apôtre, 1° que vos ouvrages découvrent et rendent visibles aux yeux de l'intelligence vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle, et votre divinité. (Rom. 1. 20.) Car quand j'étois venu à considérer par où je jugeois de la beauté même des corps, soit de ceux qui sont sur la terre, soit de ceux que nous voyons dans le ciel, et quelle étoit la lumière qui me conduisoit dans ces sortes de jugemens, et qui, demeurant toujours la même, me mettoit en état de juger de tout ce qui est sujet à changer, et de prononcer sans hésiter, *une telle chose doit être ainsi, et une telle autre ne doit pas être ainsi*, j'avois trouvé que c'étoit quelque chose de bien au-dessus de mon intelligence, puisque mon intelligence même est sujette au changement, et qu'en un mot, c'étoit la vérité éternelle et immuable ; mais je ne m'étois élevé jusque-là que par degrés.

De la considération des corps, j'étois venu à celle de l'âme, qui sent par le moyen du corps ; et de là à cette faculté intérieure de l'âme, à laquelle les sens rapportent ce qu'ils ont aperçu des choses du dehors, et à quoi se termine tout ce qui est principe de connoissance dans les bêtes. De là j'étois monté jusqu'à la faculté qui raisonne, et à qui il appartient de prononcer sur ce qui lui est rapporté par les sens ; et ayant reconnu que celle-là même étoit sujette au changement, je m'étois retiré jusqu'au plus haut de mon intelligence ; et ce fut là qu'écartant toutes les illusions de l'accoutumance, et tous ces fantômes de l'imagination qui m'avoient offusqué jusqu'alors, en me disant

¹ Voyez sur cet endroit le chap. 30^e du liv. *De la véritable religion*.

tout autre chose que ce que l'intelligence m'auroit dit, je me mis en devoir de découvrir quelle étoit donc cette lumière dont ma raison étoit éclairée, lorsqu'elle prononçoit sans hésiter que ce qui est incapable de changement vaut mieux que ce qui en est capable; et d'où lui venoit même la notion qu'elle avoit de cette nature immuable qu'elle n'auroit point mise, comme elle le faisoit, au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, si elle n'en avoit eu quelque idée; et enfin je parvins jusqu'à découvrir ce qui est souverainement : mais je ne fis que l'entrevoir d'une vue tremblante, et incapable de porter un tel éclat.

Ce fut véritablement alors que la considération de vos ouvrages me fit apercevoir vos grandeurs infinies, et les rendit visibles aux yeux de mon intelligence. (*Rom. 1. 20.*) Mais comme ils n'avoient point assez de force pour soutenir l'éclat d'un si grand objet, je retombai tout aussitôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de mes pensées; et il ne me resta qu'un souvenir plein d'amour pour ce que j'avois aperçu, et comme une faim ardente pour cette viande céleste, dont l'odeur m'étoit demeurée, mais dont je n'étois pas encore en état de me nourrir.

CHAPITRE XVIII.

Ce qui lui manquoit encore pour être capable de jouir de Dieu. Jésus-Christ, seule voie pour nous unir à Dieu. Fin de l'incarnation.

24. Je cherchois donc par où je pourrois acquérir cette vigueur intérieure, qui rend capable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvois parvenir qu'en m'attachant à Jésus-Christ homme, médiateur entre Dieu

et les hommes (I. Tim. 2. 5), et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses, dont le nom mérite d'être béni dans tous les siècles des siècles (Rom. 9. 5); à ce divin maître qui nous appelle à lui, et qui nous dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Jean, 14. 6), et qui, étant la nourriture de mon âme, mais une nourriture trop forte et trop solide pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne, pour s'accommoder à ma faiblesse. Car VOTRE sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est fait chair que pour se donner à nous par ce moyen, comme un lait proportionné à l'état d'enfance et de faiblesse où nous sommes.

Mais je n'avois point encore et cette humilité de cœur, qui seule peut nous unir à Jésus-Christ humble, et je ne savois pas même ce que nous apprend l'infirmité où il s'est réduit. Je ne savois pas que, si VOTRE vérité éternelle, c'est-à-dire votre Verbe, infiniment élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé entre vos créatures, et qui élève jusqu'à lui ceux dont le cœur lui est soumis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la même terre dont nous sommes formés. (II. Cor. 5. 1.) C'est pour abattre la fierté de l'amour-propre dans ceux qu'il devoit se soumettre, et pour les déprendre d'eux-mêmes, et se les incorporer. C'est pour les guérir de l'enflure de l'orgueil, et les remplir de son amour. C'est pour empêcher que, s'appuyant sur eux-mêmes, et y cherchant leur bonheur, ils ne s'écartassent du véritable bonheur ; et pour faire, au contraire, que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme en se revêtant de notre chair, ils se tinssent dans le centre de leur infirmité, et que, sentant l'épuisement et la lassitude que produit le péché, ils se jetassent dans le sein de ce Dieu humilié, comme sur un lit de repos ; et que lui, en s'élevant dans sa gloire, les y portât avec lui.

CHAPITRE XIX.

Quelle idée il avoit alors de Jésus-Christ. Ce qui rendoit Jésus-Christ capable de toutes les actions des autres hommes. Par où le Verbe est uni à la chair du Sauveur. Ce qu'Alipe croyoit de Jésus-Christ. Les hérésies mêmes sont utiles à l'Eglise, et par où.

25. JE m'étois imaginé tout autre chose ; et je ne concevois Jésus-Christ, mon Sauveur, que comme un homme d'une sagesse admirable, et sans comparaison plus grande que celle de tous les autres hommes, et distingué particulièrement entre tous, par sa naissance miraculeuse d'une vierge ; et je ne regardois cette grande autorité qu'il s'est acquise parmi les hommes, que comme un effet de la bonté de Dieu, qui avoit bien voulu nous le proposer en exemple, pour nous apprendre à mépriser les choses temporelles, pour acquérir l'immortalité. Mais je n'avois pas la moindre connoissance du mystère enfermé dans ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair.* (Jean 1, 14.) Tout ce que j'avois compris à cet égard, et qui me paroissoit clair, parce que l'Evangile nous dit de Jésus-Christ qu'il a bu et mangé, dormi, marché, parlé, conversé ; qu'il a été dans la joie et dans la tristesse ; c'est qu'il y avoit en lui une âme et une intelligence comme les nôtres, et que ce n'est que par le moyen de cette âme que votre Verbe pouvoit être uni à la chair qu'il a prise.

Aussi ne sauroit-on hésiter sur ce sujet, lorsqu'on sait que votre Verbe est immuable par sa nature, comme je le voyois dès-lors à n'en pouvoir douter, et de toute l'étendue de ce que j'avois de lumière et de connoissance. Car nul autre principe qu'une âme et une intelligence capable de changement par sa nature,

et les hommes (*I. Tim. 2. 5*), et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses, dont le nom mérite d'être béni dans tous les siècles des siècles (*Rom. 9. 5*); à ce divin maître qui nous appelle à lui, et qui nous dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (*Jean, 14. 6*), et qui, étant la nourriture de mon âme, mais une nourriture trop forte et trop solide pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne, pour s'accommoder à ma faiblesse. Car VOTRE sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est fait chair que pour se donner à nous par ce moyen, comme un lait proportionné à l'état d'enfance et de faiblesse où nous sommes.

Mais je n'avois point encore et cette humilité de cœur, qui seule peut nous unir à Jésus-Christ humble, et je ne savois pas même ce que nous apprend l'infirmité où il s'est réduit. Je ne savois pas que, si VOTRE vérité éternelle, c'est-à-dire votre Verbe, infiniment élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé entre vos créatures, et qui élève jusqu'à lui ceux dont le cœur lui est soumis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la même terre dont nous sommes formés. (*II. Cor. 5. 1.*) C'est pour abattre la fierté de l'amour-propre dans ceux qu'il devoit se soumettre, et pour les dépren dre d'eux-mêmes, et se les incorporer. C'est pour les guérir de l'enflure de l'orgueil, et les remplir de son amour. C'est pour empêcher que, s'appuyant sur eux-mêmes, et y cherchant leur bonheur, ils ne s'écartassent du véritable bonheur; et pour faire, au contraire, que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme en se revêtant de notre chair, ils se tinssent dans le centre de leur infirmité, et que, sentant l'épuisement et la lassitude que produit le péché, ils se jettassent dans le sein de ce Dieu humilié, comme sur un lit de repos; et que lui, en s'élevant dans sa gloire, les y portât avec lui.

CHAPITRE XIX.

Quelle idée il avoit alors de Jésus-Christ. Ce qui rendoit Jésus-Christ capable de toutes les actions des autres hommes. Par où le Verbe est uni à la chair du Sauveur. Ce qu'Alipi croyoit de Jésus-Christ. Les hérésies mêmes sont utiles à l'Église, et par où.

25. JE m'étois imaginé tout autre chose ; et je ne concevois Jésus-Christ, mon Sauveur, que comme un homme d'une sagesse admirable, et sans comparaison plus grande que celle de tous les autres hommes, et distingué particulièrement entre tous, par sa naissance miraculeuse d'une vierge ; et je ne regardois cette grande autorité qu'il s'est acquise parmi les hommes, que comme un effet de la bonté de Dieu, qui avoit bien voulu nous le proposer en exemple, pour nous apprendre à mépriser les choses temporelles, pour acquérir l'immortalité. Mais je n'avois pas la moindre connoissance du mystère enfermé dans ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair.* (Jean 1, 14.) Tout ce que j'avois compris à cet égard, et qui me paroissoit clair, parce que l'Évangile nous dit de Jésus-Christ qu'il a bu et mangé, dormi, marché, parlé, conversé ; qu'il a été dans la joie et dans la tristesse ; c'est qu'il y avoit en lui une âme et une intelligence comme les nôtres, et que ce n'est que par le moyen de cette âme que votre Verbe pouvoit être uni à la chair qu'il a prise.

Aussi ne sauroit-on hésiter sur ce sujet, lorsqu'on sait que votre Verbe est immuable par sa nature, comme je le voyois dès-lors à n'en pouvoir douter, et de toute l'étendue de ce que j'avois de lumière et de connoissance. Car nul autre principe qu'une âme et une intelligence capable de changement par sa nature,

ne peut faire que le corps soit tantôt en mouvement, tantôt en repos, par l'empire que la volonté a sur lui; qu'on soit touché tantôt d'un sentiment, tantôt d'un autre; qu'on parle, et puis qu'on se taise, comme faisoit Jésus-Christ, qui, après avoir répandu les oracles de sa sagesse, revenoit à garder le silence. L'Évangile nous apprend tout cela de lui; et si l'on pouvoit soupçonner de fausseté ce que nous y trouvons sur ce sujet, tout le reste en pourroit être suspect; et cette Écriture, que nous regardons comme le fondement de la foi qui nous doit conduire au salut, n'auroit plus aucune certitude pour nous.

C'étoit donc sur le fondement de la vérité de tout ce que l'Évangile nous apprend de Jésus-Christ, que je connoissois en lui tout ce qui appartient à la nature de l'homme, c'est-à-dire non-seulement un corps, ou avec ce corps une âme purement végétale et sensitive, mais une âme telle qu'il la faut pour faire avec le corps un homme complet, s'il est permis de parler ainsi. Du reste, je ne croyois point que cet homme fût uni personnellement à la vérité éternelle; et je ne le mettois au-dessus des autres hommes, que par quelque chose d'excellent et de singulier dans les qualités naturelles, et par une participation plus abondante de la sagesse dont vous êtes la source.

Alipe, au contraire, croyoit que, quand les catholiques disoient que Dieu s'est revêtu de chair, leur pensée étoit qu'il n'y avoit en Jésus-Christ que le corps et la divinité, et point d'âme comme les nôtres; et comme il étoit très persuadé que, si d'un côté il est hors de doute que des actions de la qualité de celles que nous trouvons écrites de Jésus-Christ, ne peuvent avoir pour principe qu'une substance vivante et intellectuelle, il est certain d'ailleurs qu'elles ne sauroient convenir à une substance incréée et immuable par sa nature; il

en avoit d'autant moins de disposition à embrasser la foi catholique. Mais depuis qu'il eut appris que ce qu'il prenoit pour la foi de votre Église étoit l'erreur des Apollinaristes, il entra avec joie dans cette même foi, dont il n'avoit eu de l'éloignement que faute de la bien connoître.

Pour moi, j'avoue que je n'ai appris que quelque temps après lui, en quoi la vérité catholique est différente de l'erreur de Photin¹, sur l'intelligence de ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair*; et les ténèbres m'ont servi à me faire discerner la lumière. Car ce que les hérétiques avancent de contraire à la vérité, fait éclater la pureté des sentiments de votre Église, et donne du jour à la saine doctrine, selon cette parole de votre apôtre : *Il faut qu'il s'élève des hérésies, afin que le peu de solidité de ceux qui se laissent surprendre à l'erreur, fasse d'autant mieux connoître ceux qui sont solidement établis dans la vérité.* (I. Cor. 11. 19.)

CHAPITRE XX.

En quelle situation l'avoit mis la lecture des livres des platoniciens. Combien il étoit encore éloigné de celle où la véritable charité met les saints. Nul autre livre que l'Écriture n'inspire l'humilité. Pourquoi Dieu permit qu'il commençât par ces autres livres à découvrir la vérité.

26. VOILA où j'en étois après avoir lu ces livres des platoniciens (*Rom. 1. 20.*), qui, m'ayant fait venir la première pensée de m'appliquer à chercher la nature incorporelle de la vérité, m'avoient donné lieu de m'élever, par la considération de vos ouvrages,

¹ Voyez la note sur le nombre 15 de la lettre 130 de saint Augustin, dans la traduction française.

jusqu'à découvrir vos grandeurs invisibles, par les yeux de mon intelligence. Car quoique je me fusse senti repoussé par leur éclat (ce qui m'avoit fait voir que les ténèbres qui régnoient dans mon âme étoient le seul obstacle qui m'empêchoit de jouir à mon aise de la contemplation d'un si grand objet), j'étois au moins parfaitement assuré que vous êtes, et que vous êtes infini, quoique ce ne soit pas une extension locale dans tout ce qu'on pourroit imaginer d'espaces finis ou infinis; QU'IL N'Y A que vous dont l'être soit un être véritable, par l'avantage que vous possédez seul d'être toujours le même, sans pouvoir jamais éprouver aucune de ces sortes d'altérations et de mouvements à quoi les natures inférieures à la vôtre sont sujettes; et enfin, que toutes les autres choses ne sont que par vous, et qu'il n'en faut pas d'autre preuve que leur existence même¹.

Voilà de quoi j'avois une parfaite certitude, quoique je fusse encore trop foible pour jouir de vous. Cependant j'aimois à étaler ce que j'avois découvert, comme si j'eusse été déjà bien savant; et si je n'avois cherché en Jésus-Christ mon Sauveur la voie qui conduit à vous, toutes mes connaissances n'auraient servi qu'à me perdre. Car, au lieu de pleurer mes péchés, dont les misères qui m'accablaient, et qui en étoient la juste punition, m'auroient dû rendre le poids si sensible, je commençois à vouloir paroître savant, et à m'enfler de ma science: et dès-là combien étois-je encore loin de la charité qui édifie, et qui commence par le fondement de l'humilité, c'est-à-dire par Jésus-Christ? et comment de tels livres auroient-ils pu me l'inspirer?

Mais je crois que si vous permettes que je m'applique à cette lecture avant de venir à celle de l'Écri-

¹ Puisque rien ne peut se donner l'être à soi-même.

ture-Sainte , c'est afin que je me souvinsse toute ma vie quels sentiments j'y avois appris , et quelle étoit au sortir de là la disposition de mon cœur ; et qu'après que vous m'auriez donné cette douceur et cette humilité que vos saintes Écritures inspirent , et que votre main secourable auroit traité et guéri les plaies de mon âme , je comprisse COMBIEN il y a de différence entre ceux qui se plaisent dans leur science et qui présument de leurs propres forces (*philosophes*) , et ceux qui , connaissant leurs misères et leurs foiblesses , en gémissent devant vous ; et entre ceux qui voient où il faut tendre , mais qui ne savent point par où l'on y va , et ceux qui marchent dans la voie d'où non-seulement on découvre la céleste patrie , mais par où on est sûr d'y arriver , et d'y habiter un jour.

Car si j'eusse apporté à la lecture des livres de ces philosophes un cœur déjà instruit de la vérité par vos saintes Écritures , et qui eût commencé d'y goûter les douceurs qu'elles font trouver en vous , à ceux qui se les sont rendues familières , peut-être qu'ils m'eussent tiré de l'assiette où met la véritable piété ; ou que , s'ils ne m'avoient point fait perdre cette heureuse disposition de cœur qu'on prend dans vos saintes Écritures , j'aurois cru qu'elle se peut prendre tout de même dans ces sortes de livres , et qu'ils seroient capables de la produire dans ceux mêmes qui n'en auroient point lu d'autres.

CHAPITRE XXI.

Il se met à lire saint Paul. Toutes ses anciennes difficultés s'éclaircissent. Concert de tout le corps des Écritures. Ce que ces divins livres ont au-dessus de tous les autres. Les philosophes mêmes ont connu le terme ; mais la voie n'est connue que des chrétiens.

27. JE me jetai donc avec une grande avidité sur ces livres si saints, et qui sont si dignes de respect, puisque c'est votre Saint-Esprit qui les a dictés. Je m'attachai particulièrement aux Épîtres de saint Paul, et toutes les difficultés que je trouvois auparavant dans de certains endroits où il me paroissoit n'être pas d'accord avec lui-même, ou avec de certains passages de la loi et des prophètes, s'évanouirent. Je reconnus que c'est le même esprit qui règne dans tout le cours des Écritures ; et cette découverte me faisoit tressaillir de joie, mais d'une joie accompagnée de crainte et de tremblement.

Je trouvois dans ces divins livres tout ce que j'avois appris de vrai dans les autres ; mais je trouvai de plus, qu'en même temps que ceux-ci proposent les vérités, ils ont soin de nous mettre votre grâce devant les yeux, et de nous en marquer le prix et la force, afin que celui qui voit ce qu'il faut voir, prenne bien garde à ne se pas glorifier, comme si ce qu'il connoît ne lui avoit pas été donné, ainsi que la connoissance qu'il en a : car *qu'avons-nous qui ne nous ait été donné* (I. Cor. 4. 7) ? et qu'il comprenne que non-seulement il faut que vous nous éclairiez, pour nous donner la connoissance de vous-même, mais qu'il faut encore que vous nous guérissiez de nos foiblesses, pour nous faire jouir de vous.

Que ceux mêmes qui ne sont pas encore capables d'entrevoir, comme de loin, le terme où il faut tendre, ne laissent donc pas de marcher dans la voie que vous nous avez marquée, puisqu'elle est la seule qui y conduise, et qui puisse même nous le faire apercevoir. Car QUAND on se plairoit déjà dans votre loi (*Rom. 7. 23*), selon l'homme intérieur, comment se démêlerait-on d'une autre loi que chacun ressent dans ses membres, et qui, se soulevant contre la loi de l'esprit, nous asservit à cette loi de péché que nous portons en nous-mêmes? C'est l'état où nous sommes (*Dan. 5. 29*), ô mon Dieu! parce qu'AU LIEU que vous êtes juste et saint, nous sommes des pécheurs, des méchants et des impies; et c'est ce qui a fait que votre main s'est appesantie sur nous, et que votre justice nous a livrés à ce premier pécheur, qui a l'empire de la mort (*le démon*), et qui a su corrompre notre volonté, en lui inspirant une désobéissance semblable à celle qui l'a fait écarter de votre vérité.

Que peut donc faire l'homme dans un si misérable état? et qui le délivrera du *corps de cette mort* (*Rom. 7. 24*), sinon le secours de votre grâce, par Jésus-Christ, ce divin Sauveur que vous avez engendré de toute éternité, et que vous avez créé *dans le commencement de vos voies*¹ (*Prov. 8. 1. 2*), comme parle l'Écriture; ce saint des saints, que le prince de ce monde a mis à mort, quoiqu'il n'eût rien trouvé en lui qui fût digne de mort (*Jean, 14. 36*); ce qui avoit fait perdre à ce tyran le droit qu'il avoit sur nous, et rompu la cédule de mort par où nous lui étions engagés? (*Col. 2. 14.*) .

¹ C'est-à-dire qui a été le premier objet de ces vues de miséricorde que Dieu a eues pour la réparation et la sanctification des hommes. Car d'est là ce qu'on peut proprement appeler *les voies de Dieu*, puisque toutes ces voies ne sont que miséricorde et vérité. *Ps. 24. 10.*

Voilà ce qu'on ne voit point dans les livres de ces philosophes. On n'y trouve ni ces sentiments tendres de piété que vos Écritures inspirent, ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé, ni le sacrifice que vous aimez, et qui n'est autre qu'un cœur contrit et humilié. On n'y entend parler ni des conseils de votre miséricorde pour le salut de votre peuple, ni de cette bienheureuse société qui compose la céleste Jérusalem votre sainte épouse, ni de ces prémices de votre esprit, que vous nous donnez dès ici-bas, comme un gage qui nous assure que vous nous en donnerez un jour la plénitude; ni du calice qui contient le prix de notre rédemption.

On n'y entend point retentir ces divines paroles : *N'est-il pas juste que mon âme demeure soumise et assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de lui qu'elle attend son salut; qu'il est mon Dieu, mon Sauveur, mon appui et mon soutien, et que sa protection est ce qui fera que je ne serai jamais ébranlé ? (Ps. 61. 1. 2).* Enfin on n'y voit rien qui puisse donner le moindre soupçon que ces faux sages aient entendu la voix de celui qui nous crie : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans les travaux et dans les peines. (Matth. 11. 28.)* Aussi auroient-ils dédaigné d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur (Matth. ibid. 29) : car c'est là ce que vous avez caché aux savants et aux sages du siècle, et que vous ne révélez qu'aux humbles et aux petits.

AUTRE CHOSE est donc d'apercevoir, du haut d'une montagne aride, le séjour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y conduit, quoiqu'on s'agite et qu'on se débâte sans cesse dans des routes égarées, où l'on est de toutes parts assiégé par les anges déserteurs de la céleste milice, exposé aux pièges qu'ils ne cessent point d'y tendre avec leur malheureux prince,

qui est un lion par sa fureur , et un dragon par ses ruses et ses artifices ; et autre chose de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour , et où l'on est escorté de toute l'armée du Roi du Ciel , et à couvert des insultes de ces malheureux esprits , qui , bien loin d'oser exercer leurs brigandages sur un tel chemin , n'osent pas même en approcher , et le fuient comme un lieu de supplice pour eux.

Voilà ce qui m'entroit jusque dans le fond du cœur , par l'opération secrète et admirable de votre grâce , pendant que je lisois les divins écrits de celui qui se qualifie *le dernier* des apôtres (*I. Cor. 15. 9*) ; et à mesure que j'avançois dans la découverte des merveilles de votre conduite sur les hommes , elles me faisoient pâmer d'admiration.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE VIII.

Il vient enfin au plus bel endroit de sa vie, et parle de ce qui lui arriva dans sa trente-deuxième année, qui fut celle de sa conversion, dont il fait l'histoire tout entière, depuis l'entretien qu'il eut avec Simplicien, sur celle de Victorin, et ce que Position lui apprit de la vie de saint Antoine, jusqu'à ce qui se passa dans ce jardin, où, après de cruelles agitations, qu'il peint d'une manière admirable, une voix du Ciel lui ordonna d'ouvrir les Épîtres de saint Paul, dont il n'eut pas plus tôt lu quelques lignes, qu'il se trouva changé tout d'un coup, et dépris de tout ce qui l'avoit arrêté jusqu'alors.

CHAPITRE PREMIER.

Son état étoit désormais celui d'un homme convaincu de la vérité, mais dont le cœur n'est pas encore *défait de ses anciennes attaches*. Il va consulter Simplicien sur ce qu'il avoit à faire. Il ne peut se résoudre à renoncer au mariage. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses bons desseins. Deux sortes d'impies.

1. FAITES, ô mon Dieu ! que je puisse rappeler le souvenir de tous les sujets que j'ai de vous rendre grâce, et que je célèbre la grandeur de vos miséricordes sur moi ; que, pénétré jusqu'à la moelle des os d'un vif sentiment de votre amour, je m'écrie avec le saint roi David : *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous ?* et que je vous offre un sacrifice de louanges, en reconnaissance de ce que vous avez brisé mes liens. Je dirai ici de quelle manière vous l'avez fait, afin qu'à ce récit, tous ceux qui vous adorent s'écrient : *Le nom du Seigneur est grand et admirable ; qu'il soit béni à jamais, dans le Ciel et sur la terre.* (Dan. 3. 36.)

Vos paroles ¹, avoient pénétré jusqu'au fond de mon cœur et de mes entrailles : elles y étoient profondément gravées ; et vous me teniez comme assiégé de toutes parts. (*Cor. 13.*) Cette vie éternelle et bienheureuse dont vous êtes la source, et que vous réservez à ceux qui vous sont fidèles, m'étoit désormais connue à n'en pouvoir douter, quoique je n'en eusse encore rien aperçu que comme en énigme, et de la manière dont on voit les choses au travers d'un verre obscur. Il ne me restoit non plus aucun doute que votre substance éternelle et incorruptible ne fût le principe de toutes les autres. Ainsi ce que j'avois à désirer n'étoit plus d'avoir une plus grande certitude sur ce qui vous regarde, mais d'être plus solidement à vous. Cependant la situation de mon cœur sur les choses de la vie présente arrêtoit tout, et me tenoit en balance : car il n'étoit pas encore défait de son vieux levain. Je voyois clairement la voie, qui n'est autre que Jésus-Christ mon Sauveur (*II. Cor. 5. 7*) : elle me plaisoit même, et elle emportoit le suffrage de ma raison : mais ce qu'elle a d'étroit et de dur me faisoit peur, et je craignois d'y entrer.

Je résolus donc d'aller trouver Simplicien, et ce fut sans doute un mouvement que vous m'inspirâtes. C'étoit un de vos plus fidèles serviteurs, et en qui votre grâce reluisoit le plus visiblement. Je savois même qu'il s'étoit donné à vous dès sa jeunesse, et qu'il avoit toujours vécu depuis dans une grande piété ; et comme il étoit déjà vieux, je crus qu'après une si longue expérience et une application de tant d'années à étudier vos voies, il en devoit être fort instruit ; et je ne me trompois pas. Ce fut ce qui me fit prendre la résolution de

¹ C'est-à-dire ce qu'il lisoit alors dans l'Écriture, et particulièrement dans saint Paul, comme on a vu au dernier chapitre du 7^e livre, et comme on verra au 6^e de celui-ci.

lui découvrir toutes les agitations de mon cœur, afin qu'il me marquât ce qu'il jugeroit le plus propre pour ouvrir le chemin du salut à un homme, dans les dispositions où j'étois.

2. Car je voyois votre Église pleine de toutes sortes de gens, dont les uns vivoient d'une manière, et les autres d'une autre. La vie que je menois me déplaisoit souverainement : et mes assujettissemens m'étoient un fardeau insupportable depuis que l'ardeur de mes cupidités s'étoit un peu amortie, et que l'espérance des honneurs et des richesses, qui me faisoit autrefois rechercher une si dure servitude, ne m'aidoit plus à la porter. Tout cela ne me touchoit plus, et n'avoit plus rien de doux pour moi au prix de vous, et des beautés de votre demeure céleste, que je commençois d'aimer. Mais je voulois une femme : c'étoit à quoi je tenois encore (I. Cor. 7. 7) ; et comme votre apôtre ne m'interdisoit point le mariage, quoiqu'il me portât à l'état le plus parfait, et qu'il souhaitât que tout le monde fût comme lui, ma foiblesse me faisoit prendre le parti qui la flattoit le plus ; et cela seul me tenoit dans une langueur et une lâcheté dont tout le reste se ressentoit. Car la vue des misères que j'aurois à essuyer dans le mariage, me faisoit sécher de douleur ; et il n'y a rien que je n'eusse fait pour les éviter : mais c'étoient des suites nécessaires de cette sorte de vie, à quoi je ne pouvois me résoudre de renoncer.

Je savois, pour l'avoir appris de la bouche de celui qui est la vérité même, qu'il y en a qui se sont faits eunuques, pour gagner le royaume du Ciel ; mais j'avois remarqué qu'il ajoute : *que qui peut le comprendre le comprenne.* (Matth. 19. 12.)

Je savois qu'IL N'Y A que folie et vanité dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu, et à qui la vue de tout ce qu'il y a de bon dans les créatures n'a pu faire

découvrir l'Être souverain qui les a faites. (*Sag.* 13. 1.) Aussi n'étois-je plus dans ce degré d'ignorance : je l'avois déjà passé ; et le témoignage que toutes les créatures rendent à celui qui leur a donné l'être, m'avoit fait connoître mon Créateur, c'est-à-dire vous, ô mon Dieu ! et le Verbe par qui vous avez fait toutes choses, et qui n'est qu'un même Dieu avec vous et votre Saint-Esprit.

Je savois qu'il y a encore une autre sorte d'impies (*Rom.* 1. 21) ; et ce sont ceux qui, ayant connu Dieu, ne le glorifient point comme il le mérite, et ne lui rendent point les grâces qui lui sont dues. J'avois aussi été de ceux-là, mais votre main toute-puissante étoit enfin venue à mon secours ; et, m'ayant retiré de ce malheureux état, elle m'avoit mis en voie de guérison, en me disant, comme à tout le reste des hommes : *La sagesse n'est autre chose que la piété* ; et encore : *Gardez-vous bien de vouloir paroître sages : car ceux qui se croient sages, sont tombés dans la folie.* (*Job.* 28. 28. *Prov.* 37. *Rom.* 1. 22. *Math.* 13. 49.) Ainsi j'avois déjà trouvé cette perle si précieuse dont il est parlé dans l'Évangile : il ne s'agissoit plus que de l'acheter au prix de tout ce que j'avois en ce monde ; et c'est sur quoi je balançois.

CHAPITRE II.

Il va trouver Simplicien, pour le consulter sur ce qu'il avoit à faire. Ce que ce saint vieillard lui apprend de la conversion du célèbre orateur Victorin.

3. J'ALLAI donc trouver Simplicien, qui avoit eu le bonheur de servir de père à l'évêque Ambroise, en le faisant entrer en participation de votre grâce par le saint baptême, et que ce saint prélat honoroit en effet comme son père. Je lui fis connoître toutes mes agita-

tions, et toutes les erreurs dont j'avois été le joug jusqu'alors ; et sur ce que je lui dis, que j'avois quelques livres des platoniciens, traduits en latin par Victorin, autrefois professeur de rhétorique à Rome, et qui étoit mort chrétien, à ce que j'avois appris, il me félicita d'abord de ce que je n'étois pas tombé sur les ouvrages des autres philosophes, qui sont pleins d'une infinité de faussetés et de principes d'erreur ; ou de ceux qui n'ayant médité que sur les choses de la nature, et dont l'intelligence n'a pu s'élever plus haut, ne pouvoient manquer de tomber ; au lieu que les livres des platoniciens insinuent en mille manières la connoissance de Dieu et de son Verbe.

Ensuite, pour me porter à embrasser l'humilité de Jésus-Christ, qui est ce mystère que Dieu a caché aux sages du siècle, et qu'il n'a révélé qu'aux humbles, il me proposa l'exemple de ce même Victorin, qu'il avoit connu fort particulièrement à Rome ; et voici ce qu'il m'en dit, et que je crois ne devoir pas passer sous silence, puisqu'il n'y a rien de plus propre à faire connoître les merveilles de votre grâce et de votre miséricorde, et à porter les hommes à vous bénir et à vous louer ; car peut-on ne pas reconnoître la puissance de votre grâce, dans la conversion de ce bienheureux vieillard ? (*Matth. 11. 25.*)

Il avoit passé sa vie dans l'étude de ce qu'on appelle les arts libéraux, et il s'y étoit rendu très savant. Il avoit lu, discuté, examiné et éclairci presque tout ce que les anciens philosophes ont écrit : il avoit été le maître de ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les sénateurs, et avoit exercé sa profession avec tant d'éclat et de succès, qu'il avoit non-seulement mérité, mais obtenu une statue dans la place publique de Rome, ce que les enfants du siècle regardent comme un des plus grands honneurs à quoi un homme puisse parvenir.

Il avoit vieilli dans le culte des idoles , et avoit trempé dans ces superstitions sacrilèges dont toute la noblesse romaine étoit possédée en ce temps-là aussi-bien que le bas peuple , et qui lui faisoient adorer ces monstres de divinités que Rome avoit ramassées de toutes les nations , telles que le chien *Anubis* ¹ , et plusieurs autres qui avoient été autrefois en guerre pour les ennemis des Romains , contre Neptune, Vénus et Minerve ² , et que cette malheureuse ville adoroit depuis qu'elle en avoit triomphé. Et non-seulement Victorin les avoit adorés comme les autres , mais il avoit employé son éloquence toute terrestre à soutenir ces abominables superstitions. Qui n'admira donc qu'après y avoir passé sa vie , il ait eu sur la fin de ses jours assez de courage pour se réduire à cette enfance par où l'on devient disciple de Jésus-Christ , et où l'on entre par la régénération qu'opèrent les saintes eaux du baptême , et que la mauvaise honte ne l'ait point empêché de plier sous le joug de l'humilité où l'Évangile nous réduit , et de se soumettre à porter jusque sur le front l'opprobre de la croix du Sauveur !

4. Grand Dieu ! qui avez abaissé les cieus pour descendre jusqu'à nous , et qui n'avez qu'à toucher les montagnes pour les réduire en cendre et en fumée , par où entrâtes-vous dans ce cœur ; et de quels moyens vous servîtes-vous pour vous en rendre le maître ?

Victorin lisoit l'Écriture-Sainte , à ce que me disoit Simplicien ; et ce fut après s'être appliqué avec soin à cette lecture , et à celle de tout ce qu'il avoit pu trouver

¹ Cet endroit n'est que la traduction de ce vers de Virgile. *Omni genusque deum monstra, et latrator Anubis.* *Æneid.* 8.

Cet Anubis étoit un dieu des Égyptiens , à qui ils donnoient une tête de chien.

² On dit qu'à la bataille d'Actium , on avoit vu les dieux des Égyptiens lançant des traits contre les anciens dieux de Rome. Voyez la 16^e lettre de saint Augustin , nomb. 2.

d'autres livres qui regardoient la religion chrétienne, qu'il commença à dire à Simplicien, mais en particulier seulement et par manière de confidence, et non pas devant le monde : *« Je vous apprends que je suis chrétien. »* Simplicien lui répondoit : *« Je n'en crois rien ; et je ne vous compterai point pour chrétien, que je ne vous voie dans l'église où se font les assemblées des fidèles. »* — *Eh quoi !* répliquoit Victorin, d'un ton moqueur, *est-ce par une enceinte de murailles qu'on est chrétien ?* Et toutes les fois que Victorin protestoit à Simplicien qu'il étoit chrétien, Simplicien lui répondoit la même chose ; et Victorin s'en tiroit toujours par le même trait de raillerie.

Ce qui le tenoit, c'est qu'il craignoit de choquer et d'irriter ses amis, qui étoient des adorateurs des démons, des imitateurs de leur orgueil, et dont il voyoit que la haine l'écraseroit, si elle venoit à fondre sur lui ; car par le rang qu'ils tenoient dans cette impure Babylone, ils étoient de ces hauts cèdres du Liban, que le Seigneur n'a pas encore brisés. Mais le courage lui étant enfin venu, à force de lire et d'ouvrir son cœur à ce qu'il lisoit, il comprit que ce seroit un crime énorme que de rougir des mystères par où votre Verbe a signalé son humilité, et de ne pas rougir de paroître encore attaché aux mystères sacrilèges par où les démons, dont il imitoit l'orgueil, se faisoient adorer des hommes. Il commença donc de craindre que, s'il avoit la foiblesse de n'oser confesser Jésus-Christ devant les hommes, Jésus-Christ ne le renonçât devant ses anges (*Matth. 10. 32*) ; et la honte d'être infidèle à la vérité, l'emportant sur celle qui l'avoit empêché jusqu'alors d'abandonner le mensonge, il vint tout d'un coup dire à Simplicien, dans le temps que ce saint homme s'y attendoit le moins : *Allons à l'église, je suis résolu de me faire chrétien.*

Simplicien, transporté de joie, l'y amena sur le

champ. On lui donna les premiers sacrements ¹ et les premières instructions qu'on a accoutumé de donner à ceux qui se présentent pour embrasser notre sainte religion ; et bientôt après il se fit inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient d'être régénérés par le saint baptême, ce qui remplit toute la ville de Rome d'étonnement et d'admiration, et répandit la joie dans tout l'Église. Les orgueilleux en frémissaient de rage, et séchoient de colère et de dépit, pendant que votre serviteur, mettant toute son espérance en vous, fermoit les yeux pour jamais à toutes les vanités, les folies et les tromperies du siècle.

3. Enfin arriva l'heure de faire la profession de foi qu'on fait faire à tous ceux qui doivent participer à votre grâce par le saint baptême. La coutume de l'Église de Rome est de la leur faire faire en de certains termes, qu'ils apprennent par cœur, et qu'ils récitent à haute voix d'un lieu élevé, en présence de tout le peuple. Cependant les prêtres offrirent à Victorin, à ce que Simplicien me disoit, de lui faire faire la sienne en particulier ; et c'est une condescendance qu'on avoit d'ordinaire pour ceux qui paraissoient trop timides pour faire cette action devant tout le monde, et qui ne l'auroient faite qu'en tremblant. Mais il voulut professer hautement, en présence de tous les fidèles, la doctrine qui devoit le conduire au salut ; et l'on ne pouvoit moins attendre d'un homme qui avoit bien professé publiquement un art dont il n'avoit point de salut à espérer. Car, comment auroit-il pu craindre de prononcer, devant l'humble troupeau de vos fidèles, des paroles qu'ils respectent, parce qu'ils savent

¹ On donnoit du sel aux catéchumènes, comme on a vu ci-devant, liv. 1, chap. 11, et même du miel et de l'huile ; et ces matières, sanctifiées par la bénédiction de l'évêque, étoient appelées DES SACREMENTS, *minuta catechumenorum sacramenta*, comme dit M. de l'Aubépine, évêque d'Orléans.

qu'elles viennent de vous, lui qui ne craignoit point d'exposer tous les jours les siennes à une multitude d'insensés et d'emportés ?

Dès qu'il parut à la tribune où il étoit monté pour faire sa profession de foi, un soudain transport de joie fit retentir son nom dans la bouche de tous ceux dont il étoit connu ; et de qui ne l'étoit-il pas ? Ils se le montraient tous les uns aux autres ; et quoique chacun modérât sa voix, par respect pour la sainteté du lieu, un secret murmure faisoit entendre de toutes parts : *c'est Victorin, c'est Victorin*. Mais s'ils ne purent s'empêcher de faire éclater leur joie quand ils le virent, ils se turent bientôt pour l'entendre ; et lui, plein d'une sainte hardiesse, prononça à haute voix les saintes vérités qui sont l'objet de notre foi. Il n'y avoit personne dans toute l'assemblée qui n'eût voulu pouvoir l'enlever et le mettre dans son cœur ; et chacun l'y mettoit en effet, par l'amour qu'on venoit de concevoir pour lui, et par la joie qu'on avoit de le voir chrétien.

CHAPITRE III.

Il examine pourquoi on a d'autant plus de joie de la conversion des pécheurs, qu'on en désespéroit davantage, et en apporte de très belles raisons.

6. D'où vient donc, ô mon Dieu ! que quand on a vu quelqu'un dans un extrême danger de se perdre, ou qu'on a même désespéré de son salut, on a plus de joie de le voir revenir à vous, que s'il n'avoit pas été en si grand danger, et qu'on eût toujours eu sujet d'en bien espérer ? Vous-même, Père de miséricorde, vous êtes plus touché du retour et de la pénitence d'un seul pécheur, que de la bonne vie de quatre-vingt-dix-neuf

justes qui n'ont point besoin de pénitence. Il ne faut donc pas s'étonner du plaisir que nous sentons, quand nous lisons, dans l'Évangile, quelle joie c'est pour les saints anges, de voir la *brebis* égarée reportée au troupeau sur les épaules du pasteur; et la *drachme* retrouvée et remise dans vos trésors, avec les conjouissances et les acclamations des amies et des voisines de celle qui l'avoit perdue. (*Luc.* 5. 7. 9.)

C'est par la même raison que nous ne saurions nous empêcher de verser des larmes de joie toutes les fois que l'Église nous remet devant les yeux la parabole de l'enfant prodigue, et que, sous la figure de la fête qui se fit dans la maison de ce père plein de tendresse, qui, voyant revenir son second fils, s'écria : *Mon fils étoit mort, et le voilà ressuscité : il étoit perdu, et le voilà retrouvé* (*Luc.* 32), elle nous représente ce qui se passe dans la vôtre, quand un pécheur se convertit.

C'est en nous et dans vos saints anges, qui ne sont saints, non plus que nous, que par la charité qui les anime, qu'il est vrai de dire que vous vous réjouissez dans ces rencontres. Car pour vous, vous êtes toujours le même; et il n'y a jamais aucune variation dans la connoissance par où vous voyez les choses mêmes qui ne durent qu'un temps, et qui ne demeurent pas toujours dans le même état.

D'où vient donc que la joie de parvenir à la possession des choses qu'on aime, ou de les recouvrer après les avoir perdues, est tout autre que n'auroit été celle de les avoir toujours possédées? car c'est ce qui se voit dans une infinité d'exemples; et on en trouve de toutes parts qui rendent témoignage à cette vérité.

Un général d'armée reçoit les honneurs du triomphe, après quelques victoires qu'il a remportées, et qu'il ne pouvoit remporter sans combattre : la joie qu'il a de son triomphe est d'autant plus grande, que le combat

a été plus dangereux. Des gens qui sont sur mer et trouvent surpris de la tempête, les voilà sur le point de faire naufrage, et il n'y en a aucun que l'horreur d'une mort prochaine ne fasse déjà pâlir : le calme revient-il ? les voilà dans une joie, et une joie proportionnée à la grandeur du péril qu'ils ont couru. Un homme est malade, et son pouls ne fait rien attendre que de funeste ; tous ceux qui s'intéressent à sa santé sont dans la consternation ; mais dès qu'il vient à se trouver mieux, et qu'on peut le croire hors de danger, cet état où on le voit et où sa foiblesse est encore si grande qu'il ne sauroit se soutenir, donne incomparablement plus de joie qu'on n'en avoit avant qu'il tombât malade, de le voir sur ses jambes et en parfaite santé.

C'est toujours par quelque sorte de douleur qu'on achète les plaisirs même ordinaires de la vie ; et ce n'est pas seulement par des douleurs involontaires, et qui soient de la pure institution de la nature ; c'est quelquefois par des douleurs recherchées, et qui sont de l'institution des hommes. On ne trouveroit nul plaisir à boire et à manger, si on n'avoit senti la douleur de la faim et de la soif ; et ceux qui aiment à boire, mangent des choses salées, pour exciter une certaine ardeur, importune par elle-même, mais qui fait que l'on boit avec plus de plaisir. C'est encore par la même raison qu'il est établi, qu'après qu'une fille est promise et fiancée, on laisse passer du temps avant de la donner à celui qui la doit épouser, de peur que, s'il n'avoit pas un peu soupiré pour l'avoir, il en fût moins de cas après l'avoir épousée.

8. Ainsi, et dans les plaisirs honteux, et dans ceux qui sont permis et honnêtes, et dans l'amitié la plus pure, et dans la conversion même de ceux qui sont figurés par cet enfant prodigue, dont le retour fit

que son père s'écria : *Mon fils étoit mort, et le voilà ressuscité; il étoit perdu, et le voilà retrouvé* (Luc. 15. 32), nous voyons que LA GRANDEUR du péril auquel on échappe, fait celle de la joie qui lui succède. D'où vient cela, mon Seigneur et mon Dieu ?

Pour vous, vous trouvez en vous-même une joie éternelle et inaltérable, qui ne peut non plus augmenter que diminuer. Il y a même quelques-unes de vos créatures, qui, jouissant de vous dès à présent, sont dans une joie qui n'est sujette à aucune sorte de changement. Mais dans cette basse région où nous sommes, d'où vient que par des retours continuels on retombe de la paix dans la guerre, et de l'abondance dans la défaillance ? Est-ce une condition que vous ayez attachée à la nature de toutes les créatures du dernier ordre, lorsque vous avez créé les différentes sortes de substances, qui toutes sont quelque chose de bon ; et que depuis le haut du ciel jusqu'au centre de la terre, depuis l'ange jusqu'au vermisseau, depuis le premier mobile jusqu'au moindre corps capable de mouvement, vous avez assigné à chacune son temps, sa place et sa durée, avec tant d'ordre, de proportion et de justice ?

Oh ! que ce que nous pouvons découvrir des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, nous fait voir de grandeur en vous ! et que celles qui nous sont impénétrables, nous marquent de profondeur dans les trésors de votre sagesse ! Vous êtes dans tout ce que vous avez fait, et vous ne vous en retirez jamais. Cependant, QUAND nous nous sommes une fois écartés de vous, combien avons-nous de peine à vous retrouver, et à retourner à vous ! Venez¹ donc à notre se-

¹ Coup en passant aux manichéens.

² Le chap. 4 commence dès ici dans toutes les autres éditions ; mais comme ces dernières lignes ne sont qu'une suite de ce qui les précède immédiatement, et qu'elles n'ont nul rapport à ce qui va suivre, il est clair que le commencement du chapitre doit être où on l'a porté.

cours, Seigneur, faites agir votre toute-puissance; réveillez-nous, appelez-nous à vous, enlevez-nous, embrassez-nous, attirez-nous par l'attrait de vos célestes douceurs, afin qu'un saint transport d'amour nous fasse courir vers vous.

CHAPITRE IV.

Pourquoi la conversion des personnes célèbres donne plus de joie que celle des autres. Ce qui fit que saint Paul prit ce nom-là, au lieu de celui de Saul.

9. COMBIEN se trouve-t-il de gens qui, après avoir été dans un abîme d'aveuglement encore plus profond que celui où Victorin avoit vécu, reviennent enfin à vous, parviennent en s'approchant de vous au bonheur d'être éclairés de cette lumière de vie, qui élève ceux qu'elle éclaire à la glorieuse qualité de *vos enfants* ? (*Jean. 4. 12.*) Mais si ce sont des personnes peu célèbres, la joie qu'on a de leur conversion est moins grande, je dis même parmi ceux qui les connoissent ; au lieu que, quand ce sont des personnes de considération, cette joie est d'autant plus grande pour chacun, que plus de gens y prennent part.

D'ailleurs, plus ceux qui se convertissent sont connus, plus leur exemple a de force pour en attirer d'autres dans le chemin du salut. Ainsi, les fidèles ont d'autant plus de joie de la conversion de ceux-là, qu'elle porte conséquence pour beaucoup d'autres. Car, du reste, à Dieu ne plaise que dans vos saints tabernacles on préfère les riches aux pauvres, et les nobles à ceux qui ne le sont pas ! puisque nous savons que, pour confondre ce qu'il y avoit de plus élevé dans le monde, vous avez choisi ce qu'il y avoit de plus bas ;

et que pour renverser et anéantir ce qui paraissoit être quelque chose , et quelque chose de grand , vous vous êtes servi de ce qu'il y avoit de plus méprisable , et que l'on comptait pour rien. (I. Cor. 1. 28.)

Cependant cet apôtre , qui se donne pour *le moinaire* de tous , et par la bouche duquel vous nous avez fait entendre ces paroles , ne prit le nom de *Paul* , au lieu de celui de *Saul* , qu'en mémoire de la victoire signalée qu'il remporta lorsque le proconsul Paul , dompté par la force des armes spirituelles avec lesquelles ce saint apôtre combattoit , devint sujet du Roi des rois , en faisant plier son orgueil sous le joug doux et léger de ce divin Sauveur.

En effet , la conversion des grands du monde est une conquête bien plus considérable sur l'ennemi , que celle des personnes du commun , puisque c'est lui enlever ceux qu'il tient le mieux , et par qui il en tient un plus grand nombre. Car IL N'Y A EN POINT qu'il tienne si bien que les grands , parce qu'il les tient par l'orgueil , suite ordinaire de la grandeur ; et comme ils ont beaucoup d'autorité dans le monde , il n'y en a point aussi par qui il en tienne tant d'autres.

Comme donc la joie qu'on avoit de la conversion de Victorin , étoit d'autant plus grande , qu'on savoit que le démon s'étoit fait de son cœur comme une forteresse imprenable , et qu'il s'étoit servi de sa langue comme d'un trait perçant , pour donner la mort à une infinité d'âmes , il étoit juste que vos enfants et vos fidèles parussent aussi d'autant plus touchés de voir que notre roi avoit *enchaîné le fort armé* (Matth. 12. 29) , qu'il lui avoit *enlevé ses dépouilles* , et qu'après les avoir purifiées , il les avoit consacrées à votre honneur , et rendues utiles à votre service , et propres à toute sorte de bien. (II. Tim. 2. 1.)

CHAPITRE V.

Il est touché de ce qu'il avoit appris de Victorin, et sent un grand désir de suivre un si bel exemple. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit soit gagné. Peinture admirable d'un homme qui ne sait plus par où se défendre, mais qui n'a pas encore la force de suivre le bien qu'il connoît. Ce que l'accoutumance peut sur nous.

10. JE n'eus pas plus tôt appris de votre fidèle serviteur Simplicien ce que je viens de rapporter de la conversion de Victorin, que je me sentis touché d'un grand désir de suivre son exemple. Aussi étoit-ce dans cette vue que ce saint homme m'en avoit fait le récit ; et lorsqu'il ajouta que l'empereur Julien ayant ôté aux chrétiens, par un édit public, la liberté d'enseigner la rhétorique et tout ce qui regarde les lettres humaines, Victorin s'étoit soumis avec plaisir à cette loi, aimant mieux abandonner l'école où l'on apprend à bien parler, que d'être infidèle à votre parole éternelle ; qui sait rendre les langues des enfants même éloquentes (Sag. 10. 21) ; j'admirai sa force et son courage : mais je n'admirai pas moins son bonheur d'avoir trouvé une occasion de tout quitter, pour ne plus penser qu'à vous.

C'est après quoi je soupirois : mais j'étois enchaîné, non d'une chaîne extérieure, mais par ma volonté même, qui m'étoit une chaîne plus dure que le fer. Le démon s'en étoit rendu le maître, et en avoit fait une chaîne dont il me tenoit lié. Car cette volonté, en se déréglant, étoit devenue *passion* ; et à force que j'avois suivi cette passion, elle s'étoit tournée en *habitude* ; et faute de résister à cette habitude, elle étoit devenue *nécessité* ; et c'étoit comme autant d'anneaux engagés les uns dans les autres, dont l'ennemi avoit

composé cette chaîne, par où il me tenoit dans une cruelle servitude.

Cependant il s'étoit déjà formé en moi une volonté nouvelle, qui commençoit à me faire désirer de vous servir, de ce culte tout gratuit que vous demandez, et de jouir de vous, ô mon Dieu ! en qui seul on trouve un plaisir solide et durable. Mais comme cette nouvelle volonté ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, elle n'étoit pas encore assez forte pour vaincre l'autre, qui avoit toute la force qu'une longue habitude peut donner. Cependant ces deux volontés, l'une ancienne et l'autre nouvelle, l'une charnelle et l'autre spirituelle, se combattoient dans mon cœur ; et chacune le tirant de son côté, elles le mettoient en pièces.

11. C'est ainsi que ma propre expérience me rendoit sensible la vérité de cette parole de votre apôtre : *La chair forme des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en forme de contraires à ceux de la chair.* (Gal. 5. 17.) Mais enfin ces deux volontés, quelque contraires qu'elles fussent, n'étoient autre chose que moi-même¹. C'étoit moi qui voulois le bien que ma raison approuvoit ; et c'étoit moi qui voulois encore le mal qu'elle condamnoit. Il est vrai qu'à l'égard du mal, je pouvois dire que ce n'étoit presque plus moi, puisque le mouvement qui me portoit de ce côté-là, étoit plutôt une violence que je souffrois, qu'une action que je fisse de mon bon gré. Mais après tout, cette malheureuse accoutumance qui me résistoit, n'avoit de force que ce que je lui en avois donné ; et quoique j'eusse bien voulu ne pas être dans la servitude où je me trouvois, c'étoit volontairement que je m'y étois mis. Ainsi je n'avois aucun sujet de m'en plaindre, puisque ce n'étoit qu'une suite et une juste punition de mon péché.

¹ Saint Augustin a toujours les manichéens en vue.

Je n'avois même plus l'excuse dont je me couvrois quelque temps auparavant, et qui me faisoit croire que ce qui m'empêchoit de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour ne plus penser qu'à vous servir, c'étoit que la vérité ne m'étoit pas encore assez connue : car elle me paroissoit clairement alors. Mais mon cœur, encore attaché aux choses de la terre, ne pouvoit se résoudre à y renoncer, pour ne plus penser qu'à vous servir ; et je craignois de me voir libre, et hors de tous ces embarras, qui sont des suites inséparables de l'amour du monde, comme on devoit craindre de s'y jeter.

12. Ainsi je succombois sous le fardeau des engagements du siècle : j'en étois accablé comme on l'est quelquefois d'un sommeil dont on voudroit se tirer, mais à quoi on se laisse pourtant aller avec plaisir ; et les pensées par où je tâchois de m'élever vers vous, étoient à peu près comme les efforts de ceux qui voudroient s'éveiller, mais qu'une extrême envie de dormir emporte, et fait retomber dans le sommeil. Car de la même manière qu'encore qu'il n'y ait personne qui voulût toujours dormir, et que, de l'avis de tous ceux qui ont du sens, l'état d'un homme éveillé vaille mieux que celui d'un homme qui dort, on se trouve quelquefois si accablé de sommeil, qu'on ne sauroit y résister, et qu'on s'y laisse même aller avec plaisir, quoiqu'on soit fâché de ne pouvoir s'en tirer ; ainsi, quelque persuadé que je fusse qu'il étoit sans comparaison meilleur pour moi de faire de votre saint amour la seule règle de ma vie ; que de suivre les mouvements de ma cupidité, les fausses douceurs de cette cupidité, qui me dominoit, quoique je la condamnasse, prévalaient sur ce que j'approuvois, et qui avoit déjà pris le dessus dans mon esprit.

Votre voix secrète me disoit à toute heure : *Sortez*

du sommeil où vous êtes : levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera (Eph. 5. 14) ; et vous ne faisiez voir clairement que vous ne me disiez rien que de salutaire et de vrai. Ainsi, ne sachant plus par où me défendre contre la conviction intérieure que j'avois de la vérité, j'étois réduit à dire, comme ces paresseux que l'on tâche d'éveiller : *Laissez-moi encore un moment : tout à l'heure, tout à l'heure.* Mais cette heure ne venoit point, et ce moment n'avoit point de fin.

A quoi me servoit-il donc d'être parvenu à me plaire dans votre loi, selon l'homme intérieur, puisqu'une autre loi, qui résidoit dans mes membres, combattoit la loi de mon esprit, et m'asservissoit à cette loi de péché que je portois en moi-même ? (Rom. 7. 23.) Et qu'EST-CE que cette loi de péché, sinon la force de l'accoutumance, qui vient enfin au point de nous dominer, et de nous emporter malgré nous ? Et c'est une punition que nous avons bien méritée, puisque c'est volontairement que nous nous sommes mis sous le joug de ce tyran. Qu'y avoit-il donc qui pût me tirer de ce misérable état, et me délivrer du corps de cette mort, sinon le secours de votre grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ? (Rom. 7.)

CHAPITRE VI.

Ce qui se passa dans la visite que Ponticien lui rendit. Ce que cet homme lui apprit de saint Antoine, et de la conversion admirable de deux officiers de l'empereur, par la lecture de la vie de ce bienheureux solitaire.

13. JE dirai ici, à la gloire de votre nom, mon Seigneur et mon Dieu, mon soutien et mon Rédempteur,

de quelle manière votre miséricorde me mit au-dessus de la foiblesse que j'avois de ne pouvoir me passer de femme, et me tira de la servitude de tous les engagements du siècle.

Je continuois dans mon train ordinaire de vie; et mes inquiétudes allant toujours en augmentant, je soupirais nuit et jour en votre présence, ayant soin de me trouver à l'église autant que me le pouvoient permettre les occupations dont le poids me faisoit gémir.

Nous demeurions ensemble, Alipe, Nebride et moi. Le premier, après avoir servi par trois diverses fois, en qualité d'assesseur du magistrat, étoit alors de loisir, et attendoit quelque nouvelle occasion de faire trafic des conseils que la connoissance qu'il avoit de la jurisprudence le mettoit en état de donner, comme de mon côté je faisois trafic de la science de bien parler, ou plutôt de ce que les leçons d'un maître peuvent contribuer à la faire acquérir.

L'autre enseignoit la grammaire à la place de *Verecundus*, citoyen de Milan, et notre ami intime, qui nous avoit conjurés, par toute l'amitié que nous avions pour lui, que quelqu'un de notre troupe voulût bien lui prêter ce secours, dont il avoit alors un besoin pressant. Ainsi, ce ne fut pas l'espérance du gain ni d'aucun autre avantage, qui fit que Nebride prit ce parti-là : car s'il avoit voulu faire profession d'enseigner, il étoit capable de beaucoup plus. Mais comme c'étoit le meilleur homme du monde, et qui savoit le moins résister aux prières de ses amis, il le fit par pure complaisance pour nous. Il le faisoit avec beaucoup de circonspection, affectant de demeurer inconnu aux grands du siècle, et évitant avec soin tout ce qui auroit pu troubler son repos et altérer tant soit peu la tranquillité de son esprit, qu'il vouloit se conserver libre, et en état de profiter de tout ce qu'il pouvoit

voir de loisir, pour s'instruire par la lecture, par la méditation, ou par l'entretien de ce qui a rapport à la véritable sagesse.

14. Il arriva donc un jour qu'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, qui étoit de la cour de l'empereur, et en grande considération auprès de lui, vint à notre logis, pour nous voir sur quelque chose qu'il désiroit de nous. Il ne trouva qu'Alipe et moi, Nebride ayant été obligé de sortir ce jour-là pour quelque affaire dont je ne me souviens pas. Nous primes des sièges, pour entrer en conversation, et Pontitien ayant aperçu un livre sur une table à jouer qui étoit devant nous, il le prit, et l'ayant ouvert, il fut surpris de voir que c'étoient les Épîtres de saint Paul, car il croyoit que ce seroit quelqu'un de ces livres qui regardent la profession accablante que je faisois. Aussitôt, tournant les yeux vers moi avec un souris de conjouissance, il me dit qu'il avoit été agréablement surpris de trouver un tel livre devant moi, et il n'y en avoit pas même trouvé d'autre : car il étoit chrétien, et de ceux qui vous servent fidèlement, fort assidu à la prière, à laquelle il donnoit beaucoup de temps, prosterné dans l'église devant votre divine majesté. Je lui répondis que je faisois alors mon étude principale de l'Écriture-Sainte ; et sur cela, de discours en discours, il vint à nous parler d'Antoine, ce fameux solitaire d'Égypte, qui étoit déjà célèbre parmi vos fidèles serviteurs, mais dont nous n'avions point encore entendu parler. Ce fut ce qui donna lieu à Pontitien de s'étendre davantage, pour nous le faire connaître à fond, ne pouvant se lasser d'admirer que le nom d'un si grand homme ne fût pas encore venu jusqu'à nous. Nous admirions de notre côté ces merveilles de votre grâce, que vous aviez fait éclater dans cette sainte société, où se conserve le dépôt de la véritable foi, c'est-

à dire dans l'Église catholique. Car c'étoient de ces de qui
dont la vérité étoit établie d'une manière à ne pou être perein
être contestée ; et la mémoire en étoit encore si fra qu'on
qu'on ne pouvoit presque les mettre au rang de ce déjà t
s'étoit passé de nos jours. Nous étions donc dans le ché d
miracion de part et d'autre : nous , des grandes de re
que Pontitien nous disoit , et lui , de ce qu'elles sentir
étoient nouvelles. contr

15. De là il tomba sur ce grand nombre de mon qu'o
stères , qui ont rendu les déserts fertiles en fruits de par
sainteté , et d'où la vie si pure de tant de saintes in ce q
fait exaler une odeur toute céleste , qui monte jusqu'à pèr
trône de votre gloire. Tout cela nous étoit tellement qu'o
inconnu , que nous ne savions pas même qu'à Milan, de
où nous étions , il y avoit hors de la ville un monastère ex
où un grand nombre de gens de bien vivoient en
semble comme frères , sous la conduite d'Ambroise. r

Nous écoutions Pontinien dans un profond silence ,
et avec la plus grande attention du monde ; et lui ,
continuant son discours , nous conta qu'étant à Trèves ,
à la suite de l'empereur , trois de ses amis et lui s'en
allèrent se promener une après-dinée , dans des jardins
qui touchoient aux murailles de la ville , pendant que
l'empereur prenoit le divertissement des spectacles du
cirque. Pontitien prit d'un côté , avec un des trois , et
les deux autres d'un autre. Ceux-ci , faisant chemin
sans prendre garde où ils alloient , rencontrèrent une
pauvre cabane où s'étoient retirés quelques-uns de vos
serviteurs , munis de cette *pauvreté d'esprit* (*Matth. 5.
5*) à laquelle le royaume du Ciel est promis pour ré-
compense. Ils y trouvèrent la Vie d'Antoine ; et l'un
d'eux s'étant mis à lire , se sentit tout d'un coup rempli
d'admiration pour la vertu si extraordinaire de ce saint
homme , et touché d'un grand désir d'embrasser ce
genre de vie , pour ne plus penser qu'à vous servir , et

re quitter pour cela l'emploi qu'il avoit auprès de l'empereur : car ils étoient , lui et son compagnon , de ceux qu'on appelle *agents des affaires du prince*. Étant donc à tout embrasé du feu de votre saint amour , et touché de cette honte salutaire que ceux qui commencent à revenir à eux-mêmes ne manquent jamais de ressentir , il entra tout d'un coup dans une sainte colère contre lui-même ; et jetant les yeux sur son ami : « A quoi songeons-nous ? lui dit-il ; que prétendons-nous , par toutes les peines que nous nous donnons ? et qu'est-ce qui nous attache à la cour ? Y pouvons-nous rien espérer de plus , que de devenir amis de l'empereur ? Et quand nous serions parvenus à ce point-là , qu'y a-t-il de plus fragile qu'une telle fortune ? à combien de périls expose-t-elle ? et combien en faut-il essuyer , pour arriver à cet état le plus dangereux de tous ? Mais quand pouvons-nous espérer de nous y voir ? Oh ! qu'il en coûte bien moins pour être ami de Dieu ! il n'y a qu'à le vouloir ; et si je le veux , je le serai dans ce moment. » Après avoir parlé de la sorte , il se remit à lire , plein du dessein qu'il venait de concevoir de mener une vie toute nouvelle , et agité de mille secousses qui étoient comme les douleurs de l'enfantement.

Cependant , à mesure qu'il continuoit de lire , son cœur se changeoit sans que personne en vit rien que vous , et se défaisoit de l'amour du monde , comme il parut incontinent. Car après avoir encore lu quelque temps avec une agitation intérieure qui le faisoit frémir , il vit clairement enfin quel étoit le bon parti , et résolut de le suivre. Étant donc déjà tout à vous , il dit à son ami : « C'en est fait , me voilà dépris de tout ce qui a fait jusqu'ici l'objet de nos espérances. Je suis résolu de servir Dieu dans celui-ci , et de commencer dès ce moment. Si vous ne vous sentez pas en disposition d'en faire autant , au moins ne vous opposez

point à mon dessein. » L'autre répondit qu'il voulait avoir sa part à une si grande grâce, et lui tenir compagnie dans la sainte milice où il entroit ; et tous deux commencèrent dans le moment à bâtir cette tour dont Jésus-Christ parle dans l'Évangile (*Luc. 14. 28*), ayant devant eux le fonds qui est nécessaire pour cela, et qui ne consiste que dans le courage de quitter tout ce qu'on a pour vous suivre.

Cependant Pontitien, et celui qui se promenoit avec lui d'un autre côté, ne sachant ce que ces deux-ci étoient devenus, les cherchoient de toutes parts, et les ayant enfin trouvés dans cette cabane, ils leur dirent qu'il se faisoit tard, et qu'il falloit se retirer. Eux leur firent part de la résolution qu'ils venoient de prendre, et leur contèrent ce qui en avoit été l'occasion, les priant, s'ils n'étoient pas en disposition de l'imiter, qu'au moins ils ne se missent point en devoir de la combattre. Ceux-ci ne se trouvant point changés, ni disposés à suivre un si grand exemple, pleurèrent au moins leur malheur, et après les avoir félicités de leur sainte résolution, et s'être recommandés à leurs prières, ils retournèrent au palais de l'empereur, ayant toujours le cœur attaché à la terre ; et les autres se tinrent dans cette cabane, n'ayant plus de pensées que pour le Ciel. Ils étoient tous deux sur le point de se marier, et même déjà fiancés, et celles qu'ils devoient épouser, ayant su le parti qu'ils avoient pris, en prirent un tout semblable, et vous consacrèrent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Ce que Dieu faisoit en lui , à mesure que Pontitien lui parloit. De quelle manière il se reprochoit à lui-même ses égarements et ses lâchetés. Peinture admirable de ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui voit la lumière et qui la voudroit suivre, mais qui n'en a pas la force.

16. VOILA ce que Pontitien nous conta ; et , à mesure qu'il parloit , vous aviez soin de me montrer à moi-même , malgré que j'en eusse , car je m'en détournais pour ne me point voir ; mais vous faisiez en sorte que , de quelque côté que je tournasse les yeux , je me trouvois toujours moi-même , sans pouvoir m'empêcher de voir combien il y avoit en moi de difformité , de dépravation , d'ordures , de taches et d'ulcères. Cette vue me donnoit de l'horreur ; mais où aurois-je pu m'enfuir , pour éviter de me voir moi-même ? J'avois beau détourner mes yeux ; Pontitien continuoit toujours son discours , et vous ne cessiez point de me montrer à moi-même ; et pour me faire mieux voir mon iniquité , et m'en donner de la haine , vous me la portiez jusque dans les yeux. Elle m'étoit assez connue ; mais je ne voulois point la voir ; et je faisois tout ce que je pouvois pour me la cacher et pour l'oublier.

17. Cependant mon cœur s'embrasoit d'amour pour ceux dont on me parloit ; et , comme je ne pouvois m'empêcher d'admirer ces mouvements de piété si vifs et si salutaires , qui les avoient portés à s'abandonner à vous sans réserve , pour trouver dans les remèdes de votre grâce la guérison de leurs maux , je ne pouvois aussi m'empêcher de comparer leur état au mien ; et l'horrible différence que je trouvois entre l'un et l'autre

me donnoit pour moi-même une haine qui alloit jusqu'à l'exécration.

Je considérois combien il s'étoit passé de temps depuis cette dix-neuvième année de mon âge, où j'avois commencé d'être touché de l'amour de la sagesse, en lisant l'Hortense de Cicéron (*liv. 3, chap. 4, nomb. 7*), car il y avoit pour le moins douze ans ; et je différois encore de renoncer à tout ce qu'on peut se promettre d'heureux sur la terre, pour ne plus penser qu'à acquérir ce précieux trésor, dont non-seulement la possession, mais même la simple recherche, est préférable à tous les trésors, à tous les royaumes, à tous les plaisirs du monde.

Dès ma plus grande jeunesse je vous avois demandé la chasteté, misérable que j'étois, et plus misérable qu'on ne sauroit jamais dire. Je vous avois dit plusieurs fois : Donnez-moi le don de chasteté et de continence, mais que ce ne soit pas encore sitôt, ajoutois-je : car je craignois que vous ne fussiez trop prompt à m'exaucer, et que vous ne me guérissiez, plus tôt que je ne le voulois, de la maladie de l'impureté, aimant bien mieux le plaisir de la satisfaire que le bonheur d'en être défait. Par-dessus cela, je m'étois jeté dans les routes égarées d'une superstition sacrilège, où je ne voyois rien de solide ni de certain, mais que je croyois préférable à d'autres que je combattois avec animosité ; au lieu de m'en instruire avec piété.

18. De là j'étois tombé dans un autre état, où je croyois que ce qui me faisoit différer de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour ne plus suivre que vous, c'étoit que la voie par où il falloit marcher ne m'étoit pas encore assez clairement connue. Mais le jour étoit enfin arrivé, que je me voyois moi-même à nu ; et ma conscience me disoit : Où sont présentement vos excuses ? Vous disiez que ce qui vous em-

péchoit de vous défaire du poids de tant de vaines attaches, c'étoit que la vérité ne vous paroissoit pas encore avec assez de certitude. Vous la voyez présentement dans un degré d'évidence qui ne vous laisse plus aucun doute, et vous portez encore ce malheureux fardeau, pendant que d'autres, qui n'ont pas consumé comme vous des dizaines d'années à creuser et à méditer les choses, et qui ne se sont point fatigué l'esprit par tant de sortes de discussions, se trouvent libres, et en état de prendre leur vol vers le Ciel. Voilà quelles étoient les pensées et les mouvements dont mon cœur étoit agité pendant que Ponticien nous parloit; et elles étoient accompagnées d'une confusion que je ne pouvois porter, et qui me donnoit de l'horreur de moi-même.

Il se retira enfin, après nous avoir dit tout ce que je viens de rapporter, et avoir réglé l'affaire qui l'avoit obligé de nous venir chercher. Et que ne me dis-je point à moi-même quand je me vis seul? que ne mis-je point en usage pour me piquer moi-même, et pour tirer mon âme de son engourdissement, afin qu'elle se laissât aller au mouvement qui me portoit vers vous, et qu'elle ne résistât plus aux efforts que je faisais pour vous suivre? Cependant elle résistoit toujours, quoiqu'elle ne sût plus par où se défendre: car tout ce qu'elle avoit accoutumé d'alléguer en faveur de sa paresse, étoit épuisé. Mais quoiqu'elle fût sans réplique, elle demouroit toute tremblante, craignant comme la mort ce qui devoit arrêter le cours de ces malheureuses passions à quoi l'accoutumance l'avoit livrée, et qui, la consumant peu à peu, la conduisoient à la mort.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il dit à Alipe, dans le trouble où il étoit. Quelles furent ses agitations intérieures dans le jardin où il s'étoit retiré. A qui il tenoit que la volonté qu'il avoit d'être à Dieu n'eût son effet.

19. DANS la violence de l'agitation où me mettoit cette guerre intestine que je venois d'exciter contre moi-même, et dont mon cœur étoit le théâtre, je me tournai vers Alipe; et avec un visage où le trouble de mon âme étoit peint : « Qu'est-ce donc que ceci ? m'écriai-je ; qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Quoi ! des ignorants s'élèvent, et s'emparent du Ciel ! et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables et assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et dans le sang ! Est-ce parce que de telles gens ont pris le devant, que nous avons honte de les suivre ? Et ne devrions-nous pas plutôt nous rire de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre, et de faire ce qu'ils ont fait ? » Voilà à peu près ce que je lui dis ; et lui me regardoit sans rien dire, tout surpris de l'état où il me voyoit : car je parlois d'un ton de voix tout extraordinaire ; et mon front, mes yeux, mes joues, la couleur de mon visage, et le changement de ma voix, en disoient encore plus que mes paroles, et faisoient assez connoître ce qui se passoit dans mon cœur.

Comme l'agitation où j'étois ne me permettoit pas de demeurer en place, je me levai tout-à-coup d'auprès d'Alipe, et m'en allai dans un petit jardin qui dépendoit de notre logis, et dont nous avions l'usage comme de tout le reste, car le maître de la maison nous l'avoit laissée tout entière. Le trouble de mon cœur me porta

donc dans ce lieu-là, où je crus que je serois moins en danger d'être interrompu dans l'ardeur du combat où j'étois entré contre moi-même. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu ! qui sussiez quelle en devoit être l'issue, et qui vissiez que la fureur dont j'étois transporté devoit me conduire à la sagesse, et que l'agonie où j'étois, bien loin de me donner la mort, me serviroit d'entrée à la véritable vie. Pour moi, je ne voyois que le mal qui étoit en moi ; et je ne savois rien du bien qui étoit sur le point d'y être.

Alipe, me voyant aller au jardin, y vint sur mes pas avec moi, sachant bien que je comptois d'être seul quand je n'étois qu'avec lui ; et n'ayant garde de me quitter dans l'état où il me voyoit, nous nous assîmes le plus loin de la maison que nous pûmes. J'étois tout-à-fait hors de moi ; et je frémissais d'indignation contre moi-même, de ce que je refusois encore de me rendre à vous, et de me soumettre à ce que vous demandiez de moi, ô mon Dieu ! quoique toutes les puissances de mon âme me criassent toutes d'une voix qu'il n'y avoit de bon parti que celui-là, et qu'elles portassent jusqu'au Ciel l'avantage d'une démarche si heureuse et si salutaire. Il ne falloit pour la faire, ni vaisseaux, ni chariots, ni chevaux ; il ne s'agissoit pas même de faire autant de pas que j'en avois faits pour venir dans ce jardin. Car, POUR ALLER à vous, ô mon Dieu ! et même pour y arriver, il ne faut autre chose que le vouloir, mais d'une volonté pleine et entière, et non pas d'une demi-volonté, qui ne fait que se débattre et lutter contre elle-même, par les divers mouvements qui la partagent et dont les uns la tirent en bas, pendant que les autres la portent en haut.

En matière d'actions extérieures et corporelles, il y en a quelquefois que l'on ne sauroit faire, quoiqu'on le veuille, soit parce qu'on manque des membres né-

cessaires pour cela, ou parce qu'ils sont malades, et foiblis ou enchaînés, ou par quelque autre sorte d'empêchement. Ainsi, quoique dans tout ce que me fit faire l'agitation où j'étois, comme de m'arracher les cheveux, de me donner des coups par la tête, de prendre mes genoux à deux mains, il n'y eût rien qui ne fût à l'effet de ma volonté, elle auroit pu n'être pas obéie, si quelque obstacle extérieur m'avoit lié les bras et les mains.

D'où vient donc qu'en même temps que je faisais si aisément tant de choses où il y avoit différence *entre pouvoir et vouloir*, je ne faisais pas ce que j'aurois sans comparaison mieux aimé, et qu'il ne falloit que *vouloir* pour le *pouvoir*? Car *pouvoir*, à cet égard, n'est autre chose que *vouloir*; et il auroit été aussi peu possible de le vouloir sans le pouvoir, que de le vouloir sans le vouloir. Il ne falloit donc que le vouloir pour le pouvoir; et c'eût même été le faire, quedes le vouloir. Cependant il ne se faisoit point, quoique je le voulusse; et en même temps que mon âme étoit si bien obéie au-dehors, et que mes bras et mes mains suivoient avec tant de promptitude le moindre mouvement de sa volonté, elle ne l'étoit point au-dedans d'elle-même, sur ce qu'elle désiroit si ardemment, et qu'il ne s'agissoit que de vouloir.

CHAPITRE IX.

Comment il se peut faire que l'esprit, qui a tant de pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même.

21. N'y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux? et d'où est-ce que cela peut venir? éclairez-moi par votre miséricorde, Seigneur, et faites que je puisse pénétrer assez dans l'abîme des misères des hommes,

de ces punitions cachées qu'ont méritées les enfants d'Adam , pour trouver la cause d'un effet aussi extraordinaire.

L'esprit commande quelque chose au corps , et il est obéi sur-le-champ : l'esprit se commande quelque chose à lui-même , et il n'est point obéi. L'esprit commande à la main de se mouvoir , et l'obéissance de la main est si prompte , qu'à peine peut-on remarquer que le commandement de l'esprit ait précédé , quoique l'esprit et la main soient choses toutes différentes , puisque l'un est esprit , et que l'autre est corps : l'esprit se commande à lui-même de vouloir de certaines choses , et il ne s'en fait rien , quoique ce qui reçoit le commandement et ce qui le fait ne soient que la même chose.

N'y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux , encore une fois ; et d'où est-ce que cela peut venir ? Car enfin , cet esprit qui se commande à lui-même de vouloir une certaine chose , la veut déjà ; autrement il ne se le commanderoit point. D'où vient donc qu'elle ne se fait pas ? c'est qu'il ne commande qu'à demi , parce qu'il ne veut qu'à demi. Il ne commande qu'autant qu'il a de volonté que la chose soit ; et son commandement ne demeure sans effet , que parce qu'il y a une partie de sa volonté qui s'y oppose. Car ce n'est pas à un autre que l'esprit commande de vouloir , c'est à lui-même ; et puisqu'il en est encore à se commander de vouloir , il est clair qu'il ne veut pas encore de toute sa volonté. Or , tant que sa volonté n'est pas entière , son commandement ne l'est pas non plus. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il demeure sans effet. Et ce partage de la volonté en est tellement la seule cause , que si la volonté étoit entière , ce que l'esprit commande seroit déjà , et il n'auroit pas besoin de commander.

Ce qui paroisoit si monstrueux ne l'est donc point ; et ce qui fait que l'âme se trouve ainsi partagée par deux

volontés contraires, c'est qu'étant malade, et appesanti par le poids de l'accoutumance, qui l'attire en bas, elle n'est emportée qu'à demi par celui de la vérité qui l'attire en haut. Car ces deux différents mouvements font en elle comme deux volontés différentes ; et ce qui en manque à l'une, et qui empêche qu'elle ne soit entière, est précisément ce qui fait l'autre.

CHAPITRE X.

Digression contre les manichéens. Combien ils ont de tort de vouloir que le combat de deux volontés opposées qui se rencontrent quelquefois dans un même homme, vienne de deux natures différentes.

22. Qu'ils périssent, comme ils périssent en effet, et qu'ils soient pour jamais chassés de devant vous, ô mon Dieu ! ces conteurs de fables, ces malheureux séducteurs (*les manichéens*), à qui ce combat de deux volontés qui nous tiennent quelquefois en balance entre le bien et le mal, fait conclure qu'il y a donc en nous deux esprits de différentes natures, l'un bon et l'autre mauvais ! Ce sont eux-mêmes qui sont mauvais, dès-là qu'ils tiennent une doctrine si impie. Mais cela n'empêche pas que, s'ils revenoient à des sentiments plus droits, et qu'ils se rendissent à la vérité, ils ne devinssent bons, de méchants qu'ils sont présentement ; en sorte qu'on pourroit alors leur appliquer ces paroles de votre apôtre : *Vous n'étiez autrefois que ténèbres ; mais vous êtes présentement lumière dans le Seigneur.* (Eph. 5. 8.) Au lieu que pour vouloir être lumière, *non dans le Seigneur*, mais par eux-mêmes (car c'est le vouloir, que de soutenir, comme ils font, que la substance de l'âme de l'homme est la même que celle de Dieu), ils ne sont

jusqu'à présent que *ténèbres*, et *ténèbres* d'autant plus épaisses, que l'excès de l'orgueil les éloigne davantage de vous, ô mon Dieu ! lumière véritable dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés.

Prenez donc garde à ce que vous dites, malheureux que vous êtes ; et si vous voulez n'être pas couverts d'une confusion éternelle, rougissez présentement de votre égarement, et approchez-vous de cette lumière, afin qu'elle vous éclaire. Dans le temps que j'étois en balance, si je me consacrerois tout entier au service de mon Dieu, comme je l'avois résolu il y avoit long-temps, c'étoit moi-même qui le voulois, et qui ne le voulois pas. C'étoit moi-même assurément, puisque je n'étois ni pleinement résolu de le faire, ni pleinement résolu de ne le pas faire ; et c'est ce qui faisoit que je disputois contre moi-même, qu'il y avoit de la division dans mon cœur. Mais quoiqu'elle y fût contre mon gré, ce n'étoit pas une preuve qu'il y eût en moi quelque nature étrangère qui m'empêchât de vouloir le bien ; et cela ne faisoit que rendre sensible l'état où la mienne a été réduite par le péché. Aussi cette division de moi-même contre moi-même n'étoit-elle pas tant un effet de ma volonté que du péché qui habitoit en moi, et qui étoit la punition d'un autre péché bien plus libre, à quoi je participois comme enfant d'Adam. (Rom. 7. 17.)

23. Car s'il falloit admettre autant de natures contraires l'une à l'autre, qu'il y a quelquefois en nous de volontés qui se combattent, il s'en trouveroit bien plus de deux. Que quelqu'un soit en balance s'il ira à l'assemblée des manichéens ou au théâtre, ils diront tout aussitôt : Voilà deux différentes natures, dont l'une tire cet homme d'un côté, pendant que l'autre le tire de l'autre ; car d'où pourroit venir cette incertitude qui le tient en suspens entre deux volontés contraires ? Pour moi, je dis que ces deux volontés sont mauvaises,

et que celle qu'on auroit d'aller à leur assemblée l'est tout autant que celle qu'on auroit d'aller au théâtre : eux , au contraire , soutiennent que la première ne peut être que bonne.

Mais que diront-ils d'un catholique qui seroit en balance s'il iroit à l'église ou au théâtre ? Car il faut, et qu'ils avouent que la volonté qui porte à l'église ceux qui font profession de notre sainte religion , et qui ont été faits participants de ses mystères , est une bonne volonté , ce qu'ils sont bien éloignés d'avouer ; ou qu'ils disent que dans un même homme il y a deux mauvaises natures qui se combattent : et si cela est , il n'est donc pas vrai , comme ils le prétendent , qu'il n'y en a que deux en tout , l'une bonne et l'autre mauvaise ; ou enfin , qu'ouvrant les yeux à la vérité , ils reconnoissent que , quand nous sommes ainsi en balance entre le bien et le mal ; ce n'est qu'une même âme qui est combattue par deux volontés contraires.

24. Qu'ils ne disent donc plus , lorsqu'ils remarquent dans un même homme ce combat de deux volontés opposées ; l'une bonne et l'autre mauvaise , que ce sont deux esprits contraires l'un à l'autre , deux substances contraires , l'une bonne et l'autre mauvaise , et produits par deux principes contraires. Car votre vérité les confond et les condamne , puisqu'il arrive souvent que deux mauvaises volontés se combattent , sans qu'on admette pour cela deux mauvais esprits dans un même homme.

Ne se peut-il pas faire , par exemple , qu'un homme soit en balance , si ce sera par le fer ou par le poison qu'il fera mourir son ennemi ; s'il envahira le bien de celui-ci ou celui de celui-là , ne pouvant faire l'un et l'autre en même temps ; s'il obéira à la volupté , qui le sollicite de faire une certaine dépense , ou à l'avarice , qui lui conseille de garder son argent ; s'il ira au cirque

ou authéâtre, lorsque dans un même jour il y a quelque chose à voir de part et d'autre ; enfin s'il ira voler quelque chose dans la maison de quelqu'un , et s'il profitera d'une occasion qui paroît favorable pour cela ; ou si, trouvant moyen d'aller corrompre la femme d'un autre, il ne prendra pas plutôt ce parti-là ? Car il est très possible qu'on ait tout cela sous la main en même temps , qu'on se sente également porté à chacune de ces méchantes actions , et qu'on ne puisse les exécuter toutes à la fois. Ainsi, voilà quatre volontés opposées qui se combattent, et qui mettent un cœur en pièces. Il s'en peut même trouver davantage par le grand nombre de choses à quoi la cupidité se peut porter. Cependant les manichéens n'admettront pas pour cela tout autant de différentes substances dans un même homme.

Il faut dire la même chose en matière de volontés bonnes de leur nature, mais pourtant différentes, et contraires les unes aux autres. Car je leur demande si ce n'est pas une bonne chose, que de prendre plaisir à lire saint Paul ; et si ce n'en est pas une bonne, que d'en prendre à chanter avec modestie des cantiques de piété ; et si ce n'en est pas encore un bonne, que d'en prendre à expliquer l'Évangile ? Ils diront sans doute que dans tout cela il n'y a rien que de bon. S'il arrive donc qu'on se sente porté à ces trois choses tout à la fois, ne sera-t-on pas combattu par autant de volontés différentes, qui tiendront en balance entre les trois ? Car quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ces différentes volontés, elles ne laisseront pas de se combattre l'une l'autre, jusqu'à ce que l'on ait pris parti, et que la volonté, jusque-là partagée entre ces trois choses, se porte tout entière en une des trois. Il en est de même lorsque d'un côté on se sent porté en haut par l'amour des choses éternelles, et que de l'autre on se sent tiré en bas par quelque plaisir ou quelque avantage passa-

ger. C'est une même âme qui veut l'un et l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté, et c'est ce qui fait qu'elle est dans des agitations qui la déchirent : ce que les lumières de la vérité lui font préférer à tout la tirant d'un côté, et l'amour des choses dont la force de l'accoutumance ne lui permet pas de se déprendre la tirant de l'autre.

CHAPITRE XI.

Il continue de décrire ses agitations dans ce jardin, et fait une peinture admirable du combat de ses anciennes attaches contre sa volonté nouvelle, et des mouvements secrets par où elle se trouva fortifiée, et en état de prendre enfin le dessus.

25. VOILA précisément où j'en étois, et dans les cruelles agitations que me faisoit souffrir cette contrariété de volontés, je me condamnois *moi-même* bien plus fortement que je n'avois fait jusqu'alors, *me roulant* et me débattant dans mes liens pour tâcher d'achever de les rompre : car ils étoient presque réduits à un filet ; mais c'étoit encore assez pour me retenir.

De votre côté, Seigneur, vous étiez sur moi la verge à la main ; et votre miséricorde, d'autant plus grande qu'elle étoit plus sévère, me pressoit vivement dans le fond de mon cœur par l'aiguillon de la crainte et de la honte, de peur que, si je différois davantage à rompre le peu qui me retenoit encore, il ne reprît de nouvelles forces, et ne me serrât plus étroitement que jamais.

Je me disois donc au-dedans de moi-même : C'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut me donner à Dieu, et comme le mouvement de mon cœur suivoit déjà mes paroles, il ne s'en falloit presque rien qu'elles n'eussent leur effet. Elles ne l'avoient pourtant pas ;

mais je ne retombois pas aussi dans l'abîme de mes vieilles attaches. Je demeuroid comme sur le bord , et après m'y être arrêté quelque temps , comme pour reprendre haleine , je recommençois à faire de nouveaux efforts ; et me trouvant un peu moins esclave de mes anciennes habitudes , et puis encore un peu moins , il ne s'en falloit presque rien que je ne me visse au point que je désirois. Il me sembloit même que j'y étois ; mais il s'en falloit de beaucoup , puisque je balançois encore sur la résolution de mourir à ce qui n'étoit qu'une véritable mort , pour vivre de la véritable vie , le mal que l'accoutumance m'avoit rendu familier ayant plus de pouvoir sur moi que le bien qui m'étoit nouveau. Enfin , plus j'approchois du moment où je devois être tout autre que je n'avois été jusqu'alors , plus la vue d'un tel changement me causoit de trouble et d'horreur. Cela ne faisoit pourtant que suspendre le mouvement qui me portoit vers vous , sans pouvoir étouffer les bons desseins que j'avois conçus , ni me faire retourner en arrière.

26. Je me sentois arrêté par mes anciennes amies , je veux dire par ces badineries si honteuses et si basses , à quoi mon cœur s'étoit livré dès ma première jeunesse. Elles venoient me tirer par cette robe de chair , sur quoi ce long commerce leur avoit donné tant de prise ; et je les entendois derrière moi , qui me disoient tout bas : *Quoi ! vous nous quittez ? et dès ce moment nous ne vous serons plus rien ? dès ce moment telle et telle chose vous sera interdite pour jamais ? Et qu'étoit-ce , ô mon Dieu ! que ces choses dont elles me rappeloient les idées ? Quelles ordures , quelles infamies ! Plaise à votre miséricorde de ne pas permettre qu'il m'en reste le moindre souvenir !*

Mais il s'en falloit plus de la moitié , que la voix de ces malheureuses passions fût si forte que par le passé. Elles

n'osoient même plus m'attaquer de front, ni combattre ouvertement le dessein que je méditois : elles ne faisoient plus que murmurer d'une voix sourde ; et, sentant que je leur échappois, elles venoient, comme à la dérobée, me tirer encore par-derrière, pour voir si je tournerois la tête. Cependant, quelque peu de force qu'il leur restât, elles me faisoient encore hésiter, et ralentissoient encore un peu les efforts que je faisois pour m'en dépandre tout-à-fait, et pour me jeter du côté où je me sentois appelé ; et la voix tyrannique de l'accoutumance me disoit encore : *Croyez - vous donc pouvoir vous passer de ces sortes de plaisirs ?*

27. Mais elle ne me le disoit plus que d'une voix foible et mourante, qui ne faisoit presque plus d'effet. Car du côté où j'avois déjà tourné tous mes regards, quoique je craignisse encore un peu de m'y ranger, je voyois la continence, qui se présentoit à moi avec une majesté sans pareille, et qui, d'un air gai et caressant, accompagné d'une douce gravité et d'une sainte modestie, m'exhortoit à ne plus différer d'aller à elle, et me tendoit les bras pour me recevoir et m'embrasser. C'est à quoi elle m'encourageoit par des exemples d'une multitude innombrable de saints qu'elle avoit autour d'elle, et où je voyois des personnes de tout âge, des enfants, des jeunes gens, des filles, des veuves vénérables par leur grand âge aussi-bien que par leur vertu, et des vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois même que, dans toutes ces saintes âmes, la continence n'étoit pas demeurée stérile, et que, par le courage qu'elles avoient eu, ô mon Dieu ! de vous prendre pour leur unique époux, elle leur avoit produit une abondance infinie de délices toutes célestes.

Elle me disoit donc avec un souris moqueur, mais le plus propre du monde à me mettre au-dessus de mes lâchetés et de mes foiblesses : *Quoi ! vous ne*

pourrez pas ce qui est possible à tant d'autres de tout âge et de tout sexe ? Est-ce par eux-mêmes qu'ils le peuvent, et n'est-ce pas par la force toute-puissante de leur Seigneur et de leur Dieu ? Car c'est lui qui me donne à eux. Pourquoi vous appuyez-vous donc sur vous-même, et ne voyez-vous pas que c'est ÊTRE sans soutien que de n'en avoir point d'autre que soi-même ? Dieu vous tend les bras, jetez-vous dans son sein, il ne se retirera pas, et ne vous laissera pas tomber. Jetez-vous-y donc hardiment, il vous recevra et vous guérira de toutes vos foiblesses.

C'étoit plus qu'il ne falloit pour me faire rougir de honte de ce que je prêtois encore l'oreille au murmure secret de ces niaiseries qui me tenoient en suspens, et sur quoi il me sembloit que la continence me disoit encore : N'écoutez plus la voix de votre chair de péché, et par-là tous ses mouvements s'éteindront. Elle vous étale des douceurs ; mais sont-ce des douceurs comparables à celles que vous trouverez dans la loi de votre Seigneur et de votre Dieu ? Voilà ce qui se passoit dans mon cœur ; et ce n'étoit autre chose qu'un combat de moi-même contre moi-même ¹. Cependant Alipe se tenoit toujours auprès de moi, et attendoit, dans un profond silence, à quoi aboutiroient enfin des agitations aussi extraordinaires que celles où il me voyoit.

¹ Et non pas de deux natures opposées, comme les manichéens le prétendoient.

CHAPITRE XII.

Ses angoisses et ses larmes à la vue de ses misères, qui lui paroissent plus clairement que jamais. Ce qu'il disoit à Dieu dans cet état. Une voix extraordinaire lui ordonne d'ouvrir les Épîtres de saint Paul. Il se trouve changé tout d'un coup par la lecture de quelques lignes de l'épître aux Romains. La même chose arrive à Alipe. Ils vont l'un et l'autre faire part de leur changement à sainte Monique. Quelle fut la joie de cette sainte femme.

28. ENFIN, étant rentré plus avant que jamais dans moi-même, par des réflexions profondes, qui, après avoir pénétré les replis les plus secrets de mon cœur, me mirent tout d'un coup toutes mes misères devant les yeux; il s'excita en moi une furieuse tempête; et comme je vis qu'elle alloit être suivie d'une grande pluie de larmes, et que je crus que pour les répandre en liberté, et laisser échapper de mon cœur tout ce que l'état où j'étois en pourroit faire sortir, il étoit meilleur d'être seul, je me levai d'auprès d'Alipe, et m'éloignai de lui autant qu'il le falloit, pour éviter la contrainte où sa présence auroit pu me tenir. J'étois dans un état à ne la pouvoir porter, et il s'en aperçut bien. J'avois même déjà dit quelques mots, en me levant, d'un ton de voix qui lui fit connoître que j'étois sur le point de fondre en larmes; et ce fut ce qui l'empêcha de me suivre.

Il se tint donc dans l'endroit où nous avions été quelque temps assis; et moi, après m'être éloigné de lui autant que je le jugeai à propos, je me jetai par terre, sous un figuier: et laissant couler mes larmes en toute liberté, j'en répandis des torrents, qui étoient un sacrifice tel que vous en demandez. Elles étoient

entre coupées de ces paroles que je vous adressois : *Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand me ferez-vous sentir les effets de votre colère ? n'en verrai-je point la fin ? Oubliez les iniquités de ma vie passée, car je sentoie que c'étoit ce qui m'accabloit.* Je vous dis bien des choses en ce sens-là, si ce ne fut pas dans les mêmes termes : puis m'adressant à moi-même, je me disois d'un ton qui marquoit bien l'excès de ma douleur : *Jusqu'à quand balancerai-je ? jusqu'à quand remettrai-je de jour en jour ? Pourquoi ne sera-ce pas tout à l'heure ? Pourquoi ne me tirerai-je pas, dès ce moment, de mes ordures et de mes infamies ?*

29. Je parlois de la sorte, le cœur percé de douleur, et pleurant amèrement, lorsque j'entendis une voix qui paroissoit venir d'une maison voisine. C'étoit comme la voix d'une fille ou d'un enfant, qui chantoit : *PRENEZ ET LISEZ, PRENEZ ET LISEZ*, et qui le répétoit plusieurs fois. A cette voix, changeant de visage et retenant le cours de mes larmes, je me mis à penser ce que ce pouvoit être que cette voix ; et si les enfants n'avoient point entre eux quelque sorte de jeu où ils eussent accoutumé de se dire les uns aux autres quelque chose d'approchant, et ne me souvenant pas d'avoir jamais rien ouï de semblable, je ne pus croire autre chose, sinon que cette voix venoit d'en-haut, et qu'elle m'ordonnoit d'ouvrir les Épitres de saint Paul, et de lire ce qui se présenteroit à mes yeux.

Je le crus même d'autant plus volontiers, qu'entre les autres choses qu'on m'avoit dites d'Antoine, j'avois remarqué, qu'entrant un jour dans l'église pendant qu'on lisoit l'évangile, il avoit entendu ces paroles : *Allez, vendez tout ce que vous avez ; distribuez-en le prix aux pauvres, par-là vous aurez un trésor dans le Ciel : et après cela venez et suivez-moi* (Matth. 19. 21) ; et qu'ayant reçu cet oracle comme un avis qui s'adres-

soit à lui en particulier, il avoit été converti tout d'un coup, et s'étoit donné à vous. Je retournai promptement où étoit Alipe, pour prendre le livre des Épîtres de saint Paul, que j'y avois laissé, lorsque j'en étois parti; et l'ayant ouvert, je lus en silence les premières paroles qui me frappèrent les yeux, et ce furent celles-ci : *Ne vivez ni dans les dissolutions des festins et de l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'envie et de contention; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et prenez garde de ne pas chercher à satisfaire les désirs déréglés de votre chair.* (Rom. 13. 13.) Je n'en voulus pas lire davantage; aussi n'en étoit-il pas besoin : car à peine eus-je achevé de lire le dernier mot, que la lumière et la paix se répandirent dans mon cœur, et je me trouvai tout d'un coup au-dessus de toutes ces irrésolutions qui m'avoient tant fait souffrir.

50. Alors, tenant cet endroit du livre marqué du doigt, ou de quelque autre chose, je me tournai vers Alipe, avec un visage où la tranquillité de mon cœur paroissoit déjà, et lui appris ce qui m'étoit arrivé. Il voulut voir ce que j'avois lu; et ayant fait attention à ces paroles qui viennent ensuite, et à quoi je n'avois pas pris garde : *Aidez et soutenez celui qui est encore faible dans la foi* (Rom. 14. 1), il les prit tellement pour lui, et s'en trouva tout d'un coup si fortifié, que, sans balancer un moment, et sans éprouver aucune de ces sortes d'agitations qui m'avoient tenu si long-temps en guerre contre moi-même, il entra avec moi dans la sainte résolution que je venois de prendre, et qui étoit si convenable à la pureté de ses mœurs, par où il avoit toujours été beaucoup au-dessus de moi ¹. Voilà ce qui se passa à son égard, sans que je m'en aperçusse, mais

¹ Voyez le chap. 12 du liv. 6, nomb. 21.

qu'il me conta sur-le-champ comme je viens de le rapporter.

Aussitôt nous allâmes trouver ma mère, pour lui faire part de ce qui nous étoit arrivé. Elle en fut transportée de joie, surtout lorsque nous lui en apprîmes la manière et les circonstances. Elle ne pouvoit se lasser de vous bénir, ô mon Dieu ! qui savez faire au-delà de tout ce que nous sommes capables de demander et de comprendre. (*Eph. 3. 20*) Car vous lui aviez accordé bien plus qu'elle ne vous demandoit pour moi, par tant de gémissements et de larmes si touchantes, puisque vous m'aviez converti à vous si pleinement, que je n'avois plus aucune pensée ni pour le mariage ni pour aucunes avantages que j'aurois pu espérer dans le monde. Elle me voyoit donc enfin établi dans cette règle de la foi, où vous lui aviez révélé (*liv. 3, chap. 11, nomb. 19*), il y avoit tant d'années, qu'elle auroit la consolation de me voir. Vous aviez changé ces larmes en joie ; et c'étoit une joie qui passoit de beaucoup tout ce qu'elle avoit jamais souhaité pour moi, et qui étoit bien plus pure que celle qu'elle auroit eue de me voir des enfants, si vous eussiez permis que je me fusse marié, comme elle vous l'avoit demandé.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

	Pages.
ÉPITRE AU ROI.	V
Avertissement.	VI
LIVRE PREMIER.	
CHAPITRE I^{er}. Grandeur de Dieu. Qu'il est au-dessus de la force des hommes d'entreprendre de le louer. Que c'est lui-même qui nous y porte. Que nous ne saurions trouver de repos qu'en Dieu, et pourquoi. Qu'il faut de la foi pour invoquer Dieu et pour le chercher.	1
CHAP. II. Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Que Dieu est dans tous ses ouvrages, sans qu'il y en ait aucun qui le contienne.	3
CHAP. III. De quelle manière Dieu est partout; et comment il faut concevoir son immensité.	4
CHAP. IV. Idée magnifique de la nature et de la grandeur de Dieu.	5
CHAP. V. Il demande la grâce de bien comprendre quel bien c'est que de posséder Dieu; et pour obtenir que Dieu se donne à lui, il commence par un humble aveu de ses péchés et de ses misères.	7
CHAP. VI. Il commence à parler de sa naissance, et de ce que sont les hommes dans les premiers temps de l'enfance, qu'il décrit d'une manière admirable, et où il fait remarquer les merveilles de la bonté et de la providence de Dieu; et à l'occasion du peu de durée de la vie des hommes, et de chacun des âges dont elle est composée, il parle de l'éternité et de l'immutabilité de Dieu, et en donne la plus grande et la plus belle idée du monde.	9
CHAP. VII. Il fait voir qu'il y a de la corruption et de la malignité dans les enfants même qui sont encore à la mamelle; que tout ce qu'on y remarque d'ailleurs est admirable; que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu, et que nous aurions toujours grand sujet de le louer, quand nous n'en aurions point reçu d'autres bienfaits.	14

- CHAP. VIII. Il parle du temps où sa raison commence de se développer, et de la manière dont les enfants apprennent à parler. 179
- CHAP. IX. Quel malheur c'est pour les enfants d'avoir à dépendre des fausses opinions de ceux qui les élèvent. Combien on avoit de peine à le faire étudier dans son enfance. Comment on commença de lui faire connoître Dieu. Combien il craignoit le fouet, quoiqu'il s'y exposât sans cesse, et combien ceux qui châtaient les enfants sont enfants eux-mêmes, et dignes de châtimement. 181
- CHAP. X. Combien il étoit coupable de négliger d'apprendre des choses qui lui devoient être d'une grande utilité. Ce qui le détournoit de l'étude; et combien sont vaines et frivoles les fins pour lesquelles la plupart des hommes font étudier leurs enfants. 181
- CHAP. XI. Du soin qu'il eut de demander le baptême dans une maladie violente, dont il fut surpris étant encore enfant; et pourquoi on différa de le baptiser. Combien sa mère étoit soigneuse de l'élever dans la piété. 182
- CHAP. XII. Il continue à parler de l'aversion qu'il avoit pour l'étude, et des vœux toutes terrestres de ceux qui le forçoient d'étudier; ce qui lui donne lieu d'admirer la sagesse de Dieu, qui fait tout entrer dans son ordre, et qui sait tirer le bien du mal. 184
- CHAP. XIII. De l'aversion qu'il avoit pour le grec, et d'où elle pouvoit venir. Combien les enfants sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables que pour les premiers éléments des lettres, quoique l'un soit pernicieux, et que l'autre soit d'une très-grande utilité. 184
- CHAP. XIV. D'où vient l'aversion que les enfants ont pour les langues, eux qui ont appris si aisément et si volontiers à parler dès le temps qu'ils étoient encore entre les bras de leurs nourrices. Quel usage la sagesse de Dieu sait faire des contradictions que les hommes éprouvent dans tous les temps de leur vie. 185
- CHAP. XV. Il demande à Dieu la grâce de ne point succomber sous la verge de sa justice, et de n'employer jamais que pour lui tout ce qu'il avoit appris de bon. 185
- CHAP. XVI. Que le torrent de la coutume entraîne tout. Combien les livres des poètes sont pernicieux aux enfants; et combien il s'y trouve de choses capables de les corrompre. 186

- CHAP. XVII.** Sur quoi roule ce qu'on appelle *exercices de classes*, et combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles et édifiantes pour exercer l'esprit des enfants. 34
- CHAP. XVIII.** Ceux même qui sont chargés d'instruire les enfants, les corrompent, et par où. Ce que Dieu fait pour ceux qui le cherchent. Par où on s'éloigne de Dieu, et par où on s'en approche. De combien les grammairiens sont plus soigneux d'observer les lois arbitraires de leur art, que les lois éternelles de la vérité. 35
- CHAP. XIX.** Quel tort fait aux enfants la dépendance où ils sont des opinions des autres. Par combien d'endroits la corruption du cœur se fait remarquer dans les enfants. Que la même dépravation que l'on trouve dans les hommes, à quelque âge que ce soit, est en eux dès l'enfance. Ce que Jésus-Christ a regardé dans les enfants quand il nous les a proposés pour modèle. 38
- CHAP. XX.** Combien la sagesse, la bonté et la toute-puissance de Dieu paroissent admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance. Que ce qu'il y a en nous de déréglé, et qui paroît dès cet âge-là, ne vient que de nous-mêmes; et comment Dieu nous en punit. 40

LIVRE DEUXIÈME.

- CHAP. Ier.** Il commence à parler des désordres de la jeunesse, et fait une peinture admirable de l'état où les plaisirs mettent ceux qui s'y abandonnent. 42
- CHAP. II.** Son abandon à la volupté. Dans combien de maux et de peines la recherche des plaisirs nous jette. A quoi se borne la chasteté conjugale. De combien l'état de ceux qui ont la force de renoncer à la volupté est plus heureux que celui des autres. Où l'on peut trouver des plaisirs purs et sans mélange. 43
- CHAP. III.** On le retire de Madaure, où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage. Il reste chez son père avant de partir pour Carthage. Combien l'oisiveté, où il étoit pendant ce temps-là augmenta ses débordements. Combien il faisoit peu de cas des avis que sa mère lui donnoit sur ce sujet, et jusqu'où alloit son emportement. Ce qui empêcha son père et sa mère de le retirer de la débauche par un mariage. Combien la trop grande indulgence qu'ils avoient pour lui augmenta ses dérèglements. 46

	Pages.
CHAP. IV. Il va de nuit voler de poires avec ses compa- gnons. Ce qu'il cherchoit dans cette action.	51
CHAP. V. Qu'il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal même, et sans qu'il en revienne quelque profit ou quelque plaisir.	52
CHAP. VI. Il cherche ce qui avoit pu le porter à ce larcin, et fait voir que dans tous les vices il y a toujours quelque apparence de bien qui séduit, mais que ce qu'on y cherche ne se trouve dans sa pureté qu'en Dieu.	54
CHAP. VII. Il rend grâce à Dieu de l'avoir mis en état de pouvoir rappeler, sans craindre, le souvenir des péchés de sa jeunesse; et fait voir que les pénitents et les justes sont également redevables à la grâce, puisque comme c'est elle qui retire les uns du mal, c'est elle qui en pré- serve les autres.	56
CHAP. VIII. Qu'il ne se porta à ce larcin que par com- pagnie.	59
CHAP. IX. Que les enfants ne sont capables que de se cor- rompre les uns les autres.	60
CHAP. X. Belle peinture de l'honnêteté et de l'innocence, et du bonheur de ceux qui s'y attachent. Où l'on tombe quand on s'abandonne à soi-même.	61

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. Ier. Son arrivée à Carthage. Son ardeur pour les amours impudiques. Quel en étoit le principe. De com- bien d'amertumes ses plaisirs étoient traversés.	61
CHAP. II. Son ardeur pour les spectacles et les comédies. D'où vient le plaisir qu'on y prend. Caractère de la véri- table compassion. De quelle nature est celle que Dieu a de nos misères. Ce qui nous reste des plaisirs par où nous cherchons à nous soulager dans nos maux.	64
CHAP. III. Ce que son emportement lui fit faire un jour de fête, et dans l'église même. Son avancement dans l'é- tude de la rhétorique. Insolence des écoliers à Carthage.	66
CHAP. IV. Son application à l'étude de l'éloquence. Chan- gement que fit en lui la lecture de l'Hortense de Cicé- ron. Combien elle lui donna d'amour pour la sagesse; et combien le respect du nom de Jésus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance.	71
CHAP. V. Il se met à lire l'Écriture-Sainte. Quel en est le caractère, et ce qui empêche qu'on ne la goûte.	71

- CHAP. VI.** Il se laisse séduire par les manichéens, et par où. Extravagance de la doctrine de ces hérétiques, et particulièrement sur la nature de Dieu. Combien ceux dont l'âme est dans les sens sont exposés aux séductions de l'erreur. 73
- CHAP. VII.** Que ce qui le fit tomber dans les erreurs des manichéens fut principalement l'ignorance où il étoit sur ce que c'est que le mal; sur la nature de Dieu; sur la véritable justice, et sur la manière dont on peut accorder l'immutabilité de Dieu avec la diversité des pratiques qu'il a ordonnées en divers temps. 78
- CHAP. VIII.** Différence de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des temps, et de ce qui l'est en soi. Des péchés contre Dieu, et de ceux contre le prochain. Tous les principes fondamentaux de la morale chrétienne sont admirablement expliqués dans ce chapitre. 82
- CHAP. IX.** Des péchés légers. De certaines actions qui paroissent des péchés, et qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, de quelque nature qu'il soit, et qu'il ne s'agit que de bien connoître ce qu'il ordonne. 86
- CHAP. X.** Les principes des manichéens le firent tomber jusque dans les imaginations les plus extravagantes de ces hérétiques. 88
- CHAP. XI.** Douleur de sainte Monique de voir son fils manichéen. Combien elle répandoit des larmes pour lui. Songe prophétique par où Dieu la consola. 89
- CHAP. XII.** Entretien de sainte Monique avec un saint évêque. Parole consolante de ce prélat, qui fut reçue d'elle comme une assurance que Dieu lui donnoit de la conversion de son fils. 94

LIVRE QUATRIÈME.

- CHAP. Ier.** Ses égarements continuent : il entraîne même les autres dans l'erreur; et sa vanité va jusqu'à lui faire disputer le prix de la poésie. Ce que les principes des manichéens lui faisoient faire pour expier ses péchés. Il confesse toutes ses misères, d'autant plus volontiers qu'elles font mieux voir ce qu'il devoit à la miséricorde de Dieu, qui l'en avoit tiré. 98
- CHAP. II.** Il commence d'enseigner la rhétorique. Avec combien d'exactitude et de pureté d'intention il s'acquittoit de cet emploi. Son commerce avec une femme qu'il entretenoit, et à laquelle il gardoit fidélité comme si c'étoit

été une femme légitime. Dans quel esprit il rejeta les offres d'un certain devin qui se faisoit fort de lui faire remporter le prix de la poésie. Combien il avoit de fausses idées sur la nature de Dieu.

CHAP. III. Son entêtement pour l'astrologie judiciaire. Combien elle est contraire aux principes de l'Évangile. Ce que Vinditien et Nebride lui disoient pour le retirer de cette vaine curiosité.

CHAP. IV. Il fait la plus grande amitié du monde avec un jeune homme de son âge, et lui inspire ses erreurs. Dieu le lui enlève bientôt après. Merveilleux changement que fit le baptême dans le cœur de ce jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna. Dans quel excès de douleur la mort de cet ami jeta saint Augustin. 101

CHAP. V. D'où vient que les larmes sont de quelque consolation aux personnes affligées. 104

CHAP. VI. En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de son ami. 106

CHAP. VII. Qu'il étoit incapable de se tourner vers Dieu dans sa douleur; qu'il l'auroit même fait inutilement; et pourquoi. 107

CHAP. VIII. Le temps, le changement de lieu et la douleur qu'il trouvoit dans le commerce de ses autres amis, dissipent peu à peu sa douleur. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié. 108

CHAP. IX. Comment il faut aimer ses amis, et par où on peut s'assurer de ne les point perdre. Qu'il n'y a que Dieu que nous ne saurions perdre malgré nous. 11

CHAP. X. Peinture admirable du néant et de la vanité de tout ce qui est sujet au temps. Quel usage il faut en faire; et quelle est la véritable cause de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons. 11

CHAP. XI. Il s'excite par les plus belles réflexions du monde à mépriser tout ce qui se passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu. 11

CHAP. XII. Il rappelle les hommes à leur cœur, et leur apprend où l'on trouve Dieu; ce qu'ils peuvent attendre des douceurs qu'ils cherchent ailleurs; quelle folie c'est que de chercher le repos où il n'est point; que le fils de Dieu ne s'est incarné que pour désabuser les hommes sur ce point-là, et pour leur apprendre de quel côté ils doivent tourner toutes leurs affections. 11

- CHAP. XIII. Que c'étoit faute de savoir ce qu'il vient de dire dans les deux derniers chapitres, qu'il avoit laissé aller son cœur à l'amour des beautés passagères. Ce qui nous touche dans ces sortes de beautés. Son ouvrage de la *Beauté* et de la *Convenance*. 118
- CHAP. XIV. Ce qui le porta à dédier son ouvrage de la *Beauté* et de la *Convenance* à Hiérinus. Ce qui fait qu'on aime ceux dont on entend dire du bien, quoiqu'on ne les connoisse point. Comment les honnêtes gens sont bien aises qu'on les aime. Quelle misère c'est de régler ses affections sur les opinions des hommes. 119
- CHAP. XV. Ce que c'est que ce qu'on appelle *beauté* et ce qu'on appelle *convenance*. Que ce qui le faisoit donner dans les imaginations des manichéens, n'étoit que l'incapacité de concevoir les choses incorporelles. Dérèglement de diverses parties de l'âme, cause précise des diverses sortes de vices. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité. 122
- CHAP. XVI. Avec quelle facilité il avoit entendu, dès l'âge de vingt ans, les Catégories d'Aristote, et tout ce qui regarde l'éloquence, les mathématiques et la musique. Par où tous ces avantages d'esprit lui étoient demeurés inutiles. Que quelque peu de lumières qu'on ait, on est heureux quand on sait se tenir dans le sein de l'Eglise et dans la soumission qu'on doit à la foi. 126

LIVRE CINQUIÈME.

- CHAP. Ier. Dans quelle vue il expose ici le secret de son cœur, et les miséricordes de Dieu sur lui. Par où il est vrai de dire que toutes les créatures, jusqu'à celles qui sont privées de sentiment, chantent les louanges de Dieu. Quel usage nous en devons faire, si nous voulons goûter le repos qui se trouve en Dieu. 132
- CHAP. II. Belle peinture de l'état où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, et du bonheur de ceux qui reviennent à lui. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu. 133
- CHAP. III. Arrivée de Fauste à Carthage; quel homme c'étoit. Combien ce que les philosophes ont découvert sur les choses de la nature, est au-dessus des fables des manichéens. Ce qui a empêché ces grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu, pour mériter de le connoître et

	Page.
de lui plaire. Jésus-Christ, unique voie pour arriver à l'immortalité, inconnu aux anciens philosophes. Combien ils ont été aveuglés sur les choses de Dieu, eux qui voyoient si clair sur celles de la nature.	135
CHAP. IV. Que nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sauroit rendre les hommes heureux.	139
CHAP. V. Impudence et témérité de Manichée. Caractère de la véritable piété. Combien il est contre la piété de se vanter de savoir ce qu'on ne sait pas, et même de faire parade de ce que l'on sait. Providence de Dieu d'avoir permis que Manichée ait écrit des choses à quoi il n'entendoit rien. Que pour n'être pas instruit des choses de la nature, les affaires du salut n'en vont pas plus mal.	141
CHAP. VI. Caractère de Fauste. Par où il imposoit. Prix des choses, indépendant des manières. Saint Augustin parvient enfin à entretenir Fauste, et reconnoît son ignorance.	143
CHAP. VII. Insuffisance de Fauste reconnue par lui-même. Saint Augustin, se voyant trompé dans l'espérance qu'il avoit eue que Fauste le satisferoit sur toutes ses difficultés, commence à se dégoûter des manichéens.	146
CHAP. VIII. Ce qui le fit résoudre de quitter Carthage, pour aller enseigner à Rome. Les choses même à quoi la cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plaît. Sainte Monique tâche d'empêcher le voyage de son fils, et le suit jusqu'à la mer. Comment il se démêla d'elle. Les regrets de cette sainte femme, quand elle le vit parti; effet de ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour lui.	149
CHAP. IX. Son arrivée à Rome; il y tombe malade à l'extrémité. Il ne demande point le baptême dans cette maladie. Sa guérison, effet des prières de sa mère. Quelle étoit la piété de cette sainte femme.	153
CHAP. X. Il continue de fréquenter les manichéens à Rome, n'étant pas encore désabusé de leur opinion sur le principe du mal, quoiqu'il désespérât de trouver la vérité parmi eux. Il penche du côté des académiciens, qui paroissent douter de tout. Son ardeur à chercher la vérité, ralentie par le commerce qu'il avoit avec les manichéens. Ses erreurs sur la nature de Dieu, sur celle du mal, et sur l'incarnation de Jésus-Christ.	156
CHAP. XI. Sa peine sur de certains endroits de l'Écriture,	

- dont il lui paroissoit que les manichéens avoient raison d'être choqués. Il cherche à s'éclaircir sur cela. Par où les manichéens se tiroient de ce qui les incommodoit dans le Nouveau-Testament. Ce qui éloignoit le plus saint Augustin de la vérité. 160
- CHAP. XII. Il commence d'enseigner la rhétorique à Rome. Il y trouve de l'in-délité parmi les écoliers. Par où elle lui déplaisoit principalement. 161
- CHAP. XIII. Le préfet de Rome, après s'être assuré de la capacité de saint Augustin, l'envoie à Milan, où l'on demandoit un professeur de rhétorique. Il est bien reçu de saint Ambroise. Dans quel esprit il écoutoit les discours que ce saint prélat faisoit à son peuple, et de combien ils lui paroissoient plus solides que ceux de Fauste. 163
- CHAP. XIV. A force d'entendre parler saint Ambroise, son cœur commence de s'ouvrir à la vérité. Il se désabuse peu à peu sur ce qui lui faisoit de la peine dans l'Ancien-Testament. La doctrine catholique commence à lui paroître soutenable. Son mépris pour celle des manichéens augmente. Et enfin, il renonce à cette malheureuse secte, et prend le parti de demeurer catéchumène dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il soit pleinement éclairci de la vérité. 165

LIVRE SIXIÈME.

- CHAP. Ier. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu. Sainte Monique passe la mer, et le vient trouver à Milan. Il lui apprend qu'il n'est plus manichéen. Comment elle reçut cette nouvelle. Les prières de cette sainte femme redoublent à mesure qu'elle voit avancer l'effet des promesses de Dieu sur la conversion de son fils. 168
- CHAP. II. Avec quelle docilité sainte Monique déféra aux défenses de saint Ambroise, sur le sujet de certaines oblations qui se faisoient en Afrique aux tombeaux des martyrs. Ce qui fit qu'elle se rendit si aisément sur cela. Ses sentiments pour saint Ambroise, et ceux de saint Ambroise pour elle. 171
- CHAP. III. Il fait de grands efforts pour tâcher de découvrir la vérité, mais sans implorer le secours de Dieu par la prière. Par où il trouvoit la condition de saint Ambroise heureuse. De quelle manière ce saint prélat vivoit. Combien il étoit difficile de le trouver de loisir. Quelle joie saint Augustin eut d'apprendre, par les discours pu-

- blics de saint Ambroise, que la créance de l'Église sur la nature de Dieu étoit tout autre qu'il n'avoit cru. 176
- CHAP. IV. Quelle honte il avoit de la témérité avec laquelle il avoit condamné la doctrine de l'Église, sans la connaître, et de la crédulité qu'il avoit eue pour les manichéens. Il se rapproche peu à peu de l'Église, voyant qu'elle croyoit tout autre chose de la nature de Dieu, que ce qu'il s'étoit imaginé; et que, bien loin de prendre à la lettre tout ce que contient l'Ancien-Testament, elle donnoit pour règle que *la lettre tue*. Ce qui le tenoit encore en suspens.
- CHAP. V. La doctrine catholique commence à lui paroître de beaucoup préférable à celle des manichéens, et l'Église bien plus en droit de vouloir être crue que ces hérétiques. Que la raison même veut qu'on se soumette à la foi. Il ne trouve plus rien qui le choque dans l'Écriture. Il en respecte les obscurités même. Caractère de ces divins livres. 179
- CHAP. VI. Il cherche à s'établir dans le monde, et toutes ses entreprises ne lui produisent que des amertumes. La rencontre d'un pauvre homme pris de vin, qu'il vit en passant par les rues de Milan, dans le temps qu'il méditoit un panégyrique à la louange de l'empereur, lui fait faire des grandes réflexions sur ses misères. Ce qu'il dit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis. 180
- CHAP. VII. Alipe, Nebride et lui se plaignent souvent entre eux des misères de la vie. Quel homme c'étoit qu'Alipe. Sa passion pour les spectacles. Dieu l'en guérit tout d'un coup, par quelque chose que saint Augustin, faisant sa leçon, vint à dire sur ce sujet sans aucun dessein. Alipe s'étoit laissé séduire aux manichéens, et par où. 182
- CHAP. VIII. Alipe, étant à Rome, retombe, par une rencontre fort extraordinaire, dans la passion qu'il avoit eue pour les spectacles. 186
- CHAP. IX. Dans le temps qu'Alipe étudioit à Carthage, il est pris sur soupçon de vol. De quelle manière son innocence est reconnue. 188
- CHAP. X. Ce qui avoit fait venir Alipe à Rome. Son amitié pour saint Augustin. Ses emplois. Son intégrité. Quel homme c'étoit que Nebride. Comme il étoit attaché à saint Augustin. 191
- CHAP. XI. Quels reproches saint Augustin se faisoit à lui- 193

même, de se voir si peu avancé, depuis tant de temps qu'il avoit commencé d'être touché de l'amour de la sagesse. Belle peinture des agitations de son cœur, pendant qu'il balançoit encore entre Dieu et le monde, et qu'il vouloit accorder l'un avec l'autre.

196

CHAP. XII. Alipe tâche de détourner saint Augustin du mariage, et pense à la fin à se marier lui-même, voyant combien tout autre état paroïssoit misérable à un homme dont il avoit si bonne opinion.

200

CHAP. XIII. On trouve un parti pour saint Augustin, dont le mariage ne se diffère que parce que la fille étoit encore trop jeune. Combien sainte Monique même désiroit de voir son fils marié.

203

CHAP. XIV. Projet que saint Augustin et quelques-uns de ses amis avoient fait, de vivre ensemble en communauté de biens. Ce qui empêcha qu'il ne s'exécût.

204

CHAP. XV. On lui ôte sa concubine, et il en prend une autre.

205

CHAP. XVI. Son abandonnement au péché diminue, mais ce n'est encore que par la crainte de la mort et de l'enfer. Cette seule crainte l'avoit empêché de se ranger du côté des épicuriens. Son aveuglement sur la nature des plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homme. Nul repos qu'en Dieu.

206

LIVRE SEPTIÈME.

CHAP. Ier. Fausses idées qu'il avoit de la nature de Dieu. Il fait de grands efforts pour s'en défaire, mais inutilement. Ce qui les entretenoit en lui.

209

CHAP. II. Argument sans réplique, par où Nebride confondoit les manichéens.

213

CHAP. III. Il ne peut encore comprendre d'où vient le mal, ni entrer dans ce que la doctrine de l'Eglise nous en apprend, quoiqu'il fût déjà convaincu de l'impiété de celle des manichéens sur ce sujet.

214

CHAP. IV. Il commence d'approcher de la vérité sur la nature de Dieu, et de voir ce qu'il falloit poser pour principe, quand on vouloit examiner d'où vient le mal.

217

CHAP. V. Comment il raisonnoit, quand il vouloit chercher la cause du mal, et ce qui l'empêchoit de voir la vérité sur ce sujet.

218

CHAP. VI. Par où il se désabusa de l'astrologie judiciaire.

- Belle histoire, et bien capable de faire voir quel fondement l'on peut faire sur les prédictions des astrologues
- CHAP. VII. Quels efforts il faisoit pour pénétrer d'où pavoit venir le mal. Ce qui l'avoit mis hors d'état de le comprendre.
- CHAP. VIII. Dieu lui ouvre peu à peu les yeux de l'esprit.
- CHAP. IX. Il se met à lire quelques livres des platoniciens et il y trouve tout ce que la foi nous apprend du Verbu de Dieu, mais pas le moindre vestige du mystère de l'Incarnation. Par où ces philosophes si éclairés sont tombés dans les superstitions de l'idolâtrie. Ce que nous apprend le commandement que Dieu fit autrefois à son peuple, de piller l'or des Égyptiens.
- CHAP. X. Les livres des platoniciens lui ayant fait comprendre que c'étoit au-dedans de lui-même qu'il falloit chercher Dieu, il parvient enfin, avec le secours de la grâce, à découvrir la lumière éternelle.
- CHAP. XI. Quelle différence il y a de l'existence des créatures à celle du Créateur.
- CHAP. XII. Par où Dieu lui fit connoître enfin qu'il n'y a point de substance qui ne soit bonne de sa nature, et que, par conséquent, le mal n'est point une substance.
- CHAP. XIII. Que ce qu'on appelle *le mal* n'est que la disconvenance de certaines choses. Que les choses mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres, sont des biens. Qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne paroisse bon et admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour l'embrasser tout entier.
- CHAP. XIV. Combien de fausses idées il avoit eues successivement de la nature de Dieu. Par où Dieu l'en délivra.
- CHAP. XV. Comment les choses sont en Dieu. Ce que c'est que la fausseté. Que tout a son temps et sa place. Qu'il n'y a de temps que depuis la création du monde.
- CHAP. XVI. Qu'il n'y a rien que de bon dans la nature. Ce qui fait la différence des bons et des méchants. Ce que c'est enfin que le mal.
- CHAP. XVII. Quelle joie ce fut pour lui de voir que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, et non plus le vain fantôme des manichéens. Par quelles démarches il s'étoit élevé jusqu'à Dieu. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat d'un tel objet.

- AP. XVIII.** Ce qui lui manquoit encore pour être capable de jouir de Dieu. Jésus-Christ, seule voie pour nous unir à Dieu. Fin de l'incarnation. 245
- AP. XIX.** Quelle idée il avoit alors de Jésus-Christ. Ce qui rendoit Jésus-Christ capable de toutes les actions des autres hommes. Par où le Verbe est uni à la chair du salueur. Ce qu'Alipe croyoit de Jésus-Christ. Les hérésies mêmes sont utiles à l'Eglise, et par où. 247
- AP. XX.** En quelle situation l'avoit mis la lecture des livres des platoniciens. Combien il étoit encore éloigné de celle où la véritable charité met les saints. Nul autre livre que l'Ecriture n'inspire l'humilité. Pourquoi Dieu permit qu'il commençât par ces autres livres à découvrir la vérité. 249
- AP. XXI.** Il se met à lire saint Paul. Toutes ses anciennes difficultés s'éclaircissent. Concert de tout le corps des Ecritures. Ce que ces divins livres ont au-dessus de tous les autres. Les philosophes mêmes ont connu le verbe ; mais la voie n'est connue que des chrétiens. 252

LIVRE HUITIÈME.

- AP. Ier.** Son état étoit désormais celui d'un homme convaincu de la vérité, mais dont le cœur n'est pas encore libéré de ses anciennes attaches. Il va consulter Simplicien sur ce qu'il avoit à faire. Il ne peut se résoudre à renoncer au mariage. Combien cette seule foiblesse faisoit tort à tous ses bons desseins. Deux sortes d'impies. 256
- AP. II.** Il va trouver Simplicien, pour le consulter sur ce qu'il avoit à faire. Ce que ce saint vieillard lui apprend de la conversion du célèbre orateur Victorin. 259
- AP. III.** Il examine pourquoi on a d'autant plus de joie de la conversion des pécheurs, qu'on en désespéroit d'abord, et en apporte de très belles raisons. 264
- AP. IV.** Pourquoi la conversion des personnes célèbres donne plus de joie que celle des autres. Ce qui fit que saint Paul prit ce nom-là, au lieu de celui de Saul. 268
- AP. V.** Il est touché de ce qu'il avoit appris de Victorin, sent un grand désir de suivre un si bel exemple. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit soit gagné. Sa sainte aventure admirable d'un homme qui ne sait plus par où se défendre, mais qui n'a pas encore la force de suivre le bien qu'il connoît. Ce que l'accoutumance peut sur nous. 270

CHAP. VI. Ce qui se passa dans la visite que Ponticien rendit. Ce que cet homme lui apprit de saint Antoine de la conversion admirable de deux officiers de l'empereur, par la lecture de la vie de ce bienheureux solitaire.

CHAP. VII. Ce que Dieu faisoit en lui, à mesure que Ponticien lui parloit. De quelle manière il se reprochoit même ses égarements et ses lâchetés. Peinture admirable de ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui veut la lumière et qui la voudroit suivre, mais qui n'en a pas la force.

CHAP. VIII. Ce qu'il dit à Alipse, dans le trouble où il étoit. Quelles furent ses agitations intérieures dans le jour où il s'étoit retiré. A quoi il tenoit que la volonté qu'il avoit d'être à Dieu n'eût son effet.

CHAP. IX. Comment il se peut faire que l'esprit, qui a le pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même.

CHAP. X. Digression contre les manichéens. Combien ont de tort de vouloir que le combat de deux volontés opposées qui se rencontrent quelquefois dans un homme, vienne de deux natures différentes.

CHAP. XI. Il continue de décrire ses agitations dans ce jour, et fait une peinture admirable du combat de ses passions attachées contre sa volonté nouvelle, et des mouvements secrets par où elle se trouva fortifiée, et en de prendre enfin le dessus.

CHAP. XII. Ses angoisses et ses larmes à la vue de ses frères, qui lui paroissent plus clairement que jamais qu'il disoit à Dieu dans cet état. Une voix extraordinaire lui ordonne d'ouvrir les Épîtres de saint Paul. Il se trouva changé tout d'un coup par la lecture de quelques lignes de l'épître aux Romains. La même chose arrive à Antoine. Ils vont l'un et l'autre faire part de leur changement à sainte Monique. Quelle fut la joie de cette sainte femme.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.





U.C. BERKELEY LIBRARIES



C031976831

